Goś 2

Palat. XLVII-42

MEMOIRES
DU RÉGNE
DE PHILIPPE V.

TOME SECOND.

58/1.5.9

MÉMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

D'ESPAGNE,

SOUS LE REGNE

DE PHILIPPE V.

Par D. VINCENT BACALLAR Y SANNA, MARQUIS DE SAINT-PHILIPPE, Vicomte de Fuente-Hermiosa, du Conseil de S. M. Cath. son Grand-Ecuyer pour le Royaume de Sardaigne, Gouverneur & Réformateur des Caps de Cagliari & de la Gallura, Alcayde de la grande Tour, & Envoyé Extraordinaire auprès de la République de Gênes:

Traduits de l'Espagnol.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. LVI.

MÉMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
D'ESPAGNE,
SOUS LE REGNE
DE PHILIPPE V.

LIVRE QUATRIEME.

LA conſtellation de cette année parut conjurée contre les Princes. Jamais la fortune ne joua tant de rôles différens ſur le Théâtre du monde : elle ſe montra favorable à ceux An. 1706.

An. 1706.

qui ne devoient attendre d'elle que des rigueurs, & cruelle à ceux auxquels elle préparoit toutes sortes de prospérités. Ces vicissitudes sont autant de leçons de la providence, qui veut ainsi apprendre aux hommes à faire un bon usage de l'espérance & de la crainte, afin que l'une ne les enfle point mal-à-propos, & que l'autre ne porte pas leur découragement au-delà des bornes.

La révolte de la Catalogne & du Royaume de Valence inquiétoit d'autant plus l'Espagne, que la Cour du Roi Catholique n'étoit pas aussi tranquille & aussi unie que sembloit l'exiger une affaire aussi sérieuse, dont le plus grand danger étoit dans le retardement. Philippe en proie à des soins importans auxquels il étoit très-difficile de remédier, ne pouvoit pas se fier entierement à ses Sujets, & ne devoit pas leur faire connoître ouvertement qu'il se défioit d'eux. Les traîtres se cachoient si bien sous le masque de la fidélité, qu'il étoit impossible de les reconnoître ; & leur déguisement causoit plus de mal, qu'une perfidie décla-

rée. L'amour & l'obéiſſance des Sujets ſont le ſeul appui du Trône ; mais la difficulté étoit de démêler les bons des méchans : ceux mêmes qui avoient le plus d'horreur de la trahiſon, étoient mécontens, & par cette raiſon ſervoient ſans application & ſans zéle. On n'a jamais vû d'Etat dans une ſituation plus déplorable: c'étoit-là véritablement la guerre qu'il avoit à ſoutenir. Ce furent ces circonſtances qui obligerent le Roi de ſe jetter entre les bras de la France & de dépendre d'elle ; ce qui privoit les Miniſtres Eſpagnols de toute conſidération, en ſorte que ceux mêmes qui étoient le plus affectionnés, paroiſſoient mécontens, ſe plaignoient, & ne prenoient aucun ſoin du Gouvernement. Amelot s'en étoit entierement emparé. Il avoit plus de pouvoir que la Princeſſe des Urſins n'eût voulu lui en laiſſer : auſſi la jalouſie du commandement commençoit-elle à l'éguillonner ; mais il falloit diſſimuler, pour ne pas ſe brouiller avec la Cour de France, où Philippe avoit une autre guerre à

An. 1706.

soutenir: car tout n'y étoit pas déclaré
An. 1706. en sa faveur. Louis XIV. & le Dauphin persistoient dans leurs engagemens avec une fermeté héroïque; mais quoiqu'il parût que cela suffisoit, le Duc de Bourgogne avoit aussi ses partisans.

Le Roi Catholique confia au Maréchal de Tessé le commandement des troupes qu'on rassembloit en Arragon, & donna la Vice-royauté de ce qui lui restoit du Royaume de Valence au Duc d'Arcos. Le Comte de las-Torrès y commandoit avec quelques troupes, & étoit campé à Moncade; de-là il envoyoit des partis dans tous les lieux occupés par les rébelles, dont il désoloit les campagnes & brûloit les maisons. C'étoit ruiner l'Espagne; mais le mal étoit tel qu'on étoit forcé d'y appliquer le fer & le feu. Le Comte s'en acquittoit avec rigueur; quelques-uns même dirent avec cruauté: du reste c'étoit avec justice. Il rassembla ses troupes à Carbonera: Villa-Réal parut disposé à se soumettre au Roi; mais les habitans séduits par les suggestions des traîtres qui étoient dans

la Ville perſiſterent dans la révolte. Le Comte leur offrit une amniſtie s'ils vouloient ſe rendre ; mais il mépriſerent cette grace. Il s'avança juſqu'au pied de leurs murs ; & ſes troupes en fureur, ſans garder aucun ordre, forcerent une porte à coups de haches. Le combat y fut opiniâtre ; l'entrée étroite & bien défendue fut baignée de ſang. Les Eſpagnols la forcerent enfin, & uſerent de la victoire avec barbarie ; ils ne donnerent quartier à perſonne, & n'épargnerent ni ſexe ni âge. En même-tems les Gardes brûlerent une autre porte ; les Rébelles en grand nombre la défendoient avec valeur, & l'action devenoit douteuſe, lorſque le Comte attaqua la ville à la tête de toutes ſes troupes. Il y fut forcé, parce qu'il parut honteux à ſon armée, qu'une place mal fortifiée oſât lui réſiſter, & qu'il en coûtât tant de ſang pour la ſoumettre. Cette idée échauffa les eſprits ; tranſportées de rage, les troupes abandonnerent la Ville aux flammes, & paſſerent tous les habitans au fil de l'épée. Les Anglois ſe retirerent au Château, où ils furent

An. 1706.

An. 1706.

faits priſonniers. Ils avoient déja perdu cent cinquante hommes, avec le Général Virtenfeld. Roſino, Chef des Rébelles, y périt auſſi. Les troupes n'épargnerent que les Egliſes ; les Officiers eurent même beaucoup de peine à ſouſtraire les choſes ſacrées à la fureur effrenée du ſoldat. Inſtruits & épouvantés par cette ſanglante tragédie, Morviedro & Nules ſe ſoumirent. Un petit hameau nommé Quarto ſe brûla lui-même, au mépris du pardon que lui offroit D. Antoine del Valle : une partie des habitans, vieillards, femmes, enfans, en étoit déja ſortie, & les Rébelles qui y reſtoient, s'y brûlerent de leurs propres mains. Triſte effet du déſeſpoir! Le Comte de las-Torrès s'approcha de Valence, dont il tenta de s'emparer ; mais il employa inutilement pour cela les promeſſes & les menaces. Baſſet envoya deux mille Anglois vers Alicante, avec les Milices du pays ; mais la place fut ſi promptement ſecourue par les Evêques de Murcie & d'Orihuela, & par les Marquis del Boſque & de Raphal, que les Anglois ſe retirerent avec

perte, parceque le Gouverneur du Château les voyant preſſés, fit une ſortie, & leur tua beaucoup de monde. An. 1706.

Barcelone n'étoit pas auſſi heureuſe qu'elle s'en étoit flattée, obligée de ſouffrir les vols, les viols & les adulteres qui s'y commettoient chaque jour impunément. Tout crime étoit permis à la licence effrenée du ſoldat, ſans que le Roi Charles, Prince d'ailleurs très-équitable, pût y remédier, parceque les Troupes n'obéiſſoient qu'au Comte de Peterboroug, qui lui-même ne recevoit d'ordres de perſonne. Le Duc de Molès étoit chargé des affaires politiques; le Prince de Lichtenſtein conduiſoit la maiſon de l'Archiduc: ils étoient tous brouillés entr'eux. La Ville voyoit avec peine le mépris qu'on faiſoit de ſes privileges, & le nombre des inſolences & des ſcandales que l'on toléroit. Après s'être logé dans une maiſon, le ſoldat non-ſeulement s'emparoit de ce qu'il y trouvoit, mais il ſe ſaiſiſſoit même des filles de l'Hôte; après quoi il changeoit de demeure. L'entrée de

An. 1706. leurs propres maiſons étoit ſouvent interdite aux maris, aux peres, aux parens; on en faiſoit des lieux publics de débauche. On enlevoit les filles dans les rues; & on les tenoit renfermées juſqu'à ce que la brutalité fût aſſouvie : alors on les mettoit en liberté, & l'on en cherchoit d'autres. Perſonne n'oſoit cependant proférer la moindre plainte; autrement, ſur le champ on l'accuſoit de manquer d'affection pour le Gouvernement : car (1) on regardoit comme ennemi du Roi Charles quiconque ne vouloit pas ſe laiſſer perdre & déshonorer, quiconque cenſuroit des déſordres ſi condamnables, & par zèle pour la véritable Religion, s'oppoſoit aux progrès de celle que les Hérétiques vouloient introduire. Auſſi les Jéſuites ne furent-ils pas agréables à cette Cour, à cauſe du zèle ardent qu'ils ont toujours marqué

(1) *Se tenia por enemigo del Rey Carlos el que repugnaba ſu offenſa, ó ſu deshonra, el que cenſuraba tanto deſorden, y el que zeloſo de la verdadera Religion, impedia los progreſſos de la que pretendian introducir los Hereges.*

pour la Religion Catholique (2), & des grands efforts qu'ils firent pour la conſerver dans ſa pureté : car on prêchoit publiquement dans la Ville la fauſſe doctrine de Luther & de Calvin ; & le peuple mal inſtruit ne pouvant pas diſcerner l'erreur, avaloit le poiſon qu'on lui préſentoit. Les Hérétiques entroient avec mépris dans les Egliſes le chapeau ſur la tête, même pendant l'expoſition du Saint Sacrement. Ces triſtes conjonctures rendoient malheureux ces peuples qui ſe croyoient au comble du bonheur : les Catalans aveugles dans le parti qu'ils avoient embraſſé, ne voyoient rien au-delà. Tous ceux qui étoient en état de porter les armes, les prirent avec empreſſement ; les Villes & les plus petits Hameaux ſignalerent leur zéle pour le parti : chacun faiſoit ſon affaire particuliere du ſoin de ſoutenir les intérêts de la Maiſon d'Autriche. On doit excepter

An. 1706.

(2) On trouvera dans la ſuite de ces Mémoires, Tom. III. pag. 121. un pareil éloge de ces Peres ſupprimé pour des raiſons que nous avons eues.

An. 1706.

de ce nombre la Ville de Cerbera ; qui malgré les inhumanités qu'elle eut à ſouffrir, conſerva toujours l'amour & la fidélité qu'elle devoit au Roi. Le feu de la ſédition ſe ralluma à Roſes ; & cette Place étoit en danger malgré la fidélité du Gouverneur : car l'eſprit de révolte s'étoit emparé de preſque tous les habitans ; mais la conjuration fut découverte, & le Duc de Noailles qui commandoit ſur la frontiere de France y étant accouru, ce projet s'évanouit.

Des troupes envoyées du Rouſſillon & du Comté de Cerdagne joignirent l'armée que le Maréchal de Teſſé aſſembloit en Arragon. Les Eſpagnols prirent Miravet après y avoir trouvé une vigoureuſe réſiſtance, & en firent pendre le Gouverneur, parce qu'il avoit prolongé ſa défenſe juſqu'à la barbarie & au-delà de toutes les loix de la guerre. La Cavalerie Eſpagnole faiſoit des courſes tout le long de la droite de l'Ebre juſqu'à Tortoſe. Le Duc de Noailles entra par les Pyrenées avec d'autres troupes, ſe ſaiſit de tout le diſ-

triſt d'Ampurias, & mit à contribution toute cette Province juſqu'au Ter. Cette diverſion inquiéta fort les Autrichiens. La Catalogne leva à ſes dépens deux Régimens, dont D. Michel Pinos & D. Jacques Cerdells furent nommés Colonels : c'étoient tous gens ſans expérience, & incapables de diſcipline. Les Ennemis avoient une grande frontiere à garder ; ils étoient obligés de tenir des garniſons dans bien des Places, & toutes leurs vieilles troupes étoient fort diminuées : enfin le libertinage, plus encore que la guerre, détruiſoit l'armée Angloiſe. Ces raiſons déterminerent le Conſeil du Roi Catholique à faire le ſiege de Barcelone. Dix mille François étoient déja paſſés en Arragon pour ce deſſein ; & Louis XIV. avoit fait raſſembler à Collioure de grands préparatifs pour ce ſiége. Le Comte de Toulouſe devoit les embarquer ſur ſa flotte compoſée de trente Vaiſſeaux de guerre & de ſix galliottes, qui devoient ſe rendre devant Barcelone. Il avoit ordre de charger auſſi des vivres en France, parce que le Roi

An. 1706.

An. 1706. Catholique ne pouvoit en tirer d'Eſpagne avec ſûreté, les chemins étant occupés par les rébelles, & l'Arragon n'en fourniſſant pas une aſſez grande quantité. Les troupes qui faiſoient la guerre dans le Royaume de Valence, eurent ordre de joindre l'armée du Roi ; en ſorte qu'il ne reſta que deux mille hommes au Comte de las-Torrès.

Philippe ſuivi de pluſieurs Grands partit de Madrid le vingt-trois Février, pour ſe rendre au camp du Maréchal de Teſſé. La Nobleſſe d'Arragon ayant à ſa tête le Comte de San-Eſtevan de Gormas ſon Viceroi, le joignit ſur ſa route, & le Maréchal de Teſſé à Caſpé. Les troupes étoient étendues le long de l'Ebre, ſur lequel on jetta deux Ponts : l'armée le paſſa à Fraga. On publia un pardon général dont on n'excepta perſonne ; mais cet acte de clémence fut inutile. On mit en délibération ſi l'on commenceroit par aſſiéger Lérida, Monçon & Tortoſe, pour s'aſſurer des derrieres, & faciliter la retraite de l'armée, ſi l'on ne pouvoit pas prendre Barcelone. Le Maréchal

de Teſſé étoit de cet avis ; les autres Officiers Généraux qui compoſoient le Conſeil de guerre, penſerent différemment, ſurtout les Eſpagnols, auxquels il paroiſſoit impoſſible qu'on fût obligé de lever le ſiége de Barcelone, parcequ'ils ſçavoient le peu de troupes qu'il y avoit dans cette Place, & qu'ils ne pouvoient croire qu'elle fût ſi-tôt ſecourue. Sur ce principe, ils ſoutenoient que le ſuccès de l'entrepriſe dépendoit de la promptitude de l'exécution ; qu'ainſi il ne falloit pas perdre un inſtant, parce que ſi l'on s'emparoit de Barcelone, toutes les autres Places tomberoient d'elles-mêmes. Cet avis prévalut ; & le Roi s'avança à Igualada. L'armée étoit forte de dix-huit mille hommes de vieilles troupes. Les Marquis de Gironella & d'Argenſola, D. Auguſtin Copons & D. Jean Foſa couroient la Province, exhortant tous les habitans à ſe ſoumettre à la clémence du Roi, & à ne pas perdre une ſi belle occaſion d'obtenir leur pardon. Leurs ſoins ne purent rien obtenir : la haine contre le Roi & les Caſtillans croiſſoit chaque jour ;

An. 1706.

An. 1706.

& les Catalans immoloient avec joie leurs biens & leurs vies à cette haine. Les payſans brûlerent les proviſions & le fourage qui pouvoient ſervir à l'armée ; ils retirerent leurs troupeaux dans les montagnes, & empoiſonnerent les fontaines, autant que la choſe leur fut poſſible. Les femmes & les enfans ſe cacherent dans les forêts ; & ceux qui étoient en état de porter les armes, ſe raſſemblerent ſous la conduite du Comte de Ciſuentes, qui marchoit lui-même vêtu en Montagnard. Le Prince de Darmſtadt à la tête de la garniſon de Lérida ſuivoit l'armée du Roi, tandis que les Rébelles arrêtoient les premiers eſcadrons de l'avant-garde ; mais le Chevalier d'Asfeld les attaqua & les diſſipa. Ainſi les paſſages étant libres, le Roi s'avança à Lobregat. On fit le ſignal dont on étoit convenu avec le Comte de Toulouſe, qui auſſitôt rangea ſes vaiſſeaux en cordon, tandis que ſes galliottes s'approchoient du rivage. Les troupes du Duc de Noailles & celles du Marquis de Légal joignirent l'armée du Roi : tout étoit aux ordres

du Maréchal de Teſſé. On ouvrit la tranchée depuis Orta juſqu'au bord de la mer ; ce qui ne put ſe faire que dans les premiers jours d'Avril. Le quartier du Roi étoit à Saria. On occupa Sainte Matrone, les Capucins, & toutes les maiſons qui étoient entre la Ville & le Mont-Joui : l'événement prouva qu'on avoit eu tort de commencer par l'attaque de ce dernier poſte ; au lieu de s'attacher à faire le ſiége de la Ville, comme on l'avoit réſolu d'abord, on perdit le tems à la conquête de ce Fort, qui étoit inutile. Cinq cens Anglois & deux cens Catalans en compoſoient la garniſon. Les Eſpagnols l'attaquerent ſans ouvrir de tranchée, & furent repouſſés. On ſe ſaiſit le 4 du mois d'un petit Fort ſitué ſur la riviere, afin de pouvoir tirer plus aiſément des vivres & des munitions des vaiſſeaux. Le Comte de Toulouſe deſcendit à terre pour ſaluer le Roi, & il eut ordre de commencer le bombardement, tandis que de Sainte Matrone on battroit également les remparts. Le Marquis d'Aytone & M. de Fimarcon, Lieutenant-Géné- An. 1706.

An. 1706.

ral au ſervice de la France, conduiſoient la tranchée. La garniſon ſe défendoit avec valeur; mais le peuple fut ſur le point de ſe ſoulever, à cauſe d'un bruit qui ſe répandit, que le Roi Charles cédant aux inſtances du Comte de Peterboroug & du Prince de Lichtenſtein, ſongeoit à abandonner la Ville. Les Catalans diſoient hautement que ce Prince devoit mourir avec eux, puiſqu'il étoit la cauſe de leur perte; que du reſte ils étoient réſolus de défendre la place juſqu'à la derniere extrémité, ſans écouter aucunes propoſitions d'accommodement, & que tous y étoient déterminés, même juſqu'aux femmes. Les Prêtres & les Religieux prirent les armes; les Capucins (3) ayant noué leurs barbes avec des rubans, n'étoient pas les moins braves. Les Aſſiegés firent en même tems une vigoureuſe ſortie de la ville & du Mont-Joui : l'action fut longue & ſanglante; mais les tran-

(3) *Los Religioſos, y Sacerdotes tomaron las armas, y atadas con una cinta ſus barbas los Capuchinos, no eran los menos eficaces.*

chées furent défendues avec beaucoup de valeur. Deux jours après les approches étant déja fort avancées, la place fit ſur le midi une autre ſortie : les Aſſiégés mirent le feu aux tranchées ; mais il fut bientôt éteint, quoique l'incendie fût favoriſé par le vent. Le 23 Avril on perfectionna la ligne de circonvallation; & le Roi la viſita pluſieurs fois à la portée du mouſquet des ouvrages. M. de Lapara Ingénieur poſta mal une batterie dans un endroit appellé la Langue de ſerpent : le Roi l'en reprit ; & comme il cherchoit à réparer ſa faute, il s'approcha tant du feu de la place, qu'un coup de canon lui ôta la vie. Les batteries étant mieux placées, ruinerent le Fort oppoſé, l'angle du baſtion de S. Philippe, & une grande partie de celui de S. Ignace. Les Aſſiégeans ſe rendirent maîtres du chemin couvert où ils ſe logerent, après une foible réſiſtance de la part des Anglois. La breche étant déja praticable, le Marquis d'Aytone donna l'aſſaut ſur le ſoir au Mont-Joui avec beaucoup de valeur, & paſſa au fil de l'épée ceux qui défen-

An. 1706.

An. 1706.

doient le foſſé. Philippe animoit cette attaque par ſa préſence. Les ouvrages extérieurs étoient emportés, & le Général Dunnegal Anglois qui commandoit dans le Fort, défendoit la derniere enceinte avec tout le courage poſſible, lorſqu'il ſe rencontra avec le Marquis d'Aytone : alors le combat devint plus violent ; & Dunnegal fut tué d'un coup de mouſquet. Les Aſſiégés ſe découragerent, & la place ſe rendit ; on y fit trois cens priſonniers. Mont-Joui & le Fort-neuf étoient les principales défenſes de la place : il en reſtoit encore un autre nommé le Fort-vieux, qui ſe défendit encore pendant quatre jours. On accorda une treve aux Anglois pour chercher le corps de Dunnegal, qu'ils rapporterent à Barcelone, où ils lui firent des obſéques honorables à leur maniere. Le Comte de Cifuentes entreprit de jetter un ſecours dans la Ville avec vingt-ſix petites barques ; mais D. Joſeph de los Rios l'attaqua, & diſſipa ce convoi. La perte du Mont-Joui répandit la plus grande conſternation dans Barcelone.

Le 25 d'Avril l'Archiduc, de l'avis des Comtes de Lichtenſtein & de Péterboroug, réſolut de profiter d'une nuit très-obſcure pour ſortir de la Ville. Les Troupes étrangeres conſentoient à cette retraite, pour n'être pas obligées de continuer une défenſe qu'elles ne croyoient pas pouvoir pouſſer plus loin : en effet il y avoit déja trois breches à la muraille, & toutes trois étoient praticables. Le peuple ayant pénétré ce deſſein, ſe ſouleva, & inveſtit le Palais ainſi que la perſonne du Prince. Les Gardes prirent les armes, & ſe mirent en devoir d'exécuter le projet qu'on avoit formé, & que preſſoit le Comte de Péterboroug ; mais l'Archiduc s'en déſiſta avec beaucoup de magnanimité, aſſurant les habitans qu'il mourroit, ou ſeroit fait priſonnier avec eux (4), & leur donnant ſa parole de ne point ſortir de la Ville. Cette aſſurance encouragea les Aſſiégés à ſacrifier leurs vies pour la défenſe de la Place. Ils firent une ſor- An. 1706.

(4) *Eſtaba diſpueſto à morir, ò ſer priſionero.*

An. 1706.

tie, & en feignirent pluſieurs autres à la faveur de la nuit. Il ſe répandit un bruit dans le Camp, que les Catalans avoient attaqué le quartier du Roi ; tout le monde y accourut, même le Duc de Noailles, quoiqu'il fût tout couvert de boutons de petite vérolle. Le Roi qui ignoroit la vérité du fait, & qui n'étoit témoin que du bruit & de la rumeur, attendoit l'évenement d'un air ferme. Toute l'armée prit les armes ; mais cette attaque prétendue n'exiſtoit que dans l'imagination. La crainte dura juſqu'au moment où les Gardes qui étoient de tranchée, avertirent qu'il n'y avoit rien de nouveau. On ſçut le lendemain que dix mille Catalans bloquoient le Camp du Roi ; & que le Comte de Cifuentes avec un corps de ces rébelles s'étoit poſté à San-Cucufate. Quelques autres commandés par Morras occuperent S. Jérôme ; le reſte conduit par D. Michel Pinos, occupoit un poſte peu éloigné. Le Prince de Darmſtadt s'avança de ſon côté juſqu'à la grande garde des Eſpagnols.

Tout étoit prêt pour un aſſaut gé-

néral ; il ne manquoit plus pour cela que l'ordre du Maréchal de Teſſé : le Roi l'attendoit avec impatience ; les Eſpagnols ſe plaignoient hautement de ſa lenteur. On aſſembla un Conſeil de guerre, où le Maréchal fut d'avis que le Roi ſe retirât à Perpignan, parceque, diſoit il, ſi l'on ne prenoit pas la place, ſa perſonne ſeroit en fort grand danger, l'armée ne montant pas alors à quinze mille hommes, & tous les paſſages étant fermés, ſans que l'on eût aucune place, ni même un ſeul pouce de terre où l'on pût être en ſureté. Il ajouta, „ qu'il n'étoit pas ſûr qu'après avoir „ donné l'aſſaut, les troupes qui reſ„ teroient fuſſent ſuffiſantes pour ré„ primer la fureur d'une Province „ révoltée, qui verroit les Aſſiégeans „ aſſiégés eux-mêmes par leurs En„ nemis ; qu'en cas même que l'on „ prît la Ville, il ne convenoit nulle„ ment que le Roi s'y renfermât, „ parce que les rébelles le bloque„ roient infailliblement, en fermant „ tous les chemins aux vivres ; qu'il „ ſeroit impoſſible d'en recevoir par „ mer, puiſque le Comte de Tou-

An. 1706.

An. 1706.

„ louſe avoit des ordres précis de „ rentrer dans les Ports de France, „ auſſi-tôt que la flotte Angloiſe pa- „ roîtroit ; que les Gouverneurs des „ Places maritimes donnoient avis „ de ſon arrivée ſur les côtes d'Eſpa- „ gne, & que peut-être elle avoit „ déja paſſé le Détroit ; qu'ainſi on „ devoit commencer par mettre la „ perſonne du Roi en ſûreté, après » quoi on donneroit l'aſſaut. «

Philippe animé par les mouvemens de ſon propre courage, ne goûtoit point cet avis qui lui paroiſſoit honteux à ſa gloire. D'un autre côté les Miniſtres & les Généraux Eſpagnols diſoient, „ qu'il falloit vaincre „ tandis que l'occaſion s'en préſen- „ toit, & remettre le reſte à l'évene- „ ment; que la garniſon de la place n'é- „ toit pas en état de la défendre; qu'en „ la prenant, l'Archiduc ſeroit tué „ ou fait priſonnier, & que le fruit „ de l'un ou de l'autre de ces deux „ accidens ſeroit la paix, & la ruine „ totale du parti des Alliés ; que les „ rébelles des environs n'étoient pas „ capables d'aſſiéger la Place, parce „ qu'ils étoient ſans expérience, qu'ils

„ n'avoient aucuns des préparatifs né- An. 1706.
„ ceſſaires à l'exécution d'une ſi gran-
„ de entrepriſe, & que la flotte An-
„ gloiſe ne pouvoit pas être chargée
„ d'un aſſez grand nombre de trou-
„ pes de débarquement, pour oſer
„ former un pareil deſſein ; que c'é-
„ toit avant de commencer un ſiége
„ de cette importance, que l'on eût
„ dû faire les réflexions qu'on met-
„ toit alors en avant ; mais que puiſ-
„ qu'on étoit ſi avancé, il falloit les
„ mépriſer. "

Tandis que cette diverſité d'avis empêchoit d'agir l'armée du Roi Philippe, l'Amiral Lake faiſoit tous ſes efforts pour aborder avec ſa flotte devant Barcelone, où l'on n'eſpéroit déja plus de le voir arriver. On y avoit perdu un très-grand nombre de ſoldats de vieilles troupes : les vivres & les munitions manquoient ; & pour ſurcroît de malheur, la diviſion s'étoit miſe parmi les habitans, dont pluſieurs déteſtoient le nom du Roi Charles, qu'ils regardoient comme la principale cauſe de tant de calamités. Le Roi impatient de tous ces délais, de l'avis du Duc de Médina-

An. 1706. Sidonia & du Comte de Frigiliana, auquel s'étoient rangés tous les Généraux Eſpagnols, ordonna qu'on fit cette nuit-là même tous les préparatifs néceſſaires pour donner un aſſaut général à la pointe du jour. Déja on aſſignoit aux troupes les poſtes qu'elles devoient occuper, lors qu'un vaiſſeau d'avis informa le Comte de Toulouſe, qui en inſtruiſit auſſi-tôt le Roi & le Maréchal de Teſſé, que la flotte Angloiſe avoit déja paſſé les mers de Valence. La Françoiſe débarqua tout de ſuite les vivres dont elle étoit chargée,& fit voile pour Toulon cette même nuit qui fut celle du ſix Mai. Les choſes changerent alors de face : cette nouvelle ſe répandit auſſi-tôt dans tout le camp ; ce qui obligea de ſuſpendre l'aſſaut, juſqu'à ce qu'on ſçût le nombre de troupes que portoit la flotte ennemie, dont l'arrivée avoit redoublé le courage & l'eſpérance des Aſſiégés.

L'Amiral Lake prit port deux jours après à Barcelone : on fit courir le bruit qu'il amenoit dix mille hommes de pied & deux mille chevaux ; ce qui n'étoit pas vrai. Mais quoi-

quoique le menſonge ſoit toujours condamnable, jamais il n'y en eut de plus utile, puiſqu'il répandit la conſternation dans l'armée du Roi. La flotte Angloiſe ne portoit pas un ſeul ſoldat de vieilles troupes. Lake avoit fait prendre aux Matelots l'habillement des troupes réglées : ceux qu'on mettoit à terre pendant le jour, revenoient à bord la nuit ſuivante, & débarquant de nouveau le lendemain, ſervoient à perſuader que ce renfort étoit fort conſidérable. Le Roi étoit inſtruit de toutes ces particularités par les Déſerteurs ; mais ſon armée n'étoit plus en état de combattre: la crainte s'étoit emparée des Eſpagnols & des François, qui croyant les Aſſiégés ſupérieurs en nombre, s'imaginoient que dans la chaleur de l'aſſaut ils ſeroient attaqués en queuë par les Catalans que commandoient le Comte de Ciſuentes & les autres chefs des rébelles, qui les tenoient bloqués. Ces raiſons déterminerent à lever le ſiége. L'armée ſe mit en marche le ſoir du onze Mai avant minuit. Le Roi étoit au centre, ſi ferme dans cette diſgrace, qu'il fut admi-

An. 1706.

An. 1706.

ré de tous ceux qui le virent. Le Chevalier d'Asfeld conduiſoit l'avant-garde ; & le Maréchal de Teſſé fermoit la marche, qui ne pouvoit ſe faire avec ordre, les chemins étant étroits & infeſtés par les rébelles. Les Aſſiégés firent une ſortie à la pointe du jour, en pouſſant des cris de joie proportionnés aux maux qu'ils avoient ſoufferts. Ils trouverent dans le camp outre une grande proviſion d'armes & de vivres, quatre-vingts canons de batterie, ſoixante mortiers, & un amas conſidérable de boulets & de barils de poudre, que le Comte de Toulouſe avoit débarqués, croyant que malgré l'arrivée des Anglois on ne laiſſeroit pas de continuer le ſiége. Les Catalans pourſuivoient l'arriere-garde avec peu de ſuccès ; ceux qui s'étoient poſtés dans les défilés que l'armée devoit traverſer, cauſoient plus d'embarras. Il y eut ce jour-là une éclipſe de ſoleil telle qu'on en voit rarement de plus obſcure ; les étoiles parurent pendant trois heures. L'obſcurité fut ſi grande, que les troupes ne pouvoient continuer leur marche, & ne ſçavoient

où ſe raſſembler. Cet embarras dura très long-tems. (5) Les bêtes mêmes ſembloient en reſſentir de l'horreur, & le cheval que le Roi montoit s'arrêta pluſieurs fois comme épouvanté ; mais le courage & la fermeté de ce Prince le mettoient au deſſus de tout. Les flatteurs de l'Archiduc tirerent de cet accident les préſages les plus ſiniſtres pour le Roi Philippe ; & les Eſpagnols eux-mêmes qui commençoient à en éprouver les effets, ne penſoient guères plus favorablement. Enfin après bien des fatigues & des dangers, le Roi traverſa les Pyrenées & ſe rendit à Perpignan, d'où il partit avec peu de ſuite, & repaſſa en Eſpagne à grandes journées. Le reſte de ſa Maiſon le ſuivit plus lentement ; les troupes firent leurs marches régulieres : celles de France que la déſertion avoit fort

An. 1706.

(5) *Algunas veces ſe paró el cavallo del Rey como aſſumbrado, porque ni aun los irracionales dexaban de eſtarlo ; pero el valor del Rey, y ſu conſtancia de animo, prevaleció à todo.*

An. 1706. diminuées, rentrent sur la frontiere. Le Maréchal de Tessé voulut persuader au Roi de profiter de l'occasion qui l'avoit amené en France, pour aller à Versailles voir le Roi son aïeul ; son intention étoit d'attirer Philippe à cette Cour, où il espéroit que les persuasions de Louis XIV. détermineroient peut-être ce Prince à consentir au projet de paix que les Alliés avoient proposé.

Ils offroient de laisser à Philippe les Etats de la Couronne d'Espagne en Italie, avec les Isles de Sicile & de Sardaigne, & de donner à l'Archiduc l'Espagne & les Indes, sans décider si l'on céderoit les Pays-bas à l'Electeur de Baviere, & les Etats de ce Prince à l'Empereur. Louis XIV. & le Dauphin ne goûtoient point ce projet; & c'étoit pour faire sa cour au Duc de Bourgogne, que le Maréchal de Tessé vouloit amener le Roi en lieu où il courroit risque d'en passer par tout ce que l'on voudroit. Mais Philippe toujours inébranlable, répondoit avec fermeté, qu'il ne reverroit jamais Paris, & qu'il étoit ré-

ſolu de mourir en Eſpagne (6).

Tel fut le ſuccès de la malheureuſe expédition contre Barcelone, où les François firent paroître beaucoup de valeur dans les différentes attaques. Le Maréchal de Teſſé ne montra pas en cette occaſion autant d'activité, que les circonſtances ſembloient l'exiger. Nous n'oſons pas aſſurer ce qui ſe dit alors, que pour faire plaiſir au Duc de Bourgogne qui vouloit la paix à quelque prix que ce fût, le Maréchal crut que comme il étoit impoſſible de partager l'Eſpagne entre deux Rois, qui tous deux prétendoient avoir des droits légitimes à la Monarchie entiere, en laiſſant ſubſiſter la révolte de la Catalogne toujours en état de donner de nouvelles affaires à Philippe, ce Prince fatigué de la longueur de la guerre & rebuté de ſes diſgraces, ſeroit enfin obligé de conſentir à l'accommodement que l'on propoſoit. Le Roi Catholique avoit pénétré ce ſyſtême An. 1706

(6) *Que no havia de ver mas à Paris, reſuelto à morir en Eſpagna.*

perfide ; mais il diſſimuloit avec pru-
An. 1706. dence, pour ne pas augmenter la mauvaiſe intelligence entre le Prince ſon frere & le Roi ſon aïeul (7).

L'Archiduc uſa de ſa victoire avec beaucoup de modération ; & ſa piété lui en fit rendre à Dieu de publiques actions de graces. Il eſt certain qu'elle tenoit du miracle : car il n'étoit pas poſſible de rien ajouter à l'extrémité & à l'affliction où ce Prince s'étoit vû réduit, ſes propres défenſeurs étant devenus ſes ennemis. Il s'en étoit même trouvé pluſieurs, qui avoient propoſé de le livrer au Roi Catholique pour ſauver la ville. Ce deſſein étoit inexécutable; auſſi étoit-ce pour cette raiſon que pour l'empêcher de s'évader, ſous prétexte de le garder, on tenoit le Palais aſſiégé avec autant de ſoin que l'on défendoit les breches. Il eſt encore certain que Philippe eût été vainqueur, ſi l'on avoit donné l'aſ-

(7) *No ignoraba eſte traydor ſyſtema el Rey Catholico ; pero lo diſſimulaba ſu modeſtia, por no incender la diſſention, que havia entre ſu Abuelo, y ſu Hermano.*

ſaut, parcequ'il n'y avoit plus de troupes dans la Place pour la défendre, & que la flotte Angloiſe n'en avoit point amené. Après ſon arrivée, les Catalans maîtres de la mer & ayant les vaiſſeaux pour azile, avoient réſolu ſi on les forçoit, de réduire la Ville en cendres, & de ſe retirer ſur la flotte. Ce deſſein n'étoit pas abſolument praticable; mais le déſeſpoir leur avoit dicté cette réſolution: ils ne vouloient pas qu'aucun d'eux tombât vivant entre les mains du Vainqueur. Dieu permit que l'Archiduc arrivât à cette terrible extrémité, pour manifeſter avec plus d'éclat la providence qui devoit le ſauver. An. 1706.

Le Château de Nice s'étoit rendu au commencement de cette année. Le Duc de Vendôme quitta le commandement de l'Armée d'Italie, où il fut remplacé par le Duc d'Orléans, jeune Prince rempli de courage, & d'un eſprit vif & pénétrant. On dit dans le tems, que ce changement étoit un effet des intrigues de la Ducheſſe de Bourgogne, qui voyoit que le Duc de Vendô-

An. 1706.

me ne penſoit qu'à chaſſer le Duc de Savoie de ſes Etats, & qui eſpéroit que le Duc d'Orléans étant frere de ſa mere, traiteroit le Piémont avec plus d'égards (8). Cependant le Duc de Savoie touchoit au moment de ſa ruine : la Ducheſſe ſon épouſe, ſes enfans & ſa maiſon s'étoient retirés à Genes ; & Turin paroiſſoit prêt à tomber entre les mains des François. Les Impériaux campés à l'extrémité de la Lombardie ne pouvoient gueres ſecourir cette Capitale; mais le Prince Eugene, après avoir ſurmonté les obſtacles d'une marche longue & difficile, attaqua & battit les François dans leurs lignes avec un ſuccès qui paroîtroit incroyable, ſi ce n'étoit pas un événement de nos jours. La perte de l'Italie entiere fut la ſuite de cette fameuſe journée. Milan & Mantoue furent remiſes aux

(8) Voici les propres termes de l'Auteur. *La Duqueſa de Borgogna diſpuſò eſto con arte, porque el de Vandoma eſtaba empegnado en echar de ſus Eſtados al Duque de Saboya, y eſperaba que ſiendo el Duque de Orleans hermano de ſu Madre, trataria con mas piedad al Piamonte.*

Impériaux en vertu d'une convention arrêtée avec Louis XIV. Colmenero, Lieutenant-Général Eſpagnol, fut ſoupçonné d'avoir fait ſauter un magaſin à poudres de la Ville d'Alexandrie où il commandoit, pour avoir un prétexte de la livrer aux Impériaux. Nous n'avons pas vérifié avec exactitude tout ce qui ſe dit alors au ſujet de cet Officier : l'objet de nos Mémoires n'eſt point d'éclaircir ce qui ſe paſſoit dans le cœur de cet homme ; mais la ſuite dépoſe contre lui : car ayant été fait priſonnier lorſqu'il rendit la place, il entra tout de ſuite au ſervice de l'Empereur, dont il reçut pluſieurs graces, entr'autres le Gouvernement du Château de Milan. Les François abandonnerent l'Italie. L'Alexandrin, la Lomelline & la Valſeſia, furent détachées du Milanois & cédées au Duc de Savoie. C'étoit moins qu'on ne lui avoit promis : car il demandoit encore le Vigevenaſque. Ce fut ainſi que ce Prince ſe releva de ſa diſgrace avec beaucoup plus de gloire & de puiſſance qu'il n'en avoit auparavant. Tels ſont les retours imprévûs de la fortune. On vit revivre en même tems

An. 1706.

An. 1706. les anciens droits de l'Empire ſur l'Italie, où l'Empereur impoſa des taxes arbitraires. Cette contrée reconnut alors ſon erreur. Nous ne prétendons pas diſputer les droits de l'Empereur ; mais il eſt certain que ſa puiſſance & les progrès de ſes armes victorieuſes leur donnoient une nouvelle force. Les Alliés n'eurent pas de moindres ſuccès dans les Pays-bas ; la perte de la bataille de Ramillies découvrit tout le Brabant, dont ils s'emparerent, ainſi que d'Oſtende. Le Maréchal de Villars fut plus heureux ſur le Rhin, où il fit lever le ſiege du Fort-Louis.

L'échec que les armes du Roi Catholique venoient de recevoir devant Barcelone, augmenta l'audace de ceux des Eſpagnols qui étoient partiſans de l'Archiduc. Tandis que Philippe rentroit en Caſtille par la Navarre, Charles s'avançoit vers l'Arragon, qui ſe ſoumit ſans faire la moindre réſiſtance. Les plus grandes forces de ce Prince conſiſtoient dans ſon nom, & dans le bonheur qui l'accompagnoit. Le nombre des Seigneurs Arragonois qui abandon-

nerent leurs maiſons, fut très-petit. Sarragoſſe ſe ſoumit : la foible garniſon qui défendoit cette Capitale, ſe retira au Château avec le Gouverneur & ſe rendit, parceque la Place n'étoit pas en état de tenir. Les ſoldats prirent preſque tous parti au ſervice de l'Archiduc : exemple que le Gouverneur ne voulut pas ſuivre. Déja Charles poſſédoit dans le continent de l'Eſpagne les Royaumes d'Arragon & de Valence, & la Principauté de Catalogne, le Roi Philippe n'ayant pû conſerver qu'une petite Ville dans chacune de ces Provinces ; c'étoient Roſes en Catalogne, Peniſcola dans le Royaume de Valence, & Xaca en Arragon, que les François ſecoururent. D. Sanche de Chavarria défendit Peniſcola dont il étoit Gouverneur, avec une valeur opiniâtre, quoiqu'il fût environné d'ennemis, dont les plus à craindre étoient ceux qui ne vouloient pas le paroître : car dans cette Ville peu peuplée les Comtes de Peterboroug & de Cifuentes ne laiſſoient pas d'avoir fait beaucoup de partiſans à l'Archiduc, de-

An. 1706.

An. 1706. puis que les Anglois avoient pris le Fort d'Alicante. Ces trois Etats agiſſant de concert, & s'opiniâtrant dans leur révolte, mettoient en danger la Caſtille même, déja fort expoſée du côté de l'Eſtramadure, où les Portugais avoient fait entrer une armée de trente mille homme ſous les ordres du Marquis de las-Minas : ces troupes à la vérité n'étoient compoſées que de jeunes gens ſans expérience; mais elles étoient ſoutenues de douze mille Anglois & Hollandois de vieilles troupes commandées par le Comte de Gallowai. Ainſi cette armée obéiſſoit à deux Chefs indépendans ; ce qui ne laiſſa pas d'être préjudiciable aux affaires des Alliés.

Les Portugais campoient entre Alcantara & Badajoz. Le Maréchal de Berwick n'étoit pas fort éloigné d'eux ; mais ſes forces étoient beaucoup inférieures, parce qu'il avoit laiſſé cinq mille hommes dans Alcantara pour défendre cette Place. Il prit ce parti malgré les Généraux Eſpagnols, & ſurtout contre l'avis du Comte d'Aguilar qui s'y oppoſa fortement, parce que c'étoit s'expoſer

à perdre infailliblement ces troupes dans une Ville auſſi mal fortifiée. En effet les Ennemis l'inveſtirent d'abord, plutôt pour faire la garniſon priſonniere, que pour prendre la Place, qui ſe rendit ſans faire beaucoup de réſiſtance : la garniſon fut envoyée priſonniere à Liſbone. La perte de ces troupes eut des ſuites funeſtes aux intérêts du Roi Catholique, parceque le Maréchal de Berwick n'ayant pas aſſez d'Infanterie pour s'oppoſer aux Portugais, & ayant diſtribué le peu qui lui en reſtoit dans les Places, fut obligé de ſe retirer avec ſa Cavalerie ſeulement aux environs de Madrid. Le Marquis de Bai reſta du côté de Badajoz avec quelques troupes : il fit tout ce qu'il put, & il fit beaucoup ; mais il n'étoit pas en état de défendre les frontieres de Caſtille, où l'Ennemi entra comme en triomphe ſans trouver la moindre oppoſition, ſaccageant, ravageant, & exigeant partout de groſſes contributions. Les peuples demeuroient d'autant plus attachés au Roi, qu'ils ſe voyoient outragés par les Portugais, nation que les Caſtillans ont toujours déteſtée. Ainſi les

An. 1706.

An. 1706. Ennemis n'étoient maîtres que du terrein qu'ils occupoient en forces ; & plus ils avançoient en Caſtille, plus ils ſe voyoient entourés de Provinces qui les abhorroient. Après avoir pris Ciudad-Rodrigo, ils marcherent à Salamanque, Ville célebre en Eſpagne, qui eſt le ſéjour des ſciences, & qui s'eſt toujours diſtinguée par ſon attachement pour ſon Souverain ; comme elle n'étoit pas fortifiée, elle plia ſous le joug du Vainqueur. Les Portugais y entrerent ; mais leur ſéjour dans cette Ville ne fut pas long, parce qu'ils liſoient ſur tous les viſages l'averſion qu'on avoit pour eux. A peine l'eurent-ils abandonnée, que les habitans proclamerent de nouveau le Roi Philippe, & formerent à leurs frais trois compagnies pour ſe défendre, & pour fermer les paſſages du Portugal ; ce qui fut exécuté ſi exactement que D. Pedre ne pouvoit avoir de nouvelles certaines de ſon armée. Les lettres ne paſſoient point, & l'on arrêtoit tous les Couriers, même ceux qui prenoient des routes détournées. Voilà ce que dut Philippe à la fidélité des Peuples, qui paſſoit tout ce que l'on peut en-

dire : ils s'emparerent auſſi d'une partie de l'argent que le Roi de Portugal envoyoit à ſes troupes. Le Marquis de Bai, & le Marquis de Riſbourg qui étoit dans Badajoz avec une forte garniſon, appuyoient ces courſes, ſans ſe mettre en peine des promeſſes & des menaces des Portugais. Le Maréchal de Berwick les ſuivoit, en retardant leur marche par de fréquentes attaques qu'il livroit à leur arriere-garde. Enfin le vingt-deux Juin le Marquis de las-Minas s'empara d'Eſpinar, où il poſta huit mille hommes. Alors Berwick fut forcé de ſe retirer ; il abandonna la vieille Caſtille, prit le chemin de Guadarrama, & de-là ſe rendit à Madrid, pour faire paſſer le Roi dans la Navarre, Province frontiere de la France & plus éloignée du danger. Cette retraite troubla beaucoup la Cour. An. 1706.

Philippe n'avoit pas encore eu le tems de reſpirer depuis le malheur eſſuyé devant Barcelone & les triſtes ſuites de cette diſgrace, lorſqu'il ſe vit menacé d'un danger encore plus preſſant. On ferma tous les Tribunaux, le Roi ayant réſolu d'a-

bandonner Madrid : car déja l'armée
An. 1706. ennemie paroiſſoit ſur les hauteurs. Elle s'étendit auſſi-tôt dans la plaine, & s'avança juſqu'à Notre-Dame de Geneſtal. On aſſembla un Conſeil d'Etat & de guerre, où pluſieurs furent d'avis que le Roi ſe retirât en Andalouſie : Amelot au contraire qui vouloit que Philippe s'approchât de la France, propoſoit de le faire paſſer à Pampelume ; mais le Roi ſe détermina à joindre le Maréchal de Berwick, qui campoit à Sopetran avec cinq mille Fantaſſins & trois mille Chevaux. On publia un décret par lequel la Reine & tous les Tribunaux étoient transférés à Burgos ; & on laiſſa la liberté à tous ceux qui n'avoient point d'emploi, de ſe retirer où bon leur ſembleroit. Cet évenement fit connoître ce que les Grands avoient dans le cœur. Ceux d'entr'eux qui étoient véritablement attachés au Roi, n'héſiterent pas un moment à l'accompagner au camp, ou à ſuivre la Reine à Burgos. Il y eut plus de difficulté pour les mécontens qui vouloient paroître fidelles. Il en reſta peu à Madrid : quelques uns

demeurerent aux environs ; d'autres prirent avec lenteur le chemin du camp. La plûpart attendoient que la fortune ſe déclarât pour un des deux partis : tous vouloient conſerver leur honneur ; & pluſieurs ſans chercher à y donner atteinte, ſouhaitoient de changer de maître, plus ennuyés des François & de la Princeſſe des Urſins, que mécontens du Roi. La crainte en empêcha beaucoup de ſe déclarer en faveur de l'Archiduc. Tous les Miniſtres du Cabinet ſuivirent le Roi ; c'étoient les Ducs de Médina-Sidonia & de Montellano, le Comte de Frigiliana & Ronquillo Préſident du Conſeil de Caſtille. Les Ducs de Popoli & d'Oſſonne, le Comte d'Aguilar & le Prince de Sterclaës, tous quatre Capitaines des Gardes, ainſi que le Marquis d'Aytone qui commandoit les Gardes à pied, n'abandonnerent point la perſonne du Roi. Les Gentilshommes de la Chambre, le Comte de Benavente *Sumiller de Corps*, les Marquis de Quintana & de la Jamaïque, les Comtes de San-Eſtevan-de Gormas & de Bagnos, D. Alonze Manrique, le Connétable de

An. 1706.

An. 1706.

Caſtille Grand-Maître de la Maiſon du Roi, & les Majordomes de ſemaine, ſe rendirent auſſi au camp. Le Marquis de Laconi, quoiqu'il n'eût point d'emploi, ne quitta point le Roi. A l'égard de la Reine, perſonne de ſa Maiſon ne l'abandonna. Le Comte de San-Eſtevan del Puerto étoit ſon premier Majordome, & le Marquis d'Almonacid ſon Grand-Ecuyer. Tous les Préſidens des Conſeils, & quelques-uns des plus diſtingués entre les Grands, qui étant d'un âge avancé ne pouvoient ſuivre le Roi, tels que les Marquis de Mancera & del Freſno, les Ducs de Montalto & de Jovenazo, ſe rendirent à Burgos, ainſi que le Duc de Véraguas, & la plus grande partie des Conſeillers des Conſeils de Caſtille, des Indes, d'Italie, d'Arragon, des Ordres & de *la Cruzada*, dont il ſeroit trop long de rapporter le nom.

A peine le Roi étoit-il ſorti de Madrid pour paſſer à Sopetran, que ceux des Grands qui intérieurement étoient mal intentionnés, écrivirent au Marquis de las-Minas de venir s'emparer de la Capitale, en l'aſſurant qu'auſſi-tôt qu'elle ſe ſeroit ſou-

miſe à l'Archiduc, le reſte du Royaume ſuivroit ſon exemple. Ils avoient appris, diſoient-ils, que le Roi Charles étoit parti de Sarragoſſe à la tête de douze mille hommes pour ſe rendre à Madrid ; & ils ajoutoient que la jonction de tant de troupes ôtoit à Philippe toute eſpérance de pouvoir ſubſiſter & ſe ſoutenir en Eſpapagne. Ces lettres qui étoient en grand nombre, furent depuis remiſes au Roi Charles par le Marquis de las-Minas, pour juſtifier ſa conduite : on ne cacha pas les noms avec beaucoup de ſoin ; on en fit même une liſte, qu'on envoya dans toutes les Cours des Alliés. Nous en avons eu des copies entre les mains, & nous pourrions citer ici les noms de ceux qui avoient ſigné ces lettres ; mais nous ne jugeons pas qu'il ſoit à propos de révéler ce qu'il a plû à la fortune de tenir ſecret (*a*). Ainſi nous ne parlerons que des faits qui ſont devenus publics & connus de tout le monde. On a d'autant moins ſujet de s'en plaindre, que nous ſommes obli- An. 1706.

(*a*) Cette réflexion de l'Auteur prouve que s'il étoit bon Hiſtorien, il n'étoit pas moins honnête homme.

An. 1706.

gés de raſſembler avec vérité dans ces Mémoires tous les matériaux néceſſaires pour écrire l'hiſtoire. Si par attention & par égard pour des perſonnes conſidérables, nous cachons les fautes ſecrettes qu'elles ont commiſes, qu'on nous pardonne au moins de ne pas diſſimuler celles qui ont éclaté au grand jour, ſurtout ceux qui s'en ſont rendus coupables, ne les ayant pas regardées comme telles.

Excité par ces lettres, le Marquis de las-Minas négligea ce que les régles de la guerre lui preſcrivoient; c'eſt-à-dire de pourſuivre le Roi juſqu'à ce qu'il l'eût contraint au moins d'abandonner la Caſtille, ainſi que le vouloit le Comte de Gallowai. Il envoya le Marquis de Villaverde avec deux mille chevaux à Madrid, où il entra le vingt-cinq Juin. La Ville ſe ſoumit auſſi-tôt, mais de fort mauvaiſe grace, le peuple qui étoit tout dévoué au Roi cédant uniquement à la force. Le Marquis de Fuente-Pelayo, Corrégidor de cette Capitale, ſe comporta alors avec beaucoup de prudence & de fidélité; & la conduite qu'il tint lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il fit éclater l'une

& l'autre en une occaſion, où il s'agiſſoit de reconnoître un nouveau Maître. Mais il falloit conſerver la Ville ; c'étoit l'ordre & l'intention du Roi Catholique. Deux jours après, le Marquis de las-Minas & Gallowai ſe rendirent à Madrid, où ils furent reçus ſans aucun applaudiſſement ; au contraire il leur fut aiſé d'appercevoir ſur tous les viſages une profonde triſteſſe & une averſion marquée. Ils prirent leur quartier au Pardo, & poſterent leurs troupes le long du Mançanarès, la droite s'étendant depuis les jardins *del Cerero* juſqu'aux Jéronimites, & la gauche aboutiſſant au Pardo. Le Comte de la Corzana avoit lui-même tracé le camp : il accompagnoit l'armée Portugaiſe, & le Marquis de las-Minas avoit ordre de l'Archiduc de le conſulter ſur toutes les opérations de guerre. On rétablit auſſitôt les Tribunaux, on nomma des Conſeillers ; & l'on voulut obliger ceux qui ſe trouvoient à Madrid de reprendre leurs fonctions. Mais hors de la Ville, les ordres des Généraux ennemis n'étoient nullement exécutés ;

An. 1706.

An. 1706. les moindres hameaux s'en mocquoient ; pour ſe faire obéir, il falloit envoyer des troupes. Il ne reſtoit à Madrid que très-peu de Grands ſur leſquels ils puſſent dominer ; la plûpart s'étoient retirés dans leurs terres. Le Duc de Médina-Celi prit le chemin de Burgos, mais à petites journées ; le Comte de la Corzana diſoit qu'il ne ſe preſſoit pas, & qu'il attendoit l'Archiduc. Nous ignorons quel étoit ſon deſſein ; il eſt ſeulement certain qu'il s'arrêta aſſez près de Burgos, & qu'il y rendit deux fois viſite à la Reine. D'autres Grands ſe répandirent dans la Caſtille-neuve, ſurtout dans les endroits que les Ennemis avoient abandonnés ; ceux mêmes qui avoient écrit au Marquis de las-Minas, n'oſerent le voir à Madrid. Il s'en plaignoit avec raiſon ; & ce fut le dépit qu'il en conçut, qui lui fit révéler le ſecret. Les Portugais trompés par quelques Eſpagnols, s'imaginerent que Madrid étoit tout le Royaume ; & en attendant qu'ils reçuſſent des nouvelles du Roi Charles, ils ne firent au-

cun mouvement, ſe conduiſant comme s'ils euſſent été en pleine paix. Ils ne ſongerent, ni à s'ouvrir un paſſage pour ſe joindre à l'Archiduc, ni à pourſuivre Philippe campé à Sopetran avec une fort petite armée, que la déſertion diminuoit encore chaque jour : un ſeul détachement de l'armée Portugaiſe auroit ſuffi pour le chaſſer de toute la Caſtille ; mais comme ſi cette opération n'eût pas ſouffert la moindre difficulté, ils la renvoyerent après leur jonction avec les troupes de l'Archiduc que Peterboroug commandoit. Ce Prince étoit encore à Sarragoſſe, ſans qu'il eût la moindre nouvelle de ce qui ſe paſſoit à Madrid, parceque la Cavallerie du Roi Philippe s'étant ſaiſie du Pont de Viveros qu'elle avoit fortifié, envoyoit de-là des détachemens ſur toute la frontiere d'Arragon ; on ne laiſſoit paſſer perſonne, & l'on arrêtoit tous les Couriers. An. 1706.

Dans cette oiſiveté ſtupide où vivoient les troupes Portugaiſes autour de Madrid, il fut aiſé à toutes

An. 1706.

sortes de vices de s'introduire parmi elles ; aussi s'abandonnerent-elles à l'ivrognerie, à la crapule & à la débauche. Ces excès affoiblirent beaucoup leur armée, outre que les habitans tuoient toujours quelques-uns de leurs soldats qui pendant la nuit entroient dans Madrid, sans autres motifs que ceux que leur offroit la circonstance, & que la haine leur dictoit. On perdit ainsi le moment de suivre le Roi, auquel on donna le tems d'attendre les secours que la France lui avoit promis. Ses partisans répandirent à la Cour le bruit que l'Archiduc étoit mort en Arragon ; ce qu'ils affirmoient avec tant de particularités, qu'ils nommoient le lieu, l'Eglise où il avoit été inhumé, & la qualité de sa maladie : il y eut même un Ecclésiastique, qui assura au Roi qu'il l'avoit vû enterrer. Ces discours n'étoient qu'un artifice, pour empêcher le Marquis de las-Minas de sortir Madrid, & pour donner le tems à Philippe de rassembler une armée. Cette ruse ne fut pas inutile, parce qu'au milieu de ces incertitudes le Marquis n'osoit abandonner

donner la Capitale, où il étoit retenu d'ailleurs par les plaiſirs. En effet les Courtiſanes de cette Ville ayant formé le deſſein d'amuſer & de ruiner cette armée, s'il étoit poſſible, alloient la nuit par troupes juſques dans les tentes, où il ſe commettoit des déſordres qui cauſerent la perte d'une infinité de ſoldats : car ils étoient dans les Hôpitaux au nombre de plus de ſix mille malades, qui moururent preſque tous. La fidélité & l'amour pour le Roi porterent les femmes les plus perdues à mettre en œuvre cette criminelle & déteſtable ruſe : les plus gâtées ſe paroient avec ſoin, & ſe chargeoient de parfums & de fard, pour empoiſonner des gens qu'elles abhorroient, cachant ainſi ſous le maſque de l'amour, la haine implacable qu'elles leur portoient. L'Hiſtoire ne nous fournit nul exemple d'une fidélité portée juſqu'à cet excès d'impiété (9). An. 1706.

Les Partiſans de l'Archiduc publioient de leur côté, que Philippe abandonnant la Reine à Burgos, avoit

(9) *No ſe leerà tan impia lealtad en Hiſtoria alguna.*

An. 1706

repris le chemin de la France; ils supposerent même une lettre du Duc d'Hijar écrite au Duc de Jovenazo, dans laquelle il lui mandoit que la Galice dont il étoit Viceroi étoit perdue, que seize mille Portugais s'en étoient rendus maîtres, & que d'autres troupes ennemies étoient entrées en Andalousie sous la conduite de D. Jean Hurtado de Mendoza.

Vers ce même tems les Ennemis prirent Carthagene; & comme le Comte de Santa-Crux (*a*) fut le principal auteur de cette perte, il est nécessaire de raconter à quelle occasion il embrassa le parti de l'Archiduc. Oran étoit alors assiégé par les Maures, qui avoient réduit cette place à la derniere extrémité; c'est pourquoi on ordonna au Comte qui commandoit sur les galeres d'Espagne, d'en prendre deux, & de sortir du port de Carthagene pour porter du secours aux Assiégés, avec la remise ordinaire de cinquante-sept mille écus. Les promesses des émissaires Autrichiens avoient déja corrompu le Comte; ainsi au lieu de prendre

(a) *D. Louis-Manuel-Fernandez de Cordoue.*

avec ſes galeres la route d'Oran, il feignit d'attendre un tems favorable, & fit avertir la flotte Angloiſe qu'il étoit à Altea : en même tems ſa Chiourme ſe ſouleva, ainſi que tous les Officiers qui étoient d'accord avec lui, & l'on proclama l'Archiduc. D. François Grimau qui commandoit la Capitane, voulut s'oppoſer à une ſi noire perfidie : il fut arrêté priſonnier, ainſi que D. Manuel de Fermoſella Capitaine de l'autre galere, & l'Inſpecteur D. Manuel Grimau fils de D. François ; & c'eſt une choſe aſſez ſinguliere, qu'il n'y ait eu que ces trois Officiers qui ſe maintinſſent dans la fidélité qu'ils devoient au Roi entre tant de Conjurés qui participoient à cette trahiſon, & qu'un ſecret confié à une multitude d'hommes de néant & de ſcélérats ait été gardé ſi exactement : car les Chiourmes ne l'ignoroient pas, & on leur avoit promis la liberté ; le Comte de Santa-Crux devoit avoir le Généralat des galeres, & chaque Officier une augmentation de grade. Les deux galeres furent conduites à Barcelone, où l'on n'accomplit rien de ce que l'on avoit An. 1706.

promis ; on n'y fit pas même grand
An. 1706. cas du Comte, à cauſe de la noirceur de l'action qu'il avoit commiſe en un tems, où au grand préjudice de la Chrétienté Oran étoit en très-grand péril, place importante conquiſe preſque miraculeuſement par le Cardinal Ximenez, & qui garantiſſoit l'Eſpagne des invaſions des Afriquains. Privée des ſecours qu'on lui envoyoit ſur ces galeres, elle ſe rendit aux Maures. Ce fut un grand malheur pour la Chrétienté qu'ils fuſſent maîtres de ce port, où ils pouvoient armer des vaiſſeaux plus grand que ceux dont ils étoient obligés de ſe ſervir, faute de ports capables d'en contenir d'autres. Un frere du Comte, Archidiacre de Cordoue, déteſtant une action ſi lâche & ſi abominable, alla prendre à la Paroiſſe le Régiſtre des Baptêmes ; & arrachant la feuille où le nom de ſon frere étoit inſcrit, *No quede en los hombres*, dit-il avec une fureur dont l'honneur étoit le principe, *memoria de tan vil hombre : qu'il ne reſte parmi les hommes nul ſouvenir d'un homme auſſi mépriſable.* Le Comte perſuada enſuite aux Anglois

d'aller à Carthagene, où la conjuration étoit déja toute formée par ſes ſoins ; & quoiqu'ils ne ſe ſouciaſſent pas d'une place ſi éloignée, Santa-Crux leur aſſura tellement que ce ſiege ne leur coûteroit rien, qu'ils ſe déterminerent à tenter l'entrepriſe, dans laquelle ils réuſſirent, le petit nombre de François qui étoient dans la place, ayant demandé d'abord à capituler. An. 1706.

Entre tant de menſonges que l'artifice publioit avec ſoin, la nouvelle certaine de cette perte parvint à Madrid, & même au camp du Roi ; ce qui fit croire à pluſieurs perſonnes que l'Andalouſie, & même l'Eſpagne entiere étoit perdue. Ainſi la déſertion continua, ſurtout le bruit s'étant répandu que le Roi cédant aux ſollicitations de Louis XIV. repaſſoit en France, & que M. Amelot avoit reçu ordre de le réſoudre à prendre ce parti : il y travailloit effectivement ; mais le Roi l'écouta avec mépris, & l'aſſura qu'il ne ſortiroit jamais d'Eſpagne. Amelot le voyant ferme dans cette réſolution, tâchoit de lui perſuader de ſe retirer du moins dans

la Navarre : au contraire les Miniſtres
An. 1706. Eſpagnols de ſa ſuite n'étoient nullement d'avis qu'il abandonnât la Caſtille, parceque s'il le faiſoit, diſoient-ils, il perdroit infailliblement ce Royaume, & conſéquemment l'Andalouſie & les Indes ; ce qui conſterneroit les peuples même les plus affectionnés, comme la défertion ne le prouvoit que trop. C'eſt pourquoi ils croyoient qu'il étoit à propos que le Roi haranguât les troupes, & qu'il leur promît de ne point ſortir du Royaume. C'eſt ce qui fut exécuté ; le Roi ayant fait aſſembler l'armée, ſe plaignit qu'on pût le croire capable d'une réſolution ſi peu digne de ſon courage, & engagea ſa parole Royale de mourir à la tête du dernier eſcadron qui lui reſteroit (10). Philippe ne put achever ce diſcours ſans que ſes yeux ſe couvriſſent de larmes ; & elles furent ſi efficaces, qu'elles firent couler celles de tous ceux qui l'environnoient, tous lui jurant qu'ils répandroient juſqu'à la derniere

(10) *Que ſobre ſu Real palabra les aſſeguraba morir con el ultimo eſcadron de Cavalleria, que le quedaſſe.*

goutte de leur ſang pour la défenſe de ſa perſonne & de ſes Etats, & qu'il n'y auroit plus de déſertion. Ils tinrent parole; & cette poignée d'Eſpagnols porta ſon courage juſqu'à oſer ſe croire en état de faire tête à un ſi grand nombre d'ennemis. Cette harangue qu'on avoit crû ne pas devoir produire un grand effet, affermit la couronne ſur la tête de Philippe, ſurtout étant appuyée de quinze mille hommes qui vinrent de France joindre le Maréchal de Berwick, & qui le mirent en état d'aller camper entre Xadraque & Sopetran. An. 1706.

Le 23 Juillet il ſe répandit à Madrid un faux bruit, qui fit croire que le ſoir même le Roi Charles devoit y faire ſon entrée. En conſéquence ſes partiſans ſe préparerent à le recevoir: d'autres ſortirent pour aller au-devant de lui; & tous ceux qui s'avancerent juſqu'au pont de Viveros, furent pris par la Cavalerie du Roi qui occupoit encore ce poſte, & qui avoit fermé tous les paſſages. On les conduiſit en différentes priſons. Un de ceux qu'on arrêta fut le

An. 1706. Comte de Lemos, qui étoit dans ſon caroſſe avec la Comteſſe (*a*) ſon épouſe, ſœur du Duc de l'Infantade; on permit à cette Dame de ſuivre ſon mari à la Citadelle de Pampelune. Benavides, Patriarche des Indes, fut auſſi arrêté & conduit en France, ainſi que Frere Benoît Salas, Evêque de Barcelone. On arrêta encore quelque tems après D. Balthaſar de Mendoza, Evêque de Ségovie, qui venoit déguiſé à Madrid pour rendre ſes reſpects au Roi Charles. Tous étoient véritablement peu affectionnés au Roi; mais on avoit plûtôt à leur reprocher leur ſimplicité que leur infidélité: car ils alloient rendre leurs hommages à un Prince, qu'ils avoient déja tacitement reconnu à Madrid pour leur Souverain, lorſque la Ville l'avoit fait proclamer publiquement: on ne les trouva coupables d'aucun autre crime.

L'Archiduc apprit enfin l'arrivée des Portugais à Madrid; & il partit auſſitôt pour s'y rendre avec ſes trou-

(a) *Dona Cathalina de Sylva.*

pes commandées par Peterboroug. Cependant le Marquis de las-Minas impatient de reſter dans une inaction préjudiciable aux affaires de ſon parti, laiſſa ſeulement dans la Ville deux eſcadrons de Cavalerie aux ordres du Comte de las-Amayuelas (*a*) qui s'étoit déclaré pour le parti Autrichien, & ſortit avec ſon armée par le chemin d'Alcala. De-là il paſſa à Guadalaxara, prenant enſuite ſa route ſur la gauche pour ſe rencontrer avec l'Archiduc. Le Maréchal de Berwick de ſon côté ſe campa ſur le front des Ennemis, occupant les hauteurs d'Ita, fortifiant bien ſon poſte, & étendant ſa droite à la Montagne de Xadraque & ſa gauche à Alcala, dans l'intention de laiſſer Madrid derriere lui, & d'en couper le retour aux Ennemis. Le Général Portugais laiſſa les bagages de ſon armée à Guadalaxara, & marcha le 28 Juillet vers Sopetran, dans le deſſein de couvrir la route de l'Archiduc, & de l'empêcher de donner dans les troupes du Roi, déja ſupérieures à celles qui venoient

An. 1706.

(a) *D. Joſeph-Ange-Manrique de Lara-*

An. 1706. d'Arragon. Philippe abandonna Ita ; & réſolut de défendre le ruiſſeau de Guadalaxara ſans s'éloigner des hauteurs de Xadraque, d'où il harceloit les Ennemis par de fréquentes eſcarmouches. Déja les Portugais avoient reculé juſqu'à Yunqueras, & étoient entrés dans la Ville de Xadraque, qu'ils réduiſirent en cendres. Sur ces entrefaites le Marquis de las-Minas reçut une lettre de l'Archiduc dattée de Daroca, dans laquelle il lui mandoit que le Comte de Péterborough marchoit par Molina avec l'avant-garde, & qu'il étoit déja arrivé à Paſtrana; Charles attendit lui-même quatre heures en ce lieu, eſpérant que le Duc de l'Infantade y viendroit lui prêter ſerment de fidélité; mais celui-ci ne parut point: il n'y avoit même jamais penſé. Le Comte de la Corzana en avoit flatté l'Archiduc, croyant la choſe aſſurée, parce que le Comte de Galvez frere du Duc étoit entré dans le parti Autrichien; ainſi il comptoit que toute ſa Maiſon ſuivroit ſon exemple. Le Comte de Galvez s'étoit vengé ſur lui-même du refus que Philippe lui avoit fait d'un emploi qu'il déſiroit; & s'en voyant privé, il

avoit crû pouvoir ſans ſe deshonorer embraſſer le parti contraire. An. 1706. Pluſieurs parmi la Nobleſſe ſe laiſſerent entraîner par la même illuſion : il ſeroit trop long de les nommer tous ici ; nous ne faiſons mention que des principaux. Le Duc de l'Infantade qui ſçavoit la réſolution de ſon frere, & qui la déſapprouvoit, évita toujours de ſe rencontrer ſur la route de l'Archiduc ; & dans cette vûe il ſe retira dans tous les endroits par où ce Prince ne pouvoit paſſer. Il ſe rendit à Mondejar, d'où il s'éloigna auſſi-tôt après. Les Impériaux y enleverent les deux fils du Marquis de Mondejar (*a*) qu'ils laiſſerent comme trop vieux & accablé d'infirmités ; d'ailleurs ils n'auroient pû déterminer ce Seigneur à les ſuivre, qu'en l'emmenant de force: car c'étoit un homme de la plus grande & de la plus ſolide vertu, ſage, & un des plus entendus de toute l'Eſpagne. Ses fils embraſſerent auſſitôt avec joie le parti de l'Archiduc, & ſuivirent l'armée ; pour lui, il mourut peu de tems après. Charles fut très-mortifié d'avoir attendu vaine-

(a) *D. Joſeph de Mendoza Ibagnez.*

An. 1706. ment le Duc de l'Infantade, qui malgré cela ne put ſe mettre à l'abri de tout ſoupçon, enſorte qu'on crut avoir des motifs ſuffiſans pour le faire enfermer quelque tems après dans le Château de Ségovie. Son plus grand crime fut d'avoir écrit une lettre trop libre & peu reſpectueuſe à D. François Ronquillo Préſident de Caſtille, pour juſtifier ſa conduite. Elle fut luë dans le Conſeil du Cabinet, & échauffa la bile du Préſident, que le Roi avoit chargé de l'examen de tous les ſujets de défiance qu'on pouvoit avoir : on inſtruiſit dans les formes le procès du Duc, qui fut accuſé d'avoir eu un entretien à Madrid dans le couvent de Copacabana avec le Marquis de las-Minas & le Comte de la Corzana, auxquels il avoit ſuggéré les moyens de continuer la guerre, & d'avoir eu depuis des conférences ſecrettes avec le Comte de Peterborough. Bien-loin qu'on pût prouver aucune de ces imputations, on découvrit tout le contraire ; en ſorte que les crimes mêmes dont on le chargeoit, ſervirent à manifeſter de plus en plus ſon innocence.

Après avoir étendu ſes troupes entre Guadalaxara & Alcala, & avoir mis Madrid derriere lui, ſans qu'il fût poſſible aux Portugais de ſecourir cette Ville, le Roi y envoya le Marquis de Mejorada avec cinq cens chevaux ſous la conduite de D. Antoine del Valle, pour en reprendre poſſeſſion. La joie que ce peuple fit paroître à la vûe des troupes du Roi, eſt au deſſus de toute expreſſion ; nous pourrions en rapporter pluſieurs circonſtances qui paroîtroient incroyables : les tranſports d'allégreſſe étoient portés à un tel excès, qu'il ſembloit que tout le monde fût devenu fol. Le Comte de las-Amayuelas s'étoit renfermé d'abord dans le Palais avec deux cens hommes du parti Autrichien : il ne pouvoit pas s'y défendre ; auſſi n'y tint-il que quelques heures, après quoi il ſe rendit à diſcrétion, & fut envoyé priſonnier en France. C'étoit un homme illuſtre, courageux, & rempli de qualités eſtimables. Il ſe trompa, comme pluſieurs autres, en penſant que l'Archiduc ne pouvoit manquer d'être Roi d'Eſpagne ; An. 1706.

An. 1706. & ſous prétexte de quelques défauts peu importans qu'il trouvoit à reprendre dans le Gouvernement actuel, il cherchoit à rendre ſa fortune meilleure.

La Reine & les Tribunaux n'étoient pas encore de retour à Madrid, que Ronquillo avoit déja commencé de ſéveres informations contre les partiſans de l'Archiduc. Il exila toutes les perſonnes de condition qui avoient parlé au Marquis de las-Minas, & priva de leurs emplois tous les Miniſtres qui étant reſtés à Madrid ſous quelque prétexte, avoient aſſiſté aux délibérations des Tribunaux érigés par le Général Portugais. La-Reategui (*a*) Conſeiller de Caſtille, fut exempt de ce châtiment, ſoit par la protection du Duc de Veraguas qui étoit un peu ſon parent, ſoit qu'il fût reſté à Madrid par ordre du Roi pour l'informer de tout ce qui ſe paſſoit, comme on le prétendit alors. On exila auſſi ceux qui avoient accompagné l'étendart de l'Archiduc, lorſ-

(a) *D. Pedre Colomb.*

qu'on proclama ce Prince dans la Ville. Car les malheurs des tems, couverts d'une apparence trompeuſe de proſpérité, avoient réduit les peuples infortunés de l'Eſpagne à un doute funeſte, qu'il ne leur étoit pas poſſible d'expliquer (11). Les gens foibles ſe crurent en danger dans le parti du Roi; les avares craignirent la perte de leurs biens; les ambitieux appréhenderent d'arriver trop tard aux honneurs & aux récompenſes; les mécontens ne vouloient pas qu'on redreſſât leurs ſujets de plaintes, pour avoir le plaiſir de les continuer; & ceux dont les affaires étoient ruinées, cherchoient à ſe faire une meilleure fortune : le parti du Roi Charles fut preſque tout compoſé de cette derniere eſpece de gens. Pluſieurs même de ceux qui accompagnerent le Roi ou la Reine, plus perfides que tous les autres, écrivirent aux Miniſtres de l'Archiduc.

An. 1706.

(11) *Porque la adverſitad de la fortuna, bien disfrazada, propuſò à los miſeros Eſpagnoles un problema, que no podian entender.*

An. 1706. Notre plume leur fait grace encore pour cette fois : car nous pourrions en nommer pluſieurs, dont les noms ont été mal cachés par les Ennemis, qui ſe vantoient d'avoir beaucoup de partiſans ; ce qu'ils juſtifioient en les faiſant publiquement connoître.

Le Marquis de Légal, Lieutenant-Général des armées de France, reprit Alcala, dans le tems que l'Archiduc arrivoit à Guadalaxara ; & comme le Marquis de las-Minas avoit paſſé plus avant par un autre chemin, les troupes de Charles furent obligées de revenir ſur leurs pas, pour tâcher de ſe joindre aux Portugais. L'Archiduc fit enlever de Guadalaxara le Comte d'Oropeſa & le Comte de Haro ſon gendre, avec toutes leurs Maiſons. On n'eut pas beſoin d'uſer pour cela d'une grande violence, parce qu'ils le déſiroient : cependant le Comte d'Oropeſa connoiſſant toute l'importance de cette démarche, ne put s'y réſoudre ſans verſer des larmes ; & il ne s'y détermina que pour céder aux importunités de ſon épouſe, ſœur du Duc d'Uzeda, qui haïſſoit mortellement les François, & qui vou-

loit par-là, diſoit elle, ſe délivrer de leur tyrannie. De ſon côté le Comte de Haro, fils du Connétable de Caſtille, n'eut pas le courage de ſe ſéparer de ſa femme, & de l'abandonner à ſes parens. Il étoit fort jeune, & ſe laiſſa ſéduire par des careſſes & par des raiſonnemens, qui n'étant point combattus d'ailleurs, eurent leur effet. Dans le vrai, ce fut le Cardinal Porto-Carrero qui perdit le Comte d'Oropeſa, en l'accuſant d'une haine mortelle pour les François. La Providence toujours juſte l'en punit enſuite, en permettant, non-ſeulement qu'il fût attaqué de cette même maladie, & qu'il devint ſuſpect au Roi; mais même que peu maître de ſa colere & de ſon reſſentiment depuis qu'on l'eut éloigné du Miniſtere, il portât l'un & l'autre à un tel excès, qu'il oſoit dire publiquement que les François étoient des tyrans, & le Roi, un Prince ingrat. Son eſprit s'aigrit au point, qu'il embraſſa le parti de l'Archiduc; ce qu'il fit connoître par une réponſe obſcure & équivoque qu'il fit à la Chancellerie de Grenade, qui le conſultoit ſur les

An. 1706.

An. 1706. moyens de défendre ce Royaume ; & par une lettre artificieuſe & pleine d'offres de ſervices, qu'il écrivit au Duc de Médina-Celi qu'il croyoit mal intentionné pour le Roi, & auquel il promettoit de ſe modéler ſur lui, quelque parti qu'il pût prendre dans les circonſtances préſentes. Bien plus, pour que perſonne ne pût douter de ſon changement, lorſque le Marquis de las-Minas détacha le Comte de la Atalaya, Général de la Cavalerie Portugaiſe, pour aller s'emparer de Tolede, le jour que cette Ville prêta ſerment & rendit hommage à l'Archiduc, le Cardinal n'oublia rien pour manifeſter ſa joie ; il illumina ſon Palais, chanta le *Te Deum* dans ſon Egliſe Cathédrale, célébra cette fête de la maniere la plus ſolennelle, & donna un repas ſuperbe à tous les Officiers, où l'on but à la ſanté du Roi d'Eſpagne Charles III. C'eſt ainſi que les partiſans de l'Archiduc nommoient ce Prince, & qu'on le voyoit empreint ſur les monnoies que l'on frappoit en Catalogne. Le Cardinal bénit encore publiquement l'étendart de l'Archiduc avec les cé-

rémonies ordinaires ; & il exécuta tout cela avec tant zéle & d'empreſſement, que les Ennemis mêmes en étoient ſurpris. Car c'étoit ce même homme qui avoit dit tant de mal des Allemans, qui avoit ſi peu reſpecté les Princes Autrichiens dans ſes diſcours, & qui s'étoit donné tant de mouvemens & tant de ſoins pour faire tomber le ſceptre entre les mains d'un Prince de la Maiſon de Bourbon ; c'étoit le même qui pour de moindres raiſons en avoit perdu tant d'autres, qui faiſoit un crime d'un geſte ou d'un ſoupir, & devant qui le ſilence & les paroles étoient également coupables (12). An. 1706.

Il ſe réconcilia alors avec la Reine Douairiere qui, comme nous l'avons dit, étoit reléguée à Tolede, & qui cédant par ſimplicité aux inſinuations du Cardinal, ou entraînée par ſon affection pour le fils de ſa ſœur l'Impératrice Douairiere, parut embraſſer le parti de l'Archiduc avec des démonſtrations que les moins ſages

(12) *Nam verba, vultus, in crimen detorquens recondebat.* Tacite.

An. 1706.

auroient évitées. Elle quitta ſes habits de deuil, & ſe vêtit de *Gala* le jour de la proclamation, avec ordre à toute ſa Maiſon d'en faire de même: elle orna ſon Palais comme dans un jour de fête; elle écrivit à l'Archiduc ſon neveu, & le régala de quelques bijoux de prix. Le Comte de la Atalaya lui avoit promis qu'on lui donneroit la Régence du Royaume, tandis que ſon neveu en diſputeroit les reſtes à la tête de ſes troupes. Philippe n'ignoroit rien de tout ce qui ſe paſſoit à ce ſujet; & lorſque les Ennemis eurent abandonné la Caſtille, il envoya le Duc d'Oſſonne avec deux cens Gardes porter une lettre à la Reine, & le chargea de conduire cette Princeſſe à Bayonne. Les termes de la lettre étoient des plus honnêtes & des plus meſurés; le Roi la ſupplioit de s'éloigner des troubles de la guerre qui agitoit ſi violemment l'intérieur de l'Eſpagne, & de paſſer en France, où elle jouiroit d'une plus grande tranquillité, & où il auroit ſoin de lui faire toucher ſa penſion, comme à Tolede. Cet ordre caché ſous le voile de la priere & de

l'honnêteté, affligea ſenſiblement la Reine ; elle ſe rendit à Bayonne avec toute ſa Maiſon, ſous la conduite du Duc d'Oſſonne. Le Comte d'Alva de Liſte (*a*) voulut ſe démettre de ſa charge de Grand-Maître de la Maiſon de cette Princeſſe, pour donner au Roi une preuve de ſa fidélité, & juſtifier combien il avoit été éloigné de ſe conformer à ſes idées, puiſqu'au contraire il donnoit avis en détail de tout ce qu'elle faiſoit. Mais le Roi ſatisfait du procédé du Comte, lui ordonna de continuer à la ſervir, & défendit de rechercher aucun de ceux de ſa Maiſon, qui pour faire leur cour à leur Maîtreſſe, avoient témoigné quelque joie à la fête de Tolede. La Reine fut peu ſatisfaite de la façon dont le Duc d'Oſſonne la conduiſoit, parce qu'il lui faiſoit faire des journées incommodes. Ainſi la fortune ſe jouoit cette année des Souverains. Le Roi pardonna au Cardinal Porto-Carrero tous ſes excès, en conſidération de ſon âge & des ſervices qu'il avoit reçûs de lui. La crainte le por-

An. 1706.

(*a*) *D. Juan-Henriquez de Guſman.*

ta à en rendre encore un dernier à
An. 1706. l'Etat : il donna beaucoup d'argent, pour réparer les dégâts que les Ennemis avoient fait dans Tolede ; ce qui n'étoit pas peu.

Après avoir quitté les environs de Guadalaxara, le Marquis de las-Minas tenta de pénétrer par Aranjuez dans l'intérieur de la Caſtille, pour eſſayer de rentrer en Eſtramadure ; mais comme il falloit pour cela traverſer la Manche, dont le Marquis de Santa-Cruz avoit armé les peuples, il ne lui étoit pas facile d'exécuter ſon deſſein, étant pourſuivi par les troupes du Roi : ainſi il prit ſa marche par Loranca, défendu par les bords du Tage, qui de ce côté-là ſont couverts d'arbres & de jardins. Le Roi voulut l'attaquer dans ſa marche ; ce que les Eſpagnols ſouhaitoient avec paſſion. On tint un Conſeil de guerre, où le Maréchal de Berwick & la plûpart des Généraux François ne furent point de cet avis. Le Marquis de las-Minas ſe rendit à Chiloëchez & à Morate. Le quartier du Roi étoit à Torrejon ; ce qui n'empêchoit pas les François de ſui-

vre les Portugais, & de harceler leur arriere-garde. Le Roi s'avanca à Cienpozuelos, pour protéger les environs de Xarama, & obliger les Ennemis à deſcendre dans les plaines voiſines du Tage, où la Cavalerie Eſpagnole pouvoit plus facilement exercer ſa valeur : car outre que celle des Portugais ne valoit rien, elle étoit très-fatiguée des eſcarmouches continuelles qu'elle avoit à eſſuyer, D. Jean de Cereceda ne la laiſſant pas reſpirer un moment. Le Marquis de las-Minas ne ſçachant préciſément quelle route tenir, ne faiſoit que des marches incertaines, témoignant ſa fureur par les feux qui conſumoient les villages, & s'accageant tout juſqu'aux Egliſes. L'Archiduc à qui ceux de Valence avoient fait eſpérer quelque ſecours, ſe tenoit ſur les frontieres de Caſtille ; & le Marquis de las-Minas voyant qu'il lui étoit impoſſible de regagner l'Eſtramadure, réſolut enfin de joindre le Comte de Péterboroug, & de courir avec lui la même fortune, ou de ſe retirer à Valence. Il n'ignoroit pas que cette réſolution ne ſeroit point agréable

An. 1706.

An. 1706. au Roi ſon Maître ; mais il ne lui reſtoit que ce parti à prendre pour conſerver ſes troupes qui étoient fort diminuées, & réduites à un état déplorable. Après la jonction des deux armées, on délibéra ſur ce qu'il y avoit à faire. Le Marquis de las-Minas vouloit que l'on fît les plus grands efforts pour retourner à Madrid, afin de pénétrer enſuite avec l'Archiduc dans l'Eſtramadure, où l'on joindroit un corps de quinze mille hommes nouvellement levés par le Roi de Portugal aux dépens des Anglois & des Hollandois, & de recommencer la guerre avec plus de vivacité que jamais. Le Comte de Gallowai mécontent du Portugal s'oppoſa à cet avis ; il repréſenta l'impoſſibilité qu'il y avoit à pénétrer au travers des deux Caſtilles en préſence d'une armée de François & d'Eſpagnols en bon ordre, & qui ſembloit avoir la victoire pour elle, puiſqu'elle forçoit ſes Ennemis de ſe retirer, ſans leur avoir laiſſé prendre pied en Caſtille, malgré la perte conſidérable qu'ils avoient faite. Le Comte de Peterborough fut du même ſentiment. Son deſſein

deſſein étoit que l'Archiduc ſe retirât à Valence ; & dans cette vûe trois mille hommes de ce Royaume étoient arrivés à Cuënça pour aſſûrer les paſſages. On prit ce parti, malgré l'oppoſition des Comtes de la Corzana & de Galvez : les Ennemis ſe mirent en marche vers la Manche ; & étant arrivés au lieu où demeuroit le Duc de Naxera, ils lui ordonnerent de ſuivre l'Archiduc ; ce qu'il fit ſans répugnance, quoi qu'il abandonnât ſa femme & ſa fille. C'eſt ainſi qu'il ſe ſatisfit ſur le ſujet de plainte dont nous avons parlé au commencement de ces Mémoires. An. 1706.

L'Archiduc s'avançoit à grandes journées vers Valence, où à ſon entrée dans la Ville, il fut reçu avec les plus grands applaudiſſemens & les plus grandes marques de joie : car tout ce que les Caſtillans déteſtoient, étoit ſûr de plaire aux Etats de la Couronne d'Arragon. Auſſi-tôt le Comte d'Elda & le Marquis de Noguera ſon frere embraſſerent le parti de ce Prince. L'avant-garde de l'armée arriva ſous la conduite de Peterborough ; & ſur le champ le Peuple de

An. 1706.

cette grande Ville ſortit en foule pour le recevoir comme ſon libérateur. La joie frénétique de la populace trouvoit une excuſe dans la folie des Prêtres & des Moines; ces derniers ſortirent tous à la rencontre de l'armée, excepté les Jéſuites. Les Cordeliers & les Capucins formoient un même Eſcadron, dont les premiers avoient la droite. Ils arriverent en préſence du Général Anglois, que chaque Gardien ſalua avec la cérémonie militaire de jouer de l'eſponton, & de le porter ſur l'épaule. A ce ſpectacle le Comte ſe prit à rire; & ſe tournant vers ceux qui l'accompagnoient, *No eſtamos mal aqui*, dit-il, *donde nos ſale yà à recibir la Igleſia Militante* : *nous ne ſommes pas mal ici, puiſque l'Egliſe Militante vient nous recevoir.* Il avoit laiſſé le Comte de Gallowai à l'arriere-garde, toujours pourſuivie par un gros détachement de troupes Françoiſes aux ordres du Marquis de Legal, qui ſignala ſon activité pendant toute cette Campagne. Il coupa les vivres aux Ennemis, & par-là les obligea de ſe retirer à San-Torquato. Ce fut dans une de ces rencon-

tres qu'il recouvra quelques fours de cuivre qui avoient appartenu à Charles-Quint, & que D. Juan d'Autriche perdit à Elvas où il fut battu par les Portugais. La fortune diſpoſa les choſes de maniere, qu'ils vinrent à leur tour les perdre en Caſtille. L'armée ennemie avoit déja évacué ce Royaume & paſſé le Xucar le 15 Septembre; le Maréchal de Berwick vint alors camper à S. Clément. Le Roi partit de Villatobas, paſſa par Ocagna & Aranjuez, & de-là ſe rendit à Madrid, où il fut reçu avec des démonſtrations de joie inexprimables. Cette preuve de la fidélité des Caſtillans étoit néceſſaire pour déſabuſer les Alliés de l'eſpérance de les aſſujettir; le Comte de Péterboroug écrivit à Londres ſur ce ton, en ſe ſervant de cette expreſſion, que l'Archiduc ne regneroit jamais en Caſtille, quand même l'Europe entiere entreprendroit de l'y établir (13). An. 1706.

(13) *Con la expreſſion de que no la dominaria el Rey Carlos, aunque tomaſſe eſte empegno la Europa toda.*

Ap. 1706. Il demanda la permiſſion de ſe retirer, & la Reine d'Angleterre y conſentit par les inſinuations du Duc de Marleboroug. La poſtérité la plus reculée, & la branche de la Maiſon de Bourbon qui regne aujourd'hui en Eſpagne, ne pourront oublier la fidélité des Caſtillans, qui déſarmés & ſans troupes pour les appuyer, ſe refuſerent avec tant de fermeté à une nouvelle domination, qu'ils affermirent le Roi ſur le Trône : car s'ils s'étoient déclarés pour les Autrichiens, comme firent les Royaumes de la Couronne d'Arragon, l'empire des Princes François en Eſpagne n'auroit jamais pû ſe ſoutenir.

Le Marquis de las-Minas alla camper à Bugnol, & le Maréchal de Berwick à Albacete. Les Ennemis déja maîtres de Carthagene voulurent aſſiéger Murcie. L'inveſtiſſement n'étoit pas exact : cependant la Ville étoit plus que bloquée, & elle ſe ſeroit rendue infailliblement, ſi D. Louis de Belluga qui en étoit Evêque, ne l'eût ſecourue. Son âge avancé & ſon caractere ne purent l'arrêter : il raſſembla des troupes,

monta à cheval, & par zèle pour la Religion & pour la ſûreté de ſes Diocéſains, il ne dédaigna pas de manier les armes. L'Evêque de Calahorra défendit auſſi avec gloire les frontieres de Navarre contre les courſes des Rébelles de l'Arragon. An. 1706.

Les Portugais raſſemblés ſur la frontiere firent une nouvelle tentative pour s'emparer de Salamanque; mais la Ville ſe défendit avec courage & fermeté. La ſaiſon n'étoit déja plus propre à faire la guerre: cependant on ne mit point les troupes en quartier d'hiver. Celles du Maréchal de Berwick reſterent cantonnées. Charles à la ſolicitation des Catalans, retourna à Barcelone: la Reine & tous les Tribunaux revinrent à Madrid, & par ce retour donnerent lieu au peuple de renouveller ſa joie & ſes applaudiſſemens. Philippe priva de leurs emplois les Gentils-hommes de la Chambre qui ne l'avoient pas ſuivi; c'étoient le Duc de Béjar, le Comte de Fuenſalida & le Comte de Pegnaranda. On ôta auſſi la Chancellerie des In-

An. 1706.

des au Marquis del Carpio. On n'admit plus à la Cour les Dames du Palais de la Reine, parce qu'elles ne l'avoient pas accompagnées, quoiqu'elles s'excusassent sur ce que la Reine les avoit laissées à Madrid, & qu'ensuite les chemins n'avoient plus été libres pour se rendre à Burgos. Cette raison ne contenta pas la Reine, que la Princesse des Ursins maintint dans sa résolution. Elle n'étoit pas favorable à ces Dames, parce qu'elles ne lui rendoient pas les respects & les soumissions qu'elle exigeoit. Ainsi elle fit régler, qu'il n'y auroit plus au Palais que des *Camaristes* employées au service de la Reine ; elles étoient plus subordonnées à la *Camarera-Mayor*, comme il convenoit à leur état & à leur naissance si inférieure à celle des Dames du Palais, sans lesquelles il est certain qu'il manquoit à la Cour cette grandeur & cette magnificence, dont elle avoit toujours joui auparavant : car les Princes paroissent plus grands à proportion de l'élévation de ceux qui les servent.

D. Joseph d'Armendariz animé

par ſon courage, & profitant des ténébres de la nuit pour eſcalader Alcantara, força une des portes de cette Ville, la ſurprit & s'en empara. L'Evêque de Murcie reprit Orihuela dans le Royaume de Valence, & partit enſuite avec le Colonel Mahoni pour recouvrer Carthagene. Il battit cette place pendant cinq jours, au bout deſquels elle ſe rendit à diſcrétion. An. 1706.

Le Roi de Portugal ne recevoit encore aucune nouvelle de ſon armée; ce qui redoubla tellement ſes maux & ſa mélancolie, qu'il mourut le 8 Décembre; Prince plus heureux dans le cours de ſa vie, que ne ſembloient devoir lui promettre les commencemens de ſa fortune, qu'il établit ſur la ruine de ſon propre frere le Roi D. Alphonſe, auquel il enleva le ſceptre & ſon épouſe. Les commencemens de ſon gouvernement furent très-durs; mais dans la ſuite il ménagea beaucoup ſes Sujets. Il aimoit la juſtice, & veilloit avec ſoin à ce qu'elle fût rendue exactement. Il étoit ferme, avoit de la pénétration, & étoit exact dans

An. 1706.

ce qu'il ordonnoit. Perſonne ſous ſon regne n'oſa porter la main aux rênes du Gouvernement : car il voyoit tout. Il eut pour ſucceſſeur D. Jean ſon fils aîné, Prince du Breſil, auquel les Alliés propoſerent auſſitôt d'épouſer l'Archiducheſſe Marie-Anne d'Autriche ſœur de l'Empereur, afin de reſſerrer par là les nœuds de leur amitié ; mais les Portugais ne faiſoient la guerre que malgré eux, parce qu'ils voyoient clairement qu'elle ne leur étoit nullement avantageuſe, & que les eſpérances dont les avoient flattés ceux qui les y avoient embarqués, n'avoient aucune ſolidité. C'eſt ce qui leur étoit confirmé par les lettres du Marquis de las-Minas, qui leur mandoit que la fidélité des Caſtillans étoit inébranlable, & qu'il ne croyoit pas qu'il fût poſſible qu'un ſeul homme de ſon armée retournât en Portugal, tant parce qu'elle étoit ruinée, que parce que ces peuples fermoient les paſſages, & les gardoient avec la plus grande vigilance. Ces nouvelles arriverent par mer à Liſbonne, & conſternerent étrangement cette Cour, qui perdoit tout d'un coup, ſans en retirer le moindre avan-

tage ; des troupes raſſemblées avec beaucoup de peine : car le Portugal n'eſt pas d'une étendue aſſez conſidérable pour fournir facilement des recrues nombreuſes ; & la Nation Portugaiſe a perdu dans ce ſiécle le goût qu'elle a eu autrefois pour la guerre. Le Comte de Gallowai qui ne s'accordoit pas trop bien avec le Marquis de las-Minas, envoya de ſon côté au Miniſtre d'Angleterre à Liſbonne une relation, qui étoit une eſpece de Journal de tout ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne. Il l'en informoit en détail, afin qu'il pût en inſtruire le nouveau Roi, & qu'il fît paſſer ces nouvelles à Londres, avec d'autres lettres qu'il y avoit jointes, par leſquelles il rejettoit le mauvais ſuccès de la Campagne ſur le Général Portugais, qui s'étoit arrêté, diſoit-il, inutilement à Madrid, & qui avoit donné quarante jours à Philippe pour recevoir des ſecours de France, tandis qu'il pouvoit chaſſer ce Prince de Caſtille, & aller aſſiéger Pampelune qui manquoit abſolument de tout ; enſorte que par cette conquête la Rioja & la Pro-

An. 1706.

An. 1706.

vince d'Alaba étant hors d'état de ſe ſoutenir, la Reine auroit été obligée de ſe retirer en France, & le Roi vers les Pyrenées, où peu de gens l'auroient ſuivi. Outre cette négligence dont le Comte accuſoit le Général Portugais, il ajoutoit que le Marquis auroit pû battre le Maréchal de Berwick, s'il l'eût attaqué avant de ſe poſter entre Guadalaxara & Alcala, & même depuis, parcequ'il étoit ſupérieur aux troupes du Roi qui n'avoit que vingt mille hommes, & qui manquoit de vivres & d'argent. Tout ce détail étoit confirmé à Londres par les lettres de Milord Péterboroug, qui ajoutoit que la diſcorde régnoit dans cette armée, & qu'il n'y avoit rien de plus oppoſé que les ſentimens divers qui ſe propoſoient dans les Conſeils de guerre, où Charles faiſoit entrer tous les Eſpagnols de ſon parti, quoiqu'ils n'euſſent nulle connoiſſance des affaires militaires. Les Comtes d'Oropeſa, de Galvez, de Ciſuentes & de la Corzana, les fils du Marquis de Mondejar & le Duc de Naxera ayant été admis à un de ces Conſeils, le Comte de Peterboroug

en fut ſi choqué, qu'il fit retirer les troupes à Valence. Quelques perſonnes voulurent lui en faire un crime en Angleterre, fondées ſur les lettres de l'Archiduc, qui depuis la jonction des deux armées ſembloit déſirer d'en venir aux mains; & quoique le Marquis de las-Minas fût de cet avis, & que les Eſpagnols en preſſaſſent l'Archiduc, on ne put jamais vaincre l'opiniâtreté du Général Anglois, qui n'ayant ni magaſins, ni vivres, déſeſpéra de pouvoir ſe ſoutenir en Caſtille. On éclatta à cette occaſion contre Péterborough, juſqu'à l'accuſer d'une ſecrette intelligence avec Louis XIV. ſoupçons que nous avons vérifiés avec ſoin, & que nous aſſurons être deſtitués de fondement. An. 1706.

Le Maréchal de Berwick ne fut pas non plus exemt de Critiques, qui lui reprocherent de n'avoir pas attaqué le Marquis de las-Minas ſur les bords du Tage, comme le Roi & ſes Miniſtre le ſouhaitoient, les Portugais étant alors dans un ſi grand déſordre & ſi preſſés de vivres, que l'on devoit préſumer de les vaincre, puiſqu'ils fu-

rent obligés de traverſer toutes les ri-
An. 1706. vieres juſqu'au Xucar par pelotons, & ſans pouvoir ſe former. Cette circonſpection augmenta la haine des Eſpagnols contre les François : on taxa Berwick de négligence *;& l'on fit remarquer au Roi, que toutes les fois que les Eſpagnols avoient pû joindre les Ennemis dans le cours de cette campagne, ils en avoient toujours été vainqueurs. En effet le Colonel D. Jean de la Paz ayant attaqué trois fois la Cavalerie Portugaiſe avec cinq cens hommes ſeulement, la défit, & lui prit trois cens priſonniers. De même D. Jean de Cérécéda par ſes ſeules courſes, obligea le Marquis de las-Minas de changer de route, & ſe ſaiſit à Tarancon de tout le bagage du Comte de Peterborough. Enfin D. François Cavallero avoit eu les mêmes ſuccès contre de gros corps ennemis qu'il avoit attaqués avec un nombre fort inférieur ; d'où l'on concluoit qu'après avoir ainſi eſſayé la valeur des troupes, on devoit riſquer la bataille, qui ſans doute auroit été déciſive. Le Maréchal de Berwick alléguoit pour ſa défenſe pluſieurs raiſons détaillées dans une let-

* Voyez page 109 note (14).

tre qu'il écrivit à ce ſujet au Roi de France ; il appuyoit principalement ſur ce qu'il n'avoit pas oſé avanturer ſa petite armée, qui étoit la ſeule & la derniere reſſource de l'Eſpagne. An. 1706.

Avant la fin de cette année, D. Gabriel Héſio Lieutenant-Général reprit Cuënça, où il fit deux mille priſonniers ; on s'empara auſſi d'Elche, où il y eut mille hommes de pris, preſque tous Anglois. Ainſi ſans décharger ſa colere, ſe diſſipa le nuage qui menaçoit l'Eſpagne, qui eut à eſſuyer cette année tant de diſgraces, non-ſeulement dans ſon continent, mais encore en Italie, en Flandres, & dans les Iſles les plus voiſines des côtes que baigne la Méditerranée. Comme celle de Mayorque eſt la plus proche de la Catalogne, quelques Vaiſſeaux Anglois ſe tenant en cordon à la vûe de Palma, Capitale de l'Iſle, en firent ſoulever les habitans. Ce deſſein avoit été tramé longtems auparavant par le Comte de Zaballa Catalan (*a*), qui avoit beau-

(a) *D. Jean-Antoine Bojados.*

An. 1706. coup de crédit à Mayorque à cauſe de l'illuſtre & ancien *Majoraſque* de la Maiſon de la Paz, qu'il poſſédoit dans cette Iſle. Il ſe ſervoit pour cela de D. François Sola Doyen des Juges de l'Audience Royale, & du Docteur Paul Balbona Adminiſtrateur des Finances. Le Marquis de la Torré (*a*) entra dans ce complot, avec preſque toute ſa Maiſon & celles de Eſcallar, de Bordils, de Net, de Berard, de Dameto & de Zaforteza : des perſonnes moins conſidérables les imiterent ; & un d'entr'eux nommé Salvador Truyols, fut choiſi pour être le chef du tumulte qu'on vouloit exciter parmi le peuple. Preſque toute la nouvelle Nobleſſe étoit déclarée en faveur des Autrichiens ; enſorte que le Roi n'avoit pas plus de vingt-cinq Gentils-hommes dans ſon parti. La révolte avoit infecté tout le Clergé, qui étoit tombé dans le relâchement depuis la mort de D. Pedre d'Alagon, Archevêque de cette Iſle, Prélat plein de vertus, mais exact & ſévere obſervateur de la diſ-

(a) *D. Nicolas Truyols.*

cipline Eccléſiaſtique, & très ardent défenſeur de la Juriſdiction Epiſcopale. On lui avoit donné pour ſucceſſeur Frere François-Antoine de la Portilla, Religieux Obſervantin, homme exemplaire & très-fidele au Roi, mais qui n'avoit pas autant d'autorité que ſon prédéceſſeur : ainſi le Clergé s'abandonna ſans obſtacle à l'eſprit de ſédition qui corrompit juſqu'aux Moines, principalement les Capucins. An. 1706.

Le Comte de Cerbellon Viceroi de l'Iſle n'ignoroit pas ce qui ſe tramoit ; & comme il n'avoit point de troupes, il eſſayoit d'appaiſer par de bonnes manieres cette ſédition prête à éclater. Il étoit ſecondé dans ce deſſein par D. Marc-Antoine Cotoner, chef du Magiſtrat de la Ville, homme illuſtre, zélé & fidéle ; mais les ſecrets émiſſaires des rébelles de Catalogne & de Valence entretenoient la révolte dans toute ſa vivacité, parce qu'ils ſçavoient que la flotte Angloiſe commandée par l'Amiral Lake devoit venir attaquer cette Iſle. Elle parut enfin le 24 Septembre rangée en cordon à la vûe de Palme hors de la portée du canon ; elle conſiſ-

An. 1706. toit en quarante vaiſſeaux de différente grandeur. Le Comte de Zaballa étoit ſur cette flotte, avec la qualité de Viceroi, & de Plénipotentiaire de l'Archiduc. Il écrivit par une Felouque au Comte de Cerbellon & au Magiſtrat, qui répondirent en gens d'honneur & avec fermeté : D. Jérôme-Paul Puidorfila & D. Michel Cotoner, tous deux du parti du Roi, furent chargés de porter leur réponſe. L'Amiral Anglois en parut indigné, & beaucoup plus encore le Comte de Zaballa, qui eut pendant la nuit une conférence avec D. Thomas Zaforteza, un des Conjurés. Le vingt-ſix, dans le tems que tout paroiſſoit tranquille, le corps de Ville ſuivi de quelques Gentils-hommes ſortit pour aller reconnoître le nouveau Viceroi : on entendoit des voix confuſes, qui faiſoient retentir également le nom des deux Princes. Huit cens hommes, preſque tous gens de mer, s'étant aſſemblés, proclamerent le Roi Charles, & ſe ſaiſirent de la porte du môle. Le Viceroi ſe retira dans un petit Fort, & de-là au Palais. D. Marc-Antoine Cotoner, ſuivi de D. Ma-

thieu Gual & des deux fils de D. Antoine Sureda, voulut attaquer les ſéditieux : ſon intention étoit de tuer Salvador Truyols chef des rébelles ; mais il n'eut pas ce bonheur, quoique D. Denis Rugério lui eût tiré deux coups de carabine. Il voulut auſſi faire feu d'un des Baſtions ſur les mutins ; mais il trouva les canons ſans affûts, par la trahiſon des Canonniers. Sur ces entrefaites, arriva D. Gabriel de Verga avec trente chevaux. C'étoit un homme courageux, très-diſtingué dans la Nobleſſe, & qui aimoit l'honneur. Il ſe jetta hardiment au travers des ſéditieux, & tira un coup de piſtolet à un des rébelles, qui le tua d'un coup de fuſil. Ce crime augmenta le déſordre : le nombre des mutins s'accrut ; il en entra même du dehors : la Ville étoit déja perduë ; les révoltés y formoient trois corps, un de Mariniers, un de Citoyens, un d'Eccléſiaſtiques.

An. 1706.

Le Viceroi ſe voyant environné d'ennemis, envoya ſur la flotte, quoique D. Marc-Antoine Cotoner s'y oppoſât d'abord, le Comte de Montenegre & le Marquis de Belpuch,

An. 1706.

avec D. Jean & D. Salvador Sureda, pour demander à capituler; ce qui lui fut accordé sur le champ, à condition qu'il livreroit la Ville, le Fort S. Charles & toute l'Isle. On publia le vingt-sept à la grande satisfaction de presque tout le peuple les articles de la capitulation, qui étoient fort courts : on promettoit aux habitans de conserver leurs Priviléges, & l'on accordoit à chacun la liberté de sortir de l'Isle. Le Comte de Zaballa en prit possession au nom de l'Archiduc. Aussi-tôt D. Marc-Antoine Cotoner & D. Jérôme Puidorfila sortirent de la Ville, ainsi que soixante François qui étoient dans le Fort S. Charles; on les conduisit à Roses. Le Viceroi sortit le six Octobre avec sa maison, D. Michel Bordils Gouverneur du Fort S. Charles, D. Michel Cotoner, D. Antoine Puidorfila, D. Denis Rugério Régent de l'Audience, & D. Joseph Leysa Ministre de ce Tribunal; ils allerent débarquer à Almerie. L'Archevêque fut envoyé à Barcelone à cause de son attachement pour le Roi; & il y mourut. On exila aussi neuf

des principaux Gentils-hommes de l'Iſle : car la rage des rébelles avoit dégénéré en perſécution. Le Comte de Zaballa s'empara ſans peine de Minorque ; mais il ne put alors ſe rendre maître du Château de S. Philippe, qui défend Port-Mahon. Ainſi ſe rendirent ſur une ſimple lettre du nouveau Viceroi, Mayorque, Minorque, Ivique & Formentera, qui compoſent ce qu'on appelloit autrefois les Iſles Baléares : ainſi le Roi perdoit l'un après l'autre les Etats de la Couronne d'Arragon, ſans qu'il en coûtât d'autre peine à l'Archiduc que de le ſouhaiter, parce qu'outre qu'ils étoient ſans défenſe, l'eſprit de révolte, ſemblable à la contagion, s'étoit communiqué de l'un à l'autre. An. 1706.

L'Hiſtoire célébrera au contraire avec éloge la fidélité & la conſtance des Iſles Canaries. L'Amiral Jennings s'y préſenta le cinq Novembre avec treize Vaiſſeaux de guerre, tenant la prouë ſur le Cap de Santa-Crux, ſans arborer de Pavillon, pour ôter aux habitans la penſée de ſe mettre en défenſe ; mais ſur le ſeul ſoupçon que

An. 1706. ce fuſſent des Ennemis, ils prirent les armes, & borderent tout le rivage. Lorſque la flotte approcha du port, elle mit Pavillon François, enſuite celui de Suéde, & n'arbora le Pavillon Anglois, que lorſqu'elle fut à portée du canon des remparts, qui faiſoient grand feu. C'étoit à l'Iſle de Ténériffe, où D. Joſeph d'Ayala commandoit en l'abſence de D. Auguſtin de Robles. L'Amiral Anglois lui écrivit une lettre fort polie, dont les dernieres lignes contenoient pourtant des menaces, s'il ne remettoit pas l'Iſle à l'Archiduc. La réponſe fut courte & d'un homme d'honneur; D. Joſeph proteſtoit de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir, & de garder tant qu'il vivroit la fidélité qu'il devoit au Roi: le canon de la Place expliqua le reſte. Les Anglois s'éloignerent; & déſabuſés de la facilité de l'entrepriſe, ils mirent à la voile pour regagner leurs ports le ſept du même mois.

An. 1707. Les choſes changerent entierement de face en Italie depuis l'expulſion des François & des Eſpagnols. Les Impériaux commençoient à

faire ſentir aux Italiens, qu'ils n'avoient briſé leurs fers que pour s'impoſer d'autres chaînes. Le Duc de Savoie relegué au-delà des Alpes par la conquête de la Savoie & du Comté de Nice que Louis XIV. lui avoit enlevés, ſe plaignoit de la lenteur avec laquelle la Cour de Vienne exécutoit les conditions de ſon Traité. Après avoir perdu le Duché de Milan, le Duc d'Orléans s'étoit retiré à la Cour de France : pour rétablir ſon honneur, on le choiſit pour commander l'armée d'Eſpagne. On envoya de ce Royaume un nouveau renfort de troupes, pour confirmer les Caſtillans dans la réſolution qu'ils avoient annoncée avec tant d'éclat, de ne vouloir point changer de maître ; en même-tems le Maréchal de Berwick eut ordre de ne quitter l'armée qu'à l'arrivée du Duc d'Orléans. On parla diverſement à Madrid du rappel de ce Général ; on en attribua la cauſe à quelque brouillerie avec la Princeſſe des Urſins, dont le Maréchal de Berwick blâmoit la ſévérité de la conduite envers les Eſpagnols, parce qu'il

An. 1707.

An. 1707.

avoit compris que le trône ne pouvoit ſe ſoutenir ſans eux. Il en avoit même parlé fort librement au Roi, & d'une maniere qui avoit beaucoup plû aux plus zélés ſerviteurs de ce Prince ; & cela, à ce que l'on croit, à la ſollicitation de D. François Ronquillo, qui autant il étoit ſévere à l'égard de ceux dont la fidélité lui étoit ſuſpecte, autant ſe montroit-il favorable aux bons ſujets, qui déſiroient le bien de l'Etat & la gloire du Roi. Il eſt certain que le zele & le courage des Caſtillans n'avoient pour but que les intérêts de ce Prince : cependant on ne peut nier que leur valeur & leur conſtance ne fuſſent beaucoup ſoutenues par la vanité naturelle de n'être point conquis par les Arragonois & les Catalans, & outragés par les Portugais qu'ils déteſtent & qu'ils mépriſent. Ce ſont les raiſons que la Princeſſe des Urſins alléguoit à M. Amelot & à quelques Italiens, pour prouver qu'on pouvoit ſe diſpenſer de ménager les Caſtillans ; ce qui augmenta la diſcorde dans le Palais, & cauſa quelque préjudice aux affaires. Ainſi la Cour de Madrid étoit

toujours agitée de quelques troubles. An. 1707.

Celle de l'Archiduc n'étoit pas plus tranquille à Barcelone. Depuis le départ du Comte de Peterboroug, le commandement étoit partagé entre le Marquis de las-Minas & le Comte de Gallowai, ennemis déclarés, & qui n'avoient pas toute l'autorité néceſſaire pour ſe faire reſpecter d'une armée compoſée de troupes de tant de différentes Nations, dont chacune reconnoiſſoit un Chef particulier. Le Prince de Lichtenſtein & le Duc de Pareti ne laiſſoient pas aux Catalans toute la conſidération & tout le crédit dont ils auroient voulu jouir. Le Comte Stella, Napolitain, étoit le plus avant dans les bonnes-graces de l'Archiduc, auquel il cherchoit à procurer des amuſemens. L'Hiſtoire n'eſt point obligée de rapporter les bruits qui ſe répandirent à ce ſujet; peut-être même ſont-ils faux, quoiqu'ils paſſaſſent pour vrais à Barcelone, où ils ne firent pas honneur à certaine famille. Les Caſtillans du parti de l'Archiduc appuyoient ces bruits, jaloux de ce

An. 1707. qu'on ne leur témoignoit pas toute la conſidération que leur vanité leur faiſoit croire qu'ils méritoient : car le Comte d'Oropeſa fut le ſeul d'entr'eux qui obtint d'être admis dans le Conſeil du Cabinet, & cela à la ſollicitation du Roi de Portugal ſon parent, qui lui fourniſſoit auſſi des ſecours d'argent. Cette diſtinction procuroit quelque crédit au Comte, auquel les artifices & les intrigues de ſa femme ne nuiſoient pas. Le reſte des Caſtillans, le Prince de Lichtenſtein les tenoit dans l'humiliation ; & l'Empereur avoit écrit à ſon frere de ne point ſe fier à eux, ſur tout lorſqu'il eut appris que le Comte d'Oropeſa s'étoit excuſé d'aſſiſter à pluſieurs Conſeils, ſous prétexte de ſon âge & de ſes infirmités, & parce que, diſoit-il, ce n'étoit qu'à contre-cœur qu'il y donnoit des avis contraires aux intérêts de ſa Nation. Les Catalans étoient ſoutenus par D. Raimond Vilana-Perlas, un des Sécretaires des Dépêches de ce Gouvernement ; mais le Prince de Lichtenſtein n'oublioit rien pour les mettre mal dans l'eſprit de l'Archiduc, auquel il perſuadoit de ne donner

donner ſa confiance qu'aux Allemans. Il exigeoit de la Ville des ſommes immenſes pour les frais du Palais ; ce qui excitoit les plaintes des Catalans, qui portoient la licence juſqu'à dire hautement que Charles dépenſoit trop en Muſiciens, parce qu'en effet ce Prince en entretenoit quelques-uns pour ſon amuſement, ſon goût le portant à la muſique dont il étoit aſſez bien inſtruit. Tout ce qui tendoit à abattre & à avilir les Catalans, Lichtenſtein le faiſoit ſans le moindre égard : auſſi diſoit-il publiquement qu'on ne devoit nullement compter ſur une Nation naturellement ennemie de ſes Princes, & que ſon caractere portoit à la rébellion ; ajoutant que leur derniere révolte étoit moins un effet de leur amour & de leur attachement pour les Autrichiens, que de la crainte qu'ils avoient des François. An. 1707.

Lorſque le Comte de Peterborough fut arrivé à Londres, il repréſenta la conquête de l'Eſpagne comme une entrepriſe ſi difficile, que la Reine auroit dès-lors ſuſpen-

An. 1707.

du les ſecours néceſſaires pour y continuer la guerre, ſi le Duc de Marleboroug qui jouiſſoit ſeul de ſa faveur, & dont les victoires avoient porté le crédit & l'autorité au plus haut point, n'eût été d'un avis contraire. Pour reſſerrer encore l'alliance contractée avec le Roi de Portugal, il engagea la Reine à offrir en mariage à ce Prince l'Archiducheſſe Marie-Anne : l'Archiduc devoit doter la Princeſſe, en lui cédant l'Eſtramadure & deux ports en Galice après la conquête de l'Eſpagne. Le Roi de Portugal n'avoit alors que dix-huit ans, & avoit pour l'aider dans le Gouvernement le Duc de Cadaval, les Marquis d'Allegrette & de Marialva, & le Comte de Diana, qui n'étoient pas d'avis de ce mariage, parce que l'Archiducheſſe avoit ſix ans de plus que le Roi; la dot leur paroiſſoit d'ailleurs chimérique, & le renouvellement de l'alliance leur ſembloit devoir leur être trop à charge. Car les Portugais étoient las de la guerre, & ſe plaignoient qu'on leur eût enlevé toutes leurs vieilles troupes, ſans remplacer celles qui étoient entrées

en Caſtille avec le Marquis de las-Minas & le Comte de Gallowai ; ce qui laiſſoit leur frontiere ſans défenſe : car quoiqu'ils euſſent aſſemblé une autre armée, elle n'étoit compoſée que de troupes ſans expérience. L'Amiral Schowel appaiſa ces plaintes, en promettant de leur amener inceſſamment de nouvelles troupes. An. 1707.

Le Roi, comme on l'a vû, avoit perdu l'année précédente les Iſles de Mayorque & de Minorque : cependant il lui reſtoit encore le Fort de S. Philippe, qui défend Port-Mahon. Le Comte de Villars s'y rendit avec ſix vaiſſeaux de guerre ; & ayant fait prendre les armes à tous ſes équipages, il n'eut pas de peine à chaſſer les Anglois de Minorque, parce-qu'outre qu'ils y avoient peu de troupes, les principaux habitans étoient dans les intérêts du Roi Catholique qu'ils proclamerent de nouveau. Mais ce fut inutilement, parce que cette Iſle étant toute ouverte, & n'étant qu'une eſpece de fauxbourg de Mayorque qui reſtoit dans le parti de l'Archiduc, il fut facile au Comte d'Eſ-

An. 1707. callar de s'en remettre en poſſeſſion à l'aide de quelques vaiſſeaux Anglois, dès que les François l'eurent abandonnée. La flotte des Alliés couroit ces mers : elle parut ſur les côtes de Sicile, pour voir s'il y auroit lieu de profiter d'une conjuration qu'on ſçavoit avoir été tramée entre quelques-uns des principaux habitans de l'Iſle ; mais le Marquis de los-Balbazès qui en étoit Vice-roi, la découvrit, & en fit arrêter quelques-uns priſonniers, ce qui coupa court pour le moment aux mauvaiſes intentions. Telle étoit celle de quelques Eſpagnols, Officiers dans un vieux Régiment, qui étoient domiciliés en Sicile, & qui trouvoient mauvais que les François occupaſſent les meilleures garniſons de l'Iſle, & qu'on les eût retirés de Palerme pour les envoyer en d'autres places de moindre importance. Le Royaume de Sardaigne n'étoit pas exempt de cette contagion ; mais elle y étoit très-cachée, parceque les mal-intentionnés qui étoient les partiſans de la Maiſon de Villa-

zor, ſe conduiſoient avec une grande circonſpection. Leur mauvaiſe intention prit de nouvelles forces, lorſqu'ils crurent pouvoir eſpérer d'être ſoutenus par d'autres : car ce fut en ce tems que le Marquis de Valero, Viceroi de l'Iſle, fit arrêter le Marquis de Villa-Clara (*a*) qui étoit dans ſes terres, & D. Salvador-Lochi, Juge de l'Audience Royale, qu'il fit embarquer ſur un vaiſſeau François, & conduire tout de ſuite en France. On arrêta auſſi depuis un Médecin, qui étoit du Magiſtrat de la Ville. Tous étoient véritablement innocens ; mais ils paroiſſoient coupables. Voici comment le fait arriva. An. 1707.

Un Religieux de l'Ordre de la Merci, nommé Trincas, ſe trouvoit à Sarragoſſe, lorſqu'on y apprit que l'Archiduc avoit été proclamé à Madrid. Ce Moine s'"imaginant ſur cette nouvelle que l'Eſpagne étoit perdue pour le Roi, ſe ſervit de quelques pouvoirs qu'il avoit des perſonnes que nous venons de nom-

(a) *D. Joſeph Zatrillas.*

An. 1707.

mer, & préſenta en leur nom à l'Archiduc un Mémoire, que ce Prince envoya au Marquis de las-Minas, pour qu'il le fît examiner par le conſeil d'Arragon qu'il avoit formé à Madrid. D. Jean-Jérôme Ricarte, Sécretaire de ce Conſeil & chargé du département de Sardaigne, le reçut; quoique tard. Celui-ci fut enſuite privé de ſon emploi, pour avoir travaillé avec le Marquis de las-Minas; & D. Paſcal de la Sala qui lui ſuccéda, examinant ſes papiers, trouva ce Mémoire, dans lequel le Marquis de Villa-Clara demandoit le gouvernement des Caps de Caller & de la Gallura dont étoit pourvû D. Vincent Bacallar y Sanna; D. Salvador Lochi, une place de Régent Provincial dans le Conſeil d'Arragon; & le corps du Magiſtrat d'être confirmé encore pour une année. Cette action de préſenter un Mémoire à l'Archiduc, étoit une reconnoiſſance des droits de ce Prince, & pour des gens qui vivoient en Sardaigne, c'étoit ſans doute un crime; mais le Moine Trincas en étoit ſeul coupable. Il eſt vrai qu'il ne l'avoit

fait que par amitié pour ces perſonnes, parce qu'il croyoit le Roi ruiné ſans reſſource. Quoiqu'il en ſoit, le traitement fait par le Marquis de Valero au Marquis de Villa-Clara bleſſa preſque toute la Nobleſſe, qui tenoit à la Maiſon de Zatrillas, une des plus illuſtres de l'Iſle, & aliéna l'affection de D. Salvador Zatrillas frere du Marquis, ainſi que du Comte de Villa-Salto ſon fils, gendre du Marquis de la Guardie (*a*). Le nombre des mécontens augmentoit donc ; & l'on n'attendoit que le moment d'éclater. Le même Trincas donna encore à l'Archiduc une liſte de ceux qui parmi la Nobleſſe de Sardaigne étoient attachés à ſes intérêts, & de ceux qui ſoutenoient le parti du Roi : on la trouva auſſi dans les papiers de Ricarte, & le Roi l'envoya au Marquis de Valero pour la vérifier. Nous avons eu en main cette liſte ; mais nous ne croyons pas devoir rendre public ce que ce Moine écrivoit à ſa fantaiſie, mettant tous ſes amis au rang des partiſans de l'Archiduc, & An. 1707.

(a) *D. Antoine Genovès.*

An. 1707. s'imaginant leur rendre ainſi un grand ſervice : cependant tout ce qu'il diſoit n'étoit pas faux. Le caractere doux & pacifique du Marquis de Valero ne lui permit pas d'inquiéter tant de perſonnes ſur de ſimples ſoupçons ; peut-être auſſi lui cacha-t-on la vérité : ce qu'il y a de certain, eſt que pouvant dès-lors chaſſer de l'Iſle ceux qui furent depuis la cauſe de ſa perte, il les laiſſa tranquilles, mépriſant, diſoit-il, leur peu de pouvoir, ou plûtôt n'ayant pas aſſez de troupes pour réprimer l'inſolence des peuples. Les partiſans que la Maiſon d'Autriche avoit en Sardaigne, n'ignoroient pas les motifs ſecrets de cette conduite ; & la crainte qui les agitoit les fit ſonger à prendre des meſures pour leur ſûreté. Ils avoient à la Cour leurs Patrons, qui étant mal informés, accordoient leur protection avec trop de facilité. Mais ils perdirent cet appui : car le Roi ſupprima le Conſeil d'Arragon, & annexa la Sardaigne à celui d'Italie dont le Marquis de Mancera étoit Préſident. Il eſt vrai qu'il n'en avoit guère que le titre, parce que la perte du Duché de Milan réduiſoit

ſes fonctions à fort peu de choſe.

Le Royaume de Naples étoit prêt à ſe ſoulever : on y mépriſoit également le Conſeil ſuprême & le Duc d'Eſcalone qui en étoit Viceroi, & auquel nous donnerons le nom de Marquis de Villena, ſous lequel il eſt plus connu ; & le Cardinal Grimani travailloit nuit & jour à cimenter la conjuration, quie ut cette fois un ſuccès plus heureux que la premiere, parce qu'elle fut appuyée par les armes. La guerre qui déchiroit le cœur de l'Eſpagne, encourageoit les rébelles, qui ne croyoient pas le retour du Roi à Madrid, ou qui feignoient de ne pas le croire, quoique le Viceroi ne ceſſât de le publier, & d'exalter les forces que le Maréchal de Berwick commandoit. Ce Général avoit pénétré aſſez avant dans le Royaume de Valence, où ſes troupes faiſoient des dégâts irréparables : elles égaloient alors en nombre celles du Marquis de las-Minas & du Comte de Gollowai, que les fatigues avoient fort diminuées, & que la diviſion de ces deux Chefs ne contribuoit pas à rétablir. Il ſe faiſoit une An. 1707.

An. 1707.

guerre perpetuelle de petits partis sur les frontieres de l'Arragon & de la Navarre, où le Prince de Sterclaës commandoit en qualité de Viceroi. Les Arragonois déſoloient le pays depuis Egea juſqu'à Bardena. Ce fut ce qui engagea le Prince de Sterclaës à ordonner au Marquis de Salutzo d'aſſiéger la premiere de ces deux places, où il y avoit ſix cens hommes de garniſon. Celui-ci travailla auſſi-tôt à exécuter cet ordre, plaça ſes batteries & ſes mortiers; & quoique la brêche ne fût pas encore praticable, fit donner l'aſſaut en même tems en quatre endroits différens, les attaques étant conduites par le Vicomte del Puerto, D. François Mencos, D. Auguſtin Sola, & M. de Clair-Fontaine, François. Les Aſſiégés ſe défendirent avec valeur pendant deux heures; enfin ils furent forcés. Outre les quatre Colonels que nous venons de nommer, D. Félix Marimon & le Marquis de Santa-Clara ſe diſtinguerent à cette action. Le Marquis de Salutzo qui étoit d'un caractere dur & féroce, fit égorger tous les habitans, excepté les femmes, les enfans, & quelques hom-

mes en petit nombre qui s'étoient ré- An. 1707.
fugiés dans les Egliſes, & qui ne furent pas même entierement à l'abri de la fureur effrénée du ſoldat. On abandonna la Ville au pillage, & elle fut réduite en cendres juſqu'aux fondemens. Ainſi de la malheureuſe Egea, il ne reſta plus que de triſtes veſtiges, qui ſervoient à montrer qu'elle avoit été. Cette expédition donna quelque relâche à la Navarre : le Comte d'Ayanz, Maréchal de Camp, traita de la même maniere Lueſia & quelques autres bourgs. Les habitans des lieux circonvoiſins ſe retirerent dans les montagnes, d'où ils voulurent faire une entrepriſe ſur Verdum, que D. Felix Marimon ſecourut en battant les Arragonois. Cette diſgrace ne les rendit pas plus ſages, & ils ſe porterent en grand nombre entre le Château de Xaca & la Ville. Le Marquis de Salutzo courut au ſecours ; & l'on dut à la valeur & à la hardieſſe du Vicomte del Puerto d'y être arrivé à tems : car les troupes ayant trouvé la riviere de Javerre enflée par les pluies, & le bord oppoſé défendu par les rébelles,

il fut le premier à ſe jetter dans
An. 1707. l'eau, où il en eut juſqu'à la ceinture. Les Colonels Mencos & d'Urban ſuivirent un ſi bel exemple ; & les rébelles ſe retirerent dans un bois voiſin. Le Marquis de Santa-Clara les y attaqua, & les mit en fuite, après en avoir tué pluſieurs & fait un grand nombre de priſonniers. Salutzo réuſſit ainſi dans ſon expédition, & laiſſa Xaca bien munie.

Le Maréchal de Berwick ne ſongeoit cependant qu'à s'emparer de Valence. Les Ennemis étoient cantonnés dans ce Royaume, toujours harcelés par la Cavalerie du Roi, ſurtout par les partis que conduiſoit D. Jean de Cérécéda, qui par ſa valeur & par ſon audace, avec quatre-vingts chevaux, en battit ſouvent cinq cens des Ennemis. Des recrues continuelles d'Eſpagne & de France fortifioient chaque jour l'armée du Maréchal de Berwick, qui attendoit le Duc d'Orléans. Ce Prince arriva à Madrid le dix Avril, & y fut reçu avec les plus grands honneurs par le Roi & la Reine. Il eut cependant la mortification de voir que quelques Grands

d'Eſpagne deſcendus du Sang Royal de Caſtille & d'Arragon, refuſerent de le viſiter pour ne pas le traiter d'Alteſſe. Le Roi en diſſimula ſon mécontentement avec prudence ; mais ce refus lui déplut d'autant plus, qu'il lui ſembloit fondé ſur un orgueil déplacé, plutôt que ſur de bonnes raiſons : d'ailleurs il cherchoit à contenter le Duc d'Orléans, qui alloit diſpoſer de toutes les forces de l'Eſpagne. Les deux armées étoient déja dans le voiſinage de Valence à la vûe l'une de l'autre, obſervant réciproquement les mouvemens de l'Ennemi : le Marquis de las-Minas avoit ſon quartier à Yecla & à Caudette, & le Maréchal de Berwick à Montalegre & à Chinchilla. Celui-ci ne ſongeoit nullement à donner bataille avant l'arrivée du Duc d'Orléans (14) : cependant il fut obligé de retirer ſes troupes de Chin-

An. 1707.

(14) J'ai appris de perſonnes aſſez bien inſtruites, qu'on diſoit alors fort publiquement à Madrid, que juſques-là le Maréchal n'avoit pas voulu donner bataille, quoiqu'il l'eût pû faire avec ſuccès ; & que lorſqu'il apprit l'arrivée du Duc

chilla, & de les raſſembler à Mon-
An. 1707. talegre.

Le 19 Avril, en paſſant d'Yecla à Villena, les Portugais en prirent le Château, l'abandonnerent enſuite, & allerent camper à Caudette. Les Eſpagnols & le François occupoient la plaine d'Almanza, qu'ils avoient laiſſée derriere eux ſur leur droite, & ſe tenoient en bataille, parcequ'ils voyoient que les Ennemis avoient des deſſeins ſur cette place. Enfin le 25 du même mois le Marquis de las-Minas marcha en ordre aux Eſpagnols. Le Maréchal de Berwick refuſoit autant qu'il lui étoit poſſible d'en venir aux mains, ſoit pour attendre le Duc d'Orleans, ſoit pour ne pas commettre la Couronne au ſort d'une ſeule action : car dans toute l'Eſpagne il ne reſtoit plus d'autres troupes à Philippe, excepté quelques Régimens en Eſtramadure. Mais le Marquis de las-Minas ne lui laiſſoit pas le loiſir de dé-

d'Orleans en Eſpagne, il ne ſe hâta d'attaquer les Ennemis, que pour ôter au Prince l'honneur de les battre.

libérer : il deſcendoit dans la plaine par une pente aſſez douce ; & il avoit poſté ſon artillerie de maniere qu'en l'avançant encore quelques pas, les François en auroient été à portée. Ils établirent auſſitôt la leur ; & l'on commença à ſe canonner de part & d'autre avec aſſez peu de perte, parce que les lignes étoient ſerrées. Les Portugais & les Anglois formoient l'aîle gauche commandée par Milord Gallowai, où l'on avoit mis les meilleures troupes, parce que les Généraux ennemis s'apperçurent que la droite des Eſpagnols étoit compoſée des Gardes-du-Corps, à la tête deſquels étoit le Duc de Popoli ; l'Infanterie de cette aîle étoit aux ordres d'un Lieutenant-Général François, & de D. Antoine del Valle : le Maréchal de Berwick étoit au centre avec D. Michel Pons ; & le Marquis d'Avarei conduiſoit la gauche avec D. Charles de S. Egide, oppoſés au Comte de la Atalaya. Le Marquis de las-Minas & le Comte de Dohna, Général Hollandois, occupoient le centre de l'armée ennemie. Les Eſ-

An. 1707.

An. 1707.

pagnols ſe tenoient fermes dans leur poſte ſans commencer le combat, que les Anglois impatiens entamerent au centre, protégés de leur Cavalerie qui chargea le Maréchal de Berwick. En même tems le Duc de Popoli ébranla ſon aîle contre le Comte de Gallowai, & tomba ſur lui avec tant d'impétuoſité qu'il rompit ſa premiere ligne; mais la ſeconde ſoutint ſi vigoureuſement le choc, qu'elle arrêta non-ſeulement le Duc, mais même qu'elle le fit enſuite reculer avec précipitation juſqu'à ſa ſeconde ligne, où commandoit le Chevalier d'Asfeld. Celui-ci l'avoit diſpoſée avec art, laiſſant de grands intervalles entre les Corps, afin de n'être pas entraîné par la premiere, au cas qu'elle vint à ſe rompre; & lorſqu'il vit qu'elle retomboit ſur lui en fuyant, il dit aux ſiens que c'étoit une ruſe pour attaquer les Ennemis en déſordre, & leur défendit de faire aucun mouvement qu'il n'en donnât le ſignal. La fortune ſeconda cette ſage diſpoſition: car les Ennemis pourſuivant le Duc de Popoli avec peu d'ordre, trouverent en tête le Che-

valier d'Asfeld qui les attendoit de pied ferme, & qui avoit poſté la brigade du Maine en lieu d'où elle fit ſur les Ennemis un feu ſi terrible, que non-ſeulement leur ardeur en fut rallentie, mais même que profitant de leur confuſion, toute la ſeconde ligne, & même la premiere qui s'étoit ralliée à la faveur de celle-ci, les ayant chargés en même tems, le Duc de Popoli vainquit le Comte de Gallowai, & défit entierement la gauche de cette armée, qui perdit bien du monde, tant dans la fuite que pendant le combat. En effet les Gardes cherchant à réparer leur premier échec, tomberent l'épée à la main avec un grand courage ſur les bataillons ennemis, où ils ne trouverent d'ailleurs aucune réſiſtance, les exhortations des Officiers Anglois pour retenir leurs gens, étant inutiles. An. 17[illegible]7.

Le Comte de Gallowai voyant qu'il lui étoit impoſſible de rétablir ſa gauche, raſſembla ce qu'il put d'Infanterie derriere le centre, & la fit entrer dans les files avec quelque Cavalerie compoſée d'un reſte d'Offi-

An. 1707.

ciers, & de gens auxquels leur honneur étoit plus cher, qu'à ceux qui avoient fui avec tant de précipitation. Ce ſecours redoubla la vigueur de l'attaque du centre : les Ennemis ſoutenus de leur droite avoient fait reculer le Maréchal de Berwick juſqu'à Almanza ; déja les François & les Eſpagnols cédoient au courage de leurs adverſaires : ils n'avoient pas ceſſé de combattre ni tourné le dos ; mais le Marquis de las-Minas avoit rompu leurs deux premieres lignes & pénétré au-delà, avec des eſpérances plus que probables de la victoire : car celle que les Eſpagnols avoient remportée à leur droite étoit inutile, leur centre étant ſéparé en deux Corps, dont les Officiers Généraux formerent deux fronts, afin d'enfermer les Ennemis au milieu d'eux. Ce fut le Maréchal de Berwick qui donna cet ordre ſalutaire, en courant avec beaucoup de valeur de tous les côtés ; ce qui non-ſeulement répara la perte qu'on avoit déja faite, mais même décida de la victoire. Alors D. Joſeph d'Amezaga attaquant en queuë avec deux

Régimens de Cavalerie le centre des Ennemis, les ſurprit de maniere qu'ils eurent beſoin de beaucoup de fermeté pour ne pas ſe mettre en déſordre. En même tems on fit rapprocher les deux extrémités du centre diviſé, où ceux qui s'étoient trop avancés, ſe trouverent enfermés de ſorte, qu'ils ne pouvoient plus échapper. Les Anglois & les Allemans ſoutinrent l'action avec le plus grand courage. Le Marquis de las-Minas faiſoit d'inutiles efforts pour ranimer ſes Portugais ; tous avoient perdu courage : la plûpart enveloppés de toutes parts, furent taillés en pieces. Peu ſe ſauverent ; & de ce nombre fut le Comte de Gallowai qui étoit bleſſé, avec quelques Officiers. Le Marquis de las-Minas paſſa à la droite, qu'il renforça de toutes les troupes qu'il put rallier. Les Eſpagnols étoient déja victorieux au centre & à la droite ; cependant l'Armée ennemie n'étoit pas entierement vaincue. Le Comte de Dohna, qui ne s'étoit pas autant avancé que les autres, s'étoit retiré avec treize Régimens ſur les hau-

An. 1707.

An. 1707. teurs de Caudette ; & la droite n'avoit point encore combattu. Mais elle fut attaquée avec tant de fureur par la gauche des Eſpagnols, le choc fut ſi vif, & la mêlée devint ſi ſanglante entre les deux premieres lignes, qu'on fut obligé de les faire ſoutenir par les ſecondes. Deux fois ils ſe ſéparerent, & reprirent chacun leur poſte : enfin les troupes du Roi honteuſes de ne point partager la gloire de cette journée, chargerent ſi vigoureuſement les Portugais, qu'après une réſiſtance très-opiniâtre, le Marquis de las-Minas bleſſé fut obligé de prendre la fuite ; l'aîle droite, avec le reſte de l'armée, fut entiérement défaite. On trouva morts ſur le champ de bataille des Régimens Portugais entiers & encore formés ; il en réchappa peu de cette Nation en état d'aller porter la nouvelle de cette diſgrace. Les Eſpagnols & les François remporterent une victoire complette & déciſive. S'ils l'euſſent perdue, il eſt probable que le Trône de Philippe étoit renverſé ſans retour.

Telle eſt la fameuſe bataille d'Al-

manza, dont le Roi voulut éterniſer le ſouvenir par une pyramide qu'il fit élever à ce ſujet, & par une inſcription qui y fut gravée ſur le marbre. La gloire qu'elle acquit au Maréchal de Berwick, ne ſera pas moins durable, & doit être partagée entre ceux qui ſe diſtinguerent à cette journée : de ce nombre furent le Duc de Popoli & le Duc de Sarno (*a*), le Marquis d'Avarei, D. Charles de S. Egide, D. Michel Pons, D. Antoine del Valle, D. Jean Caraccioli, D. Lelio Caraffa, les Marquis de Santelmo & de Piſanelli, dont pluſieurs furent bleſſés. D. Jérôme de Solis-y-Gante y remplit avec valeur la place de D. Diegue d'Avila, après la mort de ce dernier. MM. de Polaſtron & de Silleri furent tués dans la chaleur de l'action. On nomme parmi les Vallons qui ſe diſtinguerent, le Duc d'Havré, le Comte de Bucquoi & le Seigneur de Potelbergh, qui à la tête d'un bataillon d'Infanterie ſoutint à la droite toute la furie de deux bataillons Anglois, & les mit en fuite ; ce qui contribua beaucoup au ſuccès de cette

An. 1707.

(a) *D. Octave de Médicis.*

aîle. Le Chevalier d'Alfeld fit plus
An. 1707. lui ſeul que les autres ; il fit priſonniers le lendemain du combat cinq bataillons Anglois, cinq Hollandois & trois Portugais, qui s'étoient réfugiés avec le Comte de Dohna ſur les hauteurs de Caudette, où il les enveloppa. Le Camp ennemi offrit un riche butin aux Vainqueurs ; on y trouva, outre une grande quantité d'armes & de munitions de guerre, vingt piéces de canon, trois cens chariots chargés de vivres, & cent douze drapeaux ou étendarts : cinq Lieutenans-Généraux, ſept Brigadiers, vingt-cinq Colonels & trente Lieutenans-Colonels furent faits priſonniers, avec huit cens Officiers ſubalternes & douze mille ſoldats. Les Ennemis laiſſerent ſix mille morts ſur le Champ de bataille. Ainſi la journée d'Almanza coûta dix-huit mille hommes à l'Archiduc ; mais la déſertion augmenta ſi fort cette perte, que dans la revûe que le Comte de Gallowai & le Marquis de las-Minas firent de leurs troupes à Tortoſe où ils s'étoient retirés, il ne ſe trouva qu'environ cinq mille hommes, preſ-

que tous de Cavalerie : car l'Infanterie ne montoit pas à huit cens hommes. Les Eſpagnols en perdirent deux mille cinq cens, la plûpart de la Maiſon du Roi qui fit merveilles en cette occaſion ; & ils eurent mille bleſſés. An. 1707.

Cette victoire ſi complette ouvrit au Vainqueur tout ce qui n'étoit pas fortifié, à la réſerve de Xativa & d'Alcoi, qui fieres de l'avantage de leur ſituation, d'une ſimple muraille qui les fermoit & d'une garniſon de vieilles troupes, mépriſerent les menaces du Vainqueur. Le Marquis de las Minas qui étoit à Xativa, pour arrêter les progrès de l'armée victorieuſe, anima le courage des habitans, & ſe retira à Tortoſe. D. Pierre Ronquillo partit ſur le champ pour annoncer au Roi cette importante nouvelle ; & le Comte de Pinto arriva le lendemain à Madrid avec cent étendarts enlevés aux Ennemis, que le Roi envoya auſſi-tôt à l'Egliſe de Notre-Dame d'Atocha. On y voyoit les Armes d'Angleterre, de Hollande, de Brandebourg, de l'Electeur Palatin, du Roi de Portugal, du Duc de Lunebourg & de pluſieurs

An. 1707. autres Princes de l'Empire. Tant de Nations conjurées s'étoient réunies contre l'Eſpagne ; & ce qui étoit encore plus déplorable, l'Eſpagne armée contre elle-même offroit parmi les trophées du Roi Catholique les drapeaux d'Arragon, de Valence & de Catalogne. Les vivres manquoient à l'armée du Maréchal de Berwick ; ainſi il ne fut pas poſſible de pourſuivre l'Ennemi, & l'on fut forcé de lui laiſſer le tems de reſpirer & de ſe reconnoître. Tortoſe ſongeoit déja à ſe rendre ; mais le Comte de Gallowai en aſſura la poſſeſſion à l'Archiduc, en y jettant les débris de ſon armée. Le Marquis de las-Minas n'avoit plus à qui commander, ſi ce n'eſt à une poignée de Cavalerie qui lui étoit reſtée. Elle fut envoyée depuis à Barcelone, où l'on jugea qu'elle étoit néceſſaire, parceque la perte de la bataille d'Almanza avoit étrangement conſterné cette Ville. On y vit même une eſpece de ſédition & de ſoulevement, qui fut appaiſé ſur le champ avec adreſſe par des lueurs d'eſpérance dont on amuſa le peuple : la Nobleſſe ſur tout contribua beaucoup

coup à calmer le trouble.

Le Duc d'Orléans arriva au Camp fort peu ſatisfait d'une victoire à laquelle il n'avoit eu nulle part ; & comme il ne pouvoit en ôter l'honneur au Maréchal de Berwick, pour en diminuer du moins l'avantage, il employa cette armée triomphante compoſée de trente mille hommes, à ſoumettre les petites Villes d'Alcoi & de Xativa. Cependant il ne voulut pas conſentir que le Maréchal quittât l'armée, à cauſe de la connoiſſance qu'il avoit de l'intérieur de l'Eſpagne, & parce que ce Prince ne pouvoit ignorer, que quoi qu'il arrivât, la gloire des ſuccès ne ſeroit attribuée qu'à lui. An. 1707.

On partagea les troupes en deux corps. Le Maréchal de Berwick n'eut que la peine de ſe préſenter, pour réduire Requena, dont le Gouverneur, D. Joſeph Ignace d'Abarca, fut fait priſonnier. Le Chevalier d'Aſfeld marcha contre Xativa. Il n'y avoit preſque point de troupes Autrichiennes dans tout le Royaume de Valence, excepté quelque Cavalerie qui faiſoit des courſes de tems en

An. 1707. tems. Les Généraux ennemis craignant de perdre ce qui leur reſtoit d'Infanterie dans Tortoſe, n'y laiſſerent qu'une garniſon, & firent paſſer le reſte à Denia, Alicante & Barcelone. L'armée du Roi parut devant Valence le ſept Mai : auſſi-tôt le Comte de la Corzana s'enfuit à Tortoſe ; enſorte qu'il ne reſta pas un ſeul homme de guerre pour défendre cette place. Le peuple implora la clémence du Roi ; mais ſes larmes étoient plutôt des larmes de rage, que de repentir. Le huit ils remirent les clefs de la Ville au Duc d'Orléans, dont ils obtinrent tout ce qu'ils ſouhaitoient : on ne ſaccagea point la Ville ; on y envoya ſeulement D. Antoine del Valle avec un détachement, pour recevoir le nouveau ſerment des habitans. Le peuple pour ſignaler ſon affection, ou pour donner des marques de ſon repentir, voulut attaquer les maiſons des Auteurs de la rébellion ; mais déja le Comte de Cardonne & quelques autres Nobles s'étoient ſauvés à Barcelone, & avant leur retraite, pour montrer leur attachement à l'Archi-

duc, avoient mis le feu aux maiſons des partiſans du Roi, cherchant ainſi a détruire leur patrie qu'ils ne devoient jamais revoir. An. 1707.

Après avoir jetté un pont ſur le Xucar, le Maréchal de Berwick marcha contre Alcira, & le Duc d'Orléans prit le chemin de Madrid, où il fut reçu avec les plus grands applaudiſſemens. Il n'y fit pas un long ſéjour, & ſe rendit tout de ſuite ſur la frontiere d'Arragon pour y prendre le commandement de l'armée, qui du poſte de Fraga où elle campoit, menaçoit également tout ce Royaume. Celui de Valence étoit entierement rentré ſous l'obéiſſance du Roi, excepté Alcira, Xativa & Alcoi. Les Troupes du Maréchal de Berwick ſe communiquoient par le pont du Xucar avec celles du Chevalier d'Aſfeld, qui aſſiégeoit Xativa, où il y avoit garniſon Angloiſe. L'opiniâtreté que firent paroître les habitans, même après que les François ſe furent logés ſur la brêche, & qu'ils eurent pris les baſtions des deux flancs, rendoit ce ſiége difficile. La rage tenoit lieu de valeur aux Aſſiégés; leur obſ-

An. 1707. tination leur fit riſquer l'aſſaut, & rejetter avec mépris l'offre qui leur fut faite de leur pardonner : ils repondoient avec fureur qu'ils ne vouloient que mourir. Après avoir forcé la brêche, le ſoldat furieux ne fit quartier ni aux enfans ni aux femmes, que la compaſſion du Chevalier d'Asfeld avoit pourtant exceptées du maſſacre. Jamais ſpectacle ne fut plus affreux : les vaincus couroient au devant de la mort qu'ils demandoient comme une grace ; eux & les vainqueurs s'empreſſoient de mettre le feu à leurs maiſons, ceux-là par un déſeſpoir barbare, les autres par rage. Ils s'exhortoient réciproquement à mourir, ſe croyant plus heureux de perdre la vie, que de vivre ſujets d'un Roi qu'ils déteſtoient. On auroit eu peine à diſcerner qui des ſoldats ou des habitans étoient les plus acharnés à réduire en cendres cette malheureuſe Ville ; on n'épargna pas même les Egliſes : quelques femmes & quelques Prêtres en très-petit nombre éviterent ce maſſacre, dont il ne ſe ſauva pas un ſeul homme. On démolit Xativa juſqu'aux fondemens ;

& il ne reſta rien de cette Ville infortunée, pas même ſon nom, le Roi en la faiſant rebâtir lui ayant fait donner celui de ſaint Philippe. Huit cens Anglois reſterent priſonniers. Alcira & Alcoi ne furent gueres moins maltraitées. Notre plume a horreur d'entrer dans ces affreux détails. Ces deux Villes furent priſes d'aſſaut; & l'on ne donna aucun quartier aux vaincus : car on eût dit que le Chevalier d'Asfeld aimoit à ſe baigner dans le ſang. Il déſarma la Ville & le Royaume de Valence, & défendit le port des armes avec tant de ſévérité, qu'un ſeul couteau fit quelque fois traîner pluſieurs centaines d'hommes au ſupplice. Jamais homme ne fut plus exact à ſe faire obéir : ſes rigueurs ſurpaſſerent l'énormité du crime; il ſembloit prendre plaiſir à faire couler des torrens de ſang. Ainſi le Royaume de Valence ſi beau, ſi fertile, étoit le triſte jouet de la fureur des armes. Ce n'étoit pas pour le Roi que les Vainqueurs l'avoient conquis; ils l'avoient deſtiné à devenir la proie de leur avarice : car tous également, Eſpagnols & Fran-

An. 1707.

An 1707. çois, y exercerent tant de cruautés, d'extorſions, d'injuſtices, que l'on pourroit former un gros volume du ſeul récit des vexations qui déſolerent cette malheureuſe contrée. Elles ne parvenoient pas aux oreilles du Roi : car on ne laiſſa pas même aux vaincus la conſolation de pouvoir ſe plaindre. Nous taiſons par diſcrétion les noms de ceux qui s'approprierent injuſtement les richeſſes de ce pays ; & nous n'oſons pas dire qu'elles ſommes on en fit ſortir, pour ne point riſquer de n'en être pas crûs ſur notre parole. Le Roi ne profita point de ces pilleries ; ceux qui avoient glorieuſement illuſtré leurs mains par leur épée, les ſouillerent baſſement par ces concuſſions tyranniques.

Après avoir mis enſemble toutes les troupes, le Duc d'Orléans courut librement les deux bords de l'Ebre. Il défit quelques petits partis des Rébelles qui l'incommodoient ; & après les avoir repouſſés, il ſe préſenta devant Sarragoſſe. Cette Ville ſe ſoumit, ainſi que preſque tout le plat pays, qui ſouffrit moins des gens de guerre que le Royaume de Valence :

cependant on ne pouvoit pas abſolument éviter la licence du ſoldat victorieux, qui eſt toujours inſolent. Les révoltés ſe retirerent dans les montagnes ; & les frontieres de Navarre en furent délivrées. An. 1707.

Ces nouvelles étoient portées en Italie, où la faction Autrichienne s'efforçoit de les déguiſer, & de diminuer les avantages que tant de ſuccès promettoient. L'Empereur commençoit à y jouir de ſes nouvelles conquêtes ; & pour étendre ſes droits dans cette contrée, il réſolut d'attaquer le Royaume de Naples. Dans cette vûe, il fit demander au Pape le paſſage par ſes Etats pour vingt mille hommes. Comme ce nombre de troupes étoit fort ſupérieur à celui qu'on pouvoit lui oppoſer, cette demande n'étoit qu'une vaine formalité ; auſſi parut-il que les Généraux de l'Empereur le penſoient ainſi, puiſque tandis que le Cardinal Grimani ſollicitoit cette grace du Pape, le Comte de Thaun étoit déja dans le Ferrarois avec un corps de troupes qui ne montoit qu'à neuf mille hommes. Mais il ne trouvoit aucune réſiſtance ; & l'Em-

An. 1707.

pereur avoit ordonné au Comte de continuer ſa marche, ſans attendre de réponſe. La Cour de Rome en parut conſternée ; le Pape ſur tout en étoit véritablement inquiet, parce qu'il voyoit bien que ſi les Allemans ſe rendoient maîtres du Royaume de Naples, il ſeroit réduit à ne faire que ce qu'ils voudroient, ou à eſſuyer toutes leurs violences. Il aſſembla une Congrégation ; & quoique quelques Cardinaux propoſaſſent d'oppoſer la force à la force, la plus grande partie du Sacré Collége penchoit pour les Autrichiens par crainte ou par affection. Le Cardinal de la Trémouille étoit alors chargé des affaires de France à Rome ; mais cette Eminence & le Duc d'Uzeda Ambaſſadeur d'Eſpagne n'avoient pas le moindre crédit à cette Cour, où le nombre de leurs partiſans étoit encore beaucoup diminué depuis la perte du Milanois, qu'on ſçavoit être la porte pour entrer en Italie. On y voyoit les Impériaux avec plus de crainte que de plaiſir ; mais ils ſe ſoucioient peu d'être aimés, pourvû qu'ils fuſſent obéis. Ainſi ils continuerent leur marche

vers Rome, d'où l'on donna avis à Naples du danger preſſant dont on étoit menacé. An. 1707.

Le Marquis de Villena qui en étoit Viceroi, n'ignoroit pas les deſſeins des Ennemis ; mais il comptoit plus qu'il ne devoit ſur les Napolitains. Il aſſembla le College des Nobles, le corps de Ville, & Lucas Puoti Elû du peuple : tous promirent d'être fideles au Roi & fermes dans ſon parti ; mais ce n'étoient que des paroles. Ils offrirent cent mille ducats, ſi le fiſc Royal vouloit ſe relâcher du tiers de ſes droits ; & le Viceroi refuſa d'y conſentir. Cependant il étoit impoſſible de trouver de l'argent autrement : car perſonne ne vouloit ſe fier aux aſſignations ſur la caiſſe Royale des rentes ordinaires avec l'intérêt de ſix ou huit pour cent, parce qu'on voyoit que le Royaume alloit changer de Maître. Déja une troupe de bandits en troubloit la tranquillité ſur les frontieres de l'Etat de l'Egliſe. Ils avoient pour chef Jules-Céſar de Santis, que le Marquis de Villena avoit banni pour ſes crimes. Ils s'étoient déja avancés juſqu'à Valde-

An. 1707. piétra, quoique D. François de Reſta défendît l'entrée du Royaume ſous l'autorité du Duc d'Atri, Vicaire Général de l'Abruſſe, qui ſe rendit avec un Régiment de Cavalerie & trois cens fantaſſins à Celano & à Avezano, parce que le nombre des bandits croiſſoit chaque jour, étant joints par tous ceux qui craignoient les pourſuites de la Juſtice. Le Viceroi qui s'étoit préparé trop tard à la défenſe, voulut alors prendre des réſolutions précipitées; mais elles étoient peu conformes à la circonſtance, & peu propres à repouſſer le danger, parce que l'on manquoit de troupes, ſans le ſecours deſquelles on ne pouvoit conſerver un pays peu affectionné à la domination actuelle, & preſque déja tout ſéduit par les partiſans de la maiſon d'Autriche, qui étoient en grand nombre & de la premiere Nobleſſe. Car le Cardinal Grimani avoit ouvert pour ce deſſein tous les tréſors de l'Empereur & de l'Archiduc, qu'il ne craignoit pas d'épuiſer en promeſſes.

Le Marquis de Villena nomma des Officiers Généraux, des Maréchaux de Camp & des Brigadiers, en vertu

du pouvoir qu'il en avoit du Roi; il envoya le Marquis de la Roca dans la Pouille, & donna le commandement des armes au Duc de Biſacia. Ils partirent avec le Comte de San-Eſtevan de Gormas pour aller fortifier Gaëte ; & le Duc d'Atri eut ordre de raſſembler les troupes de ſon département, & de veiller ſur les frontieres. Le Marquis de la Roca ſe rendit à Sora, où il fut joint enſuite par le Duc de Biſacia & le Prince de Caſtillon Général de la Cavalerie. On tint un Conſeil de guerre ; mais on n'avoit pas aſſez de troupes pour tenter aucune entrepriſe. Il y eut différens avis : on ſe réduiſit au parti de couper le pont de Cipri, d'embarraſſer les chemins par des coupures & des abbatis, enſuite de fourager le pays, & de conſommer tous les vivres des environs, afin d'oppoſer le plus d'obſtacles qu'il ſeroit poſſible au paſſage des Ennemis. Mais les Chefs connoiſſant la mauvaiſe volonté des troupes preſque toutes ſéduites par les promeſſes des Autrichiens, & qui n'attendoient qu'une occaſion pour ſe déclarer, ne purent rien exécuter des réſolutions qu'on An. 1707.

An. 1707. venoit de prendre. On envoya le Duc de Sora & quelques autres Seigneurs dans leurs terres, pour raſſembler les Milices du pays ; & le Duc de Biſacia retourna à Naples, laiſſant le Marquis de la Roca chargé de la défenſe de la frontiere. Le Viceroi lui promit de grands ſecours; promeſſe qu'il oublia depuis, ou plutôt qu'il ne fut pas en état de remplir, n'étant occupé qu'à fortifier Gaëte, où il vouloit ſe réfugier : il faiſoit même connoître ce deſſein plus qu'il ne convenoit dans un tems, où ſes craintes augmentoient celles des autres. Mais comme il ne pouvoit conſerver tout le Royaume, il ſe diſpoſoit du moins à défendre une place, qui par ſa force & par ſa ſituation étoit plus en état qu'aucune autre de réſiſter. Il connoiſſoit déja les ſentimens des Napolitains, dont il ſçavoit qu'on devoit ſe défier plus que des Ennemis mêmes.

Le Comte de Thaun, à la tête de l'armée Impériale, entra le vingt-ſix Juin dans le Royaume de Naples. Elle étoit compoſée, comme nous l'avons dit, de neuf mille hommes,

conſiſtant en cinq Régimens de Cavalerie, & cinq d'Infanterie qui n'étoient pas complets. Le Marquis de la Roca abandonna les frontieres de l'avis des Colonels Caracioli, Roſo & Carofolo, & ſe retira dans l'intérieur de la Province. Perſonne ne ſongeoit à ſe défendre, pour ne pas s'expoſer aux déſordres de la guerre. Les Ennemis s'emparerent de Sora & de S. Germain ; le Prince de Caſtillon ſe retira avec ſa Cavalerie, parce qu'il n'avoit que huit cens chevaux, & que tout le pays s'étoit déclaré ouvertement pour les Ennemis. An. 1707.

Naples parut conſterné de cette nouvelle ; mais ce n'étoit qu'une affectation. Les partiſans ſecrets des Autrichiens perſuaderent eux-mêmes au Viceroi de penſer ſeulement à défendre la Capitale & les Forts qui en dépendent, quoique le tourillon des Carmes ne fût pas en état de tenir, parce qu'on en avoit enlevé toutes les armes pour les tranſporter à Gaëte. En ce tems-là parurent quatre Vaiſſeaux Hollandois, qui tenoient une route incertaine ; & quoiqu'ils fuſſent à la portée du canon des

remparts, on ne fit point feu ſur eux ;
An. 1707. le Viceroi n'ayant pas voulu donner au peuple ce nouveau prétexte de ſe ſoulever : car il cachoit la fermentation qui l'agitoit déja, ſous les apparences de la crainte. Le Marquis de Villena chargea le Comte de la Roca de défendre Capouë, & le Prince de Caſtillon prit le chemin de cette Ville ; mais il n'y avoit pas de vivres pour vingt jours. Le Comte de Martinitz venoit avec l'armée Impériale en qualité de Viceroi ; & il en reçut le ſerment à S. Germain, où l'on proclama l'Archiduc, dont il tenoit ſa commiſſion. Le Colonel Vaubonne s'avança avec ſon Régiment pour couvrir la marche des troupes, qui n'avoient pas encore brûlé une amorce. Il arriva le premier Juillet à Fieno, où il fut informé par quelques Déſerteurs du mauvais état où étoit Capouë, & du penchant de ſes habitans à changer de maître. D. Rodrigue Correa en avoit retiré la garniſon Eſpagnole par ordre du Viceroi : ainſi il n'y avoit nul moyen de défendre cette Place ; & le Comte de la Roca étoit d'avis de l'abandonner, malgré les repréſentations

du Marquis de Féria qui en étoit Gouverneur. Tandis que cette garniſon ſe préparoit à partir pour Naples, Vaubonne jugeant l'occaſion favorable, ſe préſenta devant la Ville avec un ſimple détachement de Cavalerie, & ſe ſaiſit du pont. Le Comte de la Roca & tous les autres Officiers, à la tête de deux Compagnies d'Infanterie, coururent pour défendre la porte, & éloignerent les Impériaux à coup de fuſils, tandis que le canon du Château les ſoutenoit; mais les Ennemis ayant paſſé le Vulturne dans l'endroit où il étoit le moins profond, ſe mirent à l'abri derriere un bois qui les couvroit du canon. Le Gouverneur voulut le faire abbatre, & ne trouva perſonne pour exécuter cet ordre. Vaubonne ſe ſaiſit des paſſages de la riviere. Cette guerre paroiſſoit un jeu : car ni l'Ennemi n'étoit en état de prendre la Ville, ni le Gouverneur de la défendre, ſurtout le peuple parlant déja de ſe rendre, & ayant entraîné pluſieurs ſoldats dans ce deſſein; mais le Comte de la Roca les appaiſa par ſes bonnes manieres, en les aſſûrant que lorſ- An. 1707.

An. 1707. qu'il en ſeroit tems, il capituleroit pour eux & pour la Ville. Vaubonne jugeant l'entrepriſe impoſſible, ſe retira à Tiano pour y prendre de l'artillerie, & envoya demander au Comte de Thaun un détachement d'Infanterie, parce qu'il ſçavoit que le Prince de Caſtillon marchoit au ſecours de Capouë. Il arriva en effet avec ſix cens chevaux; & cela ſi à propos, que ſans lui la Ville étoit perdue : car le peuple avoit pris les armes contre le peu de troupes qui gardoient les portes; & il y avoit eu déja quelques morts de part & d'autre. Le tumulte s'appaiſa, dès que D. François Belvalet, Maréchal de Camp, fut entré dans la Ville à la tête d'un détachement de Cavalerie; ce qui n'empêcha pas les habitans de preſſer la capitulation. On tint donc un Conſeil de guerre, dans lequel il fut réſolu d'abandonner cette place, puiſqu'on ne pouvoit la conſerver. Les Troupes Eſpagnoles en ſortirent avec le Comte de la Roca, après avoir jetté quelque ſecours dans le Château, où pluſieurs Officiers s'enfermerent avec les Colonels qui accom-

pagnoient le Comte. Auſſitôt les habitans s'empreſſerent de ſe ſoumettre, & appellerent tout de ſuite les troupes Impériales. Vaubonne ſe rendit à Capouë, où il ne précéda que de quelques jours les Comtes de Thaun & de Martinitz, qui établirent d'abord une batterie de canon de campagne contre le Château. Le Marquis de Feria n'en fut point épouvanté, & ſecondé de ſa garniſon, tua beaucoup de monde aux Troupes qui gardoient le pont. Cependant comme il manquoit généralement de tout, il fut obligé de capituler ; & la garniſon ſortit avec tous les honneurs de la guerre, à la charge de ne pouvoir ſervir de ſix mois. Caſerte ſe rendit auſſitôt après, ainſi que preſque tout le plat pays juſqu'à Naples. An. 1707.

Le Marquis de Villena avoit à ſoutenir contre les Napolitains une guerre encore plus difficile. Il voulut priver de ſon emploi Lucas Puoti : le peuple s'y oppoſa ; & le Viceroi révoqua ſon ordonnance, parcequ'il voyoit que tout le monde ſoupiroit après la domination Autrichienne, &

An. 1707. que perſonne ne travailloit à ſe défendre. C'eſt pourquoi les Napolitains refuſerent les ſecours d'argent que le Viceroi avoit demandés; & il ſe répandoit des bruits vagues & incertains, qui obligerent la Comteſſe d'Egmond, & la Comteſſe de San-Eſtevan de Gormas belle-fille du Viceroi, de paſſer avec quelques autres Dames à Gaëte ſur les galeres du Duc de Turſis. Le Marquis de Villena parut à cheval avec pluſieurs Nobles dans les rues de la Ville pour calmer ces bruits, qui n'étoient pas encore l'effet d'une ſédition déclarée, mais qui n'en étoient pas fort éloignés. Les traîtres cachés qui étoient en grand nombre, même parmi les Militaires, attiſoient le feu. Le Viceroi fit munir les Forts, & confia à D. Rodrigue Correa la garde de celui de S. Elme, dont il retira D. Diegue de Buydes: il donna à D. Manuel de Borda le commandement du Château-neuf, qu'il ôta à D. Antoine Crux; mais il laiſſa celui-ci dans ce Fort, parce qu'on crut mal-à-propos, que Crux déſeſpéré de cet affront ſervi-

roit de frein à Borda. D. Antoine Carreras reſta dans le Château de l'Œuf. Le Duc de Biſacia remit le trois Juillet à ces trois Commandans un ordre du Viceroi, qui leur enjoignoit de tirer ſur la Ville s'ils étoient aſſiégés, parce qu'on eſpéroit pouvoir la forcer par-là à s'intéreſſer à la conſervation des Châteaux. Sur ces entrefaites il parut au nom de l'Empereur un manifeſte que le Cardinal Grimani avoit fait imprimer à Rome, & dans lequel on s'efforçoit d'établir les droits de la Maiſon d'Autriche ſur le Royaume de Naples, ſans que Philippe y en eût aucun. Cet écrit étoit rempli d'expreſſions indécentes & peu honorables pour la Nation Françoiſe. On l'afficha aux portes de la Cathédrale, au Palais & en divers autres lieux. An. 1707.

Les choſes étoient en cet état, lorſque les Princes de Monte-Sarcho, d'Avellino, de Cariati, & le Duc de Monteleon écrivirent au Comte de Martinitz, pour offrir leurs ſervices à l'Archiduc: pluſieurs autres parmi la Nobleſſe en firent de même; mais ceux que nous venons

An. 1707. de nommer, étoient les chefs de la révolte : jamais, sans leur secours, neuf mille hommes n'auroient osé tenter d'envahir un Etat si considérable. La Ville nomma le Duc de Monteleon pour son Syndic, sans la participation du Viceroi : le motif de ce choix étoit, disoit-on, de confier la tranquillité de la Ville aux soins de la Noblesse, & l'on ajoutoit, qu'elle ne refusoit point d'ailleurs la protection des armes du Roi ; mais on pensoit tout autrement que l'on ne parloit. Le Duc refusa d'accepter cet emploi sans l'agrément du Marquis de Villena, qui ne voulut pas le donner, ni dire les raisons de son refus ; ce qui choqua beaucoup les Napolitains. Mais le Viceroi ne pouvoit pas expliquer les motifs d'une résolution que la conduite du Duc ne justifioit que trop, puisque tout ce qui se passoit à Naples étoit une trahison ourdie par Monteleon lui-même, qui vouloit paroître fidele au moment même qu'il méditoit une infidélité.

Après la prise de Capouë, les Impériaux marcherent vers Naples. Le

Duc de Teleſia qui s'étoit retiré à Vienne dès le tems de la premiere ſédition, accompagnoit les Autrichiens, & couroit tout le Pays. Il détermina les habitans d'Averſa à faire venir la Cavalerie Impériale pour ſurprendre celle du Roi, & à commencer par prêter ſerment de fidélité à l'Archiduc. Le Marquis de Villena voyant qu'il étoit impoſſible de défendre Naples, ſuſpendit de leurs fonctions tous les Miniſtres du Roi, & leur enjoignit de ſortir de la Ville, afin de n'être point forcés de travailler dans les Tribunaux que les Ennemis établiroient; il fit en même tems tirer de l'arcenal tout ce que l'on put embarquer de munitions ſur les galeres du Duc de Turſis, & ſe diſpoſa à ſe réfugier à Gaëte. An. 1707.

Déja la populace devenoit inſolente, & l'on fut obligé de charger le Prince de Monte-Sarcho de la contenir, en veillant ſur la place du Marché: car plus de vingt mille hommes avoient pris les armes, & vouloient brûler le Palais du Viceroi, ſur un faux bruit qui ſe répandit,

An. 1707. qu'il avoit fait arrêter l'Elû du peuple & les quatre Députés du College des Nobles, qui pour paroître fideles juſqu'à la fin, offroient au Viceroi quarante quatre mille ducats pour ſe défendre. On preſſa le Duc de Monteleon de ſe charger de la Vicairie, parce qu'il n'étoit plus poſſible de réprimer l'inſolence du peuple, ſi la crainte du châtiment ne le contenoit. Mais tous ces ſoins étoient inutiles, parce que les Impériaux étant déja maîtres d'Averſa, on ne pouvoit plus compter ſur Naples. Le Viceroi fit partir le Prince de Caſtillon pour joindre le Duc d'Atri, avec ce qui lui reſtoit de Cavalerie, que la déſertion diminuoit à chaque inſtant. La Ville demanda au Marquis de Villena la permiſſion de ſe ſoumettre à l'Archiduc, puiſqu'il n'avoit pas pris les meſures convenables pour la défendre, & ſe fonda ſur la néceſſité preſſante où elle étoit de le faire, le mal étant déja preſque déſeſperé. En même tems elle dépêcha le Sécretaire Branconio au Comte de Thaun avec une lettre, par laquelle elle s'excuſoit de n'avoir pû

prendre plûtôt le parti de la ſoumiſ- An. 1707.
ſion, parceque les Eſpagnols étoient maîtres des Châteaux. Cette lettre fut ſignée le ſix Juillet par le College des Nobles & le corps de Ville. Le même jour le Viceroi en fit remettre une au Magiſtrat par D. Jean de Torrès ſon Sécretaire, dans laquelle il diſoit, » qu'il commençoit à „ voir qu'il lui étoit impoſſible de „ marcher au devant de l'Ennemi „ faute de troupes, & parce que le „ Royaume n'avoit pas voulu fournir „ les recrues ordonnées dès le mois „ d'Avril ; qu'il n'y avoit d'autre re- „ mede pour conſerver le Royaume „ que de défendre les Châteaux de „ Naples & de Gaëte, d'où il eſpéroit „ revenir avec une armée capable de „ ranger ſous l'obéiſſance légitime- „ ment due au Roi cette Capitale, „ dont le peuple paroiſſoit conſterné „ au-delà des bornes de la raiſon, „ puiſqu'il lui étoit facile de réſiſter „ à neuf mille hommes de troupes „ délabrées, ſans vivres & ſans ar- „ tillerie ; qu'il eſpéroit que la Ville „ fourniroit aux Forts ce dont ils au- „ roient beſoin pour leur conſerva-

An. 1707.

„ tion, afin de ne pas s'expoſer à „ être abimée, puiſqu'il avoit ordon- „ né aux Gouverneurs de la réduire „ en poudre, ſi on leur refuſoit des „ vivres. “

Le même jour le Marquis de Villena s'embarqua ſur les Galeres du Duc de Turſis, & ſe rendit à Gaëte, dans le tems que les Députés de la Ville prêtoient à Averſa ſerment de fidélité à l'Archiduc. Le Comte de Martinitz confirma en ſon nom les Priviléges de la Nobleſſe & de la Ville; & la plûpart des Nobles allerent au devant du Comte, les Chefs des troupes Impériales ſe glorifiant d'avoir ſoumis un Royaume ſi vaſte & ſi puiſſant par la ſeule terreur de leur nom. Outre les Officiers & les troupes qui s'embarquerent avec le Viceroi, il fut ſuivi à Gaëte du Duc de Biſacia, du Prince de Cellamare, & de D. Horace Copula Général de l'Artillerie; ils furent les ſeuls de la Nobleſſe Napolitaine qui ſe trouvoit alors dans la Ville de Naples, qui reſterent dans le parti du Roi, abandonnant leurs biens & leurs maiſons, & donnant un exemple héroïque de fidélité.

té. Tous les Miniſtres Arragonnois demeurerent à Naples, excepté D. Joſeph Zelaya ; mais il n'y reſta aucun des Miniſtres Caſtillans, & l'on vit s'embarquer pour Gaëte D. Alonzo-Perez d'Araciel Préſident du Conſeil de Sainte Claire, D. Grégoire Mercado Régent du Collateral, D. Pedre Meſones, D. Ambroiſe Bernal, D. Michel Leſada, D. Louis d'Alarcon, D. Joſeph Buſtamente, D. Gonzale Machado, D. Barthelemi Sierra, le Marquis de S. Egide, D. Jérôme Pardo, & quelques tems après D. François Milan. Cet exemple ne fut ſuivi que d'un ſeul Miniſtre Napolitain, nommé D. François Cernicala. An. 1707.

Le matin du ſept Juillet le Comte de Martinitz partit d'Averſa pour ſe rendre à Naples, précédé de ſix cens chevaux ; l'armée ſuivoit plus lentement. Le Général Caraffa, à la tête de deux mille hommes de Cavalerie, conduiſoit l'avant-garde : le Comte de Thaun & Vaubonne étoient au centre ; le Général Vezel fermoit la marche : huit piéces de canon étoient ſur les flancs ; & quoique toute cette ar-

An. 1707. mée ne montât pas à huit mille hommes, parce qu'ils en avoient laiſſé cinq cens dans Capouë, & en avoient perdu quelques-uns au ſiége de cette Place. il entra dans Naples plus de vingt mille Allemans, en comptant les femmes & les enfans, parce que ces troupes ſont dans l'uſage de traîner à leur ſuite tout cet attirail. Le peuple ſortit à pluſieurs milles au devant des Impériaux, qu'il reçut avec une joie & des applaudiſſemens incroyables: les environs reſterent déſerts, & chacun accourut pour voir cette entrée, ces peuples montrant par l'excès de leurs tranſports l'averſion qu'ils avoient pour le Roi Catholique. Avant d'entrer dans la Ville, le Comte de Martinitz paſſa au centre, & prit le pas en qualité de Viceroi ſur le Comte de Thaun qui en eut quelque jalouſie, laquelle avec le tems dégénéra en haine. Le peuple renouvella à ſon arrivée les témoignages de ſa joie; les femmes jettoient des couronnes de fleurs aux ſoldats, & leur préſentoient en paſſant des fruits, des confitures, & de grands verres de vin qui étoient tou-

jours acceptés. Le Comte de Martinitz mit pied à terre à la Cathédrale pour y adorer les Reliques de S. Janvier, quoique ce fût moins par piété, que pour plaire aux habitans: car ce Saint eſt en grande vénération à Naples & dans tout le Royaume. On avoit préparé pour le nouveau Viceroi le Palais du Prince de S. Severo, où il ſe rendit au ſortir de l'Egliſe. Les rébelles bannis du Royaume ou fugitifs depuis la premiere révolte, y rentrerent auſſi-tôt, & ne ceſſoient d'exciter les peuples à témoigner leur joie par des acclamations continuelles : c'étoient le Duc de Teleſia, le Marquis de Roſrano & le Prince de Chiuſano ; une foule innombrable les ſuivoit. Ils arriverent à la place des Jéſuites, où il y avoit une fort belle ſtatue équeſtre du Roi élevée en mil ſept cens deux. Le peuple animé par Teleſia ſe jetta deſſus ; & quoi qu'elle fût de bronze, on la mit en piéces à coups de marteau: ils lui portoient des coups de ſabre & d'épée au viſage ; & leurs mains ſacrileges ne pouvant pas en effacer les traits, ils les noircirent d'encre. La tête étoit déja ſéparée du

An. 1707.

An. 1707. corps ; un homme du peuple, ſoit par reſpect ou pour profiter du métal, la déroba aux outrages de la multitude, dont les excès ne finirent que lorſque le Magiſtrat vint y mettre ordre. Il feignit d'être fâché de ce qui étoit arrivé, & fit recueillir les débris de la ſtatue. De-là la populace alla piller les maiſons des Négocians François, où elle ne s'enrichit pas beaucoup, parce qu'ils avoient caché leurs meilleurs effets. Ainſi ſe paſſa le 7e. jour du mois de Juillet. Les Hiſtoriens obſervent que ce même jour, l'an mil quatre cens quatre-vingt-quinze, les François qui étoient maîtres de ce Royaume depuis la conquête que Charles VIII. en avoit faite, en furent chaſſés par Ferdinand le Catholique ; & qu'en mil ſix cens cinquante-ſept la révolte de Thomas Angelo éclatta le même jour. Ils remarquent auſſi, que ce fut pour corriger l'influence de ce jour malheureux, que pluſieurs ſiécles auparavant on conſacra l'Egliſe où repoſent les Réliques de ſaint Janvier.

Le Comte de Thaun bloqua ſur le champ les Châteaux ; mais il n'ou-

vrit point de tranchée, & ſe contenta de défendre à la Ville de leur fournir des vivres. Le Fort S. Elme ne ſe laiſſoit point approcher : car D. Rodrigue Correa rempliſſoit ſon devoir; & il fit demander au Gouverneur du Château-Neuf, s'il étoit tems d'exécuter l'ordre du Marquis de Villena, & de tirer ſur la Ville. D. Manuel de Borda députa le Baron d'Armen & D. Chriſtophe d'Ibarra au Comte de Martinitz & au Magiſtrat, pour obtenir d'eux la levée du blocus, & pour leur déclarer qu'autrement il ſeroit forcé de mettre ſon ordre à exécution. Cette propoſition mit en fureur le Viceroi & le Comte de Thaun ; ils remirent les Députés à un autre jour pour leur donner réponſe, & firent ceſſer les hoſtilités. Cependant ils fortifierent leurs batteries, & commencerent à tenter la fidélité de Borda par des promeſſes plus efficaces, que les menaces que le Comte de Thaun fit à la garniſon des Châteaux, qu'il fit ſommer le neuf par le Baron de Heidlen. Correa les mépriſa : Carreras répondit qu'il ſuivroit l'exemple de Borda, qui déja An. 1707.

écoutoit avec assez de complaisance les
An. 1707. propositions qu'on lui faisoit, quoiqu'il demandât du tems pour consulter le Marquis de Villena; ce qu'il sçavoit bien qu'on lui refuseroit. Il assembla donc un Conseil de guerre, où tout le monde fut d'avis de capituler; ce qui fut exécuté dans le terme prescrit par le Comte de Thaun. La Garnison sortit avec tous les honneurs de la guerre; à l'égard des conditions, les Impériaux n'en tinrent aucune. Borda s'en mettoit peu en peine: car peu de tems après il se déclara pour le parti Autrichien, & prit les armes contre son Roi. Il envoya D. François Manca au Marquis de Villena avec les articles de la capitulation; le Viceroi se fâcha beaucoup, mais fort inutilement, parceque Borda étoit déja à l'abri de sa colere. Il n'y eut d'Officiers fideles au Roi, & que leur fidélité fit rester prisonniers, que D. Domingo Loy, Sarde, D. François Rosillo & D. Juan de Xara, tous deux Castillans. Carreras livra deux jours après le Château de l'Œuf, & resta prisonnier sur sa parole; mais il ne sortit point

de Naples. Le Général Allemand fit de nouvelles menaces à Correa ; qui perſiſta à défendre le Fort S. Elme, & qui comme il étoit très-vieux, ſe fit aider par D. Pedre Niela ſon gendre, homme d'honneur & de courage. La fermeté de Correa obligea le Comte de Thaun de tourner ſes armes contre le Fort de Bayes ; le Général Vezel y marcha. D. Joſeph Pariente en étoit Gouverneur : il ſe défendit pendant quatre jours, au bout deſquels ayant été ſommé de ſe rendre, avec déclaration qu'on ne lui feroit aucun quartier s'il différoit davantage, il aſſembla un Conſeil de guerre, où il fut réſolu de capituler. La garniſon demeura priſonniere de guerre, ainſi que le Gouverneur, qui perſiſta dans la fidélité qu'il devoit au Roi. Le Château S. Elme continuoit cependant à ſe défendre avec vigueur ; mais les Allemans s'étant ſaiſis de Sainte Lucie & du bois de S. Martin, ce Fort ne pouvoit plus être ſecouru. On tint Conſeil de guerre ; & comme la Garniſon étoit déja impatiente de la durée du ſiege, & An. 1707.

An. 1707. déſiroit de prendre parti, tout le monde, excepté Correa & ſon gendre, fut d'avis de capituler. Le Gouverneur qui craignoit ſes propres ſoldats plus qu'il ne redoutoit les Ennemis, ſe rendit priſonnier de guerre ; tous ſes gens entrerent au ſervice des Ennemis, excepté Niela, & cinq Capitaines dont l'Hiſtoire doit conſerver les noms, Pratz, Landaëcio, Ayala, Aldaneo & Lezcano. Le Gouverneur fut inébranlable dans ſa fidélité ; il eut beaucoup à ſouffrir, & mourut enfin dans une bataille au ſervice du Roi, comme nous le dirons dans la ſuite.

Ainſi la Ville de Naples ſe vit entierement ſous l'obéiſſance de l'Archiduc. On lui envoya le Marquis de Rofrano pour lui annoncer cette nouvelle ; & le Colonel Thaun la porta à l'Empereur. Le Prince d'Avellino, Vicaire-Général du Roi Catholique dans quelques Provinces du Royaume, eut la perfidie de faire envelopper le Prince de Caſtillon à Caba par les gens mêmes du pays ; & celui-ci ſe rendit priſonnier de guerre à la perſuaſion de l'Evêque

du lieu, qui lui fit connoître le danger où il ſe trouvoit : preſque tous ſes gens prirent parti au ſervice de l'Archiduc, excepté quelques Officiers qui, à l'exemple de leur Chef, reſterent fideles au Roi. Le Duc d'Atri ſe retira à Peſcaire, où commandoit D. Eſtevan Billet, homme courageux & d'une fidélité reconnue. An. 1707.

En ce même tems la Ville de Naples fut couverte de cendres & de ténebres ſi épaiſſes, que les Impériaux en furent épouvantés ; & cette obſcurité dura ſi longtems, que le dernier jour de Juillet choiſi pour la proclamation ſolennelle de l'Archiduc, fut un des plus horribles. Le Mont Véſuve vomit des torrens de bitume enflammé, & l'on entendit des bruits épouvantables à plus de cent milles à la ronde. Il tomba du ciel des pierres enlevées par la violence du feu; ce qui fut ſuivi d'une pluie de couleur de ſang : depuis l'année 1631. le Véſuve n'avoit point paru ſi terrible & ſi furieux. On porta par la Ville les reliques de S. Janvier ; & le Comte de Marti-

An. 1707. nitz s'évanouit de frayeur en les adorant : cet accident étoit pour lui la plus affreuſe & la plus étrange nouveauté. Il demanda à être tranſporté hors de Naples ; mais l'Archevêque l'encouragea, en lui repréſentant que c'étoient des effets purement naturels, cauſés par des éruptions ordinaires. Pluſieurs perſonnes regarderent cet événement comme un mauvais augure, & comme un avant-coureur des châtimens qui devoient ſuivre ; les auteurs même de la conjuration en furent conſternés, ſurtout D. Manuel de Borda, D. Antoine Cruz, & D. Chriſtoval d'Ibarra, qui ce jour-là même prirent parti au ſervice des ennemis de leur Roi.

Le Comte de Wallis alla aſſiéger Peſcaire : cette Ville & Gaëte étoient tout ce qui reſtoit aux Impériaux à ſoumettre dans le Royaume de Naples ; tous les autres Gouverneurs avoient remis leurs places aux troupes Autrichiennes ſur une ſimple lettre. Jules-Céſar Santis ſuivi de quelques autres Napolitains, bloqua Peſcaire avec cent ſoixante Payſans : il ſe flattoit

d'emporter la place ſans être obligé d'ouvrir de tranchée ; mais le canon des remparts le déſabuſa aux dépens des plus hardis de ſa ſuite qui y périrent. Il jetta enſuite un pont de bateaux ſur la riviere, la paſſa, & ouvrit enfin la tranchée, qui le vingt-ſept Août étoit déja fort avancée. Il battoit la place avec huit piéces de canon. Le Duc d'Atri aſſembla un Conſeil de guerre, à l'iſſue duquel il fit ſa capitulation. Le Comte de Wallis en envoya les articles au Comte de Thaun ; & dans l'intervalle il y eut une ſuſpenſion d'armes. Le Général Allemand refuſoit d'accorder aux Aſſiégés les honneurs de la guerre ; & le Duc d'Atri étoit réſolu de ne pas ſe rendre s'il ne les obtenoit : ainſi les hoſtilités recommencerent. Les Allemans éleverent deux Forts de terre & de faſcines, qui ôtoient preſque aux Aſſiégés toute communication avec la mer ; ceux-ci cependant conſervoient encore une redoute dans l'Iſle de Caniſio, par où ils auroient pû recevoir du ſecours, s'il y avoit eu quelqu'un pour leur en envoyer. D. Eſtevan Billet fit une ſortie, dans la

An. 1707.

An. 1707.

quelle il montra beaucoup de valeur & d'expérience. Wallis irrité de cette audace attaqua l'Iſle pendant la nuit avec quatre-vingts barques, & s'en rendit maître après une vigoureuſe réſiſtance. Cet accident découragea les Aſſiégés : ils propoſerent une ſeconde fois de ſe rendre ; & l'on capitula enfin aux conditions propoſées par le Duc d'Atri : la Garniſon ſortit tambours battans, enſeignes déployées, & avec armes & bagages. D. Eſtevan Billet s'embarqua à Pouzol, ſans qu'aucun Officier de ſon Régiment eût penſé à l'abandonner : la plûpart de ceux qui avoient eu la lâcheté de déſerter, ne pouvoient cacher leur honte, en voyant la gloire que Billet s'étoit acquiſe par ſon courage & par ſa fidélité. On permit au Duc d'Atri d'aller à Aſcoli chercher ſa femme & ſes enfans ; & de-là il paſſa à Rome avec ſa famille, où il mourut depuis, toujours inébranlable dans ſon devoir, & dans la fidélité qu'il avoit jurée au Roi d'Eſpagne.

Il ne reſtoit plus que Gaëte, où le Marquis de Villena s'étoit renfer-

mé avec une garniſon de quinze cens hommes. Il fit raſer quelques maiſons, ainſi que l'Egliſe & le Couvent des Capucins, pour donner plus de capacité aux baſtions. Le Comte de Thaun s'approcha de Teſſa avec ſon armée : ſon deſſein étoit de traverſer la riviere ſur des troncs d'arbres, afin d'ôter aux Eſpagnols la liberté des fourages ; il la paſſa enſuite à Scabolio, & prit Mola que ceux-ci conſervoient encore. Le Cardinal Grimani fit paſſer un renfort à l'armée Impériale ; il conſiſtoit en un Régiment Napolitain, que D. Nicolas Caracioli venoit de lever, & qui n'étoit compoſé que de ſoldats ſans expérience, mais qui ſervoient toujours à faire nombre. Les Allemans penſoient à faire le ſiége de Gaëte : c'eſt pourquoi il jetterent un pont ſur le Garillan, où ils avoient fait entrer déja le Vaiſſeau du Corſaire Joſeph Fumo, parce que cette riviere eſt aſſez conſidérable pour que les barques puiſſent y entrer de la mer, quoique d'ailleurs elle ſoit aſſez étroite. Cette précaution n'étoit pas ſuffiſante pour interdire la mer aux Aſſiégés ; auſſi

An. 1707.

An. 1707. n'empêcha-t'elle pas le Marquis de Villena de tirer de Livourne & de Sicile une grande quantité de grains & d'autres proviſions. On ouvrit la tranchée le trente Août ; mais comme le terrein étoit ſablonneux, le canon de la Ville ruinoit facilement les travaux, & l'on étoit obligé de faire venir la terre de très-loin : ainſi la perfection de la parallele & l'établiſſement des batteries coûterent beaucoup de peine & de travail. Le trois Septembre le Comte de Thaun accorda une petite tréve, pour laiſſer ſortir de Gaëte ſur les Galeres de Sicile la Comteſſe d'Egmond épouſe du Duc de Biſacia, la Comteſſe de San-Eſtevan de Gormas & quelques autres Dames Eſpagnoles. Les galeres du Duc de Turſis abandonnerent auſſi le port ; & ce Duc fut chargé de la conduite de celles de Naples que commandoit D. Charles Grillo, Génois, qui s'y oppoſa fortement : il donna ſon avis par écrit, ſoutenant que ces Galeres devoient demeurer dans le port, pour les beſoins qui pourroient ſe préſenter ; mais le ſentiment du Duc de Turſis

prévalut, & toutes ſe réfugierent à Gênes. Tous deux ſuivirent conſtamment le parti du Roi Catholique, quoique le Duc eût tous ſes biens ſitués dans le Royaume de Naples, & que tous les revenus de Grillo fuſſent hypotéqués ſur les terres du Duc de Mondragon ſon frere. Le Duc de Turſis obtint depuis le Généralat des galeres de Naples, & Grillo le commandement de celles de Sicile. On battoit Gaëte avec trente ſix piéces de canon ; & le vingt-deux Septembre la brêche étoit déja pratiquable, quoique rude & eſcarpée. Le Comte de Thaun alla lui-même la reconnoître, & arracha de ſa main un pieu de la palliſſade : car les Aſſiégés l'avoient fortifiée aux endroits où elle étoit acceſſible, par des coupures & des chevaux de friſe. Déja la muraille étoit ouverte en trois endroits. La parallele n'avoit point été pouſſée juſqu'à la Ville : les approches n'étoient nullement régulieres ; & les Aſſiégés conſervoient encore le feu des flancs : ainſi il paroiſſoit impoſſible que les Aſſiégeans, contre les regles de la guerre, tentaſſent

An. 1707.

un assaut si périlleux.

An. 1707. Cette idée n'étoit pas sans fondement ; mais la Garnison eut tort de s'en prévaloir, pour se dispenser des attentions néceſſaires. Car le Comte de Thaun informé par les Déserteurs de la négligence des Espagnols, résolut de donner l'assaut, quoiqu'il fût hors de saison ; ce qu'il n'auroit pas osé tenter, s'il eût crû que la Garnison étoit sur ses gardes. D. Joseph Caro étoit Gouverneur de la Place : c'étoit un homme déja avancé en âge, & peu propre aux fatigues & à cette vigilance si néceſſaire dans un siége de cette importance. Les Impériaux profitant de tant de circonstances favorables que la fortune leur offroit, donnerent un assaut général un peu après midi le trente Septembre, dans le tems que les Officiers de la Place & le Marquis de Villena étoient à table ; en même tems les Ennemis attaquerent les portes, tant du côté de la terre que de celui de la mer. Quatorze hommes seulement gardoient la breche, qui fut aisément forcée à la premiere attaque. Quelques troupes accoururent ; mais com-

me on ne s'attendoit pas dans la place à une pareille nouveauté, le déſordre & la confuſion furent ſi grands, que les Allemans ſe ſaiſirent des portes, & ſe logerent ſur le haut de la brêche ſans y trouver de réſiſtance. On fit marcher vers la porte de la mer les Vallons deſtinés d'abord à défendre la brêche : tous les Chefs nierent d'avoir donné cet ordre ; mais enfin il fut donné, & le trouble devint ſi grand, qu'on avoit peine à défendre la Ville contre les Ennemis, qui commençoient déja à ſe rendre maîtres des baſtions. Le Prince de Cellamare & le Duc de Biſacia marcherent contre eux avec ce qu'ils avoient pû raſſembler ; mais les Impériaux formés ſur la place, faiſoient priſonniers tous ceux qui leur réſiſtoient : l'armée entiere étoit déja dans la Ville. Cellamare & Biſacia furent pris ; D. Joſeph Cara voulant défendre l'entrée de la porte de terre, perdit la vûe par la violence d'un baril de poudre qui ſauta, & fut de même arrêté priſonnier. Le Marquis de Villena ſe rendit à cheval à cette porte avec ce qui lui reſtoit de troupes : le choc y devint

An. 1707.

AD. 1707.

très-ſanglant ; mais il fut enfin obligé de ſe réfugier au Château, où il ſe défendit encore pendant quelques heures, au bout deſquelles il demanda à capituler. Mais on ne voulut écouter aucune propoſition ; & il fut forcé de ſe rendre priſonnier de guerre avec tous les Officiers qui l'avoient ſuivi. On le traita d'une maniere ſi dure & ſi barbare, que non-ſeulement elle excédoit toutes les regles de la guerre, mais même que le Comte de Thaun montroit en cela un acharnement indigne de ſon courage & de ſon rang. Il n'en agit pas plus honnêtement avec le Duc de Biſacia & les Princes de Cellamare & de Caſtillon ; ils furent tous conduits à Naples, où la plus vile populace ſe joua inſolemment du Viceroi, & lui prodigua les noms les plus capables d'ébranler tout autre eſprit moins ferme que celui du Marquis de Villena.

La perte de la Ville de Gaëte, que les Impériaux traiterent avec une exceſſive rigueur, entraîna celle de tout le reſte du Royaume de Naples. Les Miniſtres de la Cour d'Eſpa-

gne parurent ne s'en ſoucier que foiblement, ſur tout M. Amelot, qui ſeul pouvoit plus que tous les autres dans le Conſeil du Cabinet. Pluſieurs en rejettoient la faute ſur le Marquis de Villena, parce qu'il avoit fait rappeller ſept mille François, qui gardoient les places de cet Etat; mais il n'avoit eu cet excès de confiance qui parut hazardé, que pour plaire aux Napolitains, qui s'imaginoient que les François vouloient ſe rendre maîtres du Royaume, & que le Roi Philippe l'avoit cédé au Roi ſon aïeul. Ce faux bruit répandu avec art par les mécontens fit de tels progrès, qu'on fut obligé d'y avoir égard. Mais on eut tort de priver pour cela cet Etat de ſa ſeule défenſe; & lorſque le Marquis de Villena envoya D. Tibere Caraffa demander des ſecours au Roi de France, il n'en put obtenir : il n'en étoit même déja plus tems. Le Marquis de Bedmar Viceroi de Sicile refuſa auſſi de lui en donner, parce qu'il craignoit de dégarnir ſon Iſle; ce qui entraîneroit ſa perte, ſi les Impériaux s'emparoient

An. 1707.

An. 1707. de Naples. On blâma encore le Marquis de Villena d'avoir confié la garde du Château-Neuf & du Château de l'Œuf à des gens qu'il ſçavoit être mal intentionnés, & qui les rendirent lâchement & ſur le champ. Ainſi parce que la fortune n'aura pas été favorable aux meſures que l'on avoit priſes, le mauvais ſuccès empêche qu'on ouvre les yeux ſur les plus lourdes fautes, & ne laiſſe appercevoir que les plus légeres.

La perte du Royaume de Naples ne fit pas à Madrid autant d'impreſſion qu'elle auroit dû faire, parce qu'on y étoit encore dans la joie du gain de l'importante bataille d'Almanza, & que le Comte de Montenegre venoit de repouſſer avec courage un corps de troupes Portugaiſes commandées par le Comte de S. Jean. La nouvelle entrepriſe qu'elles firent ſur Salamanque, leur coûta cher; les Milices du pays ſoutenues des Régimens de Santiago, de Chaves & de Pabon, non-ſeulement les repouſſerent avec valeur, mais même les pourſuivirent, & en firent un grand carnage. Le Comte de S. Jean

ne put pas non plus continuer le ſiege d'Alcagnizas, parceque le Colonel Palominos le força de le lever. Les Portugais ſe retirerent à Ciudad-Rodrigo, dont la Garniſon incommodoit les frontieres voiſines de Caſtille; mais le Comte de Montenegre la contraignit de ſe renfermer dans la Ville : il préſenta même deux fois la bataille aux Portugais, ſans qu'ils oſaſſent l'accepter. Ainſi comme les affaires du continent de l'Eſpagne avoient pris une tournure plus favorable qu'on n'eſpéroit, la perte d'un Royaume en Italie parut d'une moindre importance. An. 1707.

La Cour & tous ceux qui ſuivoient en Eſpagne le parti du Roi, eurent un nouveau ſujet de joie, la Reine étant heureuſement accouchée d'un Prince le vingt-cinq Août à dix heures du matin. On lui donna au Baptême les noms de Louis-Ferdinand, tant pour honorer la mémoire des deux grands Rois qui les ont portés, que parce qu'il nacquit le jour de la fête de S. Louis Roi de France. On lui conféra le titre de Prince des Aſturies, affecté

aux fils-aînés des Rois Catholiques.
An. 1707. Avant qu'il vint au monde, on fit entrer ſuivant la coutume le Cardinal Porto-Carrero, le Nonce Zondadari, les Miniſtres étrangers & les Préſidens des Conſeils, afin qu'ils fuſſent autant qu'il ſeroit poſſible, & dans la forme la plus décente, témoins de la vérité de l'accouchement de la Reine : car les Ennemis publioient que ſa groſſeſſe étoit une feinte, pour affermir la ſucceſſion, & s'aſſurer le cœur & la fidélité des peuples. Ce Prince né en Caſtille vint ſans doute fort à propos, puiſque dans ſa perſonne les Eſpagnols reconnoiſſoient enfin un Prince de leur Nation pour légitime héritier de la Monarchie. Auſſi firent-ils depuis de nouveaux & de puiſſans efforts pour ſoutenir Philippe ſur le trône, parceque les droits du nouveau Prince des Aſturies étant inconteſtables, l'Eſpagne auroit eu en lui un ennemi éternel, ſi ſon pere eût perdu la Couronne.

Ces réflexions donnerent beaucoup d'inquiétude aux Princes ligués, principalement à la Maiſon

d'Autriche. On fit de grandes réjouiſſances dans tous les Etats du Roi Catholique ; on mit à cette occaſion les priſonniers en liberté, & l'on rappella les exilés. Du nombre des premiers furent le Duc de l'Infantade & le Comte de Lemos ; & parmi les ſeconds étoient les Comtes de Palma, de Pugnon-Roſtro & de Monterei. On accuſoit Palma & Pugnon-Roſtro d'avoir eu commerce avec les Ennemis pendant le ſéjour qu'ils avoient fait à Madrid ; & le Comte de Monterei, d'avoir demandé au Marquis de las-Minas des ſauve-gardes pour lui & pour le Bourg d'Alcovendas. Pluſieurs autres perſonnes titrées furent auſſi rappellées, ſans avoir cependant la permiſſion de venir à la Cour ; ce qu'on n'accorda pas non plus au Duc de l'Infantade. An. 1707.

Le Duc de Savoie qui par cet évenement ſe trouvoit en même tems aïeul des deux héritiers légitimes des Couronnes de France & d'Eſpagne, n'en perdoit pourtant rien de ſon ardeur pour la guerre. Il porta même cette année un coup à la

France ; qui auroit eu d'étranges
An. 1707. ſuites, ſi la fortune n'y eût oppoſé des obſtacles qui firent échouer ſon deſſein. Il aſſiégea Toulon avec une puiſſante armée & une flotte formidable. La lenteur de ſa marche donna le tems aux François de mettre cette place en état de défenſe ; & les forces que le Maréchal de Teſſé raſſembla enſuite en Provence, forcerent le Duc & le Prince Eugene de lever le ſiege. Leur retraite ne fut pas exempte de difficultés ; mais ces deux grands Capitaines en vinrent à leur honneur, & (15) ſe laverent en quelque ſorte de l'affront qu'ils venoient de recevoir devant Toulon, en s'emparant

(15) L'Auteur dit que pour diminuer la gloire que le Maréchal de Teſſé acquit à la défenſe de Toulon, ſes ennemis prétendoient que s'il eût voulu, il auroit pû empêcher le Duc de Savoie de ſortir de France ; & pluſieurs diſoient, ajoute-t'il, qu'il ne l'avoit laiſſé échapper, que pour faire ſa cour à la Ducheſſe de Bourgogne, dont il étoit premier Ecuyer : *y muchos agnadian, que eſto lo hiſo por complacer à la Duqueſa de Borgogna, de quien era Cavallerizo Mayor.*

de

de Suze. Mais la perte de cette place n'étoit rien en comparaiſon du danger auquel l'expédition de Provence, ſi elle eût réuſſi, auroit expoſé les affaires de Louis XIV. An. 1707.

La guerre étoit plus vive en Eſpagne. Le Duc d'Oſſone prit Moura en Portugal, & obligea huit cens priſonniers qu'il y fit de s'engager à ne point porter les armes de ſix mois. Le blocus d'Olivenza formé par le Marquis de Bai avoit fait perdre inutilement bien du tems : on étoit maître du pont, & la Province payoit des contributions ; mais on ne pouvoit faire le ſiége de la Place faute de magaſins : on réſolut donc d'entreprendre celui de Ciudad-Rodrigo, parce qu'il étoit plus facile de tirer des vivres des frontieres de Caſtille. On en fit venir de tous les environs ; & l'on tira l'artillerie de Badajoz, de Zamora & de Salamanque. On enrégimenta les Milices du Pays ; & après en avoir fait la revûe le quinze Septembre à Peral, la place fut inveſtie le vingt. En même tems D. Joſeph d'Armendariz alla ſe poſter vis-

An. 1707. à-vis d'Almeyda, pour empêcher qu'on ne secourût la place de ce côté-là : il arrêta en effet un convoi de vivres, que les Ennemis vouloient y introduire. Le vingt-deux on occupa les couvens de S. Dominique, de S. François & de Ste. Claire, & le vingt-quatre celui de la Ste. Trinité, qui étoit à quatre-vingts pas du chemin couvert. En même-tems on établit une batterie de douze piéces de canon. Les Assiégés n'avoient pû faire passer leur Cavalerie à Almeyda ; elle les embarrassoit. La garnison de S. Felix tenta de jetter du secours dans la place ; mais elle en fut empêchée par les Espagnols. La Castille fournissoit abondamment des vivres au camp, où le Comte d'Aguilar arriva le 30. On donna un assaut général le quatre Octobre : la brêche fut vivement disputée ; mais les Espagnols l'emporterent enfin, & reprirent Ciudad-Rodrigo. Plusieurs Gentilshommes de la premiere Noblesse de Salamanque servirent à ce siége en qualité de Volontaires ; entr'autres le Comte d'Ablitas (*a*). Le Marquis de

(*a*) *D. Joseph Henriquez.*

Bai marcha tout de ſuite au ſecours de Moura, dont les Anglois & les Portugais tenterent inutilement de faire le ſiége. Ainſi finit la guerre en Eſtramadure : elle dégénéra en courſes & en pillages, les troupes n'étant occupées de part & d'autre qu'à enlever des beſtiaux & à déſoler le pays, au grand préjudice des peuples de cette Province. An. 1707.

La guerre offroit des évenemens plus importans dans les Royaumes de Valence & d'Arragon déja ſoumis au Roi Catholique, excepté Dénia & Alicante. On ſupprima les *Fueros* & les privileges accordés par les Rois d'Arragon (16) ; & l'on déſarma tous les habitans de ces deux Royaumes. Le Chevalier d'Asfeld continuoit à gouverner les peuples de Valence avec tant de ſévérité, qu'il ſembloit qu'il n'y eût pas aſſez d'arbres dans toute la Province, pour

(16) Nous donnerons une idée de la conſtitution primitive du Royaume d'Arragon, pour faire connoître à quel point les Arragonois ont dû ſentir la perte de leurs privileges. Cette Piece ſe trouvera marquée I. à la fin de ces Mémoires.

An. 1707. pendre tous les malheureux qui désobéissoient le moins du monde à ses ordres : tous étoient traités comme rébelles. On publia à Valence & à Sarragosse la pragmatique de Castille, que l'on établit comme une loi uniforme & générale pour toute la Monarchie ; ce que les peuples de ces deux Royaumes accoutumés à jouir de privileges excessifs, regardoient comme plus cruel que la mort. On délibéra dans le Conseil du Cabinet, si l'on devoit abroger ces *Fueros* par une déclaration expresse, ou s'il ne seroit pas plus à propos de les laisser tomber par le non-usage à mesure que l'occasion s'en présenteroit, pour ne pas aigrir par l'éclat que feroit une pareille résolution devenue publique l'esprit des Catalans, qui se sacrifieroient mille fois pour le maintien de leurs privileges. Les Ducs de Médina-Sidonia & de Montellano, ainsi que le Comte de Frigiliana, étoient de ce dernier avis ; mais le sentiment contraire, & qui fut appuyé par Amelot, D. François Ronquillo & les Ducs de Véraguas & de S. Jean,

prévalut ; & l'Edit fut publié en des termes qui ne laiſſoient nulle eſpérance de retour. Pluſieurs Politiques regarderent cet acte comme déplacé, & comme pouvant préjudicier aux intérêts du Roi, parce que la crainte du châtiment étoit un motif de plus pour engager ce qui reſtoit de rébelles à perſiſter dans leur opiniâtreté. An. 1707.

Le Chevalier d'Asfeld marcha vers Denia, & fit le ſiége de cette place, autant que put le lui permettre l'inconvénient de n'être point maître de la mer, par où les rébelles de Barcelone faiſoient paſſer des vivres & des ſecours à la Ville & au Château. Il ouvrit avec quatre canons une petite brêche, & donna trois aſſauts, dans leſquels il fut toujours repouſſé après une perte aſſez conſidérable ; & comme il étoit ſur le point d'être aſſiégé lui-même par les Ennemis, il fut obligé de prendre honteuſement la fuite, laiſſant dans ſon camp ſon canon & ſes munitions.

Le Duc d'Orléans ayant réſolu d'aſſiéger Lérida, le Maréchal de Berwick revint de France pour le ſe-

An. 1707.

conder ; & dans la vûe de l'engager de plus en plus à le bien ſervir, ou plûtôt en récompenſe des ſervices qu'il en avoit déja reçûs, ſurtout à la bataille d'Almanza, le Roi Catholique le créa Duc de Liria & Grand d'Eſpagne. On établit à Fraga les magaſins néceſſaires pour ce ſiége. Le Prince de Darmſtadt, Gouverneur de Lérida, avoit ajouté quelques nouvelles fortifications aux anciennes : deux mille ſoldats compoſoient ſa garniſon, il ne manquoit ni de proviſions ni de munitions de guerre ; & quoique les habitans fuſſent en petit nombre, ils prirent les armes avec la même obſtination que le reſte des Catalans. L'armée du Roi Catholique ſe mit en marche le trente-un Août ſur trois colonnes, couverte ſur les aîles par la Cavalerie. On ſe ſaiſit du pont de Balaguier, on s'avança juſqu'à Belcayre & Yvars; & ayant gagné le col de Ferros, on campa à peu de diſtance des troupes de l'Archiduc. On auroit pû en venir aux mains, ſi les Ennemis avertis par leurs coureurs n'euſſent pas rétrogradé. Le Duc d'Orléans marcha

par ſa droite pour les joindre à Cerbera ; mais ils prirent le chemin de Ciudadilla, & la difficulté des chemins empêcha de les ſuivre. Les Eſpagnols & les François ayant ainſi perdu l'eſpérance d'en venir à une bataille, allerent camper ſous Lérida. Le Comte de Gallowai marcha juſqu'à Tarragas, pour leur donner de l'inquiétude ; mais comme il étoit inférieur en nombre, le Duc d'Orléans s'en mit peu en peine, & forma ſa ligne de circonvallation, dont la droite aboutiſſoit au Couvent de S. François, & dont la gauche étoit appuyée au Segre. On jetta un pont ſur cette riviere pour communiquer avec Balaguier ; & l'on en établit un ſecond d'une conſtruction ingénieuſe proche de Lérida : il étoit de bois, & fait de maniere qu'on pouvoit le démonter en un inſtant. Le Marquis de Legal ouvrit la tranchée le vingt-neuf Septembre ; & le trois Octobre le Marquis d'Avarei perfectionna les parallelles : on n'étoit alors qu'à quarante pas des murs de la place. La nuit du ſix la garniſon fit une vigoureuſe ſortie ſur la gauche du côté de

An. 1707.

An. 1707. la riviere; en même tems le bruit se répandit que les Assiégés s'étoient emparés du pont, & qu'ils le brûloient : la plus grande partie des troupes y courut, de sorte que l'on abandonna presque la véritable attaque pour secourir cet endroit ; mais tout se soutint également, & les tranchées ne furent point endommagées. On continua de battre le mur, qui n'étoit qu'une simple courtine sans fossé ; & la nuit du douze on donna l'assaut. Les Assiégés le soutinrent avec le plus grand courage ; mais le nombre l'emporta, & les Espagnols se logerent sur la brêche. Ils y furent attaqués une heure après ; ce qui ne les empêcha pas de se maintenir dans leur poste, où ils acheverent de s'établir. Ils éleverent une batterie contre l'intérieur de la place, que les habitans abandonnerent cette même nuit, ne laissant dans la Ville que les vieillards, les femmes & les enfans. La garnison se retira au Château, d'où le Prince de Darmstadt demanda grace pour la Ville, & pour les malheureux qu'on y avoit abandonnés : on les força tous, excepté

les Religieuſes, de ſe renfermer dans la Citadelle, afin que les vivres y fuſſent plus promptement conſommés. On accorda des ſauves-gardes aux Egliſes & aux Monaſteres, & l'on établit des batteries contre le Château. On avoit d'abord défendu le pillage ; mais la garniſon ayant fait quelques ſorties en trahiſon par les coins des rues qu'elle connoiſſoit, & ayant tué pluſieurs François & Eſpagnols, on permit de ſaccager la Ville. Cependant le bruit ſe répandit que Gallowai approchoit ; ce qui encouragea les Aſſiégés : le Duc d'Orléans de ſon côté envoya toute ſa Cavalerie garder le paſſage de la riviere, & continua de battre le Château. On attacha le mineur au baſtion de S. André ; & l'on mit le 25 le feu à la mine : le baſtion ſauta avec tous ceux qui le gardoient ; les François ſe logerent dans ſes ruines. Le Château étoit chaque jour plus reſſerré, & ſa principale tour étoit tombée ; malgré cela le Prince de Darmſtadt ſe défendoit toujours bravement, faiſant de fré- An. 1707.

An. 1707. quentes ſorties, élevant dans l'intérieur de la paliſſade de petits Forts de terre & de faſcines, & cherchant à ſe mettre à couvert par des coupures.

Le vingt-neuf on établit une nouvelle batterie proche de la porte Ste Hélene. Toute la reſſource des Aſſiégés étoit dans la ſaiſon pluvieuſe, qui ruinoit fréquemment les tranchées ; mais le Duc d'Orléans avoit réſolu de conſommer l'ouvrage à quelque prix que ce fût, & preſſoit le ſiége autant qu'il étoit poſſible, parce qu'il étoit informé que le Comte de Gallowai avoit fait un mouvement pour eſſayer de paſſer le Segre dans des barques, & qu'un grand nombre de Miquelets s'étoient poſtés entre le Cinca & la Noguera pour favoriſer ſa marche. Le Château donnoit inceſſamment avis de l'extrémité où il étoit réduit, par quantité de fuſées volantes & autres ſignaux ; mais il ne ſuffiſoit pas pour recevoir du ſecours que le Comte de Gallowai les eût apperçûs, parce que les troupes qu'il avoit portées en avant pour couvrir ſa marche, avoient été battues par Cérecéda qui les atta-

qua au dépourvû. Gallowai lui-même étant venu reconnoître le camp à la tête d'un parti Anglois, pour voir ſi une attaque imprévûe pourroit le forcer, avoit compris que la choſe étoit impoſſible; enſorte qu'il mit tous ſes ſoins à conſerver Tortoſe. On réſolut le ſept Novembre d'ouvrir une autre mine à la droite du Château, parce que les batteries ne faiſoient que très-peu d'effet contre ſa derniere enceinte, qui étoit ſi élevée, que les piéces n'étant pas dans leur juſte proportion, tomboient de leurs affuts, quoiqu'elles fuſſent affermies par des coins. On ne pouvoit les placer pour battre parfaitement en brêche à cauſe de l'inégalité du terrein; ainſi on étoit obligé de ſe repoſer ſur le mineur, dont le travail avançoit heureuſement. Le feu prit le dix à quelques barils de poudre dans le Château, par la négligence de ceux qui devoient y veiller; une courtine du mur du principal baſtion tomba, & pluſieurs piéces de canon avec elle. Le Duc d'Orléans fit avancer du monde, pour voir ſi cet accident pourroit favoriſer un aſſaut; mais on reconnut que An. 1707.

An. 1707. la brêche avoit encore beſoin d'être applanie. Sur ces entrefaites le Comte de Pinto, frere du Duc d'Oſſone, reçut un coup de fuſil dans la main. Le onze la mine ſe trouvant en état, on montra la meche aux Aſſiégés ; & il fut réſolu d'y mettre le feu ſur le ſoir, & de monter tout de ſuite à l'aſſaut. Le ſoleil étoit déja couché, lorſqu'à la ſollicitation de ſa garniſon, le Prince de Darmſtadt fit battre la chamade & demanda à capituler ; mais le Duc d'Orléans refuſa d'écouter aucune propoſition, à moins que les Ennemis ne livraſſent en même tems le Fort de la Garde ſitué ſur une hauteur à un mille de Lérida, & qui auroit exigé un nouveau ſiége. Le Prince fut quelques heures à ſe déterminer ; enfin il y conſentit, parce qu'il manquoit d'eau. La garniſon ſortit avec tous les honneurs de la guerre, & fut conduite à Barcelone. La priſe de Lérida conſterna toute la Catalogne.

Il n'y eut aucune action remarquable ſur le Rhin & ſur la Meuſe. Le Duc de Vendôme ſoutint dans les Pays-Bas une glorieuſe défenſive. Le

Maréchal de Villars força en Allemagne les lignes de Stoloffen, & étendit les contributions bien avant dans l'Empire. An. 1707.

L'Eſpagne déſolée & partagée entre tant de Nations avoit encore des pertes à faire dans la Méditerranée & en Italie, où elle poſſédoit les deux Iſles de Sicile & de Sardaigne. Le Marquis de los-Balbazès gouvernoit la premiere, où le Prince de S. Grégoire (*a*) ſon gendre commandoit les armes. Il ne laiſſa pas d'y avoir dans ce Royaume une eſpece de conjuration; mais elle fut étouffée à tems par le ſupplice de quatre Capitaines Eſpagnols. Cette trame conduite par des gens d'un état abject & qui n'avoient nulle autorité, fut facilement découverte à Rome par les Miniſtres de France & d'Eſpagne, parce que les Conjurés s'étoient adreſſés aux agens de l'Empereur dans cette Cour. On employa ſans crainte les châtimens, qui éteignirent le feu prêt à s'allumer. L'Iſle fut ainſi pacifiée; ce qui n'empêcha pas le mécontentement des peu- An. 1708.

(*a*) *D. François-Pio de Moura.*

An. 1708. ples, de voir que le Marquis de los-Balbazès avoit transféré sa résidence à Messine, à cause d'un soulevement des habitans de Palerme contre les François.

Cependant un secret incendie s'allumoit dans le Royaume de Sardaigne. Le Marquis de la Jamaïque (*a*) en étoit Viceroi. C'étoit un homme extrêmement adroit, ingénieux, rusé & intelligent, sçachant bien faire ses affaires, & qui aimoit à s'enrichir. Il n'y avoit que quelques mois qu'il avoit succédé au Marquis de Valero; & il ne tarda pas à pénétrer le génie & les plus secrettes inclinations des Sardes. C'est le témoignage que nous nous croyons obligés de lui rendre, contre le sentiment de ceux qui ont crû qu'il avoit été trompé par le Comte de Monte-Santo & le Marquis de Villazor. Il est certain qu'il fut d'abord instruit de leur mécontentement; mais il ne jugea pas à propos de le témoigner, & il ne crut pas être en état de leur faire tête, parcequ'il manquoit de troupes. Il en de-

(a) *D. Pedre de Portugal y Colomb.*

manda pluſieurs fois en France & en Eſpagne ; mais M. Amelot mépriſa le danger, parce qu'il ne faiſoit aucun cas de l'Iſle, prétendant qu'elle étoit inutile à la Monarchie, & qu'elle lui ſeroit à charge, ſi l'on étoit obligé d'y entretenir des troupes. Les Miniſtres Eſpagnols étoient d'un avis tout contraire dans le Conſeil du Roi ; mais comme on n'avoit d'autres ſoldats à y envoyer que ceux que la France fourniroit, Amelot étoit en ce point l'arbitre des réſolutions. Du reſte il manda au Marquis de la Jamaïque, que le Roi recevroit ſes excuſes, s'il perdoit l'Iſle faute de troupes : car le Marquis prévoyant le danger auquel il étoit expoſé, proteſtoit qu'il ne pouvoit la défendre ſans ce ſecours. Il ſe flatta pourtant de pouvoir par ſon habilleté & ſon adreſſe la conſerver du moins pendant ſa Vice-Royauté : c'eſt pourquoi il eſſaya de gagner le Comte de Monte-Santo, & de ſe l'attacher ; mais le Comte ne le cédoit pas au Viceroi dans l'art de feindre & de diſſimuler, & il ſe maintenoit dans les deux partis avec tant d'habilleté, que le ſuc- An. 1708.

An. 1708.

cès répondit enfin à ſes déſirs. Il montra pluſieurs fois au Marquis de Valero, & enſuite au Marquis de la Jamaïque, des lettres du Comte de Cifuentes ſon frere qui l'excitoit à la révolte; mais il ne les leur montroit pas toutes, & leur cachoit les plus importantes. Il s'acrifioit quelques émiſſaires, tandis qu'il en protégeoit d'autres; enſorte qu'il paſſoit pour un Sujet fidelle à Paris & à Madrid, pendant qu'on le regardoit à Barcelone comme un zélé ſerviteur de l'Archiduc. Il connoiſſoit tous ceux qui étoient de ſon parti, & ne ſe fioit à eux que bien à propos, perſuadé qu'il ne devoit compter que ſur ceux qui étoient dévoués à ſa Maiſon. Il ſe défioit beaucoup des partiſans du Roi Philippe; & quoi qu'il y eût parmi eux des perſonnes d'un grand crédit, il avoit l'art de l'exténuer aux yeux du Viceroi, auquel il vouloit perſuader que ſa Maiſon étoit la plus puiſſante de l'Iſle, & la ſeule qui pût défendre le Royaume qui étoit, diſoit-il, ſur le penchant de ſa ruine, par l'indifférence que la plus grande partie de la Nobleſſe avoit pour les intérêts du

Roi, & parce qu'il manquoit de troupes pour raſſurer les peuples de l'Iſle, qui étant accoutumés à vivre tranquilles depuis quatre ſiécles, auroient peine à contenir leurs craintes aux premieres menaces de guerre. An. 1708.

Le Comte de Cifuentes avoit dreſſé un projet pour la conquête de la Sardaigne, dans lequel il expoſoit l'utilité qui en reviendroit aux Alliés, par la ſituation, les ports & la fertilité de cette Iſle. Il fut approuvé à Vienne & à Barcelone, & ne fut pas déſapprouvé à Londres, pourvû que les Anglois ne fuſſent pas obligés de fournir des troupes de débarquement pour cette expédition, & qu'elle ne retint pas long-tems leurs forces navales. En attendant leur arrivée dans la Méditerranée, l'Archiduc ordonna au Comte de Cifuentes de cultiver les intellgences qu'il avoit ménagées en Sardaigne : car il ſe vantoit d'en avoir beaucoup, & aſſuroit que le Comte de Monte-Santo ſon frere ne lui manqueroit pas. Les premieres étincelles de la révolte ſe firent ſentir à la Gallura, où le Comte avoit envoyé quelques Moines Sardes qui ſe trouvoient à Barcelone, & qu'il

An. 1708. chargea de différentes lettres. Cinquante hommes passerent ensuite dans l'Isle de Corse, avec D. Gaspard Mogica & un certain Borras de Cagliari ; ce furent eux qui jetterent les premieres semences de la rébellion à Tempi, Capitale de la Gallura, la Province la plus puissante de l'Isle par sa situation, & par le génie guerrier de ses habitans : elle fait partie du Marquisat d'Orani possédé par le Duc d'Hijar. Quelques Nobles & plusieurs des principaux habitans de Tempi se mirent à la tête de la révolte ; & ils résolurent entr'eux de proclamer l'Archiduc le vingt Janvier dans cette Province, après avoir surpris la Tour de Longonsardo & Castel-Arragonese, qu'un nommé Lucas Manconi avoit promis de leur livrer. C'étoit un misérable, que la pauvreté portoit à recourir à des moyens si lâches pour s'enrichir.

Le Marquis de la Jamaïque apprit ce complot de la bouche même d'un des Conjurés, nommé D. Etienne Seraphino ; & il envoya le Comte de Monte-Santo pour appaiser ce feu naissant dont celui-ci étoit très-bien

inſtruit : car Manconi lui avoit fait tenir par ſon fils des lettres du Comte de Cifuentes, qu'il n'eut garde de faire voir au Viceroi, comme il lui montroit celles de moindre importance. Le Comte ſe rendit à la Gallura avec la qualité de Lieutenant du Viceroi; & l'on ne laiſſa pas d'être ſurpris qu'il eût fait choix pour une commiſſion ſi délicate d'un homme que l'on ſçavoit être mécontent du Gouvernement préſent ; mais le Marquis vouloit le gagner par cette marque de confiance, & il ſe trompa. Car le Comte ſe voyant le maître de conduire cette affaire ſuivant ſes vûes, retint les ſéditieux dans le Royaume, & ſe contenta de les faire comparoître juridiquement devant le Viceroi, ſous promeſſe de n'être point inquiétés ; on leur donna la Ville de Cagliari pour priſon. Ceux qui ne voulurent pas ſe fier à la parole du Comte, ſe ſauverent à Barcelone ; & il ſe vengea d'eux en détruiſant leurs maiſons & en confiſquant leurs biens, plûtôt pour les punir de leur peu de ſoumiſſion, que de leur crime. Cette apparence de châtiment appaiſa les troubles. An. 1708.

de la Gallura ; mais elle ne ſervit
An. 1708. qu'à couvrir la plaie qu'il auroit fallu guérir : car les rébelles que l'on retenoit dans l'Iſle, ne firent que remettre à une occaſion plus favorable le projet de faire éclatter leurs mauvais deſſeins ; & lorſqu'ils crurent qu'elle étoit arrivée, ils s'enfuirent de Cagliari, où ils étoit priſonniers ſur leur parole. On envoya alors par ordre du Roi à la Gallura avec la qualité de Lieutenant-Général du Viceroi, D. Vincent Bacallar, Gouverneur des Caps de Cagliari (17), qui gagna l'affection de la Province, & força les ſéditieux de ſe réfugier en Corſe; ceux qui reſterent n'étoient pas en état de donner la moindre inquiétude. Cette rébellion au reſte n'étoit pas capable de cauſer la perte du Royaume, parce que pour cela il falloit ſe rendre maître de Cagliari ; & quoique les ſéditieux euſſent des partiſans dans pluſieurs Villes, la Capitale donnoit la loi, & elle eſt éloignée

(17) C'eſt l'Auteur même de ces Mémoires, à qui le Roi Catholique donna depuis, comme on le verra, le titre de Marquis de S. Philippe.

de cinquante lieues de la Gallura, dont les habitans, la plûpart pauvres & ſans crédit, n'étoient pas en état de traverſer tant de pays. An. 1708.

En inſtruiſant le procès des coupables, D. Vincent Bacallar découvrit les fondemens de la révolte de Tempi, & trouva qu'elle avoit pris racine à Cagliari. C'eſt pourquoi il écrivit au Viceroi „ qu'il étoit très-„ important de faire ſortir ſur le „ champ du Royaume & d'envoyer „ en France le Marquis de Villazor, „ le Comte de Monte-Santo, le „ Marquis de la Guardie, le Mar-„ quis de Conquiſtas (*a*) & D. Gaſ-„ pard Carnicer Intendant du Do-„ maine Royal, afin que la flotte „ ennemie ne trouvât pas dans l'Iſle „ les partiſans ſur leſquels elle comp-„ toit; que quoi qu'il en reſtât d'au-„ tres, ils étoient moins accrédités, „ & ſeroint intimidés par le châti-„ ment de ceux-ci; qu'en même tems „ & à la même heure, il feroit arrêter „ & embarquer ſur les Vaiſſeaux les „ plutôt prêts quelques Nobles de

(a) *D. Michel de Cerbellon.*

An. 1708. „ Sasfari, d'Alguier, de Caſtel-Ar-
„ ragoneſe & de Tempi ; & que l'Iſ-
„ le étant ainſi purgée des partiſans
„ Autrichiens, n'auroit rien à ap-
„ préhender, à moins que la flotte n'a-
„ menât des troupes nombreuſes de
„ débarquement. " Le Marquis de la Jamaïque manqua de courage pour exécuter ce qu'on lui propoſoit alors, ou il penſa peut-être que ce coup d'autorité précipiteroit la perte de l'Iſle. Ainſi il n'égligea ces avis ; & voyant que la Cour perſiſtoit à lui refuſer des troupes, il réſolut de livrer Cagliari auſſi-tôt que la flotte paroîtroit, & de capituler pour obtenir ſa liberté. Ce parti qu'il prit ſecrettement l'attacha encore davantage au Comte de Monte-Santo ; & il écrivit ſi fortement au Roi en ſa faveur, que le Marquis de Villazor ſon beau-pere fut fait Grand d'Eſpagne. Mais cet honneur qu'il ſouhaitoit avec tant de paſſion ne le regagna point, & ne fit pas rentrer le Comte dans ſon devoir, parceque l'Archiduc leur en promettoit autant, ſi appuyant ſes intérêts, ils réuſſiſſoient par leur crédit à lui livrer la Sardaigne.

Les choſes étoient en cet état, lorſque le neuf d'Août la flotte Angloiſe commandée par l'Amiral Lake parut ſur les côtes de l'Iſle : elle conſiſtoit en quarante Vaiſſeaux de guerre & deux Balandres ; mais elle ne portoit qu'un Régiment nouvellement levé à Barcelone. Le Comte de Ciſuentes que l'Archiduc avoit nommé Viceroi de Sardaigne, étoit ſur la flotte ; & Lake avoit ordre de ne débarquer que le Régiment, & de tâcher de ſe rendre maître de Cagliari ſans mettre d'autres troupes à terre. Il lui étoit auſſi enjoint, au cas que les promeſſes du Comte de Ciſuentes fuſſent ſans ſolidité, de bombarder la Ville & de reprendre la route de Barcelone, après avoir envoyé le Comte priſonnier à Final ſur un Vaiſſeau, ainſi que D. François Pez & D. Jean Valentin, auteurs du premier ſoulevement de la Gallura, qui venoient avec lui. C'étoient eux qui avoient aſſuré, que leurs partiſans marcheroient au nombre de deux mille hommes armés pour faciliter le débarquement proche de Cagliari ; & ce fut ainſi que le Viceroi le manda

An. 1708.

An. 1708. à D. Vincent Bacallar, en lui apprenant que la flotte Angloiſe avoit paru. Auſſi-tôt celui-ci poſta ſes troupes de maniere, que non-ſeulement les Montagnards rébelles ne pouvoient ſortir de la Province, mais même qu'il leur étoit impoſſible de s'éloigner d'un rocher nommé Limbara, où ils s'étoient réfugiés. Ainſi il aſſura le Marquis de la Jamaïque qu'ils ne pourroient rien entreprendre contre la Capitale ; & il ajouta que quand même on perdroit cette Ville, ſi le Viceroi ſe retiroit à Sasfari avec la Nobleſſe qui voudroit le ſuivre, il n'y avoit point de doute qu'on ne fût encore en état de conſerver l'Iſle, parce qu'il avoit envoyé à Caſtel-Arragoneſe un homme affidé appellé D. Joſeph Deo, & que D. Michel Ruiz, Gentilhomme fidelle, veilleroit avec d'autant plus de ſoin ſur Alguier, qu'il étoit ennemi perſonnel de D. Alonze Bernard de Ceſpedes Gouverneur de la Place, qu'il penſoit à arrêter priſonnier, parce qu'il n'ignoroit pas ſes deſſeins.

La flotte Angloiſe parut le douze Août

Août dans la Baye de Cagliari entre les Caps de Carbonara & de Pulla, faiſant des efforts pour gagner le port, quoiqu'elle eût le vent contraire ; auſſi-tôt la Ville ſe remplit de trouble & de confuſion, ſans que perſonne ſongeât à la défenſe. Le Comte Mariani, Milanois, étoit Commiſſaire Général de l'Artillerie. Il ſe diſpoſoit à remplir les devoirs de ſa Charge ; mais au lieu de trouver les Canonniers ſur les remparts, il ne s'y en rencontra pas un ſeul, parce que comme ils dépendoient de D. Gaſpard Carnicer Directeur de la Monnoie pour lequel ils travailloient preſque tous, ils étoient inſtruits d'avance de la façon dont ils devoient ſe conduire dans l'occaſion. A l'égard des autres, le Marquis de la Guardie & le Comte de Monte-Santo les avoient gagnés par le moyen de quelques perſonnes attachées à leurs Maiſons : ainſi les remparts ſe trouverent ſans défenſeurs, au moment que la flotte ennemie étoit déja à la portée du canon. Cette négligence conſterna le Viceroi, & An. 1708.

An. 1708. prouva clairement la conjuration. Ce qu'il y avoit de plus considérable parmi la Noblesse accourut au Palais, entr'autres le Marquis de Villazor, le Comte de Monte-Santo, le Marquis de la Guardie, le Comte de S. Antoine Sicilien & plusieurs autres, dont les conseils tendoient plutôt à persuader au Viceroi de se rendre, qu'ils n'étoient disposés à le seconder dans la défense, dont ils lui exagéroient l'impossibilité. Au contraire le Comte de Montalvo & son fils aîné (*a*), le Comte de S. Laurent & ses fils, le Comte de S. George (*b*) & le Comte del Castillo (*c*) s'offrirent de la meilleure grace pour lui aider à repousser l'Ennemi. Ce dernier surtout plus vif que tous les autres, sollicitoit fortement le Viceroi de prendre un parti & de donner ses ordres; mais le Marquis de la Jamaïque qui n'étoit pas homme de guerre, s'embrouilloit dans ce qu'il commandoit; & quatre Compagnies d'Infanterie

(a) *D. Felix & D. Joseph Masonès.*
(b) *D. François Manca.*
(c) *D. Felix Nin.*

qui compoſoient toute la garniſon de la Place, ne lui obéiſſoient déja plus. Deux Capitaines, ſçavoir D. André Alberto Eſpagnol & D. Antoine Pereyra Portugais, entrerent ſecrettement dans la conjuration, & excitoient le peuple à ſe ſoulever pour faire ouvrir les portes, ſecondés de D. Antoine Diez Portugais, Sergent-Major de la Ville. On donna des ordres pour faire avancer la Cavalerie du pays; mais le Comte de Monte-Santo qui la commandoit, les révoqua, & elle lui obéit, voyant que ſon crédit & ſes deſſeins prenoient le deſſus. An. 1708.

L'Amiral Anglois fit tenir par une chaloupe une lettre au Viceroi & au Magiſtrat de la Ville: le contenu en étoit ſuccint & injurieux à la France; il demandoit avec menaces la reddition de Cagliari, dont il promettoit que l'Archiduc confirmeroit les privileges accordés juſqu'au regne de Charles II. incluſivement. Le Magiſtrat envoya cette lettre au Viceroi, en proteſtant de ſe conformer à ſes ordres, & offrant de ſe défendre; mais le Marquis de la Jamaïque pre-

An. 1708. noit déja avec le Comte de Monte-Santo des mesures pour capituler: D. Bernard Carignena, Archevêque de Cagliari, & le Comte de S. Antoine assistoient à cette délibération. L'Archevêque ne s'étoit pas déclaré ouvertement en faveur de la maison d'Autriche ; mais il n'avoit pas été fâché qu'on le crût à Barcelone partisan de l'Archiduc : il étoit véritablement indifférent pour l'un ou pour l'autre parti ; & ne cherchant qu'à jouir de son Archevêché, il vivoit bien avec tout le monde. Le Marquis de la Jamaïque ne demandoit que la liberté de se retirer en Espagne avec son équipage ; du reste il laissoit au Magistrat le soin de régler avec les Ennemis ce qui concernoit les intérêts de la Ville, & ajoutoit qu'on devoit permettre de sortir du Royaume à tous ceux qui le désireroient ; c'est ce qu'il déclara de bouche au Comte de Monte-Santo, en le chargeant d'obtenir ces conditions de l'Amiral. Le Comte ne s'oublia pas dans cette conjoncture; & pour vendre plus chérement ce service à l'Archiduc, il n'eut garde de faire envisager à l'Amiral la reddition de l'Isle comme

une choſe ſi prochaine & ſi facile. Le Viceroi avoit demandé vingt-quatre heures pour faire réponſe : ainſi Monte-Santo cacha le pouvoir qu'il avoit de lui pour conclure ; & afin que la choſe parût plus difficile, il conſeilla à l'Amiral Anglois de bombarder la Ville cette nuit-là-même, ſans attendre la réponſe du Viceroi. Quelques autres prétendirent que ce conſeil donné par le Comte étoit une ſuite de ce qui avoit été arrêté dans une aſſemblée tenue chez l'Archevêque, où ſe trouverent François Eſgrechio chef du Magiſtrat, D. Gaſpard Carnicer & le Comte de S. Antoine, & où il fut réſolu de ſe ſervir de cet expédient pour ſauver l'honneur de la Ville, afin qu'il ne parût pas qu'elle eût capitulé ſans être attaquée. Ce furent eux qui conſeillerent de faire le débarquement proche de la hauteur de S. Elie ; & ils promirent que les habitans du Fauxbourg de la Marine ouvriroient la porte de la Ville-Neuve, afin que les Ennemis s'en ſaiſiſſent, ce qui rendroit la défenſe impoſſible. La Ville demandoit ſeulement la conſervation An. 1708.

An. 1708. de ſes Priviléges, & ſix mois de tems à ceux qui voudroient ſortir du Royaume, conſentant à ce que leurs biens fuſſent confiſqués, s'ils ſe retiroient dans les Etats du Roi Catholique. On choiſit pour porter ces propoſitions à l'Amiral Lake D. Jérôme de S. Juſt, à cauſe de ſon intime liaiſon avec la maiſon de Villazor: il ſe rendit pour ce ſujet à bord de l'Amiral; & comme le Comte de Monte-Santo le regardoit comme un homme ſûr, il ſe ſervit de lui pour inſtruire le Comte de Cifuentes des offres du Viceroi: car telle étoit la fineſſe de ſa politique, qu'il voulut paroître fidele juſqu'à la derniere extrémité. Le peuple croyoit que la capitulation étoit déja réglée, & dormoit tranquillement, lorſqu'à quatre heures de nuit, il ſe réveilla avec épouvante au bruit de quelques grenades Royales que Lake fit jetter ſur la Ville, & qui y cauſerent quelque dégât. La confuſion ſe mit parmi les habitans peu accoutumés à ſemblables dangers; & la Nobleſſe abandonnant ſes maiſons, ſortit en troupe par la porte que l'on appelle *du bon chemin*. Tous, excepté D. Joſeph Maſonès &

le Comte del Caſtillo, abandonnerent le Marquis de la Jamaïque, qui s'étoit retiré dans les dehors de la place, en un endroit nommé le Baſtion du vent. Le Régiment Anglois débarqua au lieu qu'on avoit marqué : on ouvrit la porte de la Ville-Neuve ; quelques autres ſéditieux ouvrirent celle du Môle, & livrerent le Fort qui la défendoit. An. 1708.

Tout cela arriva le treize Août avant le jour. Le Viceroi n'avoit pas encore capitulé dans les formes, que la Ville & la Citadelle étoient déja au pouvoir des Ennemis, les ſoldats qui gardoient les portes de la derniere enceinte, les leur ayant ouvertes ; & Lake promit de remplir les conditions qui avoient été propoſées, quoiqu'il n'y eût point de capitulation ſignée. Les rébelles arrêterent enſuite le Viceroi dans le Palais même, parce que le bruit courut qu'il vouloit ſe ſauver par le chemin d'Aritzo, pour aller joindre D. Vincent Bacallar, comme le Comte del Caſtillo l'en preſſa vivement, en lui remettant les lettres de ce Gouverneur ; mais le Marquis de la Jamaïque jugeant que

An. 1708.

ſans troupes il lui ſeroit impoſſible de ſe maintenir en quelque endroit que ce fût, il ſe rendit à Lake, qui l'envoya à Alicante ſur un Vaiſſeau de guerre. Il traita de même tous ceux qui voulurent ſortir de l'Iſle : le nombre en étoit petit ; il ſe réduiſoit au Comte del Caſtillo, à D. Joſeph Maſonès & à deux Capitaines d'Infanterie. D. Antoine de Navas, Eſpagnol, fut le ſeul homme de robe qui ſuivit cet exemple ; les autres exercerent leurs emplois ſous le Comte de Ciſuentes, qui prêta tout de ſuite le ſerment de Viceroi. La diſtribution des récompenſes qui ſe fit auſſi-tôt après, fit connoître ceux qui avoient été les plus infideles au Roi ; le Marquis de Villazor obtint les honneurs de la Grandeſſe, on donna au Marquis de la Guardie le gouvernement des Caps de Caller & de la Gallura, le Marquis de las-Conquiſtas fut confirmé dans ſa Charge de Procurateur Royal, D. Gaſpard Carnicer fut fait Conſeiller d'Arragon ; & l'on créa des titres pour D. François Pez & D. Jean Valentin.

Le Comte de Ciſuentes expédia des lettres circulaires dans toute l'Iſle, qui ſe ſoumit ſans réſiſtance. D. Alonſe Bernard Gouverneur d'Alguierli-vra ſa place ; & parce que D. Michel & D. Antoine Ruiz voulurent s'y oppoſer, on les arrêta, & on les envoya chargés de chaînes à Cagliari. Caſtel-Arragoneſe ſe ſouleva ; le Gouverneur que D. Vincent Bacallar y avoit établi, fut obligé de ſe ſauver. D. Vincent ayant appris cette nouvelle, & que tout le Royaume, excepté le lieu où il ſe trouvoit, obéiſſoit déja à l'Archiduc, quitta la Gallura, & s'embarqua ſecrettement à Porto-Torre, d'où il paſſa à S. Boniface, & de-là à Madrid, où le Roi en récompenſe de ſa fidélité l'honora du titre de Marquis de S. Philippe. On donna pour la même raiſon la Charge de Gentilhomme de la chambre au Comte del Caſtillo ; & D. Joſeph Maſonès eut le titre de Marquis de l'Iſla-Roſa. Ce fut ainſi que ſans hoſtilités & ſans tirer l'épée, l'Amiral Lake avec deux lettres ſeulement, conquit le Royaume de Sardaigne, tandis que pour le conſerver il n'en auroit coûté An. 1708.

An. 1708.

que de fermer les portes de Cagliari. Mais comme il n'y avoit point de troupes dans l'Iſle, le peuple fut le maître d'écouter les ſuggeſtions de ceux, qui par des vûes particulieres, & pouſſés par leur ambition, déſiroient de changer de Souverain.

Après avoir laiſſé à Cagliari le nouveau Régiment de Clariana, la flotte Angloiſe prit la route de Sicile, pour voir ſi cette Iſle ſe ſoumettroit avec la même facilité; mais elle fut bientôt détrompée, ce qui fit beaucoup d'honneur au Marquis de los-Balbazès & au Prince de S. Grégoire. Lake prit donc la route d'Eſpagne, & entreprit en paſſant de s'emparer de Minorque, & du Fort S. Philippe qui défend le Port Mahon, l'un des plus grands & des plus ſûrs de la Méditerranée. D. Diegue d'Avila en étoit Gouverneur, & avoit ſuccédé dans ce poſte à D. Jérôme de Nueros, dont M. Amelot & D. François Ronquillo s'étoient injuſtement défiés; ce qui l'avoit fait rappeller à Madrid. Cinq cens François & deux cens Eſpagnols compoſoient la garniſon de ce Fort. La flotte ne

portoit aucunes troupes ; mais on arma deux mille matelots, & on les mit à terre dans l'Iſle. Ils ſe ſaiſirent de la Citadelle, & marcherent tout de ſuite contre le Fort, où ils feignirent d'ouvrir la tranchée ; & comme l'Amiral faiſoit débarquer le plus de monde qu'il lui étoit poſſible, même juſqu'aux pilotes, la peur perſuada à ceux qui défendoient la place, qu'elle étoit aſſiégée par une armée entiere : ainſi ſans attendre d'autres hoſtilités que les impreſſions d'une terreur panique, les François preſſerent le Gouverneur de capituler. D'Avila y conſentit lâchement, & livra le Fort, dont la garniſon fut conduite à Carthagene. On caſſa le Régiment François, & le Colonel qui le commandoit fut dégradé ? D'Avila fut arrêté, & accuſé de s'être rendu ſans raiſon : il reconnut ſa faute ; & de déſeſpoir s'étant précipité d'un balcon de la Tour où il étoit renfermé, il ſe mit en piéces. C'eſt ainſi que cet homme ſe punit lui-même de ſa lâcheté. Quelques inſtances que pût faire l'Archiduc, les Anglois ne voulurent jamais ſe deſſaiſir de cette petite Iſle, Port-

An. 1708.

An. 1708. Mahon leur paroiſſant néceſſaire pour aſſûrer leur commerce au Levant & dans la Méditerranée. L'Empereur en porta ſes plaintes à Londres ; mais il ne fut point écouté, & on lui répondit par les pactes mêmes de la grande alliance, où il avoit été ſtipulé que les Ports reſteroient en ſequeſtre entre les mains des Anglois : enfin ils ſe montrerent ſi réſolus à ne pas relâcher Port-Mahon, que la Maiſon d'Autriche ceſſa de les en preſſer. Ainſi les deux petites Iſles de Mayorque & de Minorque ſe virent ſoumiſes à deux différens Souverains. Il eſt certain que la Reine Anne n'étoit pas peu intéreſſée à préſenter à ſes Sujets des objets d'utilité dans la continuation de la guerre, pour les déterminer à en ſupporter les frais exceſſifs, & à faire de nouveaux efforts. Ils étoient néceſſaires pour ſoutenir l'entrepriſe que l'on avoit faite, & pour rétablir l'armée de Catalogne, que la bataille d'Almanza avoit détruite. On en attribuoit la faute à Londres au Comte de Gallowai, qui s'en excuſoit ſur les ordres du Marquis de las-Minas, auquel l'Ar-

chiduc avoit remis le commandement de l'armée. Cependant il ne put pour- An. 1708.
lors ſe juſtifier entierement dans l'eſprit de la Reine, quoi qu'il ne perdît pas abſolument ſes bonnes graces. On nomma pour lui ſuccéder le Comte de Stanhop, auquel on donna de plus le caractere d'Envoyé extraordinaire auprès de l'Archiduc. On aſſembla de nouvelles troupes deſtinées à paſſer en Catalogne. Le parti oppoſé à la Cour murmuroit de ces dépenſes prodigieuſes, qui lui paroiſſoient déplacées en un tems où le Royaume même étoit menacé d'une invaſion. Car la France préparoit alors à Dunkerque une flotte de vingt-ſix Vaiſſeaux de ligne & de dix frégates, qui devoit tranſporter le Prétendant en Ecoſſe. Elle mit en effet à la voile ſous la conduite du Comte de Fourbin; mais elle ne put exécuter le débarquement projetté, & rentra dans le port d'où elle étoit partie.

Les progrès des armes du Roi Philippe en Catalogne avoient fait douter à Vienne, ſi l'on enverroit en Eſpagne la Princeſſe de Brunſwich, que l'Empereur avoit épouſée en

An. 1708. vertu d'une procuration de l'Archiduc : on s'y détermina enfin pour satisfaire l'impatience de Charles. Cette Princeſſe traverſa l'Italie, ſans vouloir accepter les honneurs que les Républiques de Veniſe & de Gênes offroient de lui rendre, à cauſe de la difficulté qu'elles firent de la traiter comme Reine d'Eſpagne ; elle s'embarqua ſur la flotte Angloiſe, qui la tranſporta à Barcelone, où elle arriva le deux Août.

Oran ne pouvant ſoutenir plus long-tems les incommodités d'un long ſiége, auxquelles ſe joignoit la diſette de vivres & de munitions, fut obligé de ſe rendre aux Africains. Mais l'éloignement fit mépriſer cette perte, qui étoit dans le fond plus conſidérable que les François ne vouloient le faire croire à la Cour de Madrid, où la diſcorde ſembloit avoir fixé ſon ſéjour. Le Duc d'Orléans ne contribuoit pas peu à l'y entretenir, en ſe déclarant ennemi de la Princeſſe des Urſins qu'il vouloit faire chaſſer de nouveau du Palais ; mais comme il ne pouvoit la priver des bonnes graces de la Rei-

ne, ſes efforts étoient inutiles, quoi- An. 1708.
qu'il ſe fût réuni pour cela avec les ennemis de la Princeſſe, dont le nombre n'étoit pas petit. Madame, mere de ce Prince, travailloit au même deſſein à Verſailles, appuyée du Dauphin & de Madame de Maintenon, qui fatigués d'entendre les Eſpagnols ſe plaindre ſans ceſſe de la Princeſſe, étoient d'avis de contenter le Duc. Cependant Louis XIV. ne put ſe réſoudre à la rappeller, pour ne point affliger la Reine, & n'en croyoit que M. Amelot, qui dans ſes lettres rendoit des témoignages favorables à la Princeſſe. Cet Ambaſſadeur s'étoit étroitement lié avec elle pour réſiſter au pouvoir du Duc d'Orléans, qui ſe voyant le maître de toutes les forces de l'Etat, prétendoit régler le Gouvernement à ſa fantaiſie, quoique le Roi ne pût ſouffrir qu'il ſe melât d'autres affaires que de celles de la guerre. Le Duc vouloit la faire à ſa maniere, & ſe voyoit ſans ceſſe traverſé par Amelot, les ſecours de vivres & de munitions, ſans leſquels les plus beaux projets deviennent inutiles, dépendant uniquement

An. 1708. de la Princeſſe & de ce Miniſtre. Cette diviſion auroit été capable de perdre l'Eſpagne, ſi une providence cachée ne l'eût ſoutenue : car tous ſembloient travailler à ſa ruine. Le Duc d'Orléans avoit mis dans ſes intérêts pluſieurs Grands, entr'autres les Ducs de Montalto & de Montellano, le Marquis de Mancera, & quelques autres qui n'étoient pas favorables à la Princeſſe. Ceux-ci ne cherchoient que l'intérêt du Roi, au lieu que le Duc d'Orléans fut ſoupçonné de lui préférer des vûes particulieres, ſemblable en cela à la plûpart des hommes, qui veulent que l'on croye qu'ils ſervent les Princes, en ne travaillant que pour eux-mêmes. C'eſt un malheur commun à la plûpart des Souverains, & dont le contre-coup retombe toujours ſur les Sujets.

Le Chevalier d'Asfeld commandoit toujours dans le Royaume de Valence : le Maréchal de Berwick étoit en France à la tête de l'armée du Dauphiné ; & après avoir éloigné ce Général, dont la préſence & les avis le gênoient, le Duc d'Orléans étoit reſté ſeul arbitre de la guerre

en Eſpagne. L'armée s'aſſembla à Torrente qui n'eſt pas fort éloigné de Fraga, & l'on en détacha une partie avec le Comte d'Eſtain, pour aller du côté de Caſtillon de Farfagna ſe joindre au Duc de Noailles, dont le deſſein étoit d'aller camper à Urgel. On fit occuper les poſtes importans dans les montagnes, & l'on poſta les Régimens des Aſturies & de Pampelune à Benabarre, afin d'être maîtres du pont & de la vallée de Venaſque. L'Archiduc avoit fait venir le Comte de Staremberg pour commander ſon armée : car Stanhop n'étoit encore alors regardé que comme chef des troupes de Catalogne depuis la mort du Comte de Noyelles, qu'on crut avoir été empoiſonné, & que l'Archiduc ſoupçonnoit d'avoir été gagné par l'or des Francois. An. 1708.

Les Allemans avoient tiré au travers de la plaine de Tarragone une ligne bien retranchée ; & l'armée Autrichienne ne paroiſſoit point encore, quoique la ſaiſon fût fort avancée, & que les troupes du Roi Catholique fuſſent en campagne depuis le dix du mois de Mai. Elle ne fit même au-

An. 1708. cun mouvement, malgré le bruit qui ſe répandit, que le Duc d'Orléans avoit réſolu le ſiége de Tortoſe, & qu'il ſe préparoit à paſſer l'Ebre, en jettant un pont à Flex; ce qui ne put s'exécuter, à cauſe du peu de ſolidité du terrein qui étoit fort maréca-geux: ainſi l'on en conſtruiſit un de batteaux à Mora. On poſta douze Bataillons de l'autre côté de la riviere, & l'on rappella de Valence le Chevalier d'Asfeld avec ſes troupes, ainſi que le détachement du Comte d'Arenes. Staremberg arriva à Barcelone le vingt-ſept Mai; il alla camper à Mont-Blanc: le Duc d'Orléans s'avança juſqu'à Gineſtar, & le Duc de Noailles au Ter; mais il ne put ſe ſaiſir du pont que le Prince de Darmſtadt défendoit. La flotte de Lake ne portoit aucunes Troupes de débarquement; la Reine Anne en avoit beſoin pour défendre ſon propre Etat: ainſi l'Archiduc n'avoit que dix mille hommes, & ſe voyoit attaqué de front par les Eſpagnols, tandis que les François le preſſoient en flanc vers Girone.

De Gineſtar on détacha D. Fran-

çois Caëtano avec huit cens chevaux & deux mille Fantaſſins pour aller ſe ſaiſir de Falſet, où il y avoit neuf cens Allemans & cinq cens chevaux de garniſon. Ils ſortirent au devant de Caëtano, & il ſe donna un petit combat, dans lequel la Cavalerie Allemande prit d'abord la fuite, ſans oſer en venir aux mains : à l'égard de l'Infanterie, elle combattit avec vigueur pendant une heure ; mais elle fut enfin miſe en déroute par les Eſpagnols, qui firent grand nombre de priſonniers, & s'emparerent de Falſet. D. Manuel Sello, le Comte de Glimes, Cereceda, ainſi que les Marquis de Lambert & de Sandricourt ſe diſtinguerent à cette action. On fit partir D Joſeph Vallejo pour aller reconnoître Tortoſe; ce qu'il exécuta exactement: il revint au Camp avec une grande quantité de bétail, qu'il avoit enlevé aux Ennemis. La plus grande difficulté que préſentoit le ſiége de Tortoſe, conſiſtoit à arriver devant la Place, l'embarras des chemins ne laiſſant au vaincu nulle eſpérance de retraite. Il falloit conduire l'Artillerie par des terreins rudes & eſcarpés,

An. 1708.

An. 1708. ainſi que les munitions & les vivres ; dont on étoit obligé de ſe fournir pour un tems indéterminé, parce que la Place étoit bien fortifiée, & préparée à ſoutenir le ſiége depuis la bataille d'Almanza. Dix mille Catalans s'étoient ſaiſis de tous les défilés, genre de guerre qui convenoit parfaitement à cette Nation accoutumée à courir les bois, à marcher pieds nuds, ou à franchir les précipices avec de ſimples ſouliers de corde. Ces difficultés ne rebuterent point le Duc d'Orléans, quoique l'armée déſapprouvât l'entrepriſe. La plus grande partie des troupes marcha le dix Juin vers Bitem, commandée par le Marquis d'Avarei ; le reſte ſous la conduite du Marquis de Geoffreville dépaſſa Tortoſe, & traverſa l'Ebre, afin de former le blocus de la Ville. Un autre détachement qui avoit fait un mouvement parallelle à celui du Marquis de Geoffreville, laiſſant la riviere ſur la gauche, s'approcha davantage de la place, & jetta un pont ſur l'Ebre. Les Catalans voulurent s'oppoſer à ces différentes marches ; mais ils n'y réuſ-

ſirent point, parce qu'ils ne ſçavoient ni diſputer les paſſages, ni combattre ſur des files : ils faiſoient quelques décharges par pelotons, & ſe ſauvoient auſſi-tôt après ; cent Grenadiers faiſoient tourner le dos à mille de ces bandits. Le Duc d'Orléans ſuivoit avec le reſte des troupes; & le douze Juin, l'armée avoit déja ſa droite étendue juſqu'au chemin qui mene à Tarragonne : ſa gauche ſe prolongeoit vers le pont. Les Eſpagnols ſe ſaiſirent ſans obſtacle de tous les poſtes, dont le bois déroboit la vûe à la Ville ; & leur Cavalerie faiſoit des courſes juſqu'à la mer, pour empêcher l'approche des ſecours, que dix Vaiſſeaux de guerre Anglois cherchoient à jetter dans la place. An. 1708.

Le Comte de Staremberg campoit avec ſon armée dans la plaine de Tarragone : il avoit avec lui grand nombre de ces Catalans qu'on nomme Fuſiliers de montagne, qui ne ſervoient qu'à conſommer les vivres. Les François s'emparerent du Couvent des Capucins de Tortoſe, & ſe ſaiſirent des magaſins que les Ennemis y avoient établis. Le Chevalier d'Aſ-

An. 1708.

feld fit descendre l'artillerie sur l'Ebre dans des batteaux ; & pour conserver la communication avec les troupes qu'il commandoit, le Duc d'Orléans ordonna la construction d'un autre pont, qui fut achevé le vingt du mois. Cette nuit-là même on ouvrit la tranchée : on tira une parallelle qui embrassoit le Couvent des Carmelites ; & l'on feignit de se disposer à un assaut, pour empêcher les Ennemis de s'y opposer. Les François perfectionnerent la parallelle malgré le grand feu des remparts, & établirent deux batteries de canon & une de mortiers : on voulut ensuite les augmenter ; ce qui coûta bien du sang : Montchamp, François & Major Général de l'armée, Officier d'un grand courage, fut tué à cette action. Une bombe mit le feu au Couvent des Carmelites, qui étoit le côté de la place le mieux fortifié ; le feu dura trois heures & consuma tout l'édifice. Les Assiégés firent cette même nuit une sortie sur les deux extrémités de la parallelle ; l'action fut vive & sanglante : les Ennemis pousserent jusqu'aux batteries, qui

furent défendues avec valeur par les Régimens de Barois, des Gardes, du vieux Rouſſillon & de Milan ; on prit quelques ſoldats du Régiment de la Reine Anne, & l'on en tua pluſieurs : la perte fut égale du côté des Aſſiégeans. Un de ces jours, un ſoldat Eſpagnol qui jouoit avec quelques-uns de ſes camarades, achevant de proférer un blaſphême, une bombe lui emporta la tête, pour ſervir d'exemple aux autres (18). An. 1708.

La nuit du trente, le Duc d'Havré Lieutenant-Général, le Duc de Sarno Maréchal de Camp, & le Marquis de Lambert Brigadier commandant la tranchée, on fit une autre ſortie de la place. Le combat ne dura pas ; mais il fut meurtrier : les Aſſiégés ne dérangerent rien dans les travaux, & furent obligés de ſe retirer avec perte. Cette même nuit le Comte de Staremberg porta ſon camp de Valo à Reus, pour donner

(18) *En uno de eſtos dias, acabardo de decir una blasfemia un Soldado Eſpagnol, que jugaba con otros, una bomba la quitò la cabeza, con eſcarmiento de los demas.*

An. 1708. de l'inquiétude aux Assiégeans ; ce qui ne les empêcha pas de continuer le siége, quoi qu'avec beaucoup de peine & de tems, à cause de la difficulté du terrein qui étoit plein de rochers, dont le nombre augmentoit à mesure qu'on approchoit de la place. Il falloit apporter la terre d'assez loin ; ce qui rendoit les approches & surtout les sapes très-sanglantes. La nuit du premier Juillet fut si meurtriere, que les soldats ne vouloient plus travailler ; ensorte que les Officiers prirent eux-mêmes la pioche avec un courage digne d'admiration : plusieurs y furent tués ; mais ils perfectionnerent l'ouvrage cette nuit-là même. Le Duc d'Orléans visita plusieurs fois les travaux, sans avoir égard aux prieres des siens, que l'excès de valeur de ce Prince allarmoit. Les approches avançoient lentement, parce qu'on manquoit de gros canon : on l'amenoit par eau de Miravet ; c'est pourquoi on détacha le Marquis de Geoffreville avec six cens hommes, afin de nétoyer les chemins que les Catalans infestoient. Cérécéda fut aussi envoyé au secours de l'Hospitalet ;

pitalet, où il arriva aſſez à tems pour dégager D. François Areciaga, qui avec trente hommes ſeulement ſe maintint dans ce poſte contre quatre-cens ſoixante Catalans, qui ne purent jamais le forcer. Déja l'on battoit en brêche le baſtion de la droite, les feux des flancs & la courtine ; mais le ravage que cauſoient les bombes étoit ce qui donnoit le plus de frayeur aux habitans. La nuit du ſix Juillet, des fuſées parties de la places inſtruiſirent Staremberg de l'extrémité où elle étoit réduite : ces ſignaux redoublerent les eſpérances des Aſſiégeans. Comme les tranchées étoient ſoutenues de pieux & de faſcines, une étincelle partie de la mêche d'un canon y mit facilement le feu ; & l'incendie ſe communiqua ſi rapidement à cauſe de l'aridité du bois, que comme on étoit loin de l'eau, toutes les approches couroient riſque d'être conſumées, ſi le Régiment de Normandie mépriſant le danger n'eût pas éteint les flammes après une perte & un dégât aſſez conſidérable. An. 1708.

On attaqua le chemin couvert le

An. 1708.

neuf Juillet. Le combat fut sanglant, à cause des feux d'artifice de poix & de bitume qu'on faisoit pleuvoir du haut des remparts, d'où l'on jettoit aussi des pierres & des grenades en quantité ; mais rien n'arrêtoit les Espagnols, & ils en vinrent aux bayonnettes. D. Antoine de Villaroel conduisit cette action avec beaucoup d'habileté & de valeur, que l'opiniâtreté de la défense fit paroître avec encore plus d'éclat : la terre étoit jonchée de morts. Le Duc d'Orléans voyant que ses troupes n'avançoient point depuis une heure, leur mena lui-même des secours avec beaucoup d'intrépidité. Ce renfort décida de la victoire, & les Assiégeans se logerent dans le chemin couvert ; mais ils n'y étoient pas en sûreté, le feu des Ennemis ne leur permettant pas de perfectionner le logement, qu'ils attaquerent tout de suite. Le combat recommença avec plus de vivacité qu'auparavant : cependant les Assiégeans se maintinrent dans leur poste, qu'ils mirent en état, & forcerent les Assiégés de se retirer. On tint dans la place un Conseil de guerre ; & le dix les Ennemis battirent la chamade. Le

Duc d'Orléans ne voulut point accorder de capitulation, ſi on ne lui remettoit en même tems le Château d'Arès, & la Tour de S. Jean ſituée ſur le bord de la mer. Le Gouverneur conſentit à la premiere propoſition ; mais il n'avoit aucune juriſdiction ſur la Tour. On lui accorda des articles honorables, & il rendit la place au Roi. Cette conquête tenoit en bride les rébelles de Valence, qui s'étoient unis aux Catalans. Le Gouverneur fut blâmé de ne s'être pas défendu plus long-tems, parce que l'on prétendoit qu'il pouvoit tenir encore une ſemaine ; ce qui ſuffiſoit, diſoit on, pour que le Duc d'Orléans fût contraint de lever le ſiége. En effet il n'avoit plus de vivres & de munitions que pour deux jours, & cela par la trahiſon & la méchanceté de la Princeſſe des Urſins & d'Amelot, qui cherchoient à le perdre d'honneur, & à obliger le Roi de France de le retirer du commandement des armées d'Eſpagne. Tels ſont les monſtres de politique qui gouvernent ordinairement les Cours, où l'intérêt perſonnel eſt toujours la

An. 1708.

An. 1708. premiere Idole. La prudence n'eut aucune part au ſuccès de cette entrepriſe, où le Duc d'Orléans eut à ſurmonter mille difficultés, en s'expoſant à des dangers qui n'étoient pas moindres ; toute la gloire en fut dûe à la fortune & à la valeur. Ceux qui jugent des choſes par l'évenement, élevoient le Duc d'Orléans juſqu'aux nuës : ſes envieux au contraire le taxerent de témérité & d'inconſidération ; pour nous, nous n'avons garde de lui refuſer la gloire, que mérite toujours le vainqueur.

L'Empereur Joſeph commençoit à faire ſentir à la Cour de Rome l'augmentation de ſa puiſſance en Italie. Le Comte de Thaun ſucceſſeur du Comte de Martinitz à la Vice-Royauté de Naples, vexoit les Sujets du S. Siége ſous les prétextes les plus légers ; il fit même quelques exécutions militaires dans les Etats de l'Egliſe, & détermina le Duc de Modène à réveiller ſes anciennes prétentions. Les Impériaux répandirent à Rome & dans le reſte de l'Italie un Manifeſte compoſé avec art, où ils expliquoient les raiſons qu'ils préten-

doient avoir de dépouiller les Papes du droit qu'ils ſe ſont arrogés de regarder les deux Siciles comme fiefs de l'Egliſe. Ils menaçoient encore de ſupprimer le Tribunal de la Nonciature à Naples, & de donner aux Evêques l'adminiſtration des œuvres pies, & des legs faits pour la conſtruction de l'Egliſe de S. Pierre de Rome. Mais ce qui inquiétoit le plus la Cour Romaine, étoient les diſpoſitions que faiſoient les Allemans pour prendre des quartiers dans les Etats de l'Egliſe. Le Pape réſolut de ſe mettre en défenſe ; & les ſoins qu'il ſe donnoit de raſſembler des ſoldats, fourniſſoient aux Généraux de l'Empereur la matiere de toutes ſortes de plaiſanteries. Le Cardinal Grimani fut nommé Viceroi de Naples : c'étoit un homme dur, turbulent, & qui affectoit de n'avoir aucun égard pour le Souverain Pontife, au mépris de ce qu'il lui devoit à tant de titres. Le Pape nomma le Comte de Marſigli Général de ſes troupes ; il fortifia les frontieres du Royaume de Naples, & raſſembla quinze mille hommes. Le Cardinal de la Trémouille & le

An. 1708.

An. 1708. Duc d'Uzeda travailloient à raſſurer le S. Pere ; ils lui promettoient quinze mille hommes, s'il vouloit faire une ligue offenſive & défenſive avec la France & l'Eſpagne : le Pape ſçavoit très-bien qu'on ne ſeroit pas en état de lui tenir parole ; mais en le repaiſſant d'eſpérance, ces deux Miniſtres cherchoient à faire diverſion aux armes Autrichiennes. Pour l'encourager davantage, Louis XIV. envoya à Rome le Maréchal de Teſſé, avec le titre d'Ambaſſadeur extraordinaire ; & le Marquis de Monteleon (*a*), Envoyé du Roi Catholique à Gênes, s'y rendit ſans caractere, avec ordre de ſeconder le Duc d'Uzeda, que ſa mauvaiſe ſanté rendoit incapable d'une grande application. Il ne prit même jamais fort à cœur les affaires de l'Eſpagne, depuis que la perte du Royaume de Naples lui eut ôté l'eſpérance d'en obtenir la Vice-Royauté, à laquelle il avoit toujours aſpiré : nous avons ſçû de gens intimément liés avec lui, que dès ce moment il s'écarta

(*a*) *D. Iſidore. Cazada.*

de ce qu'il devoit au Roi, & s'attacha ſecrettement aux Autrichiens ; mais ce fut avec tant de circonſpection, qu'il étoit difficile de le pénétrer, d'autant plus qu'on le voyoit Miniſtre du Roi, & parfaitement bien à la Cour, où l'on ignoroit entierement ſes mauvaiſes intentions. Ce Duc aſſiſtoit à Rome aux aſſemblées qui s'y tenoient pour les intérêts des deux Couronnes, avec le Cardinal de la Trémouille, le Maréchal de Teſſé, D. Joſeph Molinès Doyen de la Rotte & le Marquis de Montéleon ; mais le Pape avoit beſoin de troupes, & non de raiſonnemens & de conſeils. Il étoit gouverné par ſon frere & par ſes neveux, à qui la guerre ne convenoit pas, parce qu'on y dépenſoit beaucoup d'argent ; & quoi qu'on en eût tiré du Tréſor du Château S. Ange, il en coûtoit encore au Pape de ſes revenus ordinaires. Les Hérétiques qui ſervoient dans les troupes de l'Empereur commettoient des inſolences & des ſacriléges ſi horribles, qu'ils oſerent maſſacrer un Prêtre qui célébroit la meſſe, & mirent par mé-

An. 1708.

An. 1708. pris dans ſes bleſſures les hoſties conſacrées qui étoient dans le ciboire, pour voir, diſoient-ils, ſi le Dieu qu'elles cachoient lui rendroit la vie. L'Empereur mépriſoit les plaintes qu'on lui portoit de ces coupables excès : il répondoit qu'il ne faiſoit point la guerre au S. Siége ; que les crimes dont on ſe plaignoit étoient l'effet d'une inſolence militaire, dont il ordonneroit qu'on châtiât les auteurs. Tandis que ce Prince tenoit ce langage, ſes troupes avançoient vers Rome : les François & les Eſpagnols ne donnoient au Pape que des paroles ; & les Impériaux déja plus voiſins de cette Ville, obligeoient le Comte de Marſigli de ſe replier ſur Peſaro.

Le Duc de Bourgogne qui commandoit l'armée Françoiſe dans les Pays-Bas, ſurprit Gand, & reçut enſuite un échec auprès d'Oudenarde. Il auroit été à ſouhaiter, que les conſeils du Duc de Vendôme euſſent eu alors plus de poids auprès de ce Prince (19). Le Prince Eugene inveſtit

(19) L'Auteur ajoute au ſujet de ce

Lille, qu'il prit après une très-belle défenſe, qui couvrit de gloire le Maréchal de Bouflers. Le ſiége de Bruxelles tenté par l'Electeur de Baviere n'eut pas même le ſuccès qu'on en attendoit, qui étoit d'inquiéter le Prince Eugene. Il acheva tranquillement le ſiége de la Citadelle de Lille; & il contraignit le Maréchal de Bouflers d'accepter la capitulation honorable qu'il avoit ſi bien méritée(20). Ce ſiége coûta plus de trente An. 1708.

combat d'Oüdenarde, & du paſſage de l'Eſcaut par les Alliés : *De eſte hecho dió cuenta por el extenſo al Rey Chriſtianiſſimo el Duque de Vandoma, & del deſcuido tan perjudicioſo à ſus intereſſes, porque muchos dias antes havia ſido Vandoma de dictamen de paſſar la Eſquelda, y atacar à los Enemigos. Algunos creyeron en el Duque de Borgogna ſiniestra intencion, y afectadò descuido, no queriendo vencer, por obligar à la Paz à ſu Abuelo : pero eſto es dificil de averiguar.*

(20) La Citadelle de Lille ne ſe rendit, qu'après que le Duc de Bourgogne eut laiſſé paſſer l'Eſcaut à Marleborough, qui oſa traverſer cette riviere à la vûe d'une armée ennemie de quatre-vingt mille hommes. Sur quoi le Marquis de S. Philippe ajoute : *Eſta advertida negligencia del Duque de Borgogna no la creerán los*

mille hommes aux Alliés, & quatre
An. 1708. millions aux Hollandois, qui prirent poſſeſſion de Lille, ne laiſſant à l'Archiduc que le ſimple titre de Comte de Flandres.

Le malheur attaché aux armes de la France dans les Pays-Bas mettoit chaque jour les affaires de l'Eſpagne en plus mauvais état, parce que Louis XIV. uniquement attentif à la conſervation de ſes Etats, ménageoit les ſecours qu'il avoit d'abord prodigués. Malgré cela les François & les Eſpagnols ne laiſſoient pas de ſe maintenir ſous la conduite du Duc d'Orléans dans les conquêtes qu'ils avoient faites ſous ſes ordres, & continuoient vivement la guerre en Cata-

que eſtos Comentarios leyeren; y por reſpeto à tanto Principe, no ponemos aqui la Carta, que el Duque de Vandoma, tranſportado de ira y rabia, de ver deſcaecer, no ſolo la gloria, pero los intereſſes de la Francia, eſcrivió al Rey Chriſtianiſſimo, culpando al Duque, y con un Deſertor embió copias de eſta Carta al de Malburgh, y al Principe Eugenio, quitando de ſi el borròn, porque ſe reìa de las expreſſiones de ſus èmulos. El de Borgogna ſe quexò, &c.

logne & dans la Valence. Le Chevalier d'Asfeld gouvernoit ce dernier Royaume, comme nous l'avons déja dit. Il n'avoit pas encore pardonné à la fortune l'affront qu'il avoit reçu devant Dénia ; & pour réparer la brêche que cet échec faiſoit à ſa réputation, il réſolut de faire le ſiége de cette Place. Il demanda pour cela des troupes au Duc d'Orléans, qui le quatre Octobre lui envoya D. François Gaëtano avec un détachement ; après cela ce Prince donna des quartiers d'hiver à celles qui lui reſtoient. An. 1708.

Le Chevalier d'Asfeld arriva devant Dénia à la tête de quinze mille hommes dans les premiers jours du mois de Novembre. Il ne perdit point le tems à ouvrir la tranchée & à établir des batteries, parce que les Aſſiégés ne tirerent que lorſqu'on eut commencé de battre en brêche. Le douze au ſoir on donna un aſſaut général aux fortifications extérieures ; & en deux heures les François les emporterent, malgré la vigoureuſe réſiſtance de la garniſon compoſée de quinze cens Allemans ou An-

glois : ils se retirerent au Château, &
An. 1708. la Ville se rendit. D. Pedre Ronquillo s'empara du Couvent de S. François, que les Ennemis avoient fortifié quelques jours auparavant ; ce qui leur coupa toute communication avec la mer. Le Chevalier d'Asfeld fut blessé légerement en reconnoissant les attaques ; ce qui ne l'empêcha pas de continuer le siége, malgré le froid horrible qu'il fit cet hiver. Les approches étant en état le dix-sept, le Château demanda à capituler : on le lui accorda, à condition que la garnison resteroit prisonniere de guerre, & que les habitans se rendroient à discrétion. D Jérôme de Solis-y-Gante fut député pour porter cette nouvelle au Roi, qui sur les témoignages favorables que le Chevalier d'Asfeld rendoit de cet Officier, le nomma Brigadier. Cette conquête encouragea le Chevalier d'Asfeld à tenter celle d'Alicante : sur le champ il détacha D. Pedre Ronquillo Maréchal de Camp, pour aller occuper les postes ; ce qui fut exécuté le premier du mois de Décembre : l'armée suivit le trois, & le

ſept on ouvrit la tranchée. La place faiſoit grand feu ; & la garniſon avoit élevé un retranchement, d'où elle incommodoit beaucoup les Aſſiégeans. Ceux-ci attaquerent les mûrs du fauxbourg, dont ils ſe rendirent maîtres. De ce poſte, on battoit le retranchement qui couvroit l'autre fauxbourg ; les Anglois l'abandonnerent : Ronquillo s'y logea auſſi-tôt après avec tous les Grenadiers ; & l'on attacha le Mineur à la place ſans aucun danger. Les Nobles & les principaux habitans ſortirent de la Ville, & s'embarquerent pour Mayorque. Le peuple preſſa D. Jean Ricarte Gouverneur de la Place de capituler ; ce qu'il fit : il rendit la Ville & ſe retira au Château, après avoir obtenu une trève de quatre jours. On permit aux Cavaliers de ſortir ſans chevaux ; mais on n'accorda aucune condition aux habitans. La difficulté conſiſtoit à ôter aux Aſſiégés la communication avec la mer, parceque vingt Vaiſſeaux Anglois venoient à leur ſecours. Dans ce deſſein on tira deux lignes le long de la côte : on y établit deux batteries, une contre le

An. 1708.

Château, l'autre pour s'oppoſer aux
An. 1708. Vaiſſeaux; & l'on fortifia ſurtout la ligne de contrevallation, parce que l'on appréhendoit un débarquement. Le Château étoit ſitué ſur une éminence ; enſorte que les approches devoient gravir ſur la hauteur, pour pouvoir placer les batteries à portée. Mais il n'étoit pas poſſible d'ouvrir des tranchées dans tous les endroits où elles auroient été néceſſaires, à cauſe des rochers dont la montagne étoit remplie ; & il n'étoit pas plus praticable de livrer l'aſſaut à un rempart élevé, auquel il falloit marcher d'aſſez loin à découvert, & toujours ſur le bord du précipice. Ces difficultés déterminerent le Chevalier d'Aſfeld à faire miner le Château. Cet ouvrage paroiſſoit impoſſible, puiſque pour cela il falloit percer une montagne dont l'intérieur étoit de roc, & d'un marbre groſſier ſi dur, qu'à peine pouvoit-on le travailler. Outre cela il étoit néceſſaire d'élever la mine au point que la montagne venant à crever, elle fît voler les baſtions ; & elle devoit être aſſez longue & aſſez large pour pouvoir

produire quelque effet : or cela exigeoit une quantité de poudre, que les Aſſiégeans n'avoient point. Il n'étoit pas même ſûr que s'il ne tomboit que quelques toiſes de muraille, on pût donner l'aſſaut dans un lieu ſi eſcarpé, où les décombres même ſerviroient de défenſe aux Aſſiégés: auſſi pluſieurs n'étoient-ils pas d'avis de tenter cette entrepriſe, mais ſeulement de bloquer le Château, & de le prendre par famine. Mais le Chevalier d'Asfeld inébranlable dans ſa réſolution, après s'être aſſûré par de bons retranchemens du puits de la mine, tourna toutes ſes batteries du côté de la mer, & commença l'ouvrage dans les derniers jours de l'année : c'eſt pourquoi le récit du ſuccès de ce deſſein doit être renvoyé à l'année ſuivante. An. 1708.

Le Comte de Staremberg ayant compris qu'il ne pouvoit faire qu'une guerre malheureuſe depuis la perte des Royaumes d'Arragon & de Valence & la reddition de Tortoſe, tenta de ſurprendre cette place. Dans cette vûe il prit tous les

An. 1708. Grenadiers de ſon armée ; & à la tête de cinq mille hommes & d'un gros corps de Catalans, il marcha à Tortoſe le premier Décembre : le quatre avant la pointe du jour il ſe ſaiſit d'un hermitage voiſin, poſta ſon artillerie du côté où coule l'Ebre, & s'empara de quelques ouvrages qui n'étoient pas encore achevés dans l'enceinte de la porte de S. Jean. Le bruit avertit la garniſon du danger qui la menaçoit ; elle accourut auſſitôt à la porte que les Allemans vouloient forcer à coups de hache : en effet ils la mirent en piéces ; mais ils ne purent s'en rendre maîtres, parce que le Régiment François de Blaiſois la défendit pendant deux heures avec beaucoup de courage. D'autres attaquerent la porte du Temple, & furent repouſſés par le Régiment de Murcie qui leur tua beaucoup de monde. Ceux qui ſe préſenterent à la porte de Remolino furent plus heureux ; ils ſe ſaiſirent du fauxbourg, & d'une grande coupure qui le ſépare de la Ville. D. Adrien de Bettancourt Gouverneur

de la place y courut ſur le champ avec la plus grande partie de la garniſon, & ſe jetta ſur les Ennemis avec ſi peu de précaution, qu'il tomba mort dès le premier choc. Cet accident auroit été capable de décourager les Aſſiégés, ſi le jour qui parut ne les eût ranimés : car juſqu'alors la mêlée avoit été telle & ſi embarraſſée, que le plus ſouvent ceux d'un même parti s'entre-bleſſoient ſans ſe connoître ; outre que l'obſcurité avoit empêché l'artillerie de la place de tirer. Les Impériaux s'emparerent des maiſons du fauxbourg, & ſe diſpoſerent à battre la courtine oppoſée, malgré le grand feu d'un baſtion qui troubloit leurs travaux. Cependant ils ſe rendirent maîtres du Couvent de S. Jean, où ils ſe retrancherent dans le deſſein de continuer leurs attaques ; mais Longchamp Lieutenant de Roi ne leur laiſſa pas le tems de s'y établir ; & le Marquis d'Ordogno les attaqua à la tête des Grenadiers avec tant de réſolution, qu'après un combat très-opiniâtre, ceux qui étoient dans le fauxbourg furent

An. 1708.

An. 1708. faits priſonniers. Longchamp, Ordogno, D. François de Quiros, D. Diegue Amarillo, D. Pedre Sanchez & D. Joſeph Felvio ſe diſtinguerent à cette action, & repouſſerent les Ennemis juſqu'au Couvent de S. Jean. D. André Patigno fit pointer l'artillerie contre le clocher de l'Egliſe ; & les pierres qui en tomberent maltraitoient tellement ceux qui défendoient les retranchemens, que pour n'être pas écraſés ſous les maſſes qui ſe détachoient, ils furent obligés de les abandonner. Du reſte on combattit juſqu'à la nuit. Le Comte de Staremberg profita de l'obſcurité pour retirer ſes gens, & reprit le chemin de Barcelone avec ce qui lui reſtoit, au déſeſpoir d'une ſi malheureuſe expédition, que ſa ſubtilité ordinaire lui avoit fait croire devoir mieux réuſſir.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable cette année en Eſtramadure. Le Marquis de Bai y commandoit en chef, & ſe porta le ſept Mai du côté d'Evora ; les Portugais de leur côté s'établirent à Olivenza. L'armée du Mar-

quis de Bai étoit de douze mille hommes d'Infanterie & de ſix mille chevaux ; il en détacha quinze cens aux ordres de D. Antoine de Leïve pour faire des courſes, en quoi les Ennemis ne s'oublioient pas. Les expéditions aboutirent pendant les premiers mois de la campagne à ruiner les peuples, à enlever les troupeaux, & à fatiguer inutilement les troupes, qui prirent des quartiers de rafraîchiſſement le neuf Juillet. On reprit les opérations en Octobre. Les Portugais ſe poſterent à Almendral : les Eſpagnols s'avancerent à Villagoyna ; & après avoir ſaccagé cette Ville, D. Joſeph d'Armendariz alla prendre Barbacena, où il y avoit cent hommes de garniſon : on raſa enſuite Villaquina & la Atalaya. Tels furent les exploits du Marquis de Bai ; à l'égard des Portugais, ils pénétrerent juſqu'à Xerez, d'où D. Louis de Solis les chaſſa. An. 1708

D. Pedre Serrano entra de nouveau dans les Etats du Roi de Portugal à la tête de mille chevaux, ravagea les plaines de Moura, & s'avança juſqu'à Serpa en ſaccageant

An 1708. tout ſur ſon paſſage ; D. Diegue Gonzalez enleva auſſi grand nombre de beſtiaux. Les Portugais accoururent en force & repouſſerent les Eſpagnols, qui avoient commis toutes ſortes de cruautés dans le pays ennemi, n'épargnant pas même les choſes ſacrées. Les viols, les meurtres, les incendies, les vols étoient les ſeuls exploits des deux armées ; enſorte que les Généraux furent enfin obligés de convenir, que les laboureurs & les bergers jouiroient d'une ſauve-garde univerſelle dans les deux Royaumes, & que les hoſtilités n'auroient lieu à l'avenir qu'entre les troupes réglées. Mais comme ceux qui étoient à leur tête ne cherchoient qu'à s'enrichir, cet accord fut de peu de durée ; & l'on continua à faire ſervir la valeur à un uſage auſſi indigne.

Nous finirons le récit des évenemens de cette année par la mort du Prince George de Dannemark, qui n'eut rien de recommandable, que d'avoir épouſé la Reine Anne. Cette Princeſſe connoiſſant l'incapacité de

ſon époux (21), lui laiſſa mener une vie obſcure malgré la tendreſſe qu'elle eut pour lui. An. 1708.

(21) Si nous en croyons le Marquis de S. Philippe, les inſinuations de Marleborough ne contribuerent pas peu à affermir dans cette réſolution la Reine Anne, qui aſſiſe ſur le Trône, en jouiſſoit moins, dit-il, en Souveraine, qu'en Eſclave des intérêts & des vûes de ce Général & de ceux de ſa faction : *en el qual no mandaba, ſi ſolo ſervia à Malburgh, y à los de ſu faccion.*

An. 1709.

LIVRE CINQUIEME.

ON ne ſe ſouvenoit point de mémoire d'homme, d'avoir jamais reſſenti un froid auſſi exceſſif que celui de cette année (1) : pluſieurs fleuves furent glacés à leur embouchure ; & la gelée fut ſi rigoureuſe, qu'elle fit mourir un grand nombre d'arbres : toute la France & la côte de la mer de Gênes reſſentit ce dommage. L'eau ne couloit plus ; celle même qu'on portoit à ſa bouche pour boire, perdoit dans les mains ſa liquidité (2).

(1) J'ai pourtant entendu dire en ce tems-là à quelques perſonnes, que l'hiver de 1693. avoit encore été plus rude que celui-ci ; & je doute qu'en 1709. le froid fût plus violent que celui dont parle la Mothe le Vayer, qui dit que le 4 Octobre 1632. Louis XIII. allant de Montpellier à Beziers, ſeize ſoldats du Régiment de ſes Gardes & plus de treize goujats moururent de froid dans la route.

(2) *No corria liquida el agua, ni la que ſe traìa en las manos para beber.* Ceux qui vivoient alors trouveront ce trait & quelques autres un peu exagérés.

En pluſieurs cantons la viande & le poiſſon étoient endurcis au point, qu'on étoit obligé de les couper avec des haches. Les ſentinelles mouroient dans leur poſte ; & l'induſtrie humaine ne trouvoit preſque plus d'abri contre l'inclémence de la ſaiſon. Comme la fin de l'année précédente n'avoit pas été moins rude que le commencement de celle-ci, les ſemailles ne firent aucun progrès ; en ſorte que la famine ſe fit ſentir dans les pays froids, ſurtout en France, où Louis XIV. établit différentes Compagnies pour tirer des bleds du Levant, qui avoit moins ſouffert à cauſe de la douceur du climat. Cette ſuite continuelle de malheurs pénétroit le cœur magnanime de Louis, toujours ſupérieur à ſes diſgraces, mais ennuyé des cris & des remontrances de ſes Sujets ſur l'impoſſibilité de continuer la guerre. Le Duc de Bourgogne fomentoit ces plaintes, ainſi que pluſieurs nouveaux partiſans qu'il s'étoit faits, parce qu'en effet la plûpart des François regardoient la Monarchie comme étant à deux doigts de ſa ruine. Chamillard, Miniſtre de la guerre,

An. 1709.

An. 1709. étoit de l'opinion du Duc ; & ils repréſenterent au Roi les Finances tellement épuiſées, que ce Prince ſe crut obligé d'envoyer à la Monnoie ces belles ſtatues d'argent qui faiſoient l'ornement de ſes Palais : en même tems parut un Edit, qui ordonnoit à tous les Sujets du Roi d'y faire porter toute leur vaiſſelle d'argent, à la réſerve de celle qui étoit abſolument néceſſaire. Les Princes du Sang furent les premiers à obéir, ainſi que le Comte de Toulouſe, & les Seigneurs les plus attachés au Roi.

Ce n'eſt pas que l'argent fût rare en France : jamais il n'y en avoit eu tant, que depuis qu'on y faiſoit le commerce excluſif de l'Amérique Eſpagnole ; mais le Gouvernement avoit perdu ſon crédit par quelques opérations dont on ſoupçonna la bonne foi, & qui occaſionnerent grand nombre de banqueroutes. Ces malheurs que Madame de Maintenon ſçavoit peindre des couleurs les plus vives, porterent Louis XIV. à prêter l'oreille à quelques projets de paix, que les Hollandois faiſoient propoſer par

par le Comte de Bergueich. Ils firent adroitement quelques offres raiſonnables en apparence, pour engager le Roi à ſe reconnoître preſque pour vaincu, & à rechercher un accommodement qui ne pouvoit lui être que honteux, puiſque le Vainqueur en dictoit les conditions. Tel étoit le but de la politique du grand Penſionnaire Heinſius, de perſuader à toute l'Europe que la France & l'Eſpagne demandoient la paix comme une grace, afin de les abbaiſſer encore davantage, en ruinant leur crédit. Par-là encore on refroidiſſoit l'empreſſement des peuples à penſer à la défenſe, ſurtout des Caſtillans, dont la fidélité étoit redoutable à la Ligue qui les regardoit comme invincibles. An. 1709.

Les Alliés ne déſeſpéroient pas de forcer le Roi de France à écouter des propoſitions qui ne lui ſeroient pas honorables, parce qu'ils ſçavoient à quel point ſes Sujets déſiroient la fin de la guerre, & qu'ils n'ignoroient pas que le Duc de Bourgogne étoit le plus ardent promoteur de la paix, ſecondé en cela de

An. 1709. Madame de Maintenon & de M. de Chamillard, dont les intrigues diviſoient la Cour de Verſailles. Ce Prince ſe mettoit fort peu en peine de ſacrifier ſon frere, pourvû que la France pût jouir de quelque repos ; il prétendoit même qu'elle devoit ſe déclarer ſon ennemie, afin d'obliger Philippe à renoncer au Trône d'Eſpagne, & à ſe contenter des Etats d'Italie & des Iſles. Quelque parti que Louis XIV. embraſſât, il convenoit aux deſſeins qu'on avoit, de tenir le Roi Catholique dans la dépendance, & d'éloigner de lui ſes Miniſtres les plus zélés & les plus fideles. En conſéquence M. Amelot reçut ordre de ne laiſſer dans le Conſeil du Cabinet que ceux qui ne s'oppoſoient point à ſes avis ; on chargea auſſi la Princeſſe des Urſins d'inſpirer à la Reine des ſentimens contraires à ceux du Roi, qui avoit réſolu de ne jamais abandonner l'Eſpagne, de s'y défendre juſqu'au dernier ſoupir, & de n'écouter aucunes propoſitions de paix qui tendiſſent à le faire changer de Trône, quand

même le Roi ſon aïeul deviendroit ſon Ennemi. Ainſi perſonne n'oſoit propoſer au Roi rien de contraire à ces réſolutions ; mais les François le maîtriſoient au point, qu'il fut contraint de faire par force ce qu'il n'eût jamais fait par choix. Ceux d'entre les Eſpagnols qui avoient des lumieres, n'ignoroient rien de tout cela : ils voyoient la politique du miniſtere François, ils connoiſſoient la répugnance que le Roi avoit à s'y livrer ; mais jamais ce Prince n'imagina que la Cour de France employât contre lui d'autres armes que celles de la perſuaſion, plus conformes à ce qu'exigent les droits du ſang, que le ſentiment barbare de deſirer qu'il fût vaincu, & que le ſyſtême cruel de travailler à le précipiter du Trône. Tel étoit le grand miſtere que cachoit la Cour d'Eſpagne ; peu de gens le pénétroient, parce que M. Amelot qui gouvernoit tout à Madrid, affectoit le zèle le plus ardent, & regardoit comme mal-intentionnés tous ceux qui étoient les plus attachés au Roi, qu'il accuſoit d'être An. 1709.

An. 1709. peu reſpectueux dans leurs diſcours, parce qu'ils n'approuvoient pas les principes de ſon adminiſtration. Pour ſe mettre plus en liberté, Amelot ſupprima le Conſeil du Cabinet, dont étoient les Ducs de Medina-Sidonia, de Véraguas, de S. Jean & de Montellano, le Marquis de Bedmar, le Comte de Frigiliana & D. François Ronquillo; mais ce ne fut que pour en exclure le Duc de Montellano, & le Duc de S. Jean Miniſtre de la guerre, puiſque le Roi rétablit ce Conſeil auſſi-tôt après, & qu'il fut compoſé des mêmes perſonnes, excepté ces deux derniers. M. Amelot en fit exclure le Duc de S. Jean, parce qu'il vouloit avoir à ſa diſpoſition tout ce qui regardoit la guerre; & il en fit retirer le Duc de Montellano, parce que bien inſtruit des deſſeins de la Cour de France, il s'oppoſoit à tout ce qu'il ne jugeoit pas convenable aux intérêts du Roi, avec un zèle & une force qui gênoient l'Ambaſſadeur de Louis XIV.

Cette nouveauté troubla toute la Cour; & l'on commença à craindre en Eſpagne, que les François ne tour-

paſſent leurs armes contre le Roi Philippe. L'ancienne haine qui diviſoit les deux Nations, ſe renouvella à cette occaſion avec tant de force, que les troupes Eſpagnoles déſiroient d'avoir à combattre contre les François. On cenſuroit publiquement leur conduite à Madrid ; elle y faiſoit le ſujet de toutes les converſations. Le Duc de Montellano qui étoit verſé dans toutes les belles connoiſſances, & d'une ſociété fort agréable, tenoit chez lui des aſſemblées, où pluſieurs perſonnes venoient prendre part à une converſation plus littéraire que politique. On ne laiſſoit pas cependant de s'y entretenir quelque fois des circonſtances où l'on ſe trouvoit : quelques-uns n'en parloient que foiblement ; mais le plus grand nombre s'expliquoit avec franchiſe, & l'on finiſſoit toujours par blâmer M. Amelot & la Princeſſe des Urſins ; qu'un agent du Duc d'Uzeda, nommé D. Antoine de Sylva, déchiroit impitoyablement : auſſi fut-il chaſſé de la Cour pour ce ſujet, ainſi que le portoit le Décret de ſon exil. Les Ducs de Montellano & de Montalto,

An. 1709.

ainſi que le Comte de Frigiliana, ne
An. 1709. parloient pas avec plus de retenue. M. Amelot les en reprit de la part du Roi : le Comte de Frigiliana répondit avec ſoumiſſion, & promit de ſe corriger ; mais les deux autres répliquerent avec autant de reſpect pour le Roi que de hauteur, » que c'étoit „ une preuve de zèle & d'affection, „ de cenſurer ce qui étoit contraire au bien de la Monarchie ; „ que du reſte (3) ils pouvoient bien „ parler ainſi pour leur propre intérêt, ſe voyant embarqués dans le „ même Vaiſſeau que le Roi, lequel „ étoit prêt à ſe perdre, ceux qui auroient dû le ſauver ne travaillant qu'à „ le couler à fond.“

Cette ingénuité qui ne déplut point au Roi, choqua M. Amelot & la Princeſſe : excitée par ſa haine contre Montellano, elle voulut le faire chaſſer de la Cour ; mais la Reine qui conſerva toujours pour lui une protec-

(3) *Bien, que podia ſer propria utilidad, porque eſtaban embarcados en la propria Nave del Rey, la qual ſe iba à pique, y la procuraban hundir los que la havian de defender.*

tion ſpéciale, s'y oppoſa. Les Grands qui s'imaginoient que la Nation alloit ſeule être chargée de la défenſe du Roi, demandoient hautement que l'on éloignât les François du Gouvernement; & le Duc de Médina-Celi oſa bien le propoſer à Philippe, lui promettant la paix avec les Puiſſances maritimes, s'il vouloit tourner ſes armes contre la France, & lui repréſentant que pour être tranquille, elle-même en viendroit peut-être à cette extrémité. Mais le Roi écouta cette propoſition avec horreur, & répondit, „ qu'il ne croyoit pas que le „ Roi ſon aïeul l'abandonnât jamais; „ qu'en tout cas (4) il ne tireroit ja„ mais l'épée contre la France, & „ contre une Nation qui après Dieu „ l'avoit placé ſur le Trône." Le Dauphin avoit écrit au Roi ſon fils, qu'il ne devoit point ajouter foi aux bruits qui couroient de la paix, & qu'il devoit être perſuadé que les ſecours de la France ne lui manqueroient jamais. An. 1709.

(4) *Que en todo caſo, nunca tomaria las Armas contra la Francia, y contra quien, deſpues de Dios, le havia colocado en aquel Trono.* »

An. 1709. Louis XIV. lui écrivoit la même chose, quoique d'une maniere un peu moins claire. Ces lettres rassuroient le Roi sur une partie de ses craintes; mais les démarches de ceux qui vouloient porter Louis XIV. à faire la paix, lui donnoient toujours quelque inquiétude (5).

Le siége du Château d'Alicante continuoit avec une constance égale de la part des Assiégés & des Assiégeans. Le Chevalier d'Asfeld s'étoit retiré à Valence pour travailler à rassembler toutce qui étoit nécessaire pour l'exécution de ce projet, après en avoir confié la conduite à D. Pedre Ronquillo. On continuoit à pousser la mine, dont la premiere entrée avoit quatre-vingts palmes, quoi qu'on n'en eût pas encore étendu les rameaux; & il falloit pour la mettre en état une quantité de poudre immense. Les Assiégés ne comptoient que sur les secours que les Anglois pouvoient leur procurer. Le quinze Janvier, cinq de leurs Vaisseaux canonnerent la partie

(5) *Pero siempre con el rezelo de las instancias del Duque de Borgogna.*

de la tranchée voiſine de la mer ; mais les Aſſiégeans leur répondoient de leur batteries, qui coulerent preſque à fond un de ces Vaiſſeaux : ainſi les autres renoncerent à l'entrepriſe. An. 1709.

La mine ne put être en état que le quatorze Février. Le Chevalier d'Aſfeld ſe rendit au camp ; & l'ayant fait charger le dix-huit, il donna avis à la garniſon du danger qu'elle couroit. Deux Officiers vinrent la reconnoître ; mais comme on l'avoit chargée en deux jours, ils s'imaginerent qu'elle ne l'étoit qu'à l'ouverture, & que c'étoit une ruſe pour les obliger de ſe rendre. Ils ne crurent pas non plus, que les divers rameaux de la mine laiſſaſſent aſſez de force à la poudre pour enlever le Château ; & ils ſe flatterent que la montagne ſouffriroit ſeule de ſon effet : ainſi le Gouverneur répondit, qu'on pouvoit quand on voudroit faire jouer la mine ; ce qui fut exécuté le dix-neuf avant le jour Une partie de la montagne ſauta: la terre voiſine en fut ébranlée, ainſi que le Château, dont le baſtion oppoſé à la Ville tomba, auſſi bien que la

An. 1709. maiſon du Gouverneur, & la partie de la ſeconde enceinte qui regardoit l'Oueſt. Les ſoldats qui gardoient ces poſtes, furent enſévelis ſous les ruines, ainſi que Richard Siburk Angloisqui commandoitdans leChâteau, cinq Capitaines, trois Lieutenans & l'Ingénieur-Major. Malgré cela ce qui reſtoit de la garniſon ne penſa point à capituler, quoiqu'elle manquât de vivres, & que l'effort de la mine eût ouvert les citernes. Les ruines mettoient la brêche hors d'inſulte; & quoique le Château ne fût plus qu'un amas confus de ruines & de décombres, on fut contraint d'établir de nouvelles batteries de canon & de mortiers. Les Aſſiégés bravoient avec une glorieuſe opiniâtreté les fureurs & les menaces du Chevalier d'Asfeld; & ils prolongerent tellement la défenſe, que la flotte Angloiſe commandée par le Comte de Stanhop arriva à leur ſecours le quinze Avril avec des troupes de débarquement. Mais elles n'oſerent riſquer de prendre terre en préſence des Eſpagnols, qui s'étoient formés ſur le bord de la mer. La flotte & les tranchées ſe ca-

nonnoient réciproquement ſans aucun fruit. Les Anglois ne voulurent pas abandonner cette brave garniſon dans un ſi grand danger : le Comte de Stanhop capitula pour la reddition du Château ; & elle ſortit avec les honneurs de la guerre & couverte de gloire, quoi qu'elle perdît la place. Il en coûtoit des années à Philippe, pour recouvrer ce qu'il perdoit en un jour. L'Archiduc avoit ſur lui cet avantage, que les pays qu'il poſſédoient ne lui coûtoit rien, ou peu de choſe, & que ceux qui les lui avoient livrés, les défendoient opiniâtrément juſqu'à la derniere extrémité. An. 1709.

Le ſept Avril on prêta ſerment de fidélité dans l'Egliſe de S. Jérôme à Louis de Bourbon Prince des Aſturies, qui fut reconnu légitime héritier de la Monarchie d'Eſpagne. Les Députés de Caſtille, & ceux des Villes de la Couronne d'Arragon précédés par ceux-là, s'aſſemblerent pour cela en *Cortez* : la Nobleſſe aſſiſta auſſi en corps à cette cérémonie. Il y eut quelques difficultés pour le cérémonial, parce que les Royaumes de Caſtille & d'Arragon ne s'é-

An. 1709. toient jamais trouvés réunis en une même aſſemblée ; & quoique cette derni re Couronne fût plus ancienne, & eût porté le titre de Royaume dès le tems de D. Garcie Ximenès, tandis que la Caſtille avoit à peine alors le titre de Comté, cependant la grandeur & l'opulence de celle-ci, jointes à tant de Royaumes qui lui ſont annexés, & à ſon immuable fidélité pour ſes Rois, la firent regarder comme plus digne que l'autre d'avoir le premier rang. Ainſi la Caſtille précéda l'Arragon dans la perſonne des Députés de Burgos, qui prirent ſéance avant ceux de Sarragoſſe, parce que ceux de Tolede avoient leurs places d'un autre côté, l'ancienne diſpute n'étant pas encore terminé : Valence ſuivoit ; les Députés des autres Villes réglerent leur rang par le ſort.

Le Fiſcal Royal demanda d'abord qu'on cédât au Prince des Aſturies la poſſeſſion actuelle & abſolue des Etats dont il portoit le titre, avec une pleine ſouveraineté & une entiere indépendance, comme le Roi D. Juan premier les avoit donnés à ſon fils l'In-

ſant D. Henri qui fut le premier Prince des Aſturies, lorſqu'en mille trois cens quatre-vingt-huit ce Prince épouſa Catherine fille du Roi d'Angleterre, & comme D. Henri devenu Roi avoit ordonné à ſon fils D. Juan II. de traiter de même ſon fils aîné Henri IV. Le Fiſcal propoſa encore, qu'on rétablît l'Infant D. Louis dans la poſſeſſion de tout ce qui avoit été uſurpé de ſes Domaines, ſuivant l'exemple de Henri IV. qui étant Prince des Aſturies, dépouilla Pedro & Suero de Quignones des biens qui lui appartenoient & dont ils s'étoient emparés, jurant dans Avila de ne ſe déſiſter jamais des réſolutions qu'on y avoit priſes. Ce réquiſitoire du Fiſcal fut renvoyé au Conſeil de Caſtille, lequel répondit. „ Qu'on ne de- „ voit donner à l'aîné des Infans que „ le ſimple titre de Prince des Aſtu- „ ries, parce qu'on ne connoiſſoit que „ trop les troubles & les inconvé- „ niens qui pourroient réſulter d'a- „ voir deux Souverains dans un mê- „ me Etat ; ce que prouvoient très- „ bien les mauvais procédés de Hen- „ ri IV. lui-même envers le Roi D.

An. 1709.

An. 1709.

„ Juan II. ſon pere ; qu'à l'égard des „ informations que l'on pourroit fai- „ re au ſujet des Domaines uſurpés, „ rien n'étoit plus juſte, & qu'il fal- „ loit tout réunir à la Couronne, en „donnant au Prince un entretien pro- „ portionné à ſon âge & à ſon rang. Le Roi ſe conforma à cet avis, ſui- vant en cela l'exemple de Ferdinand le Catholique, & des quatre Rois Autrichiens qui avoient gouverné l'Eſpagne depuis Charles V. juſqu'à Philippe IV. Quelques Courtiſans & quelques Grands n'auroient pas mieux aimé que de voir deux Souverains dans le Palais ; mais il étoit évident que c'eût été entretenir le germe d'une diviſion éternelle.

Le Roi & le Duc d'Orléans étant également mécontens l'un de l'autre, ce Prince fut rappellé en France ; ſes partiſans nioient cette circonſtance, & ſoutenoient que c'étoit de lui-même qu'il avoit abandonné le commandement des armées d'Eſpagne. Le Comte d'Aguilar avoir été mis à la tête des troupes Eſpagnoles, les François obéiſſoient au Maréchal de Beſons. Jamais on n'a vû d'armée

plus déſunie ; la diviſion s'étendoit depuis les chefs juſqu'aux moindres ſoldats,& cela avec tant d'éclat, que les Ennemis en conçurent de grandes eſpérances. Les Eſpagnols ne cherchoient qu'à faire perdre ce que les François étoient chargés de défendre ; ceux-ci leur rendoient la pareille. Ce n'étoit pas l'amour de la gloire qui les rendoit jaloux les uns des autres ; la haine ſeule les animoit : les Eſpagnols ne ſouhaitoient rien avec plus de paſſion que de ſe voir abandonnés des François, afin d'être chargés ſeuls de la défenſe du Royaume. An. 1709.

Le Comte d'Eſtain ſurprit le douze Avril la Ville de Venaſque ; mais le Fort tenoit bon, & le Comte manquoit de vivres & de munitions. Il battoit inutilement la place avec quelques piéces de campagne : on ouvrit une mine ; mais quand même on l'auroit perfectionnée, elle n'eût été d'aucun uſage, parce que l'on manquoit de poudre. Tandis que les Aſſiégeans s'amuſoient devant ce Fort bâti en un lieu eſcarpé & ſtérile, ils étoient eux-mêmes aſſiégés par les

An. 1709. Catalans. Déja le Comte de Staremberg s'étoit mis en campagne avec une armée de vingt-trois mille hommes : ainſi le Maréchal de Beſons envoya ordre au Comte d'Eſtain de ſe retirer ; ce qu'il fit ſagement & avec courage, mais non pas ſans danger : car les Catalans fermoient tous les paſſages, & le Comte ne pouvoit marcher que les armes à la main. L'Infanterie de l'Archiduc étoit compoſée de troupes choiſies ; mais ſa Cavalerie n'étoit pas ſi bonne, parce que les chevaux étrangers ſe gâtent bientôt en Eſpagne. On fut obligé d'en tirer de Sardaigne ; & le Comte de Cifuentes en envoya huit cens qui ne pouvoient ſervir que pour les Dragons, parceque le cheval Sarde eſt difficile à ſoumettre à la diſcipline militaire, & a de la peine à s'accoûtumer au feu. Les troupes du Comte d'Aguilar joignirent celles du Maréchal de Beſons : on rappella le Chevalier d'Asfeld de Valence, & même les François qui étoient en Eſtramadure, où il ne reſta au Marquis de Bai qu'un corps de ſeize mille Eſpagnols ; armée peu nombreuſe, mais que ſon

expérience rendoit redoutable. Elle alla camper à Evora le dix-neuf Avril; & les Portugais ſe poſterent à Elvas. Ils étoient au nombre de vingt mille hommes, dont huit mille de troupes Angloiſes. Le Comte de S. Jean commandoit la Cavalerie, & toute l'armée étoit aux ordres du Marquis de la Frontera. Sa principale force conſiſtoit en Infanterie, parce que les nouvelles forces venues d'Angleterre étoient toutes troupes choiſies. Le Marquis paſſa la Caya, & alla camper dans une plaine, pour chercher, diſoit-il, les Eſpagnols. Ceux-ci qui ne demandoient qu'à en venir aux mains, s'avancerent vers la Atalaya-del-Rey, aſſez proche de la riviere; ils étoient précédés de leur Cavalerie, que l'Infanterie ſuivoit au petit pas, pour voir quelle étoit l'intention des Portugais, qui marchoient étendus le long de la riviere, ſur laquelle ils avoient jetté neuf ponts, afin de pouvoir la traverſer & attaquer les Eſpagnols à l'improviſte. Le Marquis de Bai n'ignoroit pas ces diſpoſitions; & pour attirer les Ennemis au combat, il fit fourager les

An. 1709.

An. 1709. environs de Campo-Mayor qui étoient enſemencés. Les Portugais qui les gardoient ſe ſauverent, & donnerent le tems au Marquis d'Aytone d'arriver à la Atalaya ; le Marquis de Bai ſuivoit avec toutes ſes troupes. Les Portugais paſſerent la riviere ſur leurs ponts, & ſe mirent en bataille du même côté le ſept Mai avant midi ; les Eſpagnols en firent de même. Les Marquis d'Aytone & de Caylus commandoient la droite, le Comte de Fiennes & D. Baltazar de Moſcoſo la gauche. Les Portugais dont l'intention étoit de charger en flanc la droite des Eſpagnols, avoient beaucoup étendu leur gauche commandée par le Comte de S. Jean, que Gallowai ſoutenoit avec trois bataillons Anglois en ſeconde ligne. Le Marquis de la Frontera étoit au centre, & attendoit que les Ennemis ſe formaſſent: car il ne voyoit point paroître d'Infanterie Eſpagnole, qui étoit encore aſſez éloignée de la Cavalerie, & même de l'Artillerie qui l'avoit auſſi précédée. On ne pouvoit y diſtinguer de centre ; & toute la force de l'armée du Marquis de Bai

conſiſtoit en deux aîles de Cavalerie très-éloignées l'une de l'autre. Si les Portugais commençoient l'attaque, ils ne pouvoient charger que la Cavalerie Eſpagnole, mieux exercée & plus expérimentée que la leur, & à laquelle ils craignoient extrêmement d'avoir affaire, parce qu'elle les avoit battus dans toutes les eſcarmouches.

Le Marquis de Bai choqué de voir que les Portugais, en étendant leur gauche, ſongeoient à l'envelopper, ordonna à la Cavalerie d'attaquer, malgré l'éloignement où étoit ſon Infanterie ; & le Marquis d'Aytone chargea avec tant de valeur, qu'au premier choc il mit en fuite la Cavarie Portugaiſe. Le Comte de S. Jean voulut marcher à ſon ſecours avec ſa ſeconde ligne ; mais la premiere retombant ſur elle, la mit en déſordre. Le Comte la rallia cependant à l'aide de Gallowai, & fit face une ſeconde fois ; mais le combat ne fut pas long, & le Comte de S. Jean y demeura priſonnier. Le Marquis d'Aytone pourſuivit les Ennemis juſqu'à Campa-Mayor ; on en tua ſeize cens & l'on en fit treize cens priſonniers,

An. 1709.

ſans aucune perte conſidérable du côté des Eſpagnols. Le Comte de Gallowai voulut faire ferme dans une maiſon de campagne avec trois Régimens Anglois ; mais il fut obligé de prendre la fuite, & ſes gens furent faits priſonniers, les Dragons & les Officiers de Cavalerie ayant mis pied à terre, pour achever ce que leur aîle droite avoit ſi bien commencé. Le Comte de Fiennes & Moſcoſo qui étoient à l'aîle gauche, battirent la droite des Ennemis avec encore plus de facilité : à peine attendirent-ils qu'on les eût attaqués, que leur premiere ligne prit la fuite ; ce que la ſeconde avoit déja fait auparavant. Le Marquis de la Frontera voulut les rallier & les mettre en ordre ; mais malgré ſes exhortations, ils ne confierent leur ſûreté qu'à la rapidité de leur retraite. Le centre de l'armée Portugaiſe, abandonné de ſa Cavalerie, ſe retira à grands pas, ſans attendre l'arrivée de l'Infanterie Eſpagnole qui étoit encore loin ; & abandonnant dans ſon camp tout ſon attirail de guerre & ſon artillerie, il repaſſa la Caya avec tant de précipitation & de déſordre,

qu'il oublia de rompre les ponts qu'on y avoit jettés. An. 1709.

Telle fut la bataille de la Gudina, & la victoire infructeuſe que les Eſpagnols remporterent, parceque le Marquis de Bai ne s'attendoit point d'en venir aux mains, & qu'il le fit ſans être ſoutenu de ſon Infanterie qui étoit fort loin derriere, qui ne vit ſeulement pas l'action, & qui n'arriva que pluſieurs heures après le combat. La Cavalerie victorieuſe auroit pû attaquer le centre des Ennemis, & entretenir l'eſcarmouche juſqu'à ce que l'Infanterie fût arrivée : elle auroit encore pû, maîtreſſe du champ de bataille, rompre les ponts, & amuſer les Portugais, afin qu'ils ne paſſaſſent point la riviere ; mais tous les efforts du Marquis d'Aytone & du Comte de Fiennes ne furent pas capables d'arrêter les Eſpagnols, qui pourſuivoient les vaincus avec tant de rage, qu'ils mépriſerent le commandement, ou feignirent de ne pas l'entendre. En perdant cette bataille, le Roi de Portugal eut du moins cet avantage, que ſi elle eût été conduite avec plus de prudence, il au-

An. 1709.

roit entiérement perdu ſon armée ; ſans qu'il lui fût reſté de troupes ſuffiſantes pour garnir ſes places.

Le deux Juillet la Reine d'Eſpagne mit au jour un ſecond Infant, qui reçut au Baptême le nom de Philippe. Le tems de l'accouchement inquiéta la Cour, parce que le nouveau Prince n'acquit dans le huitiéme mois, ſans qu'on pût vérifier s'il avoit touché le neuviéme. Le danger ne fut que pour le Prince nouveauné, qui ne vécut que ſix jours. Lorſqu'on l'ouvrit pour l'embaumer, on lui trouva les entrailles toutes dérangées, & le cœur hors du Péricarde(6). Il fut inhumé dans le Panthéon des Infans.

Les progrès des Alliés continuoient en Flandres, où ils reprirent Gand, Bruges & Plaſſendal. Au commencement de cette année on parloit de la paix. Aucun des Alliés ne la ſouhaitoit, dans l'eſpérance qu'ils avoient de pouſſer plus loin leurs conquêtes. Louis XIV. ne la déſiroit pas

(6) Membrane qui ſert d'enveloppe au cœur.

non plus, & jamais il n'eut véritablement envie d'y entendre ; mais il feignoit de la vouloir pour tromper les Ennemis, & pour ſe délivrer des ſollicitations importunes de ſes Courtiſans. Ce Prince ne fit part de ce ſecret à perſonne qu'au Dauphin & au Roi Catholique, en les prévenant que quelques apparences qu'ils viſſent d'une paix prochaine, & d'un deſſein formé d'abandonner l'Eſpagne, ils devoient être perſuadés de la réſolution où il étoit de continuer la guerre. Cependant le Comte de Bergueich qui, comme les autres, étoit dans l'illuſion, ayant aſſûré aux Hollandois que le Roi Très-Chrétien ſouhaitoit la paix, ils permirent que le Préſident Rouillé ſe rendît à la Haye pour en conférer ; mais on lui propoſa des préliminaires ſi étranges, qu'il refuſa de traiter. Il fut relevé par le Marquis de Torci, Miniſtre des affaires étrangeres, qui ayant rendu compte au Roi des propoſitions des Alliés, ce Prince permit à ſes Miniſtres de ſigner ces préliminaires, ſe réſervant de les ratifier dans un mois. Les Al-

An. 1709.

An. 1709. liés ne pouvoient croire une réſolution dont ils étoient témoins ; mais leurs proſpérités les aveugloient au point de ſe perſuader, que Louis XIV. abbatu par tant de pertes & par l'épuiſement de ſes Finances, traittoit avec ſincérité. Cette idée augmenta encore l'orgueil de leurs prétentions (7) : ils dépouillerent en eſpérance Louis XIV. des conquêtes d'un regne long & heureux ; & ils pouſſerent l'inhumanité juſqu'à vouloir qu'il ſe chargeât des moyens de détrôner le Roi ſon petit-fils, en employant la voie des armes, s'il ne pouvoit en venir à bout autrement. Mais Louis XIV. répondit, qu'il ne ſe réſoudroit jamais à prendre les armes contre ſon petit-fils ; qu'il conſentiroit ſeulement à l'abandonner, & à retirer d'Eſpagne toutes ſes troupes.

(7) Pour faire connoître juſqu'où les Alliés pouſſerent la fierté de leurs demandes, l'Auteur rapporte tout au long en quarante articles les préliminaires qu'ils firent préſenter à Louis XIV. Mais ils ſont tellement publics & ſi connus, qu'on n'a pas crû devoir les détailler ici.

Cette

Cette réponſe fut rapportée en Hollande, où l'on remarqua que ſi la France laiſſant continuer la guerre aux Alliés, avoit le tems de reprendre haleine, elle y reviendroit enſuite avec plus d'acharnement; & que Louis XIV. ne manqueroit pas de ſecourir ſous main ſon petit-fils, au ſervice duquel paſſeroient les troupes qu'on auroit réformées. An. 1709.

Les eſprits ne pouvant pas ſe rapprocher, on rompit la négociation; & comme l'orgueilleuſe fierté des Hollandois les avoit rendus odieux à toute l'Europe, ils voulurent pour leur juſtification expoſer aux yeux du Public les motifs qu'ils avoient eus d'exiger des conditions ſi exorbitantes & les raiſons qui avoient porté le Roi de France à les rejetter. Cependant quelques Hollandois traitoient encore en ſecret avec le Comte de Bergueich, auquel ils offrirent pour le Roi Philippe la Sicile & la Sardaigne, afin qu'il ne fût pas obligé de retourner à une vie privée. Louis XIV. reçut fort mal cette offre; & ceux mêmes des Courtiſans qui étoient attachés au Duc de Bourgogne, ne

An. 1709. virent qu'avec indignation des préliminaires si injustes. Le Roi & le Dauphin n'en furent que plus animés, & plus résolus à soutenir la guerre jusqu'à la derniere extrémité.

Le Roi d'Espagne n'ignoroit rien de tout ce qui se passoit ; & lorsqu'il vit que le Roi son aïeul consentoit à l'abandonner, il se détacha entierement de la France & d'Amelot, dans la crainte que ses conseils ne perdissent l'Espagne. Dès-lors ce Prince fit plus d'attention qu'auparavant à ceux des Ministres Espagnols, & résolut de faire sortir tous les François de ses Etats. La Reine y consentit, ainsi que la Princesse des Ursins, qui pour commencer à se réconcilier avec les Espagnols, faisoit de grandes avances au Duc de Médina-Celi : elle voulut même le faire entrer dans le Conseil du Cabinet ; mais le Duc refusa d'y assister tant que M. Amelot resteroit en Espagne. La Princesse qui appréhendoit que la chûte des François n'entraînât la sienne, pour assûrer la durée de son crédit, prit ouvertement le parti des Espagnols. Les peuples séduits par les insinua-

tions des partiſans de la Maiſon d'Autriche, molliſſoient déja ſur l'idée de ſe voir chargés du ſoin de défendre le Roi, voyant qu'on ne vouloit lui laiſſer aucune partie de la Monarchie, & que la France alloit l'abandonner, & croyant impoſſible que l'Eſpagne ſeule fût en état de réſiſter à de ſi puiſſans Ennemis. Ce fut pour appaiſer ces bruits, & pour en impoſer à l'inſolence qui commençoit à éclatter, que le Roi nomma le Duc d'Albe & le Comte de Bergueich ſes Ambaſſadeurs plénipotentiaires, quoiqu'il ſçût fort bien que ces Miniſtres ne ſeroient pas admis dans le Congrès, où l'Archiduc même n'en auroit pas. Cette démonſtration ranima l'eſpérance de ceux des Eſpagnols qui n'étoient pas bien informés, & qui s'imaginerent que les Alliés reconnoiſſoient Philippe pour Souverain; le retour précipité du Marquis de Torci & du Préſident Rouillé à Verſailles leur inſpira encore plus de courage. An. 1709.

Ces négociations inutiles pour la paix ne ſervirent qu'à aigrir les eſprits; & les Alliés recommencerent les

An. 1709.

opérations de la guerre, en assiégeant Tournai (8). La prise de cette Place fit éclore de nouveaux desseins. Les deux armées étoient à peu près de la même force ; mais celle des Alliés fiere de tant de victoires, ne croyoit pas que les François fussent en état de lui résister. Il se donna

(8) Le Marquis de S. Philippe dit, qu'au commencement de cette campagne, pour empêcher que le Duc de Bourgogne passât en Flandres, & achevât de perdre le reste de cette Province, le Dauphin se réserva d'y aller commander, & que pour ménager l'honneur du Duc, on publia qu'il iroit sur le Rhin avec le Maréchal d'Harcourt ; qu'ensuite le Dauphin céda le commandement de l'armée de Flandres au Maréchal de Villars, dont les maximes étoient toutes contraires à celles du Duc de Bourgogne. *El Delphin de Francia, porque no fuesse à Flandes su hijo el Duque de Borgogna à acabarla de perder, se la reservò à si, y se publicò, que con el Marisçal de Harcourt iria el Duque al Rhin, por mantener su decoro : con esto el Delphin cedió el mando del Exercito de Flandes al Marisçal de Villars, hombre... contrario à las maximas del Duque de Borgogna.* Notre Auteur ajoute, que par la faute de M. de Chamillard, M. de Surville Gouverneur de Tournai manquoit de vivres, tandis que Louis XIV. pensoit qu'il

une grande bataille dans la plaine de Malplaquet, dont les Alliés remporterent tout l'avantage, ſi l'on doit donner ce nom à un maſſacre épouvantable, où ils perdirent leurs meilleures troupes : car ils retrouverent alors dans les François cette ancienne valeur, que tant de malheurs avoient ralentie. La bleſſure du Maréchal de Villars obligea le Maréchal de Boufflers d'ordonner la retraite, que l'armée Françoiſe exécuta en bon ordre (9), laiſſant aux Ennemis le champ de bataille jonché de près de trente mille de leurs morts ou de leurs bleſſés. La priſe de Mons fut le fruit de An. 1709.

en avoit de reſte ; & que ce fut ce qui obligea ce Gouverneur à capituler. *Faltabales à los ſitiados Viveres, por engagno de Chamillar, aun quando creia el Rey que les ſobrarian, y por eſſo ſe vió el Governador obligado à pedir Capitulacion.*

(9) On remarqua, dit l'Auteur, que le Prétendant qui voulut ſe trouver à cette bataille, où il ſe diſtingua beaucoup, fermoit la retraite avec le Maréchal de Boufflers : *Se reparó, que al retirar ſe cerraban el ultimo Eſcadron el Rey de Inglaterra, y Bouflers.*

cette ſanglante victoire (10).

An 1709.

Jamais la fortune ne ſuſcita à aucun Prince autant d'obſtacles à ſurmonter, que ceux qui s'oppoſoient à Philippe : car la déſunion des Cours de Verſailles & de Madrid lui ſuſcitoit une guerre cruelle, où la force des armes n'étoit d'aucun pouvoir, parce que la vivacité ou la lenteur de la guerre a ſa ſource dans le Cabinet des Princes, dont il eſt impoſſi-

(10) Le Marquis de S. Philippe dit, qu'à l'occaſion de la priſe de Mons, Louis XIV. à la ſollicitation du Dauphin cherchant à découvrir la ſource des diſgraces multipliées qu'il eſſuyoit, reconnut qu'il étoit trompé par M. de Chamillard, qui lui faiſoit entendre que toutes les places étoient munies, quoiqu'il n'en fût rien, & qui ne lui rendoit pas un compte exact des Finances, dans leſquelles il étoit redevable de huit millions. Voici les propres termes de l'Auteur : *Inquiriendo el déſorden de la ſuya* (fortuna) *el Rey Chriſtianiſſimo à perſuaſiones del Delphin, hallò el engagno, en que le tenia enredado Xamillar, porque decia, eſtaban abaſtecidas las Plazas, y no daba exacta quenta de los caudales, porque quedaba deudor de ocho millones de libras torneſas. Era grave el cargo. Dixò la Signora de Maintenon, que*

ble que le déſordre n'influe pas ſur les opérations militaires. C'eſt ce qu'on éprouvoit en Catalogne, où la déſunion des troupes commandées par le Maréchal de Beſons & de celles qui obéiſſoient au Comte d'Aguilar, formoit une eſpece de guerre qui ne pouvoit qu'être déſavantageuſe au Roi Catholique, bien loin de favoriſer ſes intérêts. Le Maréchal de Beſons avoit ordre de ſe tenir ſur la défenſive ; ce qui empêchoit les Eſpagnols de pouvoir faire aucun progrès, parce que cette armée ayant deux Chefs pour la commander, n'obéiſſoit en effet à perſonne. Le Comte de Staremberg dont la ſituation devenoit épineuſe ſi le paſſage du Segre lui étoit fermé, profita de l'occaſion,& ſe poſta avec vingt-huit mille hommes entre Balaguier & Pons ; mais comme il vit que les Eſpagnols

An. 1709.

ella le havia tomado, y podia tanto en el animo del Rey, que ſe exoneró de eſte cargo Xamillar ; pero con privacion del empleo, y deſtierro de la Corte. La reverencia al Padre imponiò ſilencio al Delphin, y à los Pueblos irritados contra eſte Miniſtro.

An. 1709.

gardoient la riviere, il s'en éloigna pour attendre un moment plus favorable. Les Catalans voulurent faire une diverſion du côté de Ribagorza; & ils envoyerent à ce deſſein ſix vieux Régimens pour déſoler cette contrée. D. Michel Pons, Officier de valeur & d'expérience, les attaqua & les défit au Pont de Montagnan, fit priſonniers douze Officiers & quarante ſoldats, enleva quelques drapeaux aux Ennemis, & donna aux habitans rébelles de cette contrée le ſpectacle de la mort de pluſieurs de leurs compagnons.

Le Comte de Staremberg avança le ſept Août un corps de huit mille hommes ſur le Segre; ce qui obligea les Eſpagnols à redoubler de vigilance, & à renforcer la garniſon de Lérida, au cas que les Allemans vouluſſent ſurprendre cette place: nous dirons dans la ſuite comment s'évanouit un bruit qui ſe répandit, que les Ennemis s'y étoient ménagé une ſecrette intelligence. L'armée de l'Archiduc campa ſur la riviere, la droite à Palau, & la gauche à Miral-Campo: elle changea enſuite de poſition; & marchant ſur quatre co-

lonnes, elle appuya ſa droite à Villanueva, & ſa gauche à l'hermitage de Grinian. Le Comte de Staremberg faiſoit tous ces mouvemens ſans deſſein, & ſeulement pour tromper les Eſpagnols ; du reſte il n'avoit point de vûes ſur Lérida, qu'il feignoit de vouloir attaquer. Le Comte d'Aguilar & le Maréchal de Beſons décamperent ; la riviere ſeule ſéparoit les deux armées. La droite des Eſpagnols étoit appuyée à Lérida ; & leur gauche s'étendoit à Menarge. Les Allemans paroiſſoient vouloir attirer les Eſpagnols dans la plaine, pour les amener vers le bas du Segre : le Comte d'Aguilar ne prit pas le change, & fut d'avis de porter toute l'armée à la vûe de Balaguier ; le Maréchal de Beſons ſoutenoit au contraire, qu'il falloit ſe rendre maître de la plaine, afin que la Cavalerie Eſpagnole pût ſe déployer ſi l'on en venoit à une bataille. Le Comte ne croyoit pas que quand même les Ennemis paſſeroient la riviere, ils vouluſſent en venir à une action ; & il penſoit que ſi l'armée deſcendoit dans la plaine, on n'auroit pas en- An. 1709.

An. 1709. ſuite aſſez de tems pour ſecourir Balaguier, ſuppoſé que les Allemans paſſaſſent tout d'un coup la riviere, ce qui ne leur ſeroit pas facile en préſence d'une armée bien poſtée. Inſtruit de cette diviſion, & ſçachant que la Cavalerie Eſpagnole ne veilloit pas ſur le Segre avec trop d'attention, le Comte de Staremberg ſe flatta qu'il trouveroit une occaſion favorable d'en venir aux mains, paſſa le Segre pendant la nuit auprès de Balaguier avec ſa Cavalerie ; & toute ſon Infanterie le ſuivit ſans délai ſur deux ponts qu'il avoit préparés. Le jour montra le lendemain matin aux Eſpagnols l'effet de leur négligence : le Comte d'Aguilar en fit auſſi-tôt donner avis au Maréchal de Beſons, & lui fit propoſer de charger les Ennemis ; ce que ce Général refuſa. Les Eſpagnols provoquoient les François à en venir aux mains à force d'injures ; & il eſt certain que le moment ne pouvoit être plus favorable, l'armée ennemie n'ayant pas encore entierement paſſé la riviere : cependant le Maréchal de Beſons s'obſtina à ne point combattre, & les

François ne firent aucun mouvement. Le Comte de Staremberg acheva de traverſer le Segre, ſe ſaiſit de Balaguier où il fit ſix cens priſonniers ; & ayant ainſi gagné un poſte plus avantageux, il mit ſon armée en bataille. Il ſçavoit que les Eſpagnols ne pourroient la donner tant que les François n'en voudroient point ; & comme s'il attaquoit ceux-ci, il n'ignoroit pas qu'ils ſe défendroient, il n'oſa pas s'y riſquer : il crut qu'il lui ſuffiſoit pour ſa gloire d'avoir défié ſes Ennemis au combat, & d'avoir gagné un meilleur poſte. La diſcorde augmenta dans l'armée du Roi : les François formerent un camp ſéparé de celui des Eſpagnols ; & l'inimitié qui régnoit entre les deux nations étoit ſi grande, que les ſoldats des deux partis ſe tuoient en trahiſon les uns les autres. Le Comte de Staremberg eut alors plus de fortune que de hardieſſe : car ſi dans ces circonſtances il eût attaqué les François & les Eſpagnols, il eſt certain qu'il auroit remporté la victoire. An. 1709.

Le Comte d'Aguilar informa auſſi-tôt le Roi Catholique de cette méſintelligence par un Exprès, en lui

An. 1709.

mandant que s'il ne venoit réunir les eſprits de cette armée par ſa préſence, elle étoit perdue ſans reſſource. Le Roi s'y rendit en poſte le deux Septembre avec le peu de Courtiſans qui purent le ſuivre. Les troupes Eſpagnoles parurent charmées de ſon arrivée ; & le Roi inſtruit des plaintes qu'on faiſoit du Maréchal de Beſons, lui parla en particulier. On ignore de quelle excuſe il ſe ſervit poſitivement pour ſe juſtifier ; il eſt probable qu'il montra un ordre du Roi ſon Maître de ne pas haſarder la bataille, & de défendre ſeulement le paſſage de la riviere. Philippe ſe plaignit à ſon aïeul ; & le Dauphin appuya ſes plaintes avec chaleur. Louis XIV. garda le ſilence ſur cette affaire ; & le Maréchal de Beſons ſe juſtifia auprès de lui de n'avoir rien entrepris, en diſant qu'il ſe défioit des Eſpagnols, qui au lieu de tirer ſur les Ennemis, auroient tué les François. Le Roi rappella le Maréchal de Beſons, avec toutes ſes troupes. Il eſt vraiſemblable que le Roi Catholique n'étoit pas mécontent de ce Général, puiſqu'en partant il l'honora du co-

lier de l'Ordre de la Toiſond'Or(11). Du reſte la ſituation de ce Prince étoit d'autant plus triſte, qu'avec les François, & ſans les François, il ne pouvoit tenir la campagne. An. 1709.

Louis XIV étoit fort indigné contre les Eſpagnols de la haine qu'ils portoient à ſes Sujets, & perſiſtoit dans le deſſein de retirer d'Eſpagne toutes ſes troupes : le Dauphin obtint cependant à force de prieres, qu'on y laiſſât pour lors douze mille hommes à la ſolde du Roi Catholique, qui ordonna que l'on fît de grandes levées dans tout le Royaume. Il rétablit une concorde apparente entre les deux nations, & alla camper auprès de la Noguera, depuis Alguayre juſqu'au pont d'Alfaras.

(11) Le Roi Catholique offrit en effet le collier de l'Ordre de la Toiſon d'Or au Maréchal de Beſons, qui ne voulut pas l'accepter ſans la permiſſion du Roi ſon Maître. Louis XIV. irrité de la haine injuſte & violente que les Eſpagnols portoient aux François, & mécontent de la conduite du Comte d'Aguilar, fit dire au Maréchal de Beſons qu'il lui tiendroit compte d'un refus abſolu : ainſi le Maréchal ne fut pas décoré de cet Ordre.

An. 1709. Ce poſte ne valoit rien ; & le Roi n'y eût pas été en ſûreté, ſi le Comte de Staremberg n'avoit pas affoibli ſon armée par pluſieurs détachemens : il venoit d'envoyer des troupes à Cerbera & à Ribagorza contre M. de Cailus ; & il en avoit détaché encore un plus grand nombre contre le Duc de Noailles, qui s'étant fortifié de celles que le Comte d'Eſtain commandoit en Arragon, déſoloit la Province d'Ampurias. Deux mille chevaux Allemans étoient poſtés proche de Girone, entre Palau & Se. Eugénie. Comme ils faiſoient aſſez mauvaiſe garde dans ce camp, le Duc les attaqua, & les défit avec facilité. Le voiſinage de Girone les garantit d'une déroute entiere ; du reſte ils perdirent beaucoup de monde & leur bagage à cette action, où le Général Frakemberg fut bleſſé, & fait priſonnier.

Le Roi paſſa le Segre le vingt-quatre Septembre ſur le pont de Lérida, cherchant les Ennemis, qui étoient bien retranchés à Balaguier. Ce mouvement étoit néceſſaire pour rétablir la réputation de l'armée, &

pour faire voir que malgré le grand nombre de troupes Françoiſes qui s'étoient retirées, les Impériaux étoient encore obligés de ſe tenir ſur la défenſive. Le Roi voyant qu'il ne pouvoit les forcer à une action, réſolut de leur couper les vivres, & campa entre Fontanella & Palau : D. Joſeph Vallejo couroit la campagne, & Cérécéda pénétra juſqu'à Agramont. On s'approcha encore plus des Ennemis ; mais ils n'oſerent ſortir de leurs retranchemens, & le Roi ne jugea pas à propos de tenter de les forcer, parce qu'ils étoient inattaquables. Il alla de nouveau camper ſous Lérida ; & le deux Octobre il repartit pour la Cour, emmenant avec lui le Comte d'Aguilar pour ſatisfaire les François, qui ne ſervoient pas avec plaiſir ſous les ordres du Comte, parce que la haine entre les deux Nations n'étoit qu'appaiſée, & nullement éteinte. On donna le commandement de ces troupes au Prince de Sterclaës, Flamand, qui étoit plus agréable aux François, & qui aimoit les Eſpagnols. Ce Général repaſſa le Segre, & alla camper à Alguayre, ſans

An. 1709.

que de part ni d'autre il y eût aucune
An. 1709. action remarquable pendant le reſte de cette campagne.

Le jour même que le Roi quitta Madrid pour ſe rendre au camp, M. Amelot prit le chemin de France, craignant de s'expoſer à quelques déſagrémens s'il reſtoit à la Cour pendant l'abſence du Roi. Son ſéjour en Eſpagne l'avoit enrichi; non qu'il ſe fût emparé ouvertement des revenus du Roi ou des biens des Eſpagnols, mais par le grand commerce qu'il avoit la liberté de faire aux Indes, ayant ſçu obtenir de la bonté du Roi des permiſſions très-préjudiciables à ceux qui y négocioient. D'autres François qui ſervoient d'inſtrumens à ce trafic, quitterent auſſi l'Eſpagne avec lui; & il n'y reſta de cette Nation que des gens peu conſidérables, & quelques domeſtiques du Palais que la Princeſſe des Urſins protégeoit. Elle ne regrettoit point le départ de M. Amelot; au contraire l'abſence de cet Ambaſſadeur augmentoit ſon crédit; & dans le deſſein de ſe rendre agréable aux Eſpagnols, elle fit donner au Duc de Mé-

dina-Céli la direction des affaires Etrangeres. Quoiqu'aux termes du brevet que le Roi lui en fit expédier, ce dût être ſa principale fonction, on ne faiſoit cependant rien ſans lui. Non-ſeulement il entroit dans le Conſeil du Cabinet ; mais même il travailloit quelquefois ſeul avec le Roi, qui ne ſe fioit pas entierement au Duc, & qui ne communiquoit les affaires les plus ſecrettes qu'à la Reine, à la Princeſſe des Urſins & à Grimaldo, pour lequel ce Prince eut toujours une affection particuliere. Le Duc affectoit beaucoup de zèle & d'attachement : le Roi de ſon côté lui marquoit de la confiance ; rien de tout cela n'étoit réel : le Duc ne ſe ſoucioit nullement des intérêts du Roi ; & quoique pour ſatisfaire ſa vanité il ſe fît prier d'accepter l'emploi qu'on lui offroit, dans le fond il s'en chargea avec joie, parce que c'étoit un moyen d'augmenter ſon crédit, de ſe faire chaque jour de nouveaux partiſans, & de ſe donner plus d'autorité dans le Royaume. Le Roi n'ignoroit pas la façon de penſer du Duc ;

An. 1709.

An. 1709.

mais abandonné des François ; il étoit forcé de ſe ſervir des Eſpagnols, & pour gagner le corps des Grands, il en choiſit un des principaux pour le mettre à la tête des affaires. Les Alliés crurent qu'on n'avoit remis le ſoin du Gouvernement au Duc de Médina-Celi que pour le perdre ; mais cette conduite étoit abſolument contraire à la droiture du Roi, dont le cœur franc & intrépide ne cherchoit point de détours quand il croyoit devoir punir. La Princeſſe auroit été plus capable de cette duplicité ; mais ç'eût été riſquer beaucoup de nouer une pareille intrigue, dont le ſuccès étoit fort incertain, dans un tems où le Roi avoit à combattre les plus grandes difficultés, étant abandonné de l'appui de la France. Cette conduite de Louis-XIV. prouvoit que ce Prince vouloit la paix, dont la concluſion devoit réunir toutes les forces de la Ligue contre l'Eſpagne. Philippe n'étoit pas ſeul en état de leur faire tête ; outre que la fortune déployoit alors contre lui toutes ſes rigueurs, en affligeant ce Prince de nouveaux cha-

grins, & lui ſuſcitant de nouveaux dégoûts de la part de la Cour de Rome. An. 1709.

Le Pape ne pouvant réſiſter à l'Empereur, & perdant chaque jour quelques-uns de ſes Etats, prêta l'oreille le neuf Février aux propoſitions envoyées à Rome de la part de la Cour de Vienne. Elle exigeoit „ que le „ Pape fournît des quartiers à quinze „ mille hommes de troupes Impériales ; qu'il payât cent mille écus Romains pour ſe rédimer de toute „ vexation ; & ſurtout qu'il reconnût l'Archiduc en qualité de Roi „ Catholique & de toute la Monarchie d'Eſpagne. " Les autres articles étoient moins importans.

Le Pape reçut ces propoſitions avec une complaiſance forcée, & nomma le Cardinal Paulucci pour en conférer avec le Marquis de Prié Ambaſſadeur de l'Empereur à Rome. Ce qui embarraſſoit le plus cette Cour, étoit la reconnoiſſance de l'Archiduc, ayant déja reconnu Philippe, qui avoit reçu pluſieurs Bulles, dans leſquelles on lui donnoit la qualité de Roi Catholique & de Roi d'Eſpa-

An. 1709.

gne, titre qui étoit indiviſible. Il s'enſuivoit encore delà, qu'il falloit reconnoître l'Archiduc en qualité de Souverain de tous les pays que Philippe poſſédoit ; ce qui n'étoit pas moins contraire à la juſtice qu'à la raiſon, non que cette reconnoiſſance dût faire une déciſion, mais parce qu'il n'étoit pas poſſible de refuſer à Philippe les Bulles des Bénéfices & des Evêchés auxquels il nommeroit dans les Etats qui lui obéiſſoient, & qu'il y avoit une contradiction manifeſte à reconnoître à la fois deux Rois d'Eſpagne ; outre qu'il étoit à craindre que cette Monarchie ne ſe ſéparât de l'obéiſſance dûe au S. Siége, proteſtant contre toutes les réſolutions qu'on pourroit prendre.

Le Cardinal Paulucci faiſoit peſer au Marquis de Prié toutes ces conſidérations, ſoutenues des raiſons les plus étudiées & les plus ſpécieuſes, offrant d'ailleurs de reconnoître l'Archiduc en qualité de Roi en général, mais non pas ſous le titre de Roi Catholique. Le Marquis qui connoiſſoit le peu de fond qu'il y avoit à faire ſur le Pape dans les affaires politiques,

les craintes de la Cour de Rome & le peu de forces qu'elle avoit, inſiſtoit, & diſoit que ſi l'on n'accordoit pas ſur le champ la reconnoiſſance telle que l'Empereur la demandoit, le Comte de Thaun avoit ordre de marcher à Rome à la tête de vingt mille hommes. Les repréſentations du Maréchal de Teſſé & du Duc d'Uzeda n'avançoient de rien, parcequ'ils n'avoient que des mémoires & des raiſons à oppoſer aux troupes Impériales. Les Miniſtres de la Cour de Rome diſoient pour excuſe, „qu'on „ faiſoit violence au S. Pere, ce qui „ annulloit, diſoient-ils, la reconnoiſ„ ſance forcée à laquelle on l'obli„ geoit en faveur de l'Archiduc; que „ d'ailleurs cet acte ne porteroit au„ cune atteinte aux droits de Philip„ pe, auquel on donneroit toujours „ les mêmes titres qui lui avoient été „ accordés juſqu'alors; & que l'ex„ pédition des Bulles pour les Béné„ fices vacans dans ſes Domaines ſe „ continueroit en ſon nom; que ce „ n'étoit pas la premiere fois que le „ S. Siége avoit été forcé de re„ connoître deux Rois de Naples;

An. 1709.

An. 1709. „ qu'il falloit céder à la force, ou „ plutôt à la tyrannie, disoient-ils tout „ bas ; & que le Pape n'étoit pas obli- „ gé d'exposer les Etats de l'Eglise „ pour un point chimérique de po- „ litique, & pour une simple ques- „ tion de nom ; que les Espagnols & „ leur Roi étoient trop zélés Catho- „ liques, pour vouloir se séparer à „ ce sujet de l'obéissance due au S. „ Siége ; & qu'enfin si cela arrivoit, „ ce ne seroit pas la faute d'un Pape „ obligé de céder à l'oppression & à „ la violence.“ Les Impériaux atten- doient une réponse ; le Pape la leur donna en ces termes : „ qu'il recon- „ noîtroit l'Archiduc en qualité de „ Roi en général, & qu'il formeroit „ une Congrégation de quinze Car- „ dinaux pour délibérer du titre.“ On demandoit un adoucissement sur les autres articles, & l'on accordoit à l'Archiduc la nomination aux Bé- néfices dans les pays de son obéis- sance.

Le Marquis de Prié rejetta haute- ment ce tempéramment, auquel la Cour de Vienne refusa de même de se prêter. Le Pape nomma quinze

Cardinaux, pour décider du titre que l'on donneroit à l'Archiduc : c'étoient tous gens ſages & prudens, qui étoient généralement reconnus pour impartiaux, & qui par cet endroit ne devoient cauſer aucune défiance ; mais il n'étoit pas juſte non plus de prétendre, que de grands Monarques s'en rapportaſſent à ce qu'ils pourroient décider. Philippe proteſta de nullité de toutes les réſolutions qu'ils prendroient ; & D. Joſeph Molinez, Doyen de la Rotte pour l'Eſpagne, remit ces proteſtations au Doyen du Sacré-College, au Cardinal Ottoboni Vice-Chancelier, & au Cardinal Camerlingue. Le Pape ſe trouvoit fort embarraſſé. Zondodari, ſon Nonce en Eſpagne, eut ordre de travailler à adoucir l'eſprit du Roi Catholique, en lui expoſant les raiſons qui ſembloient juſtifier la conduite du S. Pere : elles ſe réduiſoient à la violence qu'on lui faiſoit, & à l'impoſſibilité où il étoit de ſe rédimer de la vexation, s'il ne condeſcendoit à la plûpart des choſes que les Impériaux exigeoient. Le Roi Catholique n'ignoroit pas l'état d'oppreſſion où le S. Pere étoit réduit ; mais An. 1709.

An. 1709. il ne pouvoit ſe diſpenſer de faire juſtice à ſa dignité, & ſans manquer au reſpect dû au S. Siége, d'en exiger les ſatisfactions que les Théologiens jugeroient permiſes.

L'Empereur impatient des longueurs que le Pape apportoit à ſe décider, ordonna au Comte de Thaun & au Marquis de Prié de redoubler les menaces ; mais elles étoient inutiles : la crainte avoit déja déterminé le Pape ; & tandis qu'il affectoit encore de l'indéciſion avec les Miniſtres de France & d'Eſpagne, il étoit déja convenu avec l'Empereur d'accepter les premieres propoſitions envoyées de Vienne. Il adoucit ſeulement l'article de la reconnoiſſance de l'Archiduc, qu'il borna au titre de Roi Catholique pour la partie de l'Eſpagne dont il étoit en poſſeſſion, ſans préjudice des droits & du titre dont Philippe jouiſſoit déja. Cette convention fut tenue ſi ſecrette, qu'on prétend qu'elle étoit déja arrêtée le jour que l'on fit à Rome des prieres publiques, pour demander les lumieres de Dieu ſur ce qui devoit être décidé. Les Miniſtres de France & d'Eſpagne

pagne en apprirent enfin la nouvelle; & le Maréchal de Teſſé écrivit au Pape deux lettres fort éloignées du reſpect dû au chef de l'Egliſe. Nous ne voulons pas en joindre une copie à ces Mémoires (12), pour ne pas laiſſer à la poſtérité l'exemple condamnable de parler avec tant d'irrévérence & de liberté au Vicaire de Jeſus-Chriſt : car la dignité du Souverain Pontife eſt inſéparable de celle de Prince temporel ; & quoiqu'il puiſſe errer dans la politique, il n'eſt jamais permis de violer le reſpect que mérite une ſi haute repréſentation. Ces lettres ne furent approuvées que des Hérétiques, & de quelques perſonnes peu religieuſes ; la piété de Louis & de Philippe en fut offenſée. Le Pape ſouffrit cet outrage avec une patience véritablement chrétienne, & rendit public ſon accommodement avec l'Empereur, contenant les mêmes articles dictés par ce Prince, qui ne put pouſſer la dureté juſqu'à vou-

An. 1709.

(12) Nous nous diſpenſerons de ces égards ; & l'on trouvera ces lettres du Maréchal de Teſſé à la ſuite de ces Mémoires marquées Piéce II.

loir qu'ils fuſſent tous exécutés : il ſe
An. 1709. modéra au ſujet des contributions, & ſur le nombre des troupes qui devoient prendre des quartiers dans l'Etat Eccléſiaſtique.

Le Roi Catholique ne prit aucune réſolution avant d'avoir eu l'avis du Conſeil d'Etat, de celui du Cabinet, & de quelques membres du Conſeil de Caſtille ; & pour aſſurer d'autant mieux le repos de ſa conſcience, il ordonna au Pere Robinet Jéſuite ſon Confeſſeur d'aſſembler les Théologiens les plus ſçavans, pour ſçavoir d'eux s'il lui étoit permis de renvoyer le Nonce, & de ſupprimer ſon tribunal. La difficulté ne conſiſtoit que dans ce dernier article : car en ne conſidérant le Nonce que comme Ambaſſadeur du Pape, on lui avoit déja fait dire de ne plus uſer de ſon caractere, & de ne plus paroître au Palais ; & ſuivant l'avis du Duc de Véraguas, on avoit fait ôter de la Chapelle Royalle le ſiége deſtiné aux Nonces. Les Théologiens, entre leſquels étoient le P. Blanco Dominicain & le P Ramirez Jéſuite, Réligieux ſages & d'une

piété exemplaire, répondirent que le Roi pouvoit ſupprimer le Tribunal de la Nonciature, érigé à la priere des Rois ſes prédéceſſeurs pour la commodité des Sujets, remettant l'adminiſtration des affaires ſur l'ancien pied entre les mains des Ordinaires, ſans que cet acte fût contraire à l'obéiſſance dûe au S. Siége. Solis Evêque de Lérida fut du même avis. En conſéquence le Roi ordonna au Nonce de ſortir de ſes Etats avec tous les Miniſtres de la Nonciature, ſupprima ce Tribunal, & écrivit des Lettres circulaires à tous les Evêques d'Eſpagne, par leſquelles il leur ordonnoit d'uſer de la même juriſdiction dont ils jouiſſoient avant ſon érection; du reſte ce Prince ne témoigna aucun mécontentement perſonnel contre le Nonce, & le fit conduire par honneur juſques ſur la frontiere par D. François Giron ſon Majordome de ſemaine, eſcorté de cinquante chevaux, avec ordre qu'il fût défrayé par tout aux dépens du Tréſor Royal. Zondadari étoit digne de cette diſtinction par ſa naiſſance & par ſa vertu; & comme pluſieurs perſonnes

An. 1709.

l'avoient accuſé d'être peu favora-
An. 1709. ble aux intérêts du Roi, Philippe faiſant voir qu'il étoit ſatisfait de la conduite de ce Miniſtre, voulut montrer qu'il n'avoit point ajouté foi à ces bruits, que le Duc d'Uzeda avoit répandus ſans ſujet, & que fomentoient à Madrid D. François Ronquillo & le Duc de Véraguas, qui n'aimoient pas le Nonce. Celui-ci alla établir ſon Tribunal à Avignon, d'où il prétendit exercer la Nonciature d'Eſpagne; ce qui ne lui réuſſit point, parce que le Roi défendit par un Décret de s'adreſſer à lui. On interdit tout commerce avec Rome; & l'on ordonna de ne plus recevoir de Brefs du Pape, excepté ceux que le Roi pourroit demander, qui devoient être expédiés *gratis*. On envoya ordre au Duc d'Uzeda & au Marquis de Montéléon de ſortir de cette Cour, ce que fit de lui-même le Cardinal del Giudice, pour marquer ſon attachement au Roi. Il ſe rendit à Gênes, où il fut joint par le Marquis de Montéléon, & peu de tems après par le Duc d'Uzeda, que le Roi avoit nommé ſon Miniſ-

tre plénipotentiaire en Italie malgré les ſoupçons qu'il commençoit à avoir de ſa fidélité, quoiqu'il y eût déja long-tems que le Duc ſe fût écarté de ſon devoir. Le Pape en avoit déja donné quelques avis au Roi, qui ne voulut pas y ajouter foi. Il eſt certain que le Duc entretenoit des intelligences avec les Autrichiens ; mais il ſe conduiſoit avec tant de précaution, qu'on le regardoit en Eſpagne comme un Sujet des plus zélés. Philippe ne poſſédoit plus en Italie que la Sicile, & les deux Places *de gli-Préſidii* ſur la côte de Toſcane, Porto-Longone & Porto-Hercole : ainſi ce titre de Plénipotentiaire paroiſſoit inutile, & faiſoit le ſujet des plaiſanteries des Autrichiens ; mais on crut que cette attention feroit ſentir aux Etats que l'Eſpagne venoit de perdre en Italie, qu'on ne les oublioit point. Car ils n'étoient nullement contens de la domination des Impériaux, qu'ils avoient eux-mêmes appellés dans ce pays ; & pluſieurs Seigneurs de Naples, de Milan & de Sardaigne preſſoient le Roi de ſonger à reconquérir ces Provinces. Le

An. 1709.

An. 1709. Comte del Caſtillo, le Comte de Montalvo & le Marquis de S. Philippe ne ceſſoient à la Cour de ſolliciter, pour engager à faire une entrepriſe ſur ce dernier Royaume : ils préſenterent pour cela un projet des moyens pour s'en rendre maître, qui fût approuvé à Paris & à Madrid ; & Louis XIV. promit quelques Vaiſſeaux & deux mille hommes au cas qu'on voulût l'exécuter. Pour entretenir ce Prince dans cette réſolution, & veiller à ſon exécution, le Marquis de S. Philippe fut envoyé en France ; & le Comte del Caſtillo paſſa en Corſe, afin qu'étant plus à portée de la Sardaigne, il pût cultiver les intelligences qu'il avoit dans cette Iſle. De Gênes où étoit le Marquis de Montéléon, il entretenoit celles qu'on avoit dans le Milanois ; & le Duc d'Uzeda conſervoit des relations avec les Napolitains, moins pour le ſervice du Roi Catholique, que pour ſçavoir le ſecret. Mais pluſieurs Napolitains qui le connoiſſoient, ne ſe fioient pas à lui, & étoient en correſpondance avec D. Joſeph Molinez, qui étoit reſté à

Rome en qualité d'Auditeur de Rote. C'étoit un homme ſûr & d'exécution, & qui étoit conſtamment attaché au Roi d'Eſpagne. Il eut à Rome un nouvel embarras, parce que l'Archiduc y étant reconnu en qualité de Roi Catholique, y envoya le Prince d'Avellino Napolitain avec le titre de ſon Ambaſſadeur, qui débuta par vouloir occuper le palais dans lequel le Roi d'Eſpagne loge ſes Miniſtres à Rome. Mais D. Joſeph Molinez l'en empêcha à main armée; & pour le ſoutenir, on lui envoya deux cens Officiers de Porto-Longone. An. 1709.

Le Duc d'Orléans ne ceſſoit cependant de travailler à la Cour de France à brouiller la Princeſſe des Urſins avec cette Cour, dans l'eſpérance de retourner en Eſpagne, s'il pouvoit l'en faire ſortir. Ce Prince déſiroit avec ardeur le commandement des troupes de cette Couronne, ſurtout depuis le retour de M. Amelot à Paris; il apportoit pour prétexte, que lui ſeul étoit capable de réunir les deux Nations, à cauſe du grand nombre d'amis qu'il avoit en Eſpagne dans la pre-

An. 1709.

miere Nobleſſe, & parmi les Officiers d'armée les plus diſtingués. La Princeſſe des Urſins qui étoit ſoutenue par Madame de Maintenon, & qui entretenoit un commerce ſecret avec Amelot, n'ignoroit rien de toutes les démarches du Duc, dont les menées inquiétoient également les deux Cours : car rien n'eſt plus déſagréable aux Rois, qui pour la plûpart déſirent le bien, & qui dans la maniere de le procurer craignent de ſe laiſſer ſéduire par leurs propres ſentimens, que de leur prouver par des raiſons ſpécieuſes, que des choſes qui leur déplaiſent ſont importantes à leur ſervice. Pour ſe défendre de cette perſécution, la Princeſſe faiſoit obſerver avec ſoin toutes les démarches de ceux qu'elle croyoit en Eſpagne dévoués au Duc d'Orléans : le nombre n'en étoit pas grand ; mais ſon imagination l'augmentoit. Elle étoit perſuadée qu'il avoit laiſſé des eſpions à la Cour & à l'armée ; elle ne ſe trompoit pas : c'eſt pourquoi elle ne négligeoit rien pour trouver l'occaſion de mettre le Duc encore plus mal dans l'eſprit du Roi. Un Sé-

cretaire & un Aide de Camp, tous deux François, que ce Prince avoit laiſſés à Lérida depuis la priſe de cette Place, lui donnoient ſurtout beaucoup d'inquiétude ; ils ſe nommoient Flotte & Renaut. La Princeſſe qui vouloit pénétrer le myſtere que cachoit leur ſéjour en Eſpagne, écrivit au Comte de Louvignies Gouverneur de Lérida de veiller ſur leurs démarches. Cet ordre, ou la vigilance ordinaire du Comte, qui étoit un Officier fidelle & exact, fit découvrir que ces deux François ſortoient fréquemment de la Place pendant la nuit : en conſéquence on mit des eſpions après eux ; & l'on vérifia qu'ils ſe rendoient dans le camp ennemi au quartier du Comte de Stanhop. Le Comte de Louvignies en informa la Princeſſe des Urſins. Le Roi ne voulut pas permettre qu'on arrêtât alors ces deux hommes, & les fit ſeulement garder à vûe, afin qu'il ne puſſent ſortir d'Eſpagne ; enſorte qu'ayant voulu prendre le chemin de France, on les arrêta ſur la frontiere, & l'on ſe ſaiſit de leurs papiers. Un d'eux qui avoit pris la route de

An. 1709.

An. 1709. Bayonne, fut enfermé dans la Citadelle de Pampelune ; & on lui trouva plusieurs lettres en chifre, les unes écrites par le Duc d'Orléans, les autres qui étoient des réponses de Stanhop. On devina la clef du chifre, & l'on crut avoir découvert par ces lettres (13), „ que le Duc d'Or-„ léans voyant que Louis XIV. alloit „ être nécessairement forcé de faire la „ paix avec les Alliés, & que la „ France abandonneroit Philippe pour „ l'obliger à renoncer au Trône d'Es-„ pagne, avoit offert aux Anglois de „ leur livrer Lérida, Tortose & la „ Citadelle de Pampelune ; & que „ ce Prince supposant qu'il auroit le „ commandement des armées d'Es-„ pagne, il leur avoit promis de leur „ laisser adroitement remporter sur „ lui une victoire si complette, qu'il „ ne restât au Roi aucunes troupes „ pour se soutenir, ensorte qu'il

(13) Quelques-uns prétendent, que ce fut la Princesse des Ursins qui fit jouer cette intrigue & répandre ces bruits, pour noircir le Duc d'Orléans ; ce qu'il y a lieu de croire de l'équité, & de la grandeur d'ame de ce Prince.

„ fût obligé de repasser en France ; „ que cependant avec les troupes & „ les Officiers qui lui resteroient, & „ qui étoient à sa dévotion, le Duc s'é- „ tant rendu maître de la principale „ partie de l'Espagne, la remettroit „ aux Anglois, qui secondés des forces „ Autrichiennes, acheveroient de „ conquérir le reste ; qu'ils donne- „ roient au Duc Carthagene, avec les „ Royaumes de Valence, de Navar- „ re & de Murcie, dont il seroit re- „ connu Souverain, à condition qu'il „ céderoit à la Maison d'Autriche les „ droits qu'il avoit à la Couronne „ d'Espagne après la ligne du Roi „ Philippe ; avec cette clause, que le „ Duc ne seroit censé avoir traité „ pour cela qu'avec les Anglois.“ An. 1705.

Il est certain que dans ce projet ceux-ci ne cherchoient qu'à tromper le Duc, auquel ils n'avoient pas dessein de tenir parole, parce qu'il n'étoit pas de leur intérêt de voir régner en Espagne un Prince de la Maison de Bourbon, puisque, soit qu'il s'appellât Louis ou Philippe, ce n'étoit qu'une pure question de nom. Le Duc d'Orléans avoit entamé ce

An. 1709.

Traité avant de ſortir d'Eſpagne ; & pour perſuader aux Anglois qu'il lui étoit facile d'exécuter ce qu'il leur promettoit, il leur avoit donné une liſte de tous ceux qui étoient dans ſon parti, au nombre deſquels il comptoit, outre pluſieurs Officiers Généraux, ce qu'il y avoit de plus conſidérable entre les Grands. On ne trouva point ce Mémoire parmi les papiers qui furent ſaiſis ; mais les réponſes de Stanhop en ſuppoſoient la réalité ; & lorſque le Duc fut obligé de quitter l'Eſpagne, il continua d'entretenir cette négociation par l'entremiſe de Flotte & de Renaut, dont on a parlé. On arrêta auſſi un Eccléſiaſtique Catalan, qui alloit & venoit de Lérida au camp ennemi, & ſervoit à porter les lettres des uns aux autres. Auſſi-tôt que le Duc d'Orléans eut abandonné l'Eſpagne, les Anglois commencerent à douter qu'il fût en état de tenir les promeſſes qu'il leur avoit faites, parce que le commandement de l'armée fut donné au Comte d'Aguilar, un des hommes les plus diſtingués de tout le Royaume par ſa naiſſance & par ſa

fidélité, & qui étoit abſolument incapable d'une pareille baſſeſſe. Le Prince de Sterclaës qui lui ſuccéda, n'en étoit pas moins éloigné ; ce qui refroidit beaucoup Stanhop dans la pourſuite de cette affaire : ce fut auſſi ce qui engagea le Duc d'Orléans qui comprenoit la cauſe de ce refroidiſſement, à chercher les moyens de retourner en Eſpagne, pour y reprendre le commandement des troupes, & exécuter ſon deſſein (14). Ceux que l'on avoit envoyé priſonniers à la Citadelle de Pampelune, avouerent ingénument tout ce qu'on vient de rapporter, ajoutant pour leur juſtification, qu'ils avoient été trompés par le Duc, qui leur faiſoit entendre qu'il n'agiſſoit que par ordre & avec l'agrément du Roi Très-Chrétien, dont ils étoient Sujets. Ils ne nommerent point de complices, parce que le Duc n'en avoit pas beſoin, & n'avoit confié ce ſecret à aucun Eſpagnol. Il eſt vrai que D. Boniface

An. 1709.

(14) *Viendo lo qual, y diſcurriendo la cauſa, queria el Duque bolver à Eſpagna à mandar ſus tropas, y executar ſu deſignio.*

An. 1709. Manrique, D. Antoine de Villaroël & le Marquis de Fuente-Hermosa furent arrêtés, à cause de la grande liaison où ils étoient avec le Duc; mais ils ne tarderent pas à être mis en liberté, parceque l'on reconnut aussitôt qu'ils étoient innocens, & parfaitement ignorans de cette intrigue. Philippe en envoya un détail fort circonstancié à Louis XIV. qui en fut irrité au dernier point, jusques-là qu'animé par le Dauphin, il se seroit porté contre le Duc aux résolutions les plus funestes (15), si Madame de Maintenon, Madame mere du Duc, & la Duchesse d'Orléans son épouse, fille naturelle du Roi, n'eussent fléchi la colere de ce Prince par leurs prieres. Cependant en cédant malgré

(15) Rapportons ici les termes mêmes de l'Auteur : *Tuvo Luis XIV. la pesadumbre mayor : avigoraba su ira el Delphin, y se determinò la ultima sangrienta resolucion contra el Duque ; pero no la dexaron executar los ruegos de la Maintenon, de la Duquesa Madre, y aun de su Muger, Hija natural del Rey, que mal avenido con su propria benignidad, no podia esconder su sentimiento : era preciso un exemplar castigo, ò un alto dissimulo, &c.*

lui à ſa bonté naturelle, Louis ne pouvoit cacher ſon reſſentiment : pour une pareille faute, il falloit une punition exemplaire ou un oubli profond, ſur tout le Duc d'Orléans prétendant juſtifier ſes démarches, en diſant „ qu'il n'avoit entamé ce traité, que „ dans la ſuppoſition que le Roi fît la „ paix avec les Alliés, & qu'il ſe réſolût à conſentir au retour de Philippe V. en France ; que ſi on ne „ lui faiſoit pas quelque part des „ Royaumes dont la Monarchie d'Eſpagne étoit compoſée, il ne croyoit „ pas devoir renoncer aux droits „ qu'il y avoit du chef d'Anne d'Autriche ſon ayeule ſœur de Philippe IV. & ſon héritiere indubitable après la poſtérité de Marie-Théreſe ; que la ſucceſſion avoit „ été ainſi réglée dans les *Cortez* „ d'Eſpagne ; qu'ainſi on ne devoit „ pas lui faire un crime, de chercher „ à s'aſſûrer du moins la poſſeſſion „ d'une partie de cette Monarchie, „ au cas que Philippe ne pût ſe maintenir ſur le trône, prêt à la remettre à ce Prince, auſſi-tôt qu'il ſeroit en état d'y remonter. " Il fal-

An. 1709.

An. 1709. loit recevoir ces raiſons pour bonnes, toutes ſophiſtiques qu'elles étoient (16), & ſe contenter de cette juſtification, dès-lors qu'on avoit réſolu de ne point punir la faute. On doute encore aujourd'hui, ſi dans cette affaire le Duc de Bourgogne fut favorable au Duc d'Orléans, comme quelques-uns l'ont aſſuré. La politique l'enſévelit enfin dans l'oubli : Louis XIV. expliqua au Roi Catholique ſes intentions à ce ſujet, & lui fit connoître qu'il étoit forcé d'uſer en cette occaſion d'une bonté, qu'il avouoit n'être pas trop conforme aux loix de la Juſtice (17). Philippe naturellement porté à la clémence, & qui vouloit faire plaiſir

(16) Ce ſont les termes du Marquis de Saint Philippe. *Eſtas razones*, dit-il, *aunque ſophisticas, era preciſo paſſarlas por buenas, y admitir la diſculpa, yà que no ſe havia de caſtigar el delito.* Il ajoute : *Aun quèda la duda, de ſi favoreciò al Duque de Orleans el de Borgogna : no faltò quien lo afirmaſſe ; pero al fin, ſepultò un politico ſilentio el negocio.*

(17) *El Rey de Francia oxplicò al de Eſpagna ſu determinacion, y eſtàr neceſſitado à executar una benignidad caſi injuſta.*

au Roi ſon aïeul, s'accommoda à tout, & fit relâcher les deux François priſonniers au Château de Pampelune. Quelques-uns ont prétendu, qu'on ne ſçavoit rien de ce traité à Vienne & à Barcelone ; ce qui n'eſt pas probable : ce qu'il y a de certain, eſt que ces deux Cours ne parurent jamais avoir voulu ſe ſervir de ce moyen. An. 1709.

Le bruit de la paix qui s'étoit répandu par toute l'Europe, fit craindre aux Hollandois que l'Angleterre n'en fît une particuliere avec la France. Fatigués de la guerre, ils ne ſouhaitoient que le repos : les ennemis du Duc de Marleborough à Londres le déſiroient également, afin de lui ôter ſon crédit & ſon pouvoir ; mais comme l'Empereur s'y oppoſoit, parce que l'Archiduc ſon frere avoit encore bien des obſtacles à vaincre avant de pouvoir être Roi d'Eſpagne, où il ne poſſédoit qu'une petite partie de la Catalogne, au lieu de manifeſter leurs déſirs, les Alliés ſe défioient les uns des autres.

Un détachement de l'armée Impériale cherchant à pénétrer dans la

An. 1709. haute Alsace sous la conduite du Général Merci, son dessein fut éventé par le Comte du Luc Ambassadeur de France en Suisse ; & ces troupes furent défaites par le Comte du Bourg. Le Duc de Savoie ne réussit pas mieux contre le Dauphiné.

Depuis la bataille de la Gudigna, le Marquis de Bai ne fit rien non plus de remarquable en Portugal. Il ne put pas même former le siége d'Olivenza qu'il avoit bloquée, parce qu'il coupa le pont; ce qui servit de défense aux Portugais. Le Marquis de la Frontera y accourut de Gurumena, & éleva proche de la riviere trois retranchemens qui empêcherent les Espagnols de faire les approches de la place : la saison avancée les obligea ensuite de se retirer, & de prendre des quartiers.

Le Cardinal Porto-Carrero mourut cette année le quatorze Septembre dans sa métropole de Tolede. Le Roi nomma à ce siége vacant D. Antoine Ibanez Archevêque de Sarragosse ; mais la Pape faché de ce qui s'étoit exécuté en Espagne contre le Nonce Zondadari, refusa d'accor-

der les bulles de cet Archevêché.

An. 1710.

Auſſitôt que la ſaiſon eut ſuſpendu les opérations militaires, les artifices des Hollandois remirent ſur le tapis le traité de paix entamé avec le Roi de France, qui continuant dans ſon ſyſtême de politique, lequel ne tendoit qu'à endormir ſes Ennemis, y prêta de nouveau l'oreille. Gertruidemberg fut le lieu déſigné pour le Congrès; & l'on nomma des Plénipotentiaires de part & d'autre: le Maréchal d'Uxelles & l'Abbé de Polignac pour la France, Meſſieurs Buis & Vanderduſſen pour la Hollande Milord Marleboroug & Milord Fouveskenden pour l'Angleterre; & pour l'Empereur, le Prince Eugene, avec le Comte de Sintzendorf: le Duc de Savoie y envoya auſſi un Ambaſſadeur. Mais l'affaire n'étoit pas encore mûre, & les eſpérances de paix étoient déplacées, parce qu'aucun de ceux qui aſſiſtoient au Congrès, ne la déſiroit. Il eſt vrai que les Hollandois étoient fatigués de la guerre: ils ne ſoupiroient plus qu'après le repos, & cherchoient à ſe mettre à couvert du danger; mais les Députés qu'ils

An. 1710.

avoient au Congrès dépendant du grand Penſionnaire Heinſius, ne penſoient qu'à faire leur cour au Prince Eugene & à Milord Marleboroug qui penchoient pour la continuation de la guerre, dans laquelle ils trouvoient leurs intérêts particuliers. L'inclination de l'Empereur favoriſoit leurs paſſions : il comprenoit que c'étoit le ſeul moyen qu'il eût de chaſſer d'Eſpagne Philippe V. mieux affermi que jamais ſur le trône depuis la naiſſance d'un héritier ; & il importoit à ce Prince de procurer une couronne à ſon frere, afin de pouvoir laiſſer à ſes filles quelques portions des Etats héréditaires. Ceux de la faction de Marleboroug tâchoient de leur côté de perſuader à la Reine Anne, que ſa ſûreté dépendoit de ſe conſerver puiſſamment armée ; enſorte que cette Princeſſe penchoit pour la guerre.

Le Duc de Savoie étoit dans les mêmes ſentimens, quelque réſervé que fût dans ſes projets ce politique adroit & ruſé, dont la prudence dirigeoit toutes les vûes. Ce Prince ne ſouhaitoit, ni que la Maiſon d'Autriche

devint ſi puiſſante, ni que Philippe V. fût chaſſé d'Eſpagne, & qu'on lui cédât les Etats d'Italie qu'il avoit poſſédés auparavant, parce que lui même déſiroit de s'y établir une ſouveraineté, & qu'il ne pouvoit s'étendre que dans la Lombardie & le Milanois, où il lui ſeroit difficile de s'agrandir, ſi on les cédoit au Roi Catholique, avec Naples, la Sicile & la Sardaigne. C'étoit-là ce que les Hollandois avoient deſſein de propoſer en dernier lieu, Louis XIV, ayant rejetté l'offre qu'ils avoient déja faite des deux Iſles. Ce Monarque voyant ces peuples chercher toutes ſortes de moyens pour conclure la paix, les deux factions d'Angleterre plus animées que jamais l'une contre l'autre, & les Caſtillans plus affermis de jour en jour dans leur attachement pour leur Roi, ſe fortifioit dans l'eſpérance qu'il avoit conçue qu'une ligue où l'on avoit tant d'avis différens à concilier, ne ſeroit pas de longue durée, ſes propres ſuccès augmentant encore l'oppoſition des intérêts : ainſi il avoit réſolu d'attendre ce que le tems pro- An. 1710

An. 1710.

duiroit. Le Dauphin ne ceſſoit de le confirmer dans cette penſée : il déclara en conſéquence aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne à Paris l'intention immuable de ce Prince au ſujet du Roi ſon fils ; & le Duc de Bourgogne lui même approuvoit que l'on ne fît point la paix, à moins qu'on ne cédât les Etats d'Italie à ſon frere : l'engagement lui paroiſſoit alors moins dur à ſoutenir, & il s'imaginoit que l'Eſpagne dépouillée de tant de Provinces, & gouvernée par un Prince Autrichien, ſeroit aiſée à opprimer dans la ſuite. Son ſyſtême n'étoit pas juſte, ni fondé ſur l'expérience & ſur une connoiſſance exacte de cette Monarchie, qui ne ſçauroit être plus redoutable, qu'étant débarraſſée des Pays-Bas & du Milanois. Cette paix que tous les intéreſſés négocioient de mauvaiſe foi, fit éclore mille ruſes & mille artifices, dont chacun ſe ſervoit pour cacher aux autres ſes véritables intentions. On pourroit en former un juſte volume ; mais l'objet de nos Mémoires n'eſt point de nous étendre à décrire les fineſſes dont ils uſoient pour ſe tromper les uns les

autres. On ne convint pas même d'un armiſtice ; & jamais les préparatifs de guerre ne furent plus grands. An. 1710.

Malgré la rigueur de l'hiver l'Amiral Norris paſſa dans la Méditerranée avec une eſcadre ; une autre commandée par le Vice-Amiral Dudley ſe rendit ſur les côtes de France, tandis que d'autres Vaiſſeaux Anglois tenoient en échec tous ceux qui ſortoient du port de Dunkerque : on envoya en Flandres les Gardes de la Reine ; & le Général Skanon ſe rendit en Portugal pour y commander les troupes, parce que le Comte de Gallowai étoit tourmenté de la goutte. Il étoit déteſté des Portugais, & peu agréable en Angleterre depuis ſa diſgrace,& depuis qu'il s'étoit fait battre trois fois en Eſpagne. Milord Porthmore paſſa à Liſbonne en qualité d'Ambaſſadeur. Le Roi Catholique & Louis XIV. faiſoient de grandes recrues ; cependant ce dernier n'avoit pas encore perdu toute eſpérance de conclure la paix. Ce Prince avoit fait faire de nouvelles propoſitions aux Hollandois par le canal du Baron de Pettecum, Miniſtre du Duc

An. 1710. de Holſtein, du Marquis de Torci & du Comte de Bergueich ; il leur faiſoit offrir tout ce qu'ils demanderoient, même toute la Flandre Eſpagnole & le commerce des Indes, s'ils vouloient ſe détacher de la ligue & reconnoître Philippe V. On ne rédigea point les articles ; mais ils convinrent de traiter ſeuls avec le plus grand ſecret après la diſſolution du Congrès, & promirent de mettre auſſitôt leurs troupes en quartier d'hiver : la France offrit de ſon côté de leur remettre quatre places.

Comme le Roi d'Eſpagne étoit celui qui perdoit le plus à ce Traité, il étoit néceſſaire de le lui communiquer ; & M. d'Iberville paſſa à Madrid à cet effet. Le Roi avoit remis le ſoin de toutes les affaires étrangeres au Duc de Médina-Celi ; & quoiqu'il comprît que le ſecret étoit l'ame de cette négociation, & que ſi les Alliés la pénétroient, ils ne manqueroient pas de la troubler, il la confia au Duc, qui avoit permiſſion de traiter avec les Ennemis, pour eſſayer de faire quelque accommodement particulier. Il n'avoit pour cela aucune con-

connoiſſance à Vienne ni à Londres ; mais il ſe ſervoit du Marquis Ranucini, qui étoit Miniſtre du Grand-Duc de Toſcane en Hollande, d'où il paſſoit en Angleterre lorſqu'il avoit quelques paroles à porter : car il avoit des Lettres de créance pour ces deux Puiſſances. Ranucini étoit un homme intelligent & très-habile, lié avec le Duc de Médina-Celi depuis qu'il avoit été chargé des affaires du Grand-Duc à Madrid. Son inclination le faiſoit pencher pour la Maiſon d'Autriche : il penſoit qu'à l'extinction de la Maiſon de Médicis qu'on voyoit prochaine, la Toſcane tomberoit entre les mains de l'Empereur ; ainſi il cultivoit avec grand ſoin la Cour de Vienne, l'élévation de ſon eſprit lui faiſant ſouhaiter d'être ſujet d'un puiſſant Prince : car la nobleſſe Florentine ſupportoit avec impatience le joug des Médicis. Le Duc de Médina-Celi entretenoit avec cet homme une correſpondance ſecrette & publique, & cela de l'aveu du Roi, auquel il avoit perſuadé que ſes intérêts en étoient l'objet. Il eſt difficile de juger de l'intention ; mais il eſt certain

An. 1710.

An. 1710. que par le moyen de Ranucini, le Duc découvrit ce ſecret important aux Anglois, auxquels il ne cacha rien de ce qui ſe traitoit entre Louis XIV. & les Hollandois, ſoit dans la vûe de rompre cette paix, ou dans l'eſpérance d'obtenir de meilleures conditions de la part de l'Angleterre. Quand même ce Duc auroit eu les meilleures intentions, on ne peut l'excuſer d'avoir révélé ſans la permiſſion du Roi une négociation de cette importance. Le bruit courut qu'il en avoit auſſi informé le Pape par le canal du Nonce Zondodari, quoique celui-ci fût alors à Avignon; mais il n'eſt pas probable que le Duc ſe ſoit fié à quelqu'un qui n'étoit pas ſon ami intime. D'ailleurs il n'avoit aucun intérêt à découvrir cette affaire au S. Pere, puiſqu'il ne devoit pas s'attendre, ni qu'il la fît échouer en la rendant publique, ce qui auroit été contraire à la charité & au devoir de pere commun, ni qu'il pût travailler à rendre ce traité plus avantageux au Roi Catholique; ainſi que ſon intention fût bonne ou mauvaiſe, la démarche étoit inutile. Il n'en fut

pas de même à l'égard des Anglois : car ils ſe plaignirent ſi aigrement de la Hollande, & l'Empereur appuya leurs plaintes avec tant de vivacité, que les Etats-Généraux n'oſerent paſſer plus avant ; ils nierent le fait, dont on n'étoit pas en état de les convaincre, parce que l'on n'avoit rien ſigné, & leur juſtification fut acceptée, parce qu'on avoit beſoin d'eux, & parce que l'on appréhendoit qu'ils ne ſe détachaſſent de la ligue. Marleboroug lui-même, quoiqu'il n'y fût pas trompé, fut le premier à publier à Londres, que ce qui ſe diſoit de cette négociation n'étoit qu'un artifice de l'Eſpagne & de la France pour ſemer la diviſion parmi les Alliés, & que les Hollandois n'avoient jamais penſé à les abandonner. Louis XIV. découvrit cette trahiſon du Duc de Médina-Celi par quelques lettres, qui furent interceptées allant de Madrid à la Haye. Il en informa auſſi-tôt le Roi ſon petit-fils, qui fit arrêter le Duc dans le Palais même ; on le fit paſſer à la ſécretairerie du Marquis Grimaldo qui étoit inſtruit de tout, où le Comte de Sa-

An. 1710.

An. 1710.

lazar (*a*) Major des Gardes du Corps s'assûra de lui, & le remit a D. Patricio Laulès, qui l'attendoit dans le parc du Palais avec cinquante chevaux : de-là il fut conduit au Château de Ségovie, sans qu'on lui laissât aucun domestique, jusqu'à ce que le Duc d'Ossone eût obtenu qu'on lui en donnât un des siens. On saisit tous ses papiers ; & l'on arrêta ses Sécretaires. Le Roi fit remettre à une *Junte* de cinq Conseillers de Castille nommés pour instruire son procès, les mémoires & les lettres qui prouvoient son infidélité ; & comme on avoit exigé d'eux un profond silence sur cette affaire, chacun ignoroit le crime du Duc, & raisonnoit à sa fantaisie sur les causes de sa détention. On en parloit diversement dans toutes les Cours, où la disgrace d'un homme si considérable en Espagne, & qui étoit presque premier Ministre, fit beaucoup de bruit ; mais peu de gens sçavoient la vérité.

Dans ce tems-là, c'est-à-dire au

(a) *D. Jean Idiaquez.*

mois d'Avril, la Princeſſe des Urſins logeoit hors du Palais dans une maiſon particuliere, ſoit par politique, ou ſur quelques-ſoupçons de petite vérolle. Pluſieurs perſonnes crurent que par-là elle vouloit donner à entendre, qu'elle n'avoit eu aucune part à la réſolution que le Roi avoit priſe de faire arrêter le Duc de Médina-Celi, pour ne pas achever de ſe brouiller avec les Eſpagnols ; mais comme elle jouiſſoit ſi intimément de la faveur, il n'eſt pas croyable qu'elle l'eût ignorée, & qu'elle ne l'eût pas approuvée. Du reſte cela étoit aſſez inutile : car le courage & la fermeté du Roi étoient bien au deſſus d'une réſolution pareille, & même des plus périlleuſes, ſans qu'il fût capable de donner la moindre marque de crainte, les Grands étant dès-lors bien déchus en Eſpagne de cette autorité inſupportable & ſans bornes, dont ils jouiſſoient auparavant. An. 1710.

Cette année les Alliés aſſiégerent Douai, qui ne ſe rendit qu'après avoir été défendu par le Marquis Albergoti avec autant de courage

An. 1710.

que de prudence (18). Le ſiége de Bethune ne leur coûta ni moins de tems ni moins de peine ; mais la priſe d'Aire ſe fit acheter encore plus chérement. Cette augmentation de gloire que les Alliés venoient d'acquérir, leur coûta vingt-cinq mille hommes ; ce qui diminua conſidérablement leurs troupes.

Après qu'on eut réſolu à Madrid de tenter de recouvrer l'Iſle de Sardaigne, on confia, comme nous l'avons dit, la conduite de cette entrepriſe au Duc d'Uzeda ; & l'on fit paſſer à Gênes le Marquis de S. Philippe avec le Comte del Caſtillo, afin qu'après s'être aſſurés des intelligences qu'on avoit dans ce Royaume, ils travaillaſſent de concert avec

(18) Douai ne ſe rendit qu'au bout de près de deux mois de tranchée ouverte. Le Marquis Albergoti qui défendoit la place, obtint en la rendant tout ce qu'il demanda du Prince Eugene, qui le combla d'éloges. Il étoit de Toſcane ; ce qui fit dire publiquement à Louis XIV. qu'il falloit que les François appriſſent d'un Italien à défendre des places : *Que aprendieſſen los Franceſes de un Italiano à defender Plazas.*

le Duc, auquel on envoya l'argent & les munitions néceſſaires pour trois mille hommes. Le Duc de Médina-Celi n'étoit pas encore arrêté alors ; & comme ſon Miniſtere exigeoit qu'il fût pour cela en correſpondance avec le Duc d'Uzeda, il preſſoit en apparence l'exécution de ce projet. Cependant ils avoient en chiffre un commerce ſecret, & perſonne ne voyoit ces lettres, excepté le Sécretaire D. Joſeph de Villalobos, en qui le Duc d'Uzeda avoit la plus grande confiance ; ce qui n'empêcha pas que quelques Commis employés dans ſes bureaux ne laiſſaſſent tranſpirer des choſes que nous n'oſons pas écrire, parce quelles ne nous paroiſſent pas aſſez bien conſtatées, & que nous n'en avons aucune preuve ſolide. Du reſte il eſt certain que ces deux Seigneurs étoient d'accord entr'eux ; & il n'eſt pas moins vrai que le Duc d'Uzeda ne travailloit pas en faveur du Roi qu'il faiſoit profeſſion de ſervir, puiſqu'il tira en longueur l'entrepriſe ſur la Sardaigne, juſqu'à ce que la flotte ennemie qui tranſportoit ſept mille hommes à Barcelone,

An. 1710.

An. 1710.

fût prête à partir de Vado. C'eſt ainſi qu'il trompa les eſpérances des Sardes. Ce Duc entretenoit ſous main correſpondance avec le Comte de Thaun, alors Gouverneur Général de l'Etat de Milan, & avec la Comteſſe d'Oropeſa ſa ſœur retirée à Barcelone auprès de l'Archiduc, à laquelle il révela le deſſein qu'on méditoit. Il faiſoit même travailler à Gênes ſi publiquement aux préparatifs néceſſaires à cette entrepriſe, que perſonne ne pouvoit ignorer leur deſtination. Le Marquis de S. Philippe pénétra d'abord les mauvaiſes intentions du Duc, & manda à la Cour une partie de ce qu'il en penſoit; mais on n'en voulut rien croire alors, & malgré la ſaiſon trop avancée pour exécuter un débarquement en Sardaigne, à cauſe du changement pernicieux qui ſe fait dans l'air de cette Iſle au commencement du mois de Juin, on fut obligé de ſe conformer aux ordres du Roi.

Cependant le Duc d'Uzeda ne négligeoit rien pour faire échouer cette entrepriſe : ſurtout lorſqu'il vit arriver à Gênes le Marquis de Laco-

ni déſigné Viceroi de l'Iſle, le Comte de Montalvo, D. Antoine Manca Marquis de Fuentecilla, D. François Delitala, & quelques autres Gentilshommes de Sardaigne, pour tirer l'affaire en longueur, il prétexta qu'il n'y avoit pas à Porto-Longone un nombre de troupes ſuffiſant pour faire l'embarquement ; enſorte que le Marquis de S. Philippe & le Comte del Caſtillo furent obligés de lever à leurs frais un régiment, auquel on donna le nom de Bacallar, du nom du fils du Marquis de S. Philippe (*a*), qui en fut nommé Colonel au nom du Roi par le Duc d'Uzeda, & qui quoique ce ne fût qu'un enfant, étoit alors priſonnier à Barcelone. On en donna le commandement pendant ſon abſence à D. Domingo Loi, Officier expérimenté. Le Comte de Fuentes Arragonois avoit ſuccédé au Comte de Cifuentes dans la Vice-Royauté de Sardaigne : c'étoit un homme bon, mais foible. Les chefs de la faction Autrichienne n'étoient pas alors dans le pays ; le Marquis de Villazor, le

An. 1710.

(*a*) *D. Manuel Bacallar.*

An. 1710.

Comte de Monte-Santo & D. Gaſpard Carnicer avoient paſſé à Barcelone : il en reſtoit bien encore quelques autres à Cagliari & à la Gallura ; mais ils n'étoient pas aſſez puiſſans pour défendre l'Iſle. Pluſieurs des partiſans du Roi en étoient également abſens. Les uns l'avoient abandonnée en 1708. le Comte de Ciſuentes avoit exilé les autres. Du nombre de ces derniers étoient D. Antiogo Nin, D. François Queſada Auditeur de l'Audience Royale, les Ruizes, & quelques Gentilshommes de la Maiſon de Maſonès, dont le Comte de Ciſuentes ne vouloit ſouffrir perſonne dans l'Iſle, puiſqu'il exila juſqu'à une Dame qu'il fit paſſer à Naples, & d'autres Gentilshommes de la Gallura. La plûpart s'étoient réfugiés en Eſpagne, pour éviter la perſécution ; il ne ſe trouvoit dans l'Iſle de gens conſidérables dévoués au Roi, que les Comtes de S. Laurent & de S. George, & le vieux Comte de Montalvo, avec pluſieurs perſonnes de la Maiſon de Maſonès. D. Pierre Amat Baron de Sorſo, D. Domingo Vico Marquis de Solemnis,

D. Michel Olivès Baron de la Planargia & d'autres Gentilshommes étoient encore à Sasfari ; mais ni les préſens ni les abſens n'étoient aſſez riches, pour pouvoir entrenir des troupes en campagne. On auroit bien raſſemblé quelques Volontaires ; mais on n'en eût tiré aucun ſervice, parce qu'ils auroient été contraints de ſe retirer chez eux dès qu'ils auroient eu conſommé ce qu'ils auroient apporté de vivres. Ainſi le ſuccès de l'entrepriſe dépendoit uniquement des troupes que le Roi Catholique devoit envoyer, ſans compter ſur les intelligences qu'on avoit dans l'Iſle, comme le manderent pluſieurs fois à la Cour le Marquis de S. Philippe & le Comte del Caſtillo chargés de les cultiver. Ils ſoutenoient qu'elles étoient inutiles, & qu'on pouvoit ſe paſſer des Sardes, pourvû que l'on débarquât aſſez de troupes pour faire le ſiége de Cagliari ; & comme le Roi occupé d'une guerre plus importante ne pouvoit pas les fournir, on convint de faire entrer par Terranova, lieu affectionné à Philippe, le Comte de Montalvo avec quatre cens

An. 1710.

An. 1710.

hommes, le Comte del Caſtillo, D. François Delitala, les Ruizes & les Seraphins : deux cens autres ayant à leur tête D. Joſeph Deo, devoient débarquer ſur la côte de Caſtel-Arragoneſe ; & le reſte au nombre de quinze cens, conduits par les Marquis de Laconi, de S. Philippe & de Fuentecilla, & quelques autres Gentilshommes deſtinés à cette expédition, devoient prendre terre à Puerto-Torre : au moyen de quoi en ſe ſaiſiſſant de la partie ſupérieure de l'Iſle, on faiſoit tomber par un ſimple blocus les places de Caſtel-Arragoneſe & d'Alguier. Le Roi promettoit de nouvelles troupes pour le ſiége de Cagliari : car celles qu'amenoit le Lieutenant-Général D. Joſeph d'Armendariz ne ſuffiſoient pas pour cette entrepriſe.

Le Roi nomma le Comte del Caſtillo Général de la Cavalerie du pays, au cas qu'on pût s'établir dans l'Iſle ; & le Duc d'Uzeda donna rang de Maréchal de Camp au Comte de Montalvo. Les troupes étoient dans des barques de tranſport, eſcortées des Galeres du Duc de Turſis & de

celles de Sicile commandées par D. Charles Grillo, quoique le Marquis de Laconi en eût les patentes de Général ; ce titre fut le prétexte dont il ſe ſervit pour quitter la Cour. Il ne dépendoit que du Duc d'Uzeda de faire partir ces Galeres & ces barques; mais il n'en donna l'ordre, qu'après que les Ennemis eurent envoyé de Final en Sardaigne un ſecours de ſix cens hommes, que le Colonel Naboth y en eut amené deux cens de Barcelone, & que la flotte Angloiſe fut prête à mettre à la voile, afin quelle pût ſuivre la route des Galeres & faire échouer l'entrepriſe. C'étoit ainſi qu'il en étoit convenu avec les Ennemis par l'entremiſe du Marquis Ariberti Envoyé de l'Archiduc auprès de la République de Gênes & du Miniſtre d'Angleterre, auxquels il donnnoit ſouvent la nuit des rendez-vous ſecrets dans un jardin du Fauxbourg de Saint Pierre d'Arene, où il ſe trouvoit déguiſé. Les Galeres ſortirent enfin du port de Gênes le quinze Mai ; mais rien n'étoit encore prêt à Porto-Longone & à Li-

An. 1710.

An. 1710. vourne, ce qui cauſa une perte de tems qui fut très-préjudiciable. On partit de Porto-Longone le deux de Juin : cinq jours après on arriva à S. Boniface, port de Corſe le plus voiſin de la Sardaigne, dont il n'eſt ſéparé que par un canal de trois lieuës ; & l'on fit les détachemens projettés pour Terranova & la plage de Caſtel-Arragoneſe. Le Comte del Caſtillo débarqua heureuſement à Terranova, & ſe logea à S. Simplicien ; à l'égard de D. Joſeph Deo, il fut obligé de retourner en arriere à cauſe du mauvais tems, qui pendant pluſieurs jours empêcha les Galeres d'aborder à Porto-Torre, & les força de regagner S. Boniface. La flotte ennemie commandée par l'Amiral Norris arriva dans cet intervalle, & débarqua mille hommes à Terranova : ils attaquerent les Eſpagnols poſtés à S. Simplicien, firent priſonniers les quatre cens hommes, avec ceux qui les commandoient, & les conduiſirent à Barcelone.

Après avoir accordé une capitulation au Comte del Caſtillo, quoique celui-ci fût en raſe campagne &

n'eût pas eu le tems de ſe retrancher, l'Amiral Anglois remit à la voile, pour donner la chaſſe aux Galeres & aux barques de tranſport. Elles étoient déja parties de S. Boniface pour Aſinara, lorſqu'un Officier envoyé à Terranova pour ſçavoir ce qui s'y paſſoit, leur apprit que les Ennemis avoient fait priſonniers les Eſpagnols & les Sardes, & qu'ils pourſuivoient les Galeres. Sur cet avis on tint Conſeil de guerre; & quelques-uns opinerent avec le Marquis de Saint-Philippe à retourner à S. Boniface, pour y attendre le départ de la flotte Angloiſe, qui portant des troupes à Barcelone, ne pouvoit pas s'arrêter long-tems dans ces mers. D'autres, comme le Duc de Turſis, furent d'avis de faire force de rames & de ſe retirer à Gênes, parce que l'on étoit en calme, & que les Anglois ne pourroient pas atteindre les Galeres. On laiſſa les troupes & les vivres à Ayazzo ſous les ordres du Vicomte del Puerto, qui mit les troupes à terre & les ſauva; mais les Anglois ſans égard pour la neutralité de la République de Gênes, pri- An. 1710.

An. 1710.

rent jusques sous le canon d'Ayazzo les barques qui s'y étoient réfugiées. A l'égard des Galeres, le Duc de Turſis les ramena heureuſement au port de Gênes, où le peu de troupes & de Sardes qu'elles portoient, ſe rendit le vingt-trois Juin. Ainſi s'évanouit une entrepriſe, qui ne fut pas conçue avec aſſez de maturité, & qui fut trop précipitée par les Sardes mêmes qui en déſiroient le ſuccès, pour n'avoir pas été appuyée de troupes ſuffiſantes, & pour avoir été mal conduite, par la trahiſon du Duc d'Uzeda.

L'opinion de ceux qui conſeilloient au Duc de Turſis de ſe fortifier dans le port de S. Boniface avec ſes Galeres, avoit moins pour objet l'entrepriſe ſur la Sardaigne, que de retenir inutilement dans ces mers la flotte Angloiſe, qui après avoir débarqué les troupes qu'elle portoit à Barcelone, avoit ordre de tenter une deſcente en Languedoc pour appuyer la révolte des Huguenots, qui s'étoient ſoulevés dans cette Province. C'eſt ce qui fut exécuté ; mais le ſuccès ne répondit pas aux eſpé-

rances que l'on en avoit conçues, parce que le Duc de Roquelaure prit de ſi bonnes meſures, que les Huguenots voyant le petit nombre de troupes que les Anglois avoient mis à terre, crurent devoir attendre une occaſion plus favorable pour agir. Les Anglois attaqués par les troupes du Duc, ſe rembarquerent avec précipitation, & s'éloignant des côtes de France, prirent la route de celles d'Eſpagne ; mais comme la guerre s'y faiſoit loin de-là & dans les terres, c'étoit fort inutilement que les Alliés dépenſoient des ſommes immenſes pour cet armement naval. An. 1710.

Les Cours de Madrid & de Barcelone avoient chaque jour ſur les bras de nouvelles affaires. On y délibera s'il étoit à propos que les deux Princes ſe miſſent à la tête de leurs armées : les deux partis convinrent également de l'utilité de leur préſence ; ainſi on s'y réſolut. Quoique le génie guerrier de Philippe l'appellât à la tête de ſes troupes, la diviſion qui régnoit dans ſon Palais, le retenoit quelquefois à Madrid. La Princeſſe des Urſins y dominoit

seule ; & D. François Ronquillo ;
An. 1710. Gouverneur du Conseil Royal de Castille, jouissoit au dehors d'une autorité absolue. Son crédit augmentoit à proportion de la jalousie qu'il avoit de celui de la Princesse ; & il portoit son pouvoir au-delà des bornes de sa Charge, parce que le Roi avoit en lui une confiance entiere, ce qui fit quelque tort à son service. Ce n'est pas que Ronquillo ne fût très-fidelle, & très-appliqué aux affaires ; mais il promit au Roi pour cette campagne des secours qu'il ne put donner. Il se chargea de fournir l'armée de vivres & de munitions ; & il assura si positivement au Roi qu'elle ne manqueroit de rien, qu'il résolut de s'y rendre. Le Prince de Sterclaës & le Marquis de Villadarias servoient sous lui en qualité de Capitaines Généraux.

Le Roi partit de Madrid le trois Mai, laissant le Gouvernement à la Reine, assistée du Conseil du Cabinet composé du Duc de Véraguas, du Marquis de Bedmar, du Comte de Frigiliana & de D. François Ronquillo ; mais comme cette Princesse

ne pouvoit pas ſe décider par elle-même & que le Roi étoit éloigné, le Conſeil ſe bornoit à la Princeſſe des Urſins, à laquelle perſonne n'oſoit s'oppoſer s'il ne vouloit s'expoſer à ſe perdre. L'armée étoit à Lérida, où le Roi tint un Conſeil de guerre, dans lequel il fut réſolu de paſſer le Segre, & d'aller camper à Terms : les troupes marcherent ſur Balaguer ; on ne put gagner cette plaine qu'après en avoir détourné les eaux. L'Archiduc étoit de l'autre côté avec ſon armée, commandée par le Comte de Staremberg. Le Segre ſéparoit les Ennemis ; & pour en venir à une bataille, il falloit jetter un nouveau pont, ou ſe rendre maître de celui de Balaguer. L'un & l'autre avoit ſes difficultés. Les Eſpagnols s'avancerent à la portée du canon des Ennemis, qu'ils eſſuyerent ſans défenſe : car dans le camp du Roi il n'y avoit ni batteries ni retranchemens ; les Soldats expoſés à découvert formoient la ligne : preuve barbare de leur valeur, qui excitoit les Impériaux à rire d'une perte ſi inutile. Les pluies continuelles

An. 1710.

An. 1710.

firent déborder le Segre ; ce qui obligea les Eſpagnols de profiter de leur pont pour ſe retirer ſous Lérida. Tels furent les triſtes préliminaires de la campagne, où l'on perdit inutilement plus de cinq cens hommes. Le Prince de Sterclaës n'avoit point été d'avis de cette vaine tentative : il vouloit qu'on campât à Ribagorza, derriere Balaguer, en un pays fertile, & dans un poſte d'où l'on pouvoit couper les vivres aux Ennemis, & les forcer à combattre avant l'arrivée des ſecours que l'Archiduc attendoit : car les troupes qu'amenoit la flotte Angloiſe, n'avoient point encore paru.

Le vingt-un Mai le Roi alla camper à Almenara auprès d'Algaire, d'où il détacha D. Antoine d'Amezaga avec un corps de troupes pour ſecourir Arens ; ce qui lui fut d'autant plus facile, que les Ennemis n'aſſiégeoient pas cette place dans les formes. L'Archiduc ſe porta ſur les bords du Segre, laiſſant à ſa droite Balaguer, & Terms à ſa gauche. En conſéquence les Eſpagnols changerent de poſition, & allerent camper à Corbins,

étendant leur droite vers le chemin de Lérida ; ils jetterent en même tems ſur le Segre deux ponts de bateaux qu'ils fortifierent. Les Impériaux s'avancerent du pied de la montagne vers Agramont, paſſant un petit ruiſſeau qu'on appelle le Scio. Amezaga avec ſon détachement s'empara de la Ville & du Fort de Statilla, qui furent mal défendus ; il y fit trois cens quarante priſonniers, & y laiſſa ſix Compagnies en garniſon. Les Allemans étoient retranchés dans leur camp : les Eſpagnols paſſerent le Segre, & leur préſenterent la bataille le dix Juin à la portée du canon. Le treize ils s'approcherent davantage ; mais les Ennemis refuſerent d'en venir aux mains, parce qu'ils étoient inférieurs en nombre. Ce mouvement fit honneur au Roi ; mais il lui coûta quelques ſoldats, parce que le canon des tranchées ennemies tiroit avec ſuccès. An. 1710.

Les Eſpagnols n'eſpérant plus d'attiter le Comte de Staremberg à une bataille, établirent leur camp entre Suar & Barbens ; & les Allemands paſſerent le Segre à Balaguer:

a. 1710. le Comte de Louvignies, Gouverneur de Lérida, fut chargé d'en garder les bords avec quinze cens chevaux. Le 15 Juin le bruit se répandit que l'Archiduc avoit passé la Noguera, ce qui fit faire un mouvement à l'armée Espagnole pour le rencontrer ; mais il fut inutile, parce que ce Prince avoit seulement donné ordre de jetter un pont sur cette riviere à Alfaraz, afin d'avoir un plus grand pays à fourager. La position du Comte de Staremberg n'étoit pas favorable : quoiqu'il fût maître du rivage opposé de la Noguera, ayant établi son camp entre Almenara & Portella, le Comte Mahoni s'étant saisi de Cerbera, & le Comte de Montemar occupant les passages de Tora, le Roi tenoit son armée comme bloquée ; on y manquoit de vivres, & la famine commençoit à s'y faire sentir. Il est vrai qu'elle passa aussitôt après dans celle du Roi, à cause de l'incommodité de sa position : elle commença à s'affoiblir ; & les maladies s'y mirent, causées par l'intempérie de l'air, dans un pays marécageux & toujours couvert de nuages au Nord. L'Archiduc reçut quel-

ques convois par des chemins détournés ; mais les partis de l'armée du Roï les enlevoient preſque tous, courant la campagne juſqu'à neuf lieues de Barcelone : ainſi les armées étant trop éloignées de leurs magaſins, la diſette ne diminuoit point. Il paroîtra incroyable, que deux grands Princes ſe ſoient aventurés dans un pays où les armes étoient inutiles, & où ils ſembloient avoir deſtiné leurs troupes à périr ſans aucune néceſſité. Les Eſpagnols s'obſtinoient à ſouffrir pour enfermer les Ennemis ; mais comme ceux-ci étoient dans une Province amie, ils recevoient toujours quelques petits ſecours, au moyen deſquels bravant la fortune, ils cauſoient de plus grandes pertes au Roi Catholique qui détruiſoit ſon armée au Camp d'Ivars. Cependant ce Prince étoit réſolu de n'en point ſortir, comptant pouvoir couper exactement les vivres aux Ennemis, ſurtout depuis que Mahoni eut fait jetter à l'eau ceux dont il s'étoit ſaiſi à Calaph, & que le Comte de Montemar eut défait l'eſcorte d'un grand convoi à Manreze, & ſe fut rendu maître d'un nombre conſidérable de

An. 1710

An. 1710.

voitures qui conduiſoient des proviſions à Balaguer. Les deux armées preſque hors d'état de tenter aucune entrepriſe de quelque importance, achevoient de ſe ruiner par cette guerre lente : Charles ne pouvoit ſortir de ſes retranchemens, qu'il étoit impoſſible à Philippe de forcer. Sur ces entrefaites la flotte Angloiſe arriva à Tarragone, portant ſix mille Allemans de vieilles troupes. Jamais ſecours ne vint plus à propos : il donna d'autant plus à penſer aux Eſpagnols, que les Ennemis déja maîtres de Ribagorza entreprirent le ſiége du Château d'Arenas; ce qui joint à la diſette des vivres força le Roi Catholique à décamper le 26 Juillet, & à ſe retirer ſous Lérida.

Les troupes arrivées à Tarragone ayant joint l'Armée de l'Archiduc, ce Prince ſortit de ſes retranchemens le 27 du mois, & marcha à la rencontre des Eſpagnols: il paſſa le Segre à Balaguer, & la Noguera à Alfaraz. Le matin du même jour, Philippe avoit détaché le Duc de Sarno pour garder les paſſages de la Noguera ; mais ſoit négligence, ou qu'il

eût été mal obéi, il arriva trop tard. Cependant le Roi qui n'en avoit pas le moindre ſoupçon avoit mis ſon armée en mouvement, lorſqu'à midi il apperçut celle de l'Archiduc, qui non-ſeulement avoit paſſé la Noguera ſans difficulté avant l'arrivée du Duc de Sarno, mais qui étoit même déja en bataille ſur les hauteurs d'Almenara, autant que le permettoit la nature du terrein, qui ſans être trop couvert de bois étoit montueux & inégal. De-là les Allemans regardoient l'armée Eſpagnole marchant en déſordre, non par l'ignorance de ceux qui la commandoient, mais par le peu de conſidération que les Officiers généraux ſubalternes avoient pour les ordres du Prince de Sterclaës & du Marquis de Villadarias; ce qui étoit un des déſordres qui régnoient parmi ces troupes, & fut cauſe en grande partie du malheur qui arriva. La poſition du Comte de Staremberg reſſembloit aſſez à une embuſcade. Ses troupes étoient défendues par une coupure naturelle que formoit le col de la montagne: l'Infanterie compoſoit ſa premiere li-

An. 1710.

AN. 1710.

gne, couverte sur les flancs par la Cavalerie ; il n'avoit point de seconde ligne, parceque son centre où il avoit jetté toutes les forces de son Infanterie, n'étoit pas éloigné : l'Archiduc étoit à l'arriere-garde avec ses Gardes, & deux bataillons postés sur une hauteur à peu de distance du chemin par où il étoit venu. La Cavalerie Espagnole formoit l'avant-garde, que le Roi conduisoit lui-même. La nécessité d'avancer l'empêchoit de se former ; mais elle se mit en bataille, autant qu'il lui fut possible, au moment qu'elle fut attaquée par les Ennemis : ainsi le combat commença sans Infanterie, un peu avant le coucher du soleil. Le premier choc fut terrible : la Cavalerie Allemande fut repoussée ; & sa fuite causa tant de confusion & de désordre dans l'armée, que l'Archiduc instruit du danger se retira sur le champ à Balaguer. Les Espagnols ne purent pas poursuivre les fuyards, parcequ'ils furent arrêtés par l'Infanterie ennemie, soutenue de la valeur des Comtes de Staremberg & de Stanhop. L'action se maintint autant bien qu'il fut possi-

ble, la premiere ligne des Eſpagnols ayant ſecouru la Cavalerie, qui ſe débandoit pour aller à la ſuite des Ennemis. Le Duc de Sarno mourut glorieuſement les armes à la main en voulant la rallier. Cependant les Anglois ayant attaqué la gauche des Eſpagnols, les chargerent en flanc & les rompirent : Stanhop tomba en même tems ſur leur ſeconde ligne qu'il fit plier ; enſorte qu'ils furent obligés de ſe ſauver à bride abbatue à Lérida, ſans que les efforts de ceux qui les commandoient puſſent venir à bout de les rallier, parce que toute leur Infanterie confuſe & diſperſée erroit dans cette campagne montueuſe, & qu'il étoit déja nuit. Les Impériaux vainqueurs à la gauche attaquerent la droite; & comme les meilleures troupes de l'armée formoient cette aîle, le combat fut long & ſanglant : le Roi y perdit le Marquis de Gironella & D. Jean de Figuéroa Colonels ; le Général Proſper Wirbon y fut auſſi dangereuſement bleſſé, & fait priſonnier : un Lieutenant-Général Anglois & le Comte de Naſſau y pé-

An. 1710.

An. 1710.

rirent du côté des Ennemis ; le nombre des morts montoit à huit cens entre les deux armées. On combattoit en aveugle, & avec tant de confuſion, que les ſoldats d'un même Régiment ſe chargeoient entr'eux. Cependant Staremberg ayant fait avancer de nouvelles troupes, mit les Eſpagnols en déroute ; leur droite s'enfuit à Lérida, où elle fut ſuivie en déſordre par tout le reſte de l'armée. Le Roi quitta des derniers le champ de bataille, abandonné de ſon armée, & ſeul avec ſes Gardes, ſa Maiſon & ſes Généraux. Comme les Ennemis le cherchoient avec ſoin par tout le camp, le Marquis de Villadarias raſſembla quelques troupes à la hâte & les chargea ; ce qui les arrêta, outre que le Comte de Staremberg qui ne vouloit pas hazarder ſon armée dans les ténébres, quoique la nuit ne fût pas fort obſcure, fit ſonner la retraite & rentra dans ſon camp. Ses envieux lui reprocherent cette circonſpection, prétendant que s'il eût pourſuivi les Eſpagnols ſans relâche, il auroit détruit cette armée, & même qu'il eût

peut-être pû ſe rendre maître de la perſonne du Roi. An. 1710.

Telle fut l'action d'Almenara, qu'on ne ſçauroit regarder comme une bataille dans les regles, puiſque les deux armées n'en vinrent point aux mains en raſe campagne, & qu'elle ne dura pas deux heures; mais elle fut très-ſanglante, & fort avantageuſe à l'Archiduc, quoique la perte fût égale de part & d'autre. Les Eſpagnols y eurent un grand nombre de bleſſés, entr'autres quelques Colonels, Brigadiers & Maréchaux de Camp de la premiere valeur, qui malgré leurs bleſſures, reſterent à la tête de leurs corps pendant quatre ou cinq heures ſur le champ de bataille. Ils ſe retirerent enſuite au petit pas & ſans déſordre, non-ſeulement pour leur propre honneur, mais auſſi pour la conſervation des troupes. Il étoit preſque jour lorſqu'ils arriverent à Lérida, glorieux juſques dans leur diſgrace. Nous ne les nommons point ici, de peur de paroître vouloir blâmer les autres: car il y en eut pluſieurs, mê-

An 1710. me de ceux qui approchoient le plus près de la perſonne du Roi, qui arriverent à Lérida long-tems avant lui ; un de ceux-là ne rougit pas même de paroître en ſa préſence.

Il parut que le Roi n'avoit pas été content des diſpoſitions faites par le Marquis de Villadarias & le Prince de Sterclaës: car il fit venir en diligence le Marquis de Bai, qui commandoit l'armée d'Eſtramadure. La guerre n'y avoit pas été fort vive, depuis que D. Jean Antoine de Montenegre Maréchal de camp eut ſurpris par eſcalade Miranda de Duero, où D. Antoine del Caſtillo monta le premier : le Colonel D. Henri Sotelo & ſon Lieutenant ſe diſtinguerent auſſi en cette occaſion. Le Marquis de Riſbourg Viceroi de Galice alla commander en Eſtramadure ; & le Marquis de Bai arriva en poſte à l'armée de Catalogne, que le Roi avoit campée entre Lérida & Alcaraz, où l'on manquoit abſolument de proviſions, les promeſſes de ceux qui s'étoient chargés de les fournir, n'ayant eu aucun effet : ainſi on fut obligé de changer

de camp. L'Archiduc s'approcha de Monzon, & ſe ſaiſit du pont de cette Ville ; & comme les Eſpagnols ſe retiroient pour aller s'établir dans un pays plus fertile, & qu'ils étoient pourſuivis par les Allemans, la néceſſité & la diſette les obligerent de paſſer le Cinca le 13 Août. L'armée étoit abbatue & conſternée ; & les Généraux eux-mêmes n'étoient pas ſans inquiétude. Philippe campa à Torrente ; & le même jour l'Archiduc paſſa le Cinca ſur le pont de Monzon. Le Comte de Staremberg ne regardoit cette guerre qu'avec mépris : il ſuivoit la marche d'un ennemi dont il connoiſſoit toute la foibleſſe, & ne cherchoit point à donner bataille, content de forcer les Eſpagnols à repaſſer en Caſtille, afin de pouvoir s'emparer des Royaumes d'Arragon & de Valence : car il ne compta jamais les voir en face, & crut qu'il devoit ſe contenter de les obliger à tourner le dos. Ce fut avec cette arrogance qu'il en écrivit le quatorze d'Août à l'Empereur Joſeph. An. 1710.

Le quinze les Eſpagnols étant

An. 1710. campés à Pegnalva, Staremberg commanda vingt huit Eſcadrons pour attaquer leur arriere-garde fermée par les quatre meilleurs Régimens de l'armée ; c'étoient ceux d'Orléans, de Rouſſillon, des Aſturies & de Pozo-Blanco. Ils furent ſoutenus par les Gardes Vallones & quelques Volontaires, qui impatiens de ſouffrir les bravades des Allemans, les reçurent avec courage, en tuerent & firent pluſieurs priſonniers, & les forcerent de regagner leur camp, abandonnant aux vainqueurs ſept étendarts & quelques timballes. Ils les pourſuivirent l'eſpace de plus d'un mille ; ce qui étoit la moitié de la diſtance qu'il y avoit entre les deux armées. Le Roi mit la ſienne en bataille, & demeura formé pendant toute la journée ; mais Staremberg qui attendoit une meilleure occaſion, ne voulut point en venir aux mains, quoique pluſieurs penſaſſent dans le camp de l'Archiduc qu'il ne falloit pas différer, parceque ſes troupes étoient fatiguées, & avoient peu de proviſions, au lieu que Philippe prenoit la route de Sarragoſſe, où

l'abondance rendroit le courage à ſon armée. Ces raiſons ne furent pas capables d'ébranler le Comte de Staremberg, toujours ferme dans ſa réſolution. Il ne trouvoit pas le camp de Pegnalva favorable à ſes vûes, parceque la Cavalerie Eſpagnole pouvoit s'y déployer; & il s'en étoit formé une ſi haute idée, qu'il dit à l'Archiduc que ſi l'on en venoit aux mains dans un terrein où l'Infanterie Allemande ne pût pas combattre, on ſeroit toujours vaincu. An. 1710

Le Roi alla camper le dix-huit entre Gallego & l'Ebre, dans le voiſinage de Sarragoſſe; & quoique l'armée ſe rétablît dans ce poſte par l'abondance des vivres, les impreſſions de terreur étoient encore ſi vives parmi les troupes, qu'elles étoient incapables de quelque fonction que ce fût, la peur leur faiſant croire qu'elles ſeroient battues, ſi l'on en venoit aux mains, comme on diſoit que le Marquis de Bai avoit ordre de le faire. Le Marquis lui-même s'en expliquoit d'une maniere ſi myſtérieuſe, que ceux-mêmes du parti du Roi qui étoient favorables à

An. 1710. la Maiſon d'Autriche, donnoient à ſes paroles une interprétation ſiniſtre, aſſurant que ce Corps de troupes étoit une victime ſacrifiée à la politique du Roi de France, afin que par ſa défaite il fournît un prétexte honnête à ſon petit-fils d'abandonner l'Eſpagne. Les troupes étoient imbues de ces idées ; & même les Officiers généraux qui formoient le Conſeil de guerre en demeurerent perſuadés, lorſqu'ils virent que contre l'avis de tout le monde le Marquis de Bai rangeoit l'armée en bataille, après avoir laiſſé paſſer l'Ebre aux Ennemis à Pina avec une négligence affectée, afin que l'action fût inévitable. Il ſembloit même qu'il vouloit qu'elle fût malheureuſe, puiſque non content de n'avoir point inquiété les Autrichiens le 19 au paſſage de l'Ebre, les Eſpagnols l'ayant auſſi paſſé ſur les ponts de Sarragoſſe, il avoit défendu toute eſcarmouche, & les avoit empêchés de prendre les armes juſqu'à ce qu'il eût vû les Ennemis rangés en bataille.

Ce fait qui eſt certain, paroîtra incroyable à la poſtérité. Rien n'eſt

plus difficile à croire, que de penſer que le Marquis de Bai déſirât d'être battu ; cependant tous les ordres qu'il donnoit le perſuadoient aux troupes, qui même avant la bataille déja vaincues par leur propre crainte, n'étoient pas en état de ſe défendre. Elles furent ſous les armes pendant toute la nuit qui précéda le vingt ; & pluſieurs Officiers des plus eſtimés pour leur bravoure ſe retirerent à Sarragoſſe ſous divers prétextes. Ce qui faiſoit la terreur des Eſpagnols, augmentoit les eſpérances des Ennemis, animés par les promeſſes d'une victoire infaillible que leur faiſoit entrevoir le Comte de Staremberg, qui étoit informé de tout ce qui ſe paſſoit dans l'armée Eſpagnole, non-ſeulement par les Déſerteurs, mais encore par les eſpions que l'Archiduc avoit dans le camp du Roi. Ce Général employa cette nuit à ranger ſon armée en bataille. Le Comte de la Atalaya, à la tête des troupes de Hollande & de la Cavalerie Catalane, fut chargé de la conduite de l'aîle gauche, où l'on crut que ſe feroit le plus grand effort, parce-

An. 1710.

An. 1710. que la droite des Eſpagnols où commandoient les Généraux Mahoni & Amezaga, étoit compoſée de leurs meilleures troupes ; enſorte que la confiance que Staremberg paroiſſoit avoir dans le Comte, n'étoit qu'une adreſſe de ſa part pour mettre les Allemans à couvert du danger : car comme il connoiſſoit la coutume des Eſpagnols, qui quand ils ont mis l'Ennemi en fuite, perdent le tems à le pourſuivre ſans retourner au combat, il crut pouvoir conſerver ſes meilleures troupes, en ſacrifiant les Catalans & les Portugais. Sa droite compoſée des Anglois & des Palatins étoit aux ordres du Comte de Stanhop, oppoſé à D. Joſeph d'Armendariz qui commandoit la gauche des Eſpagnols : le Comte de Staremberg & le Marquis de Bai occupoient le centre de leurs armées reſpectives.

Philippe viſita les lignes à la pointe du jour, & alla ſe poſter ſur une hauteur dans le camp même, d'où il pouvoit voir la bataille ; l'Archiduc ſe tint ſur le bord de l'Ebre. Les

armées commencerent par ſe canonner, & avancerent lentement. Le Roi avoit dix-neuf mille hommes, & l'Archiduc ſix mille de plus. Le terrein inégal, coupé de diſtance en diſtance, & rempli de pierres mouvantes, ce qui lui a fait donner le nom de Monte-Torrero, n'étoit pas favorable à l'Infanterie ; il étoit traverſé par un chemin creux large & profond, appellé le ravin de la Mort, depuis une déroute générale des Mores arrivée en cet endroit. Le Comte de Staremberg défendit aux Allemans de le paſſer, ſurtout à l'Infanterie, parce que ſi on les repouſſoit, ils ne pourroient ni combattre, ni fuir, étant difficile de ſe former dans un poſte ſi déſavantageux. Les Allemans furent les premiers à canonner; & le Duc(*a*) d'Havré eut les deux cuiſſes emportées d'un boulet, en s'avançant pour reconnoître le terrein : il mourut ſur le champ. Les Eſpagnols ſouffroient beaucoup de l'Artillerie ennemie ; ce qui engagea le Marquis de Bai à donner ordre d'attaquer. La droite

An. 1710.

(*a*) *Charles Joſeph de Croüi.*

An. 1710.

fut la premiere à charger : elle rompit ſans effort la gauche des Ennemis ; & depuis ce moment les vainqueurs & les vaincus ne revinrent plus au combat. Stanhop vengea cet affront, en mettant en déroute dans le même tems la gauche des Eſpagnols ; mais au lieu de les pourſuivre, il s'arrêta pour attaquer en flanc le centre de leur armée. Il n'étoit déja plus en ordre, & l'Archiduc en peu d'inſtans avoit remporté la victoire, parceque la premiere ligne du centre des Eſpagnols ayant paſſé le chemin creux, trouva en tête au-delà les Allemans, qui ne firent d'autre mouvement que de s'étendre pour la charger, & eſſuya une décharge avant d'avoir forcé le paſſage du Ravin. La ſituation du terrein garantit les troupes du Roi : elles traverſerent le chemin creux, & tirerent preſqu'à bout portant ſur les Allemans, qui les reçurent la bayonette au bout du fuſil ; mais à peine les Eſpagnols eurent-ils fait leur décharge, qu'ils tournerent le dos & ſe précipiterent dans le Ravin. Les Allemans qui avoient encore leurs fuſils chargés, tirerent avec tant de bonheur ſur leurs

ennemis qui remontoient le Ravin, que preſque tous leurs coups porterent. La premiere ligne fuyant avec précipitation, rompit la ſeconde ; & toutes deux ſe ſauverent en déſordre, ſans pouvoir être arrêtées par les prieres & les menaces de leurs Officiers. La Cavalerie Allemande victorieuſe ſuivoit les vaincus, taillant en piéces ces troupes débandées éparſes en confuſion dans le camp. Le Marquis de Bai ſecondé par D. Jérôme de Solis qui n'étoit pas éloigné, s'efforçoit de réunir quelques corps : les Régimens des Gardes ſe raſſemblerent & ſe formerent ; & D. Pedre Vico qui avoit reçû deux bleſſures conſidérables, rallia le Régiment de Sicile dont il étoit Colonel. Les plus braves ſe réuniſſoient de tems en tems pour réſiſter aux vainqueurs ; mais leurs efforts étoient inutiles : tout cédoit à l'épée victorieuſe de l'Ennemi, qui remporta une victoire complette, ſans qu'il lui en coûtât beaucoup de ſang. Les vaincus ne laiſſerent pas quatre cens morts ſur le champ de bataille ; mais ils perdirent quatre mille ſoldats & ſix cens

An. 1710.

An. 1710. Officiers qui furent faits priſonniers. Le canon, avec grand nombre de drapeaux & d'étendars, reſterent au vainqueur.

Telle fut la bataille de Sarragoſſe; honteuſe aux vaincus, moins par les circonſtances de leur défaite, que pour n'avoir pas combattu. Le Roi voyant la bataille perdue, prit le chemin de Madrid, & rentra en Caſtille par Agreda. Sarragoſſe ſe ſoumit d'abord au vainqueur, ainſi que tout le Royaume d'Arragon. L'Archiduc qui attendoit l'évenement du combat à la Chartreuſe, courut riſque d'être pris par les Eſpagnols de l'aîle droite qui avoient battu la gauche des Portugais. Il n'avoit que cinquante chevaux avec lui, & les ſiens le preſſoient de ſe retirer; mais il refuſa conſtamment de quitter les bords de l'Ebre. Le Comte de Staremberg alla au devant de ce Prince, & lui dit qu'il venoit de lui gagner la bataille & la Monarchie: car il croyoit cette action déciſive. Les Allemans étoient perſuadés que les Eſpagnols s'étoient laiſſés vaincre par adreſſe, & non par crain-

te, pour procurer la Couronne à la Maiſon d'Autriche : cette idée étoit fondée ſur ce qu'il n'étoit pas probable qu'ils en fuſſent venus aux mains ſi mal à propos, s'ils n'avoient pas eu quelque intention cachée. A l'égard du Roi, il y fut forcé ; les malintentionnés diſoient que cela s'étoit fait à la perſuaſion de la Reine & de la Princeſſe des Urſins, de concert avec le Roi de France, qui pour faire la paix, vouloit vaincre la répugnance que Philippe avoit à quitter l'Eſpagne, & l'obliger à ſe contenter des Etats qu'on lui offroit en Italie. Nous ſommes certains du contraire. L'armée manquoit de vivres & d'argent ; les ſoldats déſertoient par centaines, au point que depuis la journée d'Almenara juſqu-à celle-ci, il en avoit paſſé plus de deux mille au ſervice de l'Archiduc. Ces déſertions ruinoient l'armée ; & puiſque la perte en étoit infaillible, ne valoit-il pas mieux tenter la fortune ? Ce furent ces raiſons qui déterminerent le Roi à conſentir à la bataille. On diſoit que le Marquis de Bai les avoit apportées toutes arrangées de Madrid, & que

An. 1710.

An. 1710

la Princeſſe des Urſins les lui avoit dictées dans de mauvaiſes vûes ; mais c'eſt ce que nous n'oſerions aſſurer. A l'égard de la Reine, il eſt certain qu'elle ne s'écarta jamais de l'avis du Roi ſon époux ; & Louis XIV. avoit le cœur trop magnanime, pour vouloir acheter la paix aux dépens de l'honneur & des intérêts du Roi ſon petit-fils. Les Rois ne cherchent pas à procurer de nouveaux triomphes à leurs ennemis, & à les faire paroître plus grands aux yeux de la poſtérité ; ils doivent ſe diſputer la gloire avec autant d'ardeur, que la poſſeſſion même des Empires.

Quoique tout ce qui n'étoit pas fortifié en Arragon eût ſubi le joug du vainqueur, il reſtoit encore au Roi pluſieurs places en Catalogne & dans le Royaume de Valence. Ceux qui y commandoient ne ſe relâcherent point ſur le ſoin de les conſerver, & de ſe faire reſpecter des environs, ſurtout l'armée ennemie s'étant renfermée dans les murailles de Sarragoſſe. L'Archiduc y fut proclamé de nouveau, après qu'on ſe fut ſaiſi du Fort de l'Inquiſition, où le Gouver-

neur de la Ville, avec quelques Officiers & pluſieurs bleſſés s'étoient réfugiés, & furent faits priſonniers. An. 1710.

Les Ennemis, ſans ſçavoir quelle route Philippe avoit priſe, tinrent un grand Conſeil de guerre. Il étoit queſtion de ſçavoir, ſi prenant des quartiers ſur les frontieres de Caſtille, on devoit achever de ſoumettre le Royaume de Valence, en ſe rendant maîtres de Dénia & d'Alicante, & en chaſſant les garniſons Eſpagnoles des places qu'elles gardoient en Catalogne; ou bien ſi l'on entreprendroit la conquête du Royaume de Navarre, en commençant par Pampelune; ou enfin s'il falloit marcher tout droit à Madrid, pour s'emparer des deux Caſtilles.

Ceux qui croyoient la bataille de Sarragoſſe abſolument déciſive, & qui s'imaginoient que par cette victoire le trône du Roi Catholique étoit renverſé, furent de ce dernier avis: ils diſoient „ qu'il n'y avoit plus d'ar„ mée en Eſpagne capable d'en diſ„ puter la poſſeſſion aux Autrichiens, „ le petit nombre de troupes que Phi„ lippe avoit raſſemblées étant diſ-

An. 1710. „ perſé, battu, mort ou priſonnier ;
„ que le petit corps commandé par
„ le Marquis de Riſbourg ſur les
„ frontieres de Portugal, n'étoit pas
„ en état de réſiſter aux Portugais ,
„ qui ſur la nouvelle de ce ſuccès en-
„ treroient auſſi-tôt en Caſtille ; que
„ Philippe avoit pris la route de Na-
„ varre, marque évidente qu'il ſon-
„ geoit à ſe réfugier en France par
„ la Biſcaye, ſe prêtant aux propoſi-
„ tions que lui faiſoit le Roi ſon aïeul
„ d'obtenir quelque équivalent pour
„ lui en Italie, s'il abandonnoit l'Eſ-
„ pagne ; que tous les eſprits étoient
„ déja conſternés de la diſgrace de ce
„ Prince, les peuples épuiſés, abba-
„ tus & ennuyés de la guerre, la No-
„ bleſſe dégoûtée, opprimée par des
„ outrages, des priſons & des exils ;
„ qu'une partie de ceux qui la com-
„ poſoient étoit conſtamment atta-
„ chée à la Maiſon d'Autriche, &
„ que l'autre ſervoit déja ſous ſes
„ drapeaux ; que le Duc de Médina-
„ Celi ſortant de ſa priſon, ne man-
„ queroit pas de ſoulever une partie
„ des deux Caſtilles, & que le vain-
„ queur régnant à Madrid, pourroit

„ delà envoyer des troupes à la pour- An. 1710.
„ ſuite de Philippe, qui déja aban-
„ donné des ſecours de la France de-
„ puis les nouvelles propoſitions de
„ paix que le Roi Très-Chrétien avoit
„ faites, & manquant d'argent, ne
„ pourroit ſe maintenir en aucune
„ partie de l'Eſpagne, où il ne lui
„ reſtoit plus d'autre place que Ca-
„ dix, n'étant pas probable qu'il vou-
„ lût s'y enfermer ſans avoir une
„ flotte; qu'il ne falloit point laiſſer
„ aux deux Caſtilles & à l'Andalou-
„ ſie le tems de reſpirer, de peur
„ quelles ne fiſſent de nouveaux ef-
„ forts pour remettre ſur pied une au-
„ tre armée, ce qu'elles ne feroient
„ point ſi elles voyoient le nouveau
„ Roi à la Cour, ſoutenû de troupes
„ victorieuſes, capables de triom-
„ pher par leur nom ſeul du peu
„ d'obſtacles qu'elles pourroient ren-
„ contrer; que la ſoumiſſion des
„ deux Caſtilles donneroit ſans dou-
„ te l'exemple à la Navarre & à la
„ Valence, & qu'un blocus exact
„ ſuffiroit pour faire tomber les pla-
„ ces qui reſtoient en Catalogne,
„ dont les garniſons étoient ſi mé-

An. 1710. „ diocrés qu'on n'en avoit rie nàre-
„ douter, quand même on les laiſſe-
„ roit derriere.“ Cet avis fut celui du Comte de Stanhop & de tous les autres Généraux Anglois, du Comte de la Atalaya & des Portugais, & des Eſpagnols qui ſuivoient le parti de l'Archiduc, ſurtout du Duc de Naxera, & des Comtes de Ciſuentes, de Galvez, de la Corzana & d'Eril. Ceux-ci penſoient ainſi par ambition & par rage contre les Caſtillans; & les Anglois, pour achever de terminer cette guerre, où s'en déſiſter. Stanhop ajouta „ que les inſtructions
„ qu'il avoit de Londres y étoient
„ conformes; qu'on n'y vouloit plus
„ ſupporter le poids de la guerre
„ d'Eſpagne; qu'ainſi il falloit la ſou-
„ mettre ou l'abandonner.“

Le Comte de Staremberg & les Allemans étoient d'une opinion contraire. Ils ſoutenoient „ qu'on
„ devoit d'abord ſe ſaiſir de la Na-
„ varre, & s'emparer de la Citadelle
„ de Pampelune, ainſi que de tou-
„ tes les places de la Biſcaye, pour
„ pénétrer enſuite en Caſtille par la
„ Province de Alaba & celle de

„ Rioxa, d'où l'on marcheroit à Sa-
„ lamanque où l'on ſe joindroit aux An. 1710.
„ troupes de Portugal ; que de-là
„ il falloit attaquer la Galice & deſ-
„ cendre en Andalouſie, aſſiéger Ca-
„ dix dans les formes, & faire avan-
„ cer dans les terres la garniſon de
„ Gibraltar ; que la partie la plus
„ conſidérable de la Monarchie étant
„ conquiſe, il importeroit peu que
„ Philippe ſe maintint dans la nouvelle
„ Caſtille, parce qu'il ne pourroit
„ ni raſſembler des troupes, ni en
„ recevoir de France, les paſſages
„ étant fermés ; qu'on ne devoit pas
„ croire que Louis XIV. penſât à re-
„ tirer d'Eſpagne ſon petit-fils, quoi-
„ quil le donnât ainſi à entendre
„ pour tromper les Princes alliés &
„ gagner du tems, voyant bien
„ qu'une ligue compoſée de tant de
„ têtes ne pouvoit long-tems ſubſiſ-
„ ter ; qu'à la guerre on ne devoit
„ compter que ſur les troupes, &
„ non ſur la bonne volonté des peu-
„ ples, ſurtout après avoir vû clai-
„ rement, que les Grands d'Eſpa-
„ gne qui exaltoient ſi fort leur cré-
„ dit & leur puiſſance, n'étoient pas

An. 1710.

„ même en état de mettre cent hom-
„ mes en campagne, & que s'il y
„ avoit quelque fond à faire ſur eux,
„ Philippe en avoit pluſieurs dans ſon
„ parti, & peut-être les plus ſages;
„ qu'ils ne voudroient jamais ſe dés-
„ honorer, tant que le Roi qu'ils
„ avoient reconnu ſeroit en Eſpagne,
„ outre qu'ils s'étoient auſſi obligés
„ à défendre le Prince des Aſturies
„ qui étoit Eſpagnol, & qu'ils ai-
„ moient mieux que tout autre Prin-
„ ce; que ſi on laiſſoit tranquilles
„ l'Andalouſie & l'Eſtramadure, les
„ Portugais ne pourroient pas péné-
„ trer en Caſtille, & que les troupes de
„ Philippe ſe rétabliroient d'abord,
„ puiſque ſa Cavalerie étoit en bon
„ état, & qu'il ne lui manquoit que
„ cinq mille Fantaſſins, qui rejoi-
„ gnoient chaque jour ſes drapeaux;
„ que l'année 1706. devoit avoir
„ montré par une funeſte expérience
„ l'erreur où l'on étoit de vouloir al-
„ ler à Madrid, qui n'étoit qu'une
„ place toute ouverte; que là où étoit
„ le Prince, là étoit la Cour, & que
„ ſi le Roi Charles vouloit ſuivre ſe
„ troupes, une tente étoit le Palai

„ le plus ſuperbe qu'il pût avoir ; „ que le meilleur parti qu'il pût „ prendre, étoit de s'arrêter à „ Sarragoſſe avec quelques troupes, „ d'y établir ſes tribunaux, d'y faire „ de nouvelles levées, & d'attaquer „ par la Catalogne le Royaume de „ Valence avec des forces ſupé- „ rieures à celles que D. Antoine „ del Valle commandoit dans cette „ Province, d'où il ſeroit aiſé de le „ chaſſer, parceque tout ce Royau- „ me étoit hautement déclaré pour „ la Maiſon d'Autriche, & actuelle- „ ment plus ennemi que jamais des „ Bourbons ; que les conquêtes de- „ voient ſe faire de proche en proche, „ & non par ſauts & par bonds ; qu'il „ étoit tems de commencer à faire „ la guerre plus ſérieuſement que par „ le paſſé, ſi l'on vouloit retirer quel- „ que fruit de la victoire qu'on ve- „ noit de remporter ; quelle étoit „ ſans doute déciſive, ſi on ſçavoit „ en profiter ; mais que la croire tel- „ le ſans prendre de ſages meſures „ pour en ſuivre les avantages, c'é- „ toit la rendre abſolument inutile.“

An. 1710.

L'Archiduc goûtoit fort cet avis ;

An. 1710.

mais il ne lui fut pas libre de s'y conformer, parce que Stanhop dit nettement „ qu'il ne prendroit point „ avec ſes troupes d'autre chemin „ que celui de Madrid ; que la „ Reine d'Angleterre avoit promis à „ l'Archiduc de lui mettre la Cou- „ ronne ſur la tête, après quoi ce ſe- „ roit à lui à la conſerver ; que ſon „ engagement étoit rempli en éta- „ bliſſant le Roi Charles dans ſa Ca- „ pitale ; que les Eſpagnols & les „ Allemans devoient achever le reſ- „ te, & que l'Angleterre ne préten- „ doit pas porter ſeule un fardeau ſi „ peſant, & qui la ruinoit. "

L'avis des Anglois prévalut malgré la répugnance de l'Archiduc, qui écrivit à la Princeſſe ſon épouſe „ qu'ils en auroient toute la gloire, „ ſi le ſuccès leur étoit favorable ; & „ que ſi au contraire l'évenement étoit „ malheureux, lui ſeul en porteroit „ la peine. " L'armée victorieuſe prit ſa route par les frontieres de Navarre, & s'empara de tous les poſtes ouverts qui ſe trouverent ſur ſon paſſage. Les Navarrois conſtans dans la fidélité qu'ils avoient jurée au Roi,

n'obéiſſoient qu'à regret ; la Ville de Tudela ſe diſtingua ſur tout en cette occaſion, quoiqu'elle eût garniſon Allemande. Le Duc de S. Jean (*a*), homme d'une fidélité inébranlable, étoit Viceroi de Navarre. Ce Seigneur ſçachant que la Citadelle de Pampelune étoit mal munie, demanda des ſecours en France : en conſéquence le Maréchal de Montrevel lui envoya par ordre de Louis XIV. ſix cens hommes, des vivres & des munitions ; de ſorte qu'en trente ſix jours cette place fut miſe en état de faire une longue réſiſtance. Le Marquis de Bai avoit recueilli avec ſoin les débris de l'armée vaincue, & l'avoit poſtée à Soria ſous les ordres de D. Manuel Sello Lieutenant-Général ; ces troupes conſiſtoient en ſept mille hommes : il y avoit encore quelques corps de Cavalerie diſperſés qui ſe réuniſſoient ; & les Officiers ſe rendoient à Soria & à Pampelune, pour y attendre les ordres du Roi. Les priſonniers qui étoient dans l'Arragon ſe ſauvoient par troupes ; An. 1710.

[a] *D. Fernand de Moncade.*

An. 1710. & dans la derniere revûe qui ſe fit à Soria, on compta neuf mille hommes entretenus aux dépens de la Province. La poſtérité ne pourra ceſſer d'admirer l'amour, la conſtance & la fidélité des peuples de Caſtille, qui loin de ſe laiſſer abbatre par le malheur de leur Prince, animés par ſes propres diſgraces, prodiguoient leurs biens & leurs vies pour réparer ſes pertes, entretenoient ſes troupes à leurs frais, & faiſoient de nouvelles levées pour ſoutenir ce qu'ils appelloient la cauſe commune. Au lieu de les rebuter, l'infortune ne ſervit qu'à fortifier leur fidélité ; & elle éclata avec des tranſports ſi vifs, qu'on n'ajouteroit pas foi à nos Mémoires, ſi nous écrivions en détail ce que fit en particulier chaque canton & chaque citoyen.

Par un Décret du ſept Septembre le Roi ordonna à ſa Maiſon & aux Tribunaux de paſſer à Valladolid, permettant à ceux qui ne pourroient pas le ſuivre de reſter à Madrid, à condition que ceux qui avoient des Charges ne les y exerceroient point. Le jour précédent le Roi avoit convoqué

la Nobleſſe, & avoit laiſſé à chacun la liberté de le ſuivre ou de demeurer ; & il le fit dans des termes, qui marquoient une confiance entiere en leur fidélité. Pluſieurs d'entr'eux crurent que c'étoit un artifice pour connoître les différens ſentimens d'un chacun, parce que les paroles du Roi paroiſſoient équivoques. Cette ambiguité ne plut pas aux Grands, qui vouloient des ordres clairs & précis. Ce fut ce qui engagea le Comte de Lemos & le Marquis del Carpio à en demander l'explication, inſtruits par ce qui leur étoit arrivé en mil ſept cens ſix ; & ils proteſterent qu'ils étoient prêts à exécuter tout ce que le Roi ordonneroit d'une maniere poſitive. Cette conduite adroite leur offroit un prétexte pour ſe mettre à couvert de l'indignation des deux Princes ; mais le Roi cachant ſes véritables ſentimens ſous des paroles encore plus équivoques, ne diminua rien de leur incertitude, ſoit pour laiſſer à chacun le mérite de l'avoir ſuivi, ou pour ne pas riſquer de voir ſes ordres mal ſuivis : car il appréhendoit que la diminution de ſon pouvoir n'eût altéré An. 1710.

An. 1710.

ſon autorité, & affoibli l'obéiſſance qu'on lui devoit. Tous ceux qui vouloient faire leur cour à l'Archiduc ſans riſquer de ſe déshonorer, étoient dans une grande perplexité; elle ceſſa enfin par la réſolution de ne point abandonner le Roi que prirent ouvertement les Ducs de Montalto, de Montellano, de Médina-Sidonia, & le Comte de Frigiliana, dont l'exemple héroïque fut auſſitôt ſuivi de preſque tous les autres. Philippe fit conduire le Duc de Médina-Celi au Château de Bourdeaux; & le neuf Septembre il partit pour Valladolid avec toute ſa Maiſon, malgré la fiévre qu'avoit le Prince des Aſturies. Les Grands & les Seigneurs de la premiere diſtinction le ſuivirent; & pluſieurs ſortirent de Madrid, les uns pour ne pas être témoins de la domination des Autrichiens, d'autres par la néceſſité d'accompagner les Tribunaux: le nombre en fut ſi grand que l'on en compta juſqu'à trente mille. C'eſt ce que l'on auroit peine à croire, ſi dans Valladolid & dans quelques autres endroits on n'eût pas tenu un état de tous ceux qui s'y rendoient; & cela par ordre de D

François Ronquillo, qui partit ſur le champ avec le Conſeil Royal de Caſtille & ceux qui compoſoient le Conſeil du Cabinet. Le Comte de Palma, le Marquis de la Laguna & le Duc de Hijar reſterent à Madrid ſous prétexte d'affaires particulieres, dans l'intention d'embraſſer le parti de l'Archiduc, comme ils le firent depuis. Pluſieurs femmes de Grands d'Eſpagne ſe retirerent à Tolede, d'autres dans leurs terres. Le Marquis de Mancera voulut auſſi abandonner Madrid; mais le Roi lui envoya ordre de demeurer, parce qu'il étoit âgé de plus de cent ans, & que ſa fidélité étoit connue : il ſe retira auſſitôt au Couvent de S. François. Le Marquis del Freſno reſta auſſi à Madrid du conſentement du Roi, à cauſe de ſon grand âge & de ſes infirmités. An. 1710

Le Duc de l'Infantade étoit encore exilé : il demanda au Roi la permiſſion de le ſuivre ; & ſur la réponſe obligeante qu'il en reçut, il ſe rendit à Valladolid, où il trouva ce Prince. Cependant le Duc de Médina-Sidonia propoſa aux Grands d'écrire à Louis XIV. pour l'aſſurer de leur fi-

An. 1710.

délité conſtante, & lui expliquer le beſoin indiſpenſable qu'ils avoient d'être ſecourus promptement, parce que ſçachant la mauvaiſe idée que ſes Miniſtres avoient voulu lui donner de la Nobleſſe Eſpagnole, ils appréhendoient que ce Prince regardant le mal comme incurable, ne négligeât d'y apporter remede, ſur tout dans un tems où les propoſitions de paix n'étoient pas encore évanouies, puiſque l'Angleterre conſentoit déja à former à Philippe un Royaume en Italie. Ce projet fut approuvé de tous les Grands excepté du Duc d'Oſſone : ce n'eſt pas que ce Seigneur le cédât à perſonne en zéle & en attachement pour le Roi; mais il lui paroiſſoit honteux pour la Nation d'appeller des ſecours étrangers après avoir été abandonnée une fois des François, & il penſoit qu'elle pouvoit trouver en elle des reſſources ſuffiſantes pour réparer le mal, ſi l'on employoit pour cela les ſoins néceſſaires, & ſi tout le monde agiſſoit de bonne foi. Cette délicateſſe parut déplacée; & perſonne ne fit attention à ſon avis.

Le Comte de Frigiliana avoit une

plume élégante, & s'exprimoit heu- An. 1710.
reuſement ; ce fut lui qu'on choiſit pour dreſſer la lettre que l'on écrivoit à Louis XIV. Elle étoit conçue dans les termes les plus expreſſifs, loin d'abbaiſſer la Nation Eſpagnole, dont elle exaltoit la fidélité & la puiſſance ; mais le mal étoit tel & ſi preſſant, qu'on avoit beſoin des ſecours de la France, pour ne pas dépendre du bénéfice du tems. La lettre fut ſignée des Ducs de l'Infantade, de Popoli, d'Atri, de Médina-Sidonia, de Montellano, d'Arcos, d'Abrantes, de Bagnos, de Véraguas, d'Atriſco, de Soria, de Jovenazo & de Béjar ; des Marquis de Priego, d'Aſtorga, d'Aytone, de Bedmar, de Villafranca, de Montalegre, d'Almonacid & del Carpio ; des Comtes de Lemos, de Pegnaranda, de Benavente, de San-Eſtevan del Puerto, d'Ognate, de Frigiliana, de Bagnos, & du Connétable de Caſtille : elle auroit auſſi été ſignée du Marquis de Camaraſa, ſi la maladie ne l'en eût empêché. Les Grands que nous venons de nommer, & qui étoient déja arrivés à Valladolid, écrivirent

An. 1710. en même tems une lettre au Duc d'Albe, Ambaſſadeur d'Eſpagne en France, qu'ils chargerent de préſenter celle-ci au Roi, & de faire les plus grands efforts pour en obtenir du ſecours, tandis que ſans perdre de tems on formoit une nouvelle armée en Eſpagne.

Louis XIV. reçut autant de joie de cette lettre, que le mauvais ſuccès des affaires lui avoit cauſé de chagrin. Il la lut pluſieurs fois; & à la ſollicitation du Dauphin il réſolut d'envoyer quatorze mille hommes en Eſpagne par la baſſe-Navarre ou par la Biſcaye. On convint que ſi le Roi Catholique n'avoit pas beſoin de ces troupes en Caſtille, le Duc de Noailles les emploiroit à former le ſiege de Girone, en les renforçant de quelques bataillons tirés des frontieres du Rouſſillon; ce qui feroit une grande diverſion. Philippe avoit écrit au Roi ſon aïeul une lettre particuliere, par laquelle il le prioit de lui envoyer le Duc de Vendôme pour commander ſes armées: il l'obtint; & ce Princeſe rendit auſſitôt à Valladolid accompagné du Duc de Noailles. Ils

avoient ordre d'examiner de près l'état des choſes ; de voir ſi cette lettre que trente Grands avoient ſignée, étoit un ſimple compliment ou une réalité ; & s'il y avoit en Eſpagne des reſſources capables d'empêcher que le ſecours qu'on alloit envoyer devint inutile. Car les Ennemis fiers de leur victoire, non-ſeulement ne ceſſoient de l'exagérer, mais même publioient que le mal étoit ſans remede ; & ils ajoûtoient mille fauſſetés qui avoient l'air de vraiſemblance, dans la vûe de conſterner Louis XIV. & d'éloigner de lui la penſée de ſoutenir l'engagement. Nous avons lû de ces relations publiques & ſecrettes que les Alliés répandoient, dans leſquelles les vérités & les menſonges étoient ſi adroitement confondus, que perſonne ne croyoit en Europe que le Roi Catholique pût jamais remonter ſur le Trône. An. 1710.

A peine l'Archiduc avoit quitté les frontieres d'Arragon & pris la route de Madrid, que les garniſons Eſpagnoles de Lérida, de Tortoſe, de Monçon & de Mequinenza ſe ſaiſirent de tous les paſſages, enſorte

An. 1710.

que l'on n'avoit en Catalogne aucune nouvelle de ce Prince & de ſon armée ; ce qui affligeoit beaucoupla Cour de Barcelone : car pour répandre la conſternation dans cette Province, les Eſpagnols publioient de leur côté mille fauſſetés, que croyoient facilement ceux qui connoiſſoient l'étendue de la haine que les Caſtillans portoient à l'Archiduc. Ceux-ci continuant à ſe conduire comme ils avoient fait cinq ans auparavant, déſertoient les villages, corrompoient les eaux, brûloient les fourages & les vivres, même ceux qui étoient néceſſaires à leur ſubſiſtance. On douta dans l'armée de l'Archiduc pendant la marche, s'il ne ſeroit point à propos de détacher au moins deux mille hommes contre le Royaume de Valence, pour joindre ceux qui devoient partir de Barcelone ; mais le Comte de Staremberg ne voulut pas démembrer l'armée, qui alloit avoir aſſez d'affaires en Caſtille. Ainſi le Comte de Zabalda nommé Viceroi de Valence partit pour cette expédition avec huit vaiſſeaux, qui portoient mille Cata-

lans de débarquement, & tous les Valenciens qui étoient à Barcelone. La Comteſſe d'Oropéſa qui venoit de perdre ſon mari, avoit fomenté cette révolte par les lettres qu'elle avoit écrites à quelques Nobles de ce Royaume, auxquels elle faiſoit accroire que D. Antoine del Valle, Gouverneur des armes dans cette Province, entroit dans ce complot. Celui-ci ſçachant qu'on venoit l'attaquer, & n'ignorant pas la fermentation qu'il y avoit parmi ces peuples, aſſembla le Magiſtrat & la Nobleſſe, & leur parla avec force & avec ſuccès pour les intérêts du Roi Catholique. Il leur dit » qu'avec les trou-» pes qu'il commandoit, il défendroit » le Royaume juſqu'à la derniere » goutte de ſon ſang ; qu'il ne leur » demandoit que d'être tranquilles, » & qu'avec ſes ſeules forces il ſe » chargeoit de faire tête aux enne-» mis ; que s'il étoit vaincu, ils pour-» roient alors délibérer du parti qu'ils » auroient à prendre, en ne perdant » cependant jamais de vûe les maux » ſans nombre que la guerre leur » avoit occaſionnés, & ce qu'ils

An. 1710.

An. 1710. » avoient à craindre de la puiſſance » & de la juſte indignation du Roi » Catholique ; qu'il étoit déja ſorti » une fois de Madrid , ſans que les « Ennemis y euſſent gagné autre cho- » ſe que de la honte ; qu'ils devoient » en croire l'expérience , & non les » fauſſes ſuggeſtions des rébelles & » des ennemis de leur patrie , qui » cherchoient à élever leur fortune ſur » ſes ruines. " Ce diſcours produiſit tant d'effet , que tout le monde promit fidélité au Roi Catholique , & que la Nobleſſe offrit ſes biens & ſa vie pour ſa défenſe. Le Comte de Zaballa arriva ſur la côte de Valence avec ſon eſcadre , fit le premier débarquement de trois cens hommes , & y joignit deux mille Cavaliers : D. Antoine del Valle vit à la pointe du jour cette troupe en bataille ; il l'attaqua , & l'obligea de prendre honteuſement la fuite : tous ſe rembarquerent en déſordre. Ils comptoient plus ſur de ſecrettes intelligences que ſur leurs forces ; mais perſonne ne branla dans la Province ; & cette entrepriſe ne ſervit qu'à confirmer les peuples dans leur devoir.

D. Antoine donna en cette occaſion des preuves de ſa fidélité, & de la fauſſeté du bruit qu'on avoit répandu, dans l'eſpérance que la crainte le porteroit à prévariquer. Les chefs de cette expédition mal concertée retournerent avec honte à Barcelone; & la Reine Iſabelle ſe plaignit d'avoir été trompée par la Comteſſe d'Oropéſa. An. 1710.

L'Archiduc ne pouvoit faire un pas en Caſtille, qui ne fût malheureux pour lui, parce que pour ſe faire obéir, il étoit obligé d'uſer de la plus grande rigueur, qui dégénere toujours en violence & en oppreſſion. Le déſordre parvint à un tel excès, que les Allemans & les Anglois commettoient les plus horribles cruautés contre les Caſtillans. Les Hérétiques étendoient leur fureur juſques ſur les Egliſes & ſur les Images; ils en faiſoient le ſujet de leurs railleries, & quelquefois l'objet de leurs affreuſes débauches. Ils buvoient dans les vaſes ſacrés, répandoient les ſaintes huiles dont ils frottoient leurs chevaux, & fouloient aux pieds

An 1710.

les Hoſties conſacrées. (19) Dans un village appellé Tartanedo on trouva dans le coin d'une maiſon, où des Hérétiques avoient logé, un linge dans lequel ils avoient enveloppé quelques Hoſties qui marquerent de ſang ce linge en ſix endroits, & y laiſſerent la forme de ſix Hoſties très-bien empreintes. Ce linge quoique lavé pluſieurs fois, n'a pas laiſſé de conſerver cette impreſſion : nous l'avons vû & baiſé reſpectueuſement de nos propres levres. Depuis il a été vû de même de pluſieurs de ceux qui retournerent en Caſtille avec le Roi ; & le Duc de Montellano le fit laver onze fois en ſa préſence, ſans qu'il perdît jamais la vive impreſſion de ce ſang divin. Les témoins

(19) *Se hallò en un Lugar llamado Tartanedo, un Lienzo echado en un rincon de una caſa, en que havian los Hereges, que en ella ſe alojaban, embuelto unas Particulas Conſagradas, que bagnaron el Lienzo en ſangre, &c.* Ceux qui aiment la Langue Caſtillane & les Hiſtoires, pourront lire celle-ci tout au long dans l'Auteur Eſpagnol, dont nous nous ſommes fait un devoir de rendre le texte avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe.

préſens à l'ouverture de ce linge lorſqu'il fut trouvé, ont atteſté avec ſerment qu'ils en virent couler ce ſang de tems en tems. An. 1710.

Ces déſordres ne parvenoient pas aux oreilles de l'Archiduc ; ſa religion & ſa pieté ne les auroient pas tolérés. Il ſe ſervoit de troupes auxiliaires ; & il étoit contraint de les ménager, ſans s'informer trop exactement de leur conduite, pour ne pas les expoſer à s'écarter du reſpect qu'elles lui devoient. Son armée mal reçue dans tous les lieux de ſon paſſage, arriva à la vûe de Madrid le vingt-ſept Septembre. D. François Sanguineto élû par le Corps de Ville, faiſoit alors les fonctions de Corrégidor avec l'agrément du Roi Catholique, parceque le Comte de la Xaroſa, qui étoit pourvû de cet emploi, avoit ſuivi la Cour à Valladolid. Les habitans avoient rendu hommage à l'Archiduc dès Alcala de Henarès, pour éviter tout acte d'hoſtilité : ainſi l'avoit ordonné le Roi Philippe, dont le ſouvenir étoit ſi vif dans le cœur de ces peuples, que le Comte de Stanhop

An. 1710.

qui entra le premier dans la Ville ; admira la triſteſſe profonde qui régnoit partout. La plûpart des maiſons, des boutiques & des atteliers étoient fermées : quelques enfans en petit nombre crioient *Vive le Roi Charles* ; ce qu'ils ceſſoient de faire dès que le Général Anglois ceſſoit de jetter de l'argent : auſſi à ſon retour au camp ne put-il s'empêcher de tirer de-là un très-mauvais augure. L'Archiduc étoit alors à Villaverde, & ſe rendit de-là à la maiſon de campagne du Comte d'Aguilar, où il attendit les hommages des Grands ; mais il ne reçut que ceux du Duc d'Hijar, du Comte de Palma & du Marquis de la Laguna, qui comme nous l'avons dit ci-deſſus, étoient demeurés à Madrid : l'Archevêque de Valence, le Comte de Cardone & quelques autres Seigneurs moins diſtingués lui prêterent auſſi ſerment de fidélité. Dès-lors Charles perdit l'eſpérance d'être Roi de Caſtille, ſi l'on n'y employoit la violence ; & ce fut en ces termes qu'il s'en expliqua au Comte de Staremberg, en lui diſant qu'il falloit uſer de rigueur,

parcequ'ils n'étoient environnés que de gens qui les haïſſoient. Alors on reconnut la faute de Stanhop, d'avoir voulu aller à Madrid : car quoique l'Armée de l'Archiduc fût cantonnée à ſes portes, les paſſages étoient fermés de tous côtés par les partis de Cavalerie que commandoient vers Guadarrama D. Felicien de Bracamonte & D. Joſeph Vallejo, Officiers d'une rare valeur, d'une expérience conſommée & d'une fidélité inébranlable, & qui pour être inſtruits de ce qui ſe paſſoit dans le camp ennemi, avoient autant d'eſpions que l'on comptoit d'habitans dans les environs. Les Ennemis tinrent dans le camp un conſeil du Cabinet, où furent admis l'Archevêque de Valence & le Duc d'Hijar. Le Comte de Stanhop étoit toujours d'un avis différent de celui du Prince de Lichteinſten, auquel le Comte de Staremberg ſe conformoit ; mais l'opinion qui prévalut, fut celle de D. Raimond Vilana-Perlas, Sécretaire des Dépêches univerſelles, qui avoit toute la confiance de l'Archiduc. D. Joſeph Vallejo intercepta une lettre que ce Prince écrivoit à la Reine ſon

An. 1710.

épouſe, dans laquelle il ſe plaignoit
An. 1710. des conſeils du Général Anglois, qui l'avoit expoſé à eſſuyer la haine des Caſtillans, laquelle croiſſoit chaque jour, n'y ayant eu que trois hommes de diſtinction, même pauvres & ſans crédit, qui fuſſent paſſés à ſon ſervice. Il ajoutoit, ,, que plu-
,, ſieurs femmes de ceux des Grands
,, qui avoient ſuivi le Prince enne-
,, mi lui avoient rendu hommage,
,, quelquefois en Public, d'autres
,, fois en particulier, pour ſe mé-
,, nager entre les deux partis; &
,, qu'il étoit évident que le ſien ne
,, pouvoit s'établir que par la force. ,,
On intercepta auſſi quelques lettres de la Reine Iſabelle à l'Archiduc, dans leſquelles elle ſe plaignoit du mauvais ſuccès de l'expédition contre le royaume de Valence, ajoutant que les Eſpagnols occupoient tous les paſſages. Ces lettres que D. Joſeph de Solis apporta à Valladolid, furent lûes publiquement dans les anti-chambres du Roi par ordre de ce Prince, qui témoigna la reconnoiſſance qu'il devoit à la conduite des Caſtillans.

L'Archiduc fit ouvrir les priſons, d'où ſortit auſſitôt D. Boniface Man-

rique, qui ſe rangea d'abord ſous les drapeaux Autrichiens. Celui qui étoit innocent dans les fers, devint criminel en recouvrant la liberté. D. Antoine de Villaroël, Lieutenant-Général, qui venoit de recevoir une gratification du Roi pour le ſuivre, D. Louis de Cordova frere du Marquis de Priego, D. Jacques Menezès de Sylva frere du Comte de Cifuentes, les Marquis de Valparayſo & de Valde-Torrès ſuivirent ſon exemple, la plûpart d'entr'eux n'ayant d'autre motif de prendre ce parti, que l'amour de la nouveauté. Staremberg les appelloit publiquement les nouveaux Chrétiens; Stanhop, les traîtres; Lichteinſten, des gens ſans foi; Vilana-Perlas, des déſeſpérés; & le Roi Charles, des miſérables. Ce furent-là les titres dont furent honorés ceux qui croyant le trône de leur Roi renverſé, s'empreſſerent de reconnoître ſon ennemi, qui ne leur en ſçut aucun gré: d'autres Nobles & quelques titrés, mécontens de leur fortune, en firent de même; mais on ne compta dans ce nombre aucun Grand d'Eſpagne, excepté le Comte de Palma: car le

An. 1710.

An. 1710. Duc d'Hijar ne l'étoit que par ſa femme ; & le Marquis de la Laguna ne jouiſſoit pas alors de cette dignité, parce que la Comteſſe de Paredes ſa mere qui reconnut auſſi le nouveau Roi, vivoit encore. Il n'en parut aucun autre, quoique tous y fuſſent invités par un Edit conçu dans les termes les plus inſinuans : on promettoit un pardon général, des biens, des prérogatives & des honneurs à ceux qui dans l'eſpace d'un mois reconnoîtroient Charles III. en qualité de Roi d'Eſpagne. On ordonna aux épouſes des Grands qui s'étoient retirées dans des Monaſteres, d'en ſortir, & de paſſer à Tolede, qui s'étoit ſoumiſe à l'Archiduc, & où le Comte de la Atalaya s'étoit rendu avec un Régiment d'Infanterie : pluſieurs de ces Dames refuſerent d'obéir, & demeurerent dans leurs couvents, entr'autres la Ducheſſe de Médina-Céli. Le Duc de Vendôme ſe plaignit au Comte de Staremberg de la ſévérité dont on uſoit envers des Dames de ce rang ; & celui-ci lui répondit, " que c'étoit pour plus " grande ſureté de leurs perſonnes,

„ & qu'on leur rendroit la liberté,
„ dès que leurs maris auroient recou- An. 1710.
„ vré la leur. " Cette réponſe ſuppoſoit, ce que le Comte lui-même ne croyoit pas, que les Grands ſuivoient le Roi contre leur gré ; cependant ce ſoupçon n'étoit pas abſolument faux, puiſque ceux d'entr'eux que le ſentiment de leur devoir ne retenoit pas auprès de ce Prince, étoient forcés d'y demeurer par la crainte de ſe déshonorer.

Les Tribunaux avoient ſuivi la Reine à Vittoria : ainſi Charles ne trouvant à Madrid aucuns Miniſtres pour former les ſiens, nomma D. François-Alvarez Guerreros Préſident de la Salle criminelle des Alcades. Il créa des Miniſtres ; mais ils ne faiſoient d'expéditions que par *interim*, pour ne point ôter aux abſens l'eſpérance de rentrer dans leurs emplois. Ce Prince priva D. Antoine Sanguineto de celui de Corrégidor, & en pourvût le Marquis de Palomarès. Celui-ci négligea le ſoin des vivres ; ce qui occaſionna des murmures parmi le peuple, que la prudence & la ſage adminiſtration de Sangui-

An 1710.

neto avoient contenu, quoi qu'il fût assez porté au soulevement faute de pain. Les partis de Cavalerie de Vallejo & de Bracamonte ne laissoient point entrer de vivres dans Madrid; & les Payſans des environs négligeoient d'y en apporter, dans l'espérance que la disette occasionneroit une révolte, & que les Habitans prendroient les armes. Cette conduite qui n'étoit pas d'ailleurs absolument conforme aux loix de la charité, mais que les circonstances justifioient, fut très-utile au bien des affaires, parce qu'il étoit impossible d'entretenir une armée de vingt-huit mille hommes avec des équipages nombreux dans un lieu qui manquoit de tout. Aussi étoit-on contraint d'arracher de force l'aliment nécessaire au peuple, n'y ayant pas d'autre moyen de faire subsister les troupes; & quoique Charles envoyât des partis de Cavalerie dans les villages voisins pour chercher des vivres, D. Joseph Vallejo qui avoit une connoissance exacte du pays, secondé des Payſans, leur dressoit tant d'embuscades, que les Allemans en revenoient

noient toujours vaincus ou mis en fuite, ſans avoir pû rien obtenir. An. 1710.

L'Archiduc réſolut de faire ſon entrée publique dans la Ville. Il viſita d'abord la Chapelle de Notre-Dame d'Atocha, d'où il ſe mit en marche par la ruë qui porte ce nom, précédé de deux mille chevaux, & ſuivi de ſes Gardes & de ſa Maiſon. La curioſité n'attira aucun des habitans ſur ſon paſſage : chacun reſta chez ſoi ; enſorte que la ſolitude & une triſteſſe lugubre régnoient dans toutes les places publiques : on entendoit ſeulement la voix de quelques enfans que l'argent répandu avoit attirés, & qui pouſſoient de foibles acclamations de Vive le Roi Charles; quelquefois même ils crioient Vive Philippe. Cette ſombre réception piqua vivement l'Archiduc, qui étant arrivé à la porte de Guadalaxara, ne voulut pas continuer ſa marche vers le Palais, comme c'étoit l'uſage ; il prit à droite & ſortit de Madrid par la porte d'Alcala, en diſant que c'étoit une Ville déſerte. Ce Prince exila pluſieurs perſonnes qu'il crut travailler à entretenir l'affection

An. 1710.

des peuples pour le Prince ſon rival, & voulut déſarmer les habitans ; mais il ne fut pas obéi. Il obtint ſeulement qu'ils lui livraſſent leurs chevaux pour remonter ſa Cavalerie, que ruinoit la diſette des fourages. Il reconnut alors combien il lui ſeroit difficile de ſe maintenir à Madrid ; & tandis que la diverſité des avis arrêtoit les opérations des troupes, il continua à former ſes Tribunaux, & à pourvoir aux principaux emplois. Il offrit la Préſidence de Caſtille au Comte de Palma, qui la refuſa ; enſorte que le Marquis de Caſtrillo en fit les fonctions par *interim*. La Préſidence des Finances fut donnée à D. Athanaſe Eſterepa, Evêque de Nicopoli ; les Comtes de Clavijo & de Belmonte eurent des places dans ce Conſeil ; le Marquis de Canillejas préſida au Tribunal des Comptes, & D. Pedre Gamarra au Conſeil des Indes, où le Marquis de la Laguna & D. Raimond Porto-Carrero eurent des places de Conſeillers : on ne diſpoſa point de la Préſidence, parceque le Duc d'Uzeda dont l'Archiduc avoit reçu en ſe-

cret d'aſſez grands ſervices, en étoit déja pourvû. Ce Prince nomma le Duc d'Hijar Viceroi d'Arragon. An. 1710.

Le chemin paroiſſant ouvert aux récompenſes, Charles reçut l'hommage des Marquis de Corpa & de la Mina, & des Comtes de Siruela & de Hernan-Nugnez. On lui préſenta un ſi grand nombre de placets, qu'il ne put s'empêcher de dire : *je trouve aſſez de gens qui me demandent ; mais je n'en trouve point qui me ſervent.* Le Sécretaire répondit verbalement à tous ces placets, que Charles III. n'étoit juſqu'à préſent que Général de ſes troupes, & que lorſqu'il ſeroit paiſible ſur le trône, on auroit égard aux diverſes prétentions d'un chacun. L'Archiduc auroit fort ſouhaité de recevoir l'hommage du Marquis de Mancera, qui, comme nous l'avons dit, étoit retiré au Couvent de S. François : on lui députa D. Louis d'Hijar pour l'y engager ; mais le Marquis conſtant dans ſa fidélité envers le Roi, lui répondit „ qu'il n'avoit qu'une foi & qu'un „ Roi, pendant la vie duquel il ne

An. 1710.

„ pouvoit pas en reconnoître un au-
„ tre ; qu'il touchoit au moment
„ de deſcendre dans le tombeau ,
„ puiſqu'il avoit plus de cent ans ; &
„ qu'il ne vouloit pas ſouiller ſon nom
„ d'une pareille tache.“ Le Comte de Stanhop qui alla le voir depuis pour le même ſujet, en reçut la même réponſe. On admira la fermeté de ce généreux vieillard ; & Charles ne jugea pas à propos d'uſer de rigueur contre un homme à moitié mort: il en agit de même avec le Marquis del Freſno , qui refuſa auſſi de le reconnoître. Pluſieurs perſonnes retirées dans leurs maiſons , imiterent cet exemple.

Cependant l'ivrognerie, la crapule & la débauche répandues parmi les troupes détruiſoient l'armée inſenſiblement : les hopitaux ſe remplirent de malades ; & il n'en ſortit qu'un petit nombre : car les Chirurgiens pouſſés par une haine mortelle, envenimoient les plaies ; lorſque quelqu'un des habitans pouvoit tuer en cachette un ſoldat Allemand ou Anglois , il s'en vantoit comme de la plus belle action. La Cavalerie diminuoit de jour en jour , toujours

battue par celle de Vallejo & de Bracamonte, qui enleva pluſieurs équipages qu'on faiſoit repaſſer en Arragon, & envoya au Roi la vaiſſelle d'argent & les eſpeces qu'il y trouva : modération admirable & déſintéreſſement bien rare dans un guerrier ! D. Joſeph Vallejo eut la hardieſſe d'enlever quelques chariots de vivres aux portes mêmes de Madrid, battit huit cens chevaux qui retournoient à Sarragoſſe avec le Comte de Veſel, ſurprit à Ocàna un Régiment de Portugais, & brava ſur les hauteurs d'Alcala la fierté du Comte de Stanhop, qui le cherchoit avec deux mille chevaux. Il pouſſa l'audace juſqu'à entreprendre d'enlever l'Archiduc dans les bois du Pardo où il chaſſoit ; & il y auroit réuſſi, ſi ce Prince n'eût été averti de ce deſſein par un des Gardes de la forêt, qui craignit qu'on ne les fît tous mourir s'il s'exécutoit. Enfin Vallejo parvint à rendre ſon nom redoutable aux Ennemis, qu'il tint toujours en allarmes & dans la diſette. Ce ne furent pas de grands An. 1710.

An. 1701.

exploits, mais des coups heureux qui le couvrirent de gloire.

Le projet du Comte de Staremberg étoit d'attendre que les Portugais entrassent en Estramadure, pour aller au-devant d'eux, unir ses forces aux leurs, & aller ensuite attaquer quelque part que ce fût l'armée que le Roi rassembloit. Le Duc de Vendôme venoit d'en être nommé Généralissime : on créa Capitaines généraux le Duc de Popoli, le Comte d'Aguilar, les Marquis de Thoui & d'Aytone, avec le Comte de las-Torrès ; & l'on fit venir au Camp le Marquis de Valdecanas qui l'étoit déja. Le Duc d'Ossone piqué de jalousie pour n'avoir pas été élevé à ce grade, se retira à Vittoria auprès de la Reine, & se logea dans un petit hameau avec le Comte de Pinto son frere ; mais il fut blâmé d'écouter ces vaines délicatesses dans un tems où le Roi se trouvoit dans la plus funeste conjoncture, & où sa Couronne étoit en péril. Les siécles à venir auront peine à croire combien de difficultés furent applanies insensiblement en cinquante jours,

& que les Ennemis ayent donné ce tems à Philippe pour rétablir ſes troupes, qui montoient déja à vingt-deux mille hommes. Cette armée raſſemblée aux dépens des Royaumes de Caſtille & d'Andalouſie ſe trouva pourvûe d'armes & d'habits par les ſoins du Comte d'Aguilar, & par l'activité du Marquis de Caſtelar (*a*), deux hommes des plus entendus dans les affairs & dans les détails militaires, dans leſquels le Comte ſurpaſſoit les plus habiles, ſans parler de ſon expérience dans la guerre & de ſa valeur. Perſonne ne rendit en cette occaſion de plus grands ſervices au Roi Catholique: il rendit faciles des choſes qui d'abord ſembloient impoſſibles; & d'une poignée de ſoldats vaincus, abbatus, diſperſés; d'un tréſor épuiſé & ſans crédit; d'un Etat chancelant qui n'obéiſſoit que parcequ'il le vouloit bien, & par fidélité envers ſon Roi, il ſçut tirer une armée aſſez puiſſante, pour rétablir ſur le Trône la branche de la Maiſon de Bourbon

An. 1710.

(a) *D. Balthaſar Patigño.*

qui regne aujourd'hui en Eſpagne.

An. 1710. Le Comte de Staremberg perdit à Madrid dans l'oiſiveté tous les lauriers que la victoire lui avoit cueillis. On eût dit que cette Ville avoit des propriétés pour endormir & pour amollir les courages, puiſque l'exemple du Marquis das-Minas & du Comte de Gallowai, qui en 1706. avoient donné quarante jours de relâche au Roi pour rétablir ſon armée & recevoir des ſecours de France, n'empêcha pas Staremberg de lui laiſſer encore plus de tems, dans la vaine eſpérance que les Portugais entreroient en Eſtramadure, ce dont il ne ceſſoit de les ſolliciter. Mais ſes inſtances étoient inutiles: car le Roi quittant Valladolid, alla camper à Almaras, ſe ſaiſit du pont ſur le Tage, & diſpoſa ſes troupes de façon qu'elles ne pouvoient pas être attaquées en même tems des deux armées, tandis qu'il avoit des forces ſuffiſantes, non-ſeulement pour réſiſter à une, mais même pour pouvoir eſpérer de la battre. La ſageſſe de cette poſition ſauva l'Eſpagne, parceque dans cet état des choſes les

Portugais ne pouvoient paſſer le Tage en aucun endroit ; & quoiqu'ils ne fuſſent pas éloignés du pont qu'on nomme de l'Archevêque & de celui d'Alcantara , tous deux étoient bien retranchés & bien défendus , & le Marquis de Bai gardoit les autres paſſages avec la plus grande vigilance. Il ne leur étoit gueres plus poſſible de faire aucune diverſion du côté de la Galice , parceque le Marquis de Risbourg veilloit ſur la frontiere avec un bon nombre de troupes. Les Portugais déſeſpérant d'entrer en Caſtille , voulurent attaquer l'Andalouſie : ils prirent d'abord ſans peine Xerès de la Frontera ; mais ils reculerent auſſitôt après pour obſerver l'armée Eſpagnole , & pour voir s'ils ne pourroient pas ſe joindre aux Allemans : c'eſt ce qu'ils auroient exécuté facilement, ſi auſſitôt après la bataille de Sarragoſſe ils étoient entrés en Eſtramadure , où les Troupes du Roi étoient alors inférieures à celles de ſes Ennemis. Les Miniſtres Autrichiens reprochoient cette faute aux Portugais ; mais le Roi D. Jean ne voulut pas riſquer une ſeconde fois

An. 1710.

An. 1710.

ſon armée, n'ayant pas oublié que pour avoir oſé l'entreprendre, ſon pere avoit perdu toutes ſes troupes ſous le commandement du Marquis das Minas : ainſi il les retint ſur la frontiere, juſqu'à ce qu'elles puſſent joindre ſans riſque les Impériaux. Cette jonction leur devint depuis impraticable, parcequ'ils en avoient perdu l'occaſion ; ce dont dépendoit la fortune du Roi Catholique. Ils s'excuſerent ſur ce qu'ils n'avoient pas des vivres en aſſez grande quantité, pour entreprendre une marche auſſi incertaine & auſſi longue dans un pays ennemi. Le Comte de Staremberg alléguoit la même raiſon de ſon inaction à Madrid, & il attendoit, diſoit-il, des nouvelles de ce qu'auroient fait les Portugais. Ils ne pouvoient en recevoir les uns des autres, parceque les troupes Eſpagnoles gardoient tous les débouchés de l'Eſtramadure, & que l'armée de l'Archiduc étoit, comme nous l'avons dit, aſſiégée en Caſtille par la Cavalerie du Roi.

Lorſque les Tribunaux paſſerent avec la Reine & le Prince des Aſtu-

ries à Vittoria, elle fut auſſi accompagnée de pluſieurs Grands, auxquels leur ſanté ou leurs moyens ne permettoient pas de ſuivre le Roi. Les Ducs de l'Infantade, de Béjar & de Montellano, les Comtes de Lemos & de Pegnaranda, ainſi que les Conſeillers du Cabinet, & tous les Officiers de ſes Gardes & de ſa Maiſon, le ſuivirent ſans emploi pendant toute la Campagne; quelques Grands & quelques Nobles reſterent à Valladolid, parceque tant de gens inutiles à la guerre auroient embarraſſé l'armée. On étoit convenu que le Duc de Noailles aſſiégeroit Girone; & qu'après s'être rendu maître de cette place, il s'avanceroit encore plus dans la Catalogne, pour obliger l'Ennemi à une diverſion, & le prendre par ſes derrieres: ainſi le Roi demeuroit campé au pont d'Almaras, juſqu'à ce qu'il eût appris que le Duc de Noailles avoit inveſti Girone; ce qu'il fit dans les derniers jours de Décembre. Le Comte de Staremberg ne fut jamais plus embarraſſé & plus ſurpris, parceque le défaut de nouvelles le re-

An. 1710.

An. 1710.

tenoit dans une indéciſion préjudiciable. Il n'étoit plus tems d'aller aſſiéger Pampelune, que les François occupoient en forces : il ne pouvoit pénétrer en Caſtille faute de vivres ; il ſçavoit que le Roi étoit avantageuſement poſté à Almaras, où il croyoit que ce Prince ne ſe tenoit campé, qu'afin d'attendre que les Impériaux fiſſent quelques mouvemens dont il pût profiter, & d'obſerver leurs marches. La ſaiſon ne permettoit pas non plus de tenter aucune entrepriſe ; l'automne étoit trop avancée : l'armée étoit d'ailleurs amollie & diminuée par les vices qu'engendre l'oiſiveté ; & les courages étoient abbatus, parceque les Allemans voyoient qu'ils habitoient une terre ennemie, dont la fidélité envers le Roi Catholique ſe manifeſtoit chaque jour de plus en plus. Pour décider du parti que l'on devoit prendre, l'Archiduc aſſembla un Conſeil de guerre, où tous furent d'avis que ce Prince abandonnât l'armée & qu'il ſe retirât à Barcelone, à cauſe de l'incertitude des opérations qui dépendroient de celles de l'Ennemi ; mais Charles répondit avec

grandeur d'ame, qu'il n'avoit pas aſ- An. 1710.
ſemblé ce Conſeil pour délibérer ſur la ſûreté de ſa perſonne, mais ſur ce que les troupes devoient exécuter.

Les Anglois & les Portugais prétendoient qu'il falloit fortifier Tolede, y tranſporter la Cour, cantonner l'armée, & mettre la Province à contribution. Le Comte de Bel-Caſtel, Hollandois, & quelques Allemans, vouloient qu'on établît la Cour à Sarragoſſe, & que l'on fît rentrer les troupes en Arragon. Staremberg étoit d'avis que l'Archiduc ſe retirât à Barcelone, qu'on prît des quartiers dans la partie de la Caſtille qui eſt frontiere de l'Arragon, & qu'on attendît la réſolution de l'Ennemi. Dans cette diverſité de ſentimens Charles n'oſoit ſe décider, lors qu'au milieu des doutes dont il etoit agité, un ſoldat Eſpagnol, déſerteur des troupes du Roi Catholique, gagné par les promeſſes de la Reine Iſabelle, lui remit une lettre de cette Princeſſe par laquelle elle l'informoit, „ que le Duc de Noailles étoit arri-„ vé à Perpignan avec quinze mille

An. 1710. „ hommes ; & que malgré le bruit „ répandu du siége de Girone, il „ étoit plus probable qu'il entreroit „ en Catalogne, & qu'il se saisiroit des „ postes par lesquels l'Archiduc de„ voit passer pour s'en retourner à „ Barcelone, afin de lui ôter cette „ retraite, lorsque l'ennemi mettroit „ ses troupes en mouvement ; qu'ain„ si c'étoit à lui à se résoudre, tandis „ qu'il en étoit tems, sur le parti „ qu'il avoit à prendre pour mettre sa „ personne en sûreté, ce qu'il ne „ pourroit pas faire, si quinze mille „ François réunis aux garnisons Es„ pagnoles occupoient la Catalo„ gne. " Charles ne montra cette lettre qu'au Prince de Lichteinsten, au Comte de Staremberg, & à Vilana-Perlas ; & il fut résolu qu'on se mettroit en marche sous prétexte d'aller établir la Cour à Tolede, & que l'Archiduc partiroit secrettement avec huit cens chevaux pour se rendre à Barcelone. On crut qu'il étoit à propos de communiquer cette résolution au Comte de Stanhop & à Bel-Castel ; & ils l'approuverent. On publia le huit Octobre un Décret,

qui ordonnoit aux Tribunaux de ſe tranſporter à Tolede : cet ordre conſterna tous ceux qui s'étoient déclarés en faveur du Prince Autrichien, & pluſieurs commencerent à s'en repentir ; mais comme ils étoient embarqués dans ce parti, ils furent obligés de chercher leur ſûreté dans le riſque qu'il alloit courir. Avant de quitter Madrid, on délibéra ſi l'on ne devoit pas abandonner cette ville au pillage : les Eſpagnols attachés à l'Archiduc, les Catalans, les Allemans & les Portugais étoient de cet avis ; mais les Anglois & les Généraux Hollandois, Bel-Caſtel & S. Amand, s'y oppoſerent, & ſur tout Stanhop, qui remontra qu'on ne pouvoit executer ce deſſein ſans perdre bien du monde, & ſans ruiner abſolument les eſpérances du Roi Charles, qui par-là, avant d'être reconnu pour Roi, ſe feroit regarder comme un tyran ; que ſi cela s'exécutoit, il perdroit ſans retour une grande ville & un Royaume, parce que la haine des Caſtillans en deviendroit plus forte & plus durable. Le Comte de Staremberg fut du même avis ; & An. 1710.

An., 1710. l'Archiduc se contenta de dire : *Eh bien, puisque nous ne pouvons pas la détruire, abandonnons-la* (20).

L'armée partit le neuf au matin. A peine la Ville fut-elle délivrée des Ennemis, que Philippe V. y fut proclamé de nouveau : on rendit la Charge de Corrégidor à D. Antoine Sanguineto ; & les démonstrations de joie y furent si grandes, que de son armée l'Archiduc entendoit le bruit des cloches & des acclamations. Il prenoit la route de Tolede. Le Comte de Staremberg entra seul dans cette ville, dont il augmenta la garnison jusqu'a six mille hommes sous les ordres d'Amilton, à qui Charles en avoit donné le Gouvernement ; & tandis qu'on s'imaginoit que ce Prince alloit se rendre dans la même ville, il prit à grandes journées avec deux mille chevaux le chemin de Sarragosse, où il ne fit pas un long séjour, & se rendit tout de suite à Barcelone. Il y fut suivi de tous ceux de la Noblesse qui lui avoient prêté obéissan-

(20) *Yà que no la podemos assolar, dexemosla.*

ce, entr'autres du Marquis d'Almarza & du Comte del Sacro Império : les Marquis de la Mina & de Hernan-Nugnez demeurerent à Madrid ; & comme s'il eût été dit que ce ſiécle devoit ſe ſignaler par des exemples inouis, la Ducheſſe d'Arcos & la Marquiſe del Carpio accompagnerent l'Archiduc, quoique leurs maris fuſſent au ſervice du Roi Philippe. La premiere reconnoiſſant ſa faute, ſe jetta dans un Couvent à Sarragoſſe. La Comteſſe de Paredes, mere du Marquis de la Laguna, & qui l'avoit forcé d'embraſſer le parti de Charles, ſe rendit auſſi à Barcelone. On y fut généralement affligé d'y voir arriver ce Prince, parce que l'on ignoroit abſolument l'état de l'armée ; & comme la crainte ou l'affection inventent quelquefois des nouvelles, il s'y débitoit des choſes ſi contradictoires, qu'il n'étoit pas poſſible de diſcerner la vérité. Les uns prétendoient que les troupes n'avoient pas fait ſans doute de grands progrès, puiſque Charles n'oſoit leur confier ſa perſonne : d'autres ſoutenoient que la ruine des

An. 1710.

An. 1710. affaires du Roi Catholique étoit inévitable ; & ils se fondoient sur ce que la Reine se préparoit à passer en France avec le Prince des Asturies, pour prendre les eaux de Bannieres, dans le Comté de Bigorre. Il est certain que la Reine craignant les suites de quelques humeurs froides qu'elle avoit autour de la gorge, étoit persuadée que ces eaux lui feroient du bien. Ceux de sa Cour, & les Tribunaux qui l'avoient suivie à Vittoria, n'approuvoient nullement ce voyage, parce qu'on diroit certainement que cette Princesse l'avoit entrepris, moins pour trouver un remede à son mal, que pour chercher un azile en France, & pour y mettre en sûreté la personne du Prince des Asturies ; ce qui consterneroit étrangement les fidelles serviteurs du Roi, & dérangeroit toutes leurs mesures. La Princesse des Ursins se montroit fort indifférente sur ce voyage, pour ne pas paroître s'opposer à la guérison de la Reine ; mais le Roi ne voulut jamais y consentir, & la Reine se soumit à ses désirs de si bonne grace, qu'on eût dit qu'elle suivoit en cela

ſes propres ſentimens. Ainſi s'évanouirent tous les projets de ce voyage. An. 1710.

Le Comte de Staremberg ne négligeoit rien pour perſuader au Duc de Vendôme, qu'il vouloit prendre ſes quartiers dans les environs de Tolede : en effet il fit fortifier cette ville, s'y retrancha, & fit entrer dans le Château de grandes proviſions de vivres ; mais le Général François connut clairement, que tous ces préparatifs n'étoient qu'un ſtratagême, que le Comte n'avoit pas des magaſins ſuffiſans pour pouvoir paſſer l'hiver dans ce poſte, & qu'il ne pouvoit avoir d'autre vûe que de joindre les Portugais, ſi l'armée Eſpagnole s'éloignoit du poſte d'Almaras. Ainſi quoi que quelques jeunes gens de peu d'expérience qui étoient dans l'armée du Roi, fuſſent d'avis d'aller attaquer les ennemis dans Tolede, le Duc de Vendôme ne changea rien à ſon ſyſtême que les Officiers les plus ſenſés approuvoient, parce qu'on voyoit clairement, que l'armée Autrichienne ſeroit contrainte de reculer, & de prendre des quartiers où elle pourroit ; & afin

An. 1710. que ce ne fût ni en Caſtille ni en Arragon, le Roi avoit réſolu de les ſuivre, & de les harceler pendant tout l'hiver, parce que ſes vieilles troupes ſe repoſoient depuis trois mois, que les recrues s'étoient faites avec ſuccès, & ſe continuoient encore chaque jour avec le même bonheur. Staremberg ennuyé de la patience du Duc de Vendôme, & voyant qu'il ne pourroit le tromper, réſolut de prendre la route de la frontiere d'Arragon, & d'y cantonner ſes troupes. Le Comte de la Atalaya vouloit bruler Tolede; mais Amilton s'y oppoſa, & le Comte de Staremberg ne voulut jamais y conſentir. Les Ennemis avoient raſſemblé beaucoup de vivres dans le Château; & comme dans l'empreſſement qu'ils avoient de partir, il ne leur étoit pas facile de les enlever, afin que les Eſpagnols ne puſſent pas en profiter, ils y mirent le feu, ce qui alluma la rage & la fureur du peuple contre les incendiaires au point, qu'il y auroit eu un ſoulevement, ſi les troupes formant un bataillon carré ne ſe fuſſent pas miſes en bataille ſur la place de

Zocodover, pour le contenir. Ils ſaccagerent pluſieurs maiſons & quelques Egliſes, & voulurent brûler celle de S. Auguſtin : ils y appliquerent ſix barils de poudre, pour la faire ſauter ; mais ceux qui mirent la meche à la mine furent tous dévorés par la violence de la poudre, qui fit ſon effet en arriere, ſans endommager l'édifice. An. 1710.

L'armée ennemie quitta Tolede le vingt-neuf Octobre ; auſſi tôt cette ville ferma ſes portes, proclama Philippe, & donna de nouvelles preuves de ſa fidélité. Du haut de leurs murailles, les habitans inſultoient par des ſiflemens & des injures les Ennemis qui ſe retiroient ; mais Staremberg attentif à ſa marche, mépriſa ces foibles outrages de la fortune. Avec lui ſortirent quelques-uns de la Nobleſſe, entr'autres le Marquis de Tejarès, qui avant ſon départ abandonna ſa maiſon aux flammes, comme n'eſpérant plus la revoir. Les Dames qui étoient venues à Tolede, retournerent à Madrid. La Comteſſe de Palma reſta dans un Couvent, pour faire voir qu'elle déſapprouvoit

An. 1710.

la conduite de ſon mari : pluſieurs crurent que ce n'étoit que par affectation ; mais elle étoit contrainte d'en agir de la ſorte pour ne pas ſortir d'Eſpagne. Les Portugais & les Palatins formoient l'avant-garde de l'armée ; les Allemans étoient au centre, & les Anglois à l'arriere-garde : la Cavalerie Catalane couvroit les flancs. Les principaux Généraux étoient le Comte de Francheberg Palatin, le Comte de la Atalaya Portugais, le Comte de Bel-Caſtel & le Comte de Stanhop ; ils obéiſſoient tous au Comte de Staremberg, ou pour mieux dire, ils n'obéiſſoient à perſonne. Ils étoient tous brouillés & diviſés entr'eux ; auſſi les troupes ne marchoient-elles point enſemble, & il y avoit une grande diſtance entre le centre & l'arriere-garde : chaque Nation faiſoit bande à part ; de ſorte qu'on n'obſervoit aucun ordre dans la marche. Les ſoldats ſe détachoient de leurs corps, pour aller piller les villages voiſins & les beſtiaux ; & la plûpart ne rejoignoient point, reſtant pour victimes de la haine des

Payſans, qui avoient pris les armes pour ſe défendre. An. 1710.

Le Roi eut auſſi-tôt avis de la marche des Ennemis par le moyen des partis avancés de ſon armée, qui s'étoient portés juſques ſur Tolede; & ſur le champ il ordonna la ſienne aſſez promptement, pour pouvoir ſe mettre à portée d'exécuter ce qu'il avoit projeté. Dès que les Eſpagnols eurent abandonné les frontieres, les Portugais prirent des quartiers d'hiver, ſoit qu'ils cruſſent la Campagne finie, ou qu'ils ne vouluſſent plus rien riſquer. Car Philippe n'ayant laiſſé que fort peu de troupes ſur la frontiere, avoit alors une armée de vingt-cinq mille hommes, dont dix-huit mille de vieilles troupes, qui déſiroient d'effacer la honte de la bataille de Sarragoſſe. Auſſi marchoient-ils avec autant de joie & de vivacité, que s'ils euſſent été aſſurés de la victoire, ſans être arrêtés par la rigoureuſe ſaiſon de l'hiver. D. Pedre Ronquillo entra avec ſix-cens chevaux dans Tolede, pour confirmer cette ville dans la fidélité qu'elle devoit au Roi, & alla tout de ſuite

An. 1710. rejoindre ce Prince ; il campoit alors à Talavera de la Reyna, où les Députés de Madrid arriverent, avec une ſomme d'argent que la ville fournit d'elle-même pour les frais de la guerre. Dès le trente Novembre, D. Felicien de Bracamonte étoit entré dans cette Capitale, où il avoit été témoin de la joie extraordinaire du peuple, qui ſe ſurpaſſa encore lorſque Philippe y fit ſon entrée en caroſſe le trois Décembre par la porte d'Atocha ; il prit le chemin du Palais, après avoir viſité la Chapelle de la Vierge. La foule du peuple qui ſortit pour le voir, le combler de bénédictions & faire des vœux pour ſa conſervation, fut ſi progidieuſe, que ſon caroſſe ne pouvoit avancer ; enſorte que quoi qu'il n'y eût pas plus d'une demi-lieue de chemin pour arriver au Palais, il y employa pluſieurs heures. Les rues & les fontaines étoient ornées avec le plus grand goût : le ſoir les maiſons furent illuminées ; & l'on tira des feux d'artifice : la joie univerſelle ſembloit préſager les plus grands ſuccès. L'armée ſe rendit à Guadalaxara ſans

s'arrêter

s'arrêter, commandée par le Marquis de Valdecagnas, parce que le Duc de Vendôme avoit accompagné le Roi à Madrid. Le ſix Décembre ils rejoignirent les troupes qui continuoient leur marche. Bracamonte ſuivoit les Ennemis en queuë, tandis que Vallejo faiſoit des courſes ſur leurs flancs; & ce n'étoit pas inutilement : car ils chargeoient chaque jour l'arriere-garde, & prenoient toujours quelques ſoldats, qui s'arrêtoient ou s'écartoient. Le ſeize au ſoir Stanhop inquiet de ſe voir ſuivi avec tant d'opiniâtreté, ne connoiſſant pas d'ailleurs exactement le pays, réſolut de faire entrer les troupes Angloiſes dans Brihuega, afin de paſſer le Tage de jour. Cette Ville étoit ſituée ſur une petite éminence, environnée d'une ſimple enceinte de murailles faite de vieilles briques : il y avoit une ancienne tour qui auroit pû ſervir de réduit; mais elle n'étoit pas fortifiée, & ne pouvoit être d'aucun uſage. Le centre de l'armée étoit éloigné de trois lieues de ſon arriere-garde; & le Comte

An. 1710.

An. 1710.

ne ſongeoit, en s'établiſſant à Brihuega, qu'à paſſer tranquillement cette nuit.

Auſſitôt que les partis avancés de l'armée du Roi Catholique virent que les premiers étendarts Anglois prenoient le chemin de cette Ville, ils en donnerent avis au Duc de Vendôme, qui détacha ſur le champ le Marquis de Valdecagnas avec toute la Cavalerie & les Grenadiers de l'Armée, avec ordre de ſe porter vers Torija pour tâcher de couper le chemin aux Anglois, & de leur ôter la communication avec Staremberg. La longueur des nuits du mois de Décembre, & l'ardeur du Marquis, le firent arriver ſur le Tage avant le jour; il en occupa les ponts, & fit retrancher le gué le plus voiſin de Brihuega. Les Anglois renfermés dans cette place firent ſortir le ſept au matin une troupe de Cavalerie pour aller reconnoître la riviere, qu'ils trouverent non-ſeulement accrue par les pluies continuelles, mais encore gardée par les Eſpagnols. Il y eut là une légere eſcarmouche; & les

Anglois rentrerent dans Brihuega, d'où voyant qu'ils ne pouvoient plus ſortir, ils s'y fortifierent par des retranchemens & des coupures, autant que purent le leur permettre le peu de tems qu'ils en avoient, & le défaut d'inſtrumens. Ils étoient auſſi ſans artillerie, ſans munitions & ſans vivres : ainſi la défenſe ne pouvoit pas être fort longue ; mais ils eſpéroient être ſoutenus par toute leur armée, en donnant avis aux troupes du centre de la ſituation où ils ſe trouvoient. La choſe leur paroiſſoit d'autant plus facile, qu'un Régiment marchoit toujours entre l'arriere-garde & les Allemans, dont il partageoit également la diſtance, afin d'informer Stanhop de ce que faiſoit Staremberg, & d'inſtruire celui-ci de la marche du Général Anglois. Mais ce Régiment s'étoit écarté du chemin pour piller ; & Bracamonte l'avoit fait priſonnier : ainſi il étoit fort difficile à Stanhop d'apprendre au Comte de Staremberg le danger auquel il étoit expoſé. An. 1710.

Le Roi Catholique étoit parti

An. 1710. avant le jour avec toute l'armée ; prenant à grands pas la route de Brihuega ; & il redoubla ſa marche, lorſqu'il ſçut que le Marquis de Valdecagnas avoit coupé l'arriere-garde des Ennemis. Il arriva le huit à midi à la tête de ſon avant-garde ; & tout de ſuite on braqua quelques pieces de campagne pour battre le mur. Le boulet faiſoit aſſez d'impreſſion ; mais il n'ouvroit point de breche favorable, parceque l'élévation du terrein ne permettoit pas de battre le pied de la muraille, & qu'on ne pouvoit aſſurer les affuts d'une maniere aſſez ſolide, pour pointer le canon convenablement. Mais l'ardeur des Eſpagnols dont toute l'armée avoit joint le matin du neuf étoit telle, qu'ils vouloient attaquer la breche, quoiqu'elle ne fût pas encore praticable, ſans donner le tems de l'applanir ; & cela malgré la fatigue d'une longue marche, puiſqu'ils étoient venus d'une haleine de Guadalaxara, éloigné de-là de dix-huit milles. On dirigea le plus grand feu contre la porte de S. Philippe, qu'on n'eut pas de pei-

ne à mettre en pieces, mais non pas le mur, qui étant de briques, ne réſiſtoit point au boulet, s'entrouvroit ſeulement, & ne tomboit pas auſſi vîte que les Eſpaguols le ſouhaitoient, parcequ'ils craignoient que l'armée ennemie ne revint ſur ſes pas. Bracamonte s'avança pour avoir des nouvelles de ce qui ſe paſſoit ; & ſur le ſoir il donna avis que le Comte de Staremberg étoit en marche avec toutes ſes troupes, parceque Stanhop lui dépêcha ſix hommes des plus hardis, qui la nuit du ſept paſſant le Tage à la nage, informerent le Comte du danger que couroit l'arriere-garde, & l'avertirent que ſi elle n'étoit ſecourue le neuf, la perte de cette partie de l'armée étoit infaillible ; ce qui auroit des ſuites funeſtes pour tout le reſte. Mais le Comte de Staremberg étoit déja trop avancé ; & il reçut ces avis en un lieu trop éloigné de Brihuega, pour pouvoir être à portée le neuf de combattre les Eſpagnols. An. 1710.

Le Duc de Vendôme ignorant ces circonſtances, ordonna au Com-

te d'Aguilar de paſſer le Tage avec
An. 1710. toute la Cavalerie, pour s'oppoſer aux Ennemis, les harceler, & les empêcher de paſſer le pont ou le gué voiſin de Brihuega, que le Roi fit attaquer vers le ſoir, quoique la breche ne fût pas encore en état d'être inſultée. On fit deux différentes attaques, dont la véritable fut à la porte de S. Philippe ; le Marquis de Thoui, le Comte de Merode & D. Pedre de Zuniga en furent chargés : le Comte de las-Torrès feignoit une ſeconde attaque par une autre breche ; & quelques autres troupes bordoient le pied des murs, pour empêcher les Anglois de leur échapper. Dans cette même vûe mille chevaux occupoient les hauteurs voiſines, & gardoient le chemin qui conduiſoit à la riviere. L'action fut une des plus vives de toute cette guerre : car outre que la breche étoit rude & eſcarpée, il falloit beaucoup monter pour arriver au terre-plein de la place ; & cette marche faite en préſence d'auſſi braves gens que les Anglois, étoit fort périlleuſe. Il y eut beaucoup de ſang répandu à cette

attaque, parceque quoique les Ennemis n'euſſent point d'artillerie, ils avoient tellement hériſſé la breche de groſſes pierres & de paliſſades, qu'il étoit impoſſible de combattre réguliérement. Mais la valeur des Eſpagnols ſurmonta tous ces obſtacles, & jamais ils ne reculerent d'un ſeul pas malgré la perte qu'ils faiſoient. Le Général Carpentier, Anglois, ſe ſignaloit à la tête des ſiens; & on le vit pluſieurs fois charger lui-même les Eſpagnols, qui au travers des difficultés & des dangers cherchoient à pénétrer dans la place guidés par le Marquis de Thoui, lequel approchant du mur, & voulant ſe ſaiſir de la porte de S. Philippe, reçut une bleſſure au pied. Le Marquis de Torre Mayor, Colonel du Régiment de Ségovie, en reçut auſſi une qui ne lui fut pas moins glorieuſe. An 1710.

Le Comte de San-Eſtevan de Gormas impatient de reſter oiſif à la tête des Gardes qui étoient auprès de la perſonne du Roi, marcha de lui-même à l'aſſaut, où il acquit beaucoup de gloire, aidant aux ſoldats à gravir ſur la breche; & malgré un

An. 1710.

déluge de feu que les Anglois faiſoient pleuvoir ſur lui, il combattit avec tant de bravoure, qu'animées par ſon exemple, toutes les troupes entrerent enfin par la breche & par la porte avec une intrépidité incroyable, bravant les dangers qui les menaçoient de toutes parts. D. Pedre de Zuniga & le Comte de Merode firent admirer leur valeur à cette attaque, pénétrant à la tête des troupes juſqu'à l'intérieur de la ville, où ils ne rencontrerent pas moins de difficultés qu'à l'entrée, parce que Stanhop y avoit creuſé des puits, des coupures, & planté des paliſſades entrelaſſées de poutres, qu'il défendoit en perſonne avec le plus grand courage, mettant lui-même le feu à des madriers qu'il avoit fait préparer à ce deſſein, afin que la flamme & la fumée arrêtaſſent les Aſſaillans. Mais rien ne fut capable de les étonner : on les vit grimper à l'aide de leurs haches & de leurs bayonnetes au travers du feu, & obliger les Anglois à reculer. Le Comte de Ruppelmonde y tomba frappé de ſept bleſſures, & fut emporté au camp, où il mourut le lendemain.

Le Duc de Prato-Ameno Sicilien y fut auſſi dangereuſement bleſſé au bras. An. 1710.

La nuit arriva ſans qu'il y eût rien de décidé ; & l'obſcurité rendit l'action encore plus ſanglante, parce que les Anglois qui connoiſſoient mieux le lieu, avoient plus d'avantage pour ſe défendre. Enfin on pointa le canon dans la ville : on tira à cartouches ſur les Aſſiégés ; & ils reculerent juſqu'à la place du Château, toujours ſuivis par les Eſpagnols, que guidoient avec une merveilleuſe intrépidité deux Capitaines des Gardes, D. Gonzale Quintana & D. Barthelemi Urbina, qui moururent glorieuſement couverts de bleſſures. Les Régimens des Gardes firent des prodiges en cette occaſion, ainſi que celui d'Ecija & les Grenadiers, qui périrent preſque tous. La défenſe fut pouſſée juſqu'à deux heures de nuit, que Stanhop demanda une capitulation plus arrogante que raiſonnable, puiſqu'il prétendit ſortir libre avec ſes troupes. Cette propoſition choqua étrangement le Duc de Vendôme : il répondit qu'il admiroit qu'on oſât

An. 1710. faire une pareille demande à une armée que le Roi d'Eſpagne commandoit en perſonne ; que c'étoient les ſoldats, & non la place que le Roi vouloit avoir;&que ſi on ne ſe rendoit pas dans un heure, on ne donneroit aucun quartier. Stanhop ſe ſoumit avant l'expiration de ce terme, & reſta priſonnier de guerre avec ſon arriere-garde. Le Roi par généroſité conſerva les équipages aux Officiers, en les obligeant de livrer tous leurs papiers, & de reſtituer les dépouilles des Egliſes. Le butin fut conſidérable ; on fit quatre mille huit cens hommes priſonniers, avec les Généraux Stanhop, Hill, & Carpentier qui avoit reçu une bleſſure au viſage. Les Anglois laiſſerent cinq cens morts ; les Eſpagnols perdirent le double, & eurent preſqu'autant de bleſſés. On fit partir ſur le champ ces priſonniers ſous différentes eſcortes, pour être conduits en divers endroits dans l'intérieur de la Caſtille, avec ordre de les faire marcher toute la nuit & le jour ſuivant ſans arrêter. Ces Anglois étoient les mêmes qui commirent tant de vols & de ſacrileges dans

Tolède, ville qui eſt ſous la protection de ſainte Léocadie, laquelle ſe vengea d'eux le neuf Décembre, c'eſt-à-dire le propre jour auquel on célebre ſa fête. Les Hérétiques (21) ſe riront de cette réflexion ; mais le fait eſt certain. La Providence n'eſt pas aſſujettie aux évenemens ; & la juſtice divine n'oublie rien. An. 1710.

Le Comte de Stanhop prétendit s'être rendu faute de munitions : il eſt certain qu'on ne lui en trouva point ; mais un Anglois qui n'aimoit pas ce Général, répandit le bruit qu'il les avoit fait jetter dans un puits, pour ſe ſervir de cette excuſe. Quoi qu'il en ſoit, les gens habiles dans le métier ne lui pardonneront jamais de s'être enfermé dans une place ſans défenſe, & de s'être tenu dans ſa marche ſi éloigné du centre de ſon armée, ſçachant que l'Ennemi le ſuivoit. Staremberg eſt auſſi coupable de cette faute ou de cette négligence, quoiqu'à dire le vrai, cette diſgrace ne doive s'attribuer en effet qu'à

(21) *De eſta reflexion ſe reiràn los Hereges. El hecho es cierto. La Providencia no tiene acaſos, ni la Divina juſticia olvidos.*

An. 1710. leur vanité, & à la confiance qu'ils avoient dans leurs propres forces, ne pouvant pas ſe perſuader que les Eſpagnols oſaſſent les ſuivre de ſi près. L'Anglois & l'Allemand ſe rejettoient réciproquement de l'un à l'autre la faute de ce mauvais ſuccès ; il fit beaucoup de bruit à Londres, où il fut réſolu de ne plus envoyer de troupes en Eſpagne, & de ne plus fournir que de l'argent à la place, au cas que l'on continuât la guerre. On permit au Comte de Stanhop de dépêcher tout de ſuite un courrier à Londres : il étoit important pour lui que ſa juſtification prévint les accuſations des Autrichiens ; & il étoit avantageux au Roi Catholique de rendre au plutôt publique cette nouvelle, qui pouvoit changer la face des affaires. On en donna avis ſur le champ au Roi de France, qui fit bien valoir cette nouvelle, & qui en inſtruiſit dans le moment le Maréchal de Tallard, qui étoit encore priſonnier en Angleterre.

Le dix Décembre au matin, les Eſpagnols apprirent avec joie que le Comte de Staremberg marchoit au

ſecours des Anglois, parce que ſi l'on en venoit à une bataille, ils ne doutoient pas de la victoire, voyant le Général Allemand privé d'une ſi grande partie de ſa meilleure Infanterie. On entendoit les coups de canon que Staremberg faiſoit tirer, pour avertir Stanhop de ſon arrivée, ſuppoſé qu'il ne ſe fût pas encore rendu. En même tems le Duc de Vendôme mit l'armée du Roi en bataille ſur une petite éminence dans la plaine de Villaviciosa. Le terrein n'étoit pas fort égal, mais aſſez pierreux & entrecoupé, mêlé de ruines, & de vieilles murailles de quelques cabanes qui ſervoient d'abri aux bergers. On s'en éloigna. Le Comte de las-Torrès étoit d'avis d'y placer l'Infanterie, afin que l'Ennemi venant les attaquer avec furie, y trouvât à ſon arrivée un obſtacle inſurmontable; mais le Duc de Vendôme ne voulut poſter ſes troupes que dans un lieu ouvert, & choiſit, autant qu'il lui fut poſſible, le terrein le plus convenable à la Cavalerie. Il confia le commandement de l'aîle droite au Marquis de Valdecagnas, celui de

An. 1710.

An. 1710. la gauche au Comte d'Aguilar, & le centre au Comte de las-Torrès ; pour lui, il étoit partout, donnant de tous côtés les ordres néceſſaires. Il plaça ſon artillerie ſur deux lignes, & le Roi alla ſe poſter avec ſes Gardes à cheval ſur une petite hauteur, à la portée du canon des Ennemis. Ils parurent vers le midi rangés en bataille, deſcendant la colline oppoſée, au pied de laquelle ils firent halte à la vûe d'une armée à laquelle ils ne s'attendoient point, & qu'ils crurent plus nombreuſe qu'elle n'étoit en effet, à cauſe de l'art avec lequel le Duc de Vendôme avoit étendu ſes lignes. De-là le Comte de Staremberg conclut, que l'on n'avoit envoyé aucun détachement contre Brihuega, & que les Anglois s'étoient déja rendus, d'autant plus qu'il n'appercevoit aucun mouvement de ce côté-là, & qu'il n'en entendoit partir aucun coup de canon. Cette tranquillité l'inquiéta ; il aſſembla un Conſeil, où l'on convint de ne point livrer bataille, & d'attendre que l'obſcurité de la nuit favoriſât la retraite vers l'Arragon. Cependant il fit avancer deux mortiers & du ca-

non, afin d'empêcher qu'on ne pénétrât ſon deſſein. Ces batteries firent bien du dégât dans les troupes du Roi, qui ne courut pas moins de danger que les autres; mais les prieres ni les remontrances des ſiens ne purent l'engager à s'éloigner. An. 1710.

Le Duc de Vendôme voyant que le Comte de Staremberg laiſſoit finir le jour ſans s'ébranler, comprit ſon deſſein, & donna le ſignal de l'attaque. Le Marquis de Valdecagnas chargea le premier la gauche des Ennemis commandée par le Comte de Francheberg, & compoſée des Palatins, & de la Cavalerie Portugaiſe & Catalane. D. Antoine de Villaroël étoit au centre avec huit mille hommes d'élite, ſoutenu du reſte de l'Infanterie Allemande, & des Hollandois de Bel-Caſtel. Le Comte de Staremberg conduiſoit la droite, qu'il avoit fort approchée du centre : elle étoit compoſée de pluſieurs petites lignes d'Infanterie entremêlées de quelques eſcadrons de Cavalerie dont l'élite occupoit le front, & protégeoit les batteries gardées par deux Régimens d'Infanterie. Son canon tiroit ſi heureu-

An. 1710.

sement qu'il incommodoit beaucoup les Espagnols. La Cavalerie des Ennemis consistoit en cinq mille chevaux ; & ils avoient dix-sept mille Fantassins. Le Roi Catholique avoit neuf mille chevaux, dont deux mille avoient été détachés sous les ordres de Bracamonte & de Vallejo ; & son Infanterie ne montoit qu'à dix mille hommes : car du jour du départ du pont d'Almaras à celui de cette bataille, il en manquoit un grand nombre. Le Marquis de Valdecagnas chargea avec tant de vivacité, que la premiere ligne de la gauche des Ennemis fut entierement mise en déroute. Il tomba sur la seconde; & malgré les efforts que firent les chefs pour la maintenir en ordre, elle se sépara en petits pelotons, & ces deux lignes furent rompues par la valeur de la Cavalerie Espagnole. Francheberg n'oublioit rien pour contenir ses Palatins ; mais ils étoient déja bien-loin, & les Portugais avec les Catalans faisoient seuls quelque résistance. Le Comte de Staremberg détacha du centre quelques bataillons pour les soutenir ; mais les Es-

pagnols les couperent, & les défi-
rent d'une maniere ſi complette qu'ils An. 1710.
ne purent jamais s'y réunir, malgré deux mouvemens que fit Villaroël pour s'approcher d'eux. Mais il n'en étoit plus tems, parce qu'ils étoient abſolument défaits, ainſi que la gauche de l'armée ennemie. Les Vainqueurs pourſuivoient les vaincus avec trop de chaleur; & l'armée s'appercevoit de leur abſence. Valdecagnas faiſoit envain tous ſes efforts pour les ramener, & les ſuivoit, dans l'eſpérance de les raſſembler pour charger le centre, dont ils s'étoient trop éloignés; ce qui fut fort préjudiciable, parce que les meilleurs troupes des Ennemis étoient au centre, où étoit le fort du combat, & qui ſoutenu de ſa Cavalerie qui étoit ſur ſa droite, combattit avec tant de valeur, qu'il rompit la premiere ligne des Eſpagnols, dont la moitié tourna le dos. Ceci n'arriva qu'aux nouvelles levées: car les vieux Régimens & les Gardes ſe rejetterent ſur le flanc droit, tandis que le Comte de las-Torrès travailloit à rallier les fuyards.

Le Duc de Vendôme ramena

An. 1710.

au combat les troupes qui reſtoient ; & à l'aide d'un mouvement qu'il fit, chargea un des flancs du centre de l'Ennemi. Bel-Caſtel lui fit tête ; & le choc devint là très-ſanglant, parce que les Régimens Vallons & les Gardes Eſpagnoles étoient furieux de pouvoir paroître vaincus, comme ils le furent en effet dans cet endroit par un beau mouvement que fit Villaroël, qui oppoſa deux fronts aux Eſpagnols qui l'avoient d'abord chargé en flanc, & les repouſſa. Le Comte d'Aguilar qui ne pouvoit attaquer le centre, faiſoit les plus grands efforts pour y arriver ; mais Staremberg le repouſſa de même avec toute ſa premiere ligne & la Cavalerie qui le ſoutenoit, & lui fit perdre, ſinon tout le champ de bataille, au moins la moitié du terrein. Avec cet avantage, le Général Allemand laiſſant ſon centre un peu en arriere, eut la facilité de le mieux défendre, & en éloigna abſolument les Eſpagnols ſans pourtant chercher à gagner du terrein, attendant la nuit pour la paſſer ſur le champ de bataille, & s'attribuer la victoire. Les Gardes du

Roi & quelques autres Régimens n'avoient jamais tourné le dos ; ils avoient ſeulement perdu la moitié du camp, où le Duc de Vendôme faiſoit de grands efforts pour rétablir la premiere ligne du centre : le Marquis de Thoui le ſecondoit, & fut bleſſé une ſeconde fois, & fait priſonnier ; mais on le relâcha d'abord ſur ſa parole. Le Comte de las-Torrès, aidé de quelques Eſpagnols qui n'étoient pas militaires, mais du nombre des Miniſtres & des Courtiſans, travailloit à rallier la ſeconde ligne, & y réuſſit en grande partie, les Gardes ayant rétabli le combat contre le centre ; mais les Ennemis ayant fait un mouvement, ceux qui le chargeoient étoient fort expoſés à leur artillerie. D. Joſeph d'Armendariz Lieutenant-Général voyant cela, marcha droit aux batteries avec la plus grande intrépidité ; & D. Jean de Velaſco, Colonel, qui combattoit ſous ſes ordres, s'en rendit maître : car Armendariz s'étoit retiré dangereuſement bleſſé ; & D. Pedre Ronquillo fut tué au même endroit. An. 1710.

Délivrés de cet obſtacle, les Eſpa-

gnols retournerent au combat avec
Ann. 1710. plus d'ardeur que jamais. Le Marquis de Moya, fils du Marquis de Villena, ſe mêla parmi les Vallons avec un drapeau de ſon Régiment qu'il ne put jamais raſſembler ; il prit ce drapeau des mains d'un de ſes Lieutenans, & ſe joignit à ceux qui combattoient. Le Comte de San-Eſtevan de Gormas ne manqua pas de ſe trouver par tout ; & ſa valeur ne ſe rallentit en aucun moment de l'action, qui devenoit toujours plus ſanglante, en ſorte que Staremberg fut obligé de former de toutes ſes troupes une figure de Porc-épic. Villaroël combattoit avec tant de courage à la tête d'une ligne, que s'il eût pû effacer la tache de la déſertion, il auroit acquis la plus grande gloire. Le Comte de Staremberg étoit au point central de la figure, où Bel-Caſtel cherchant à la maintenir, mourut couvert de bleſſures. Tous les Officiers Eſpagnols abandonnés de leurs Régimens, ne laiſſoient pas de combattre, quoi qu'ils n'euſſent pas pû les rallier : D. Rodrigue Correa Maréchal de Camp périt en les animant,

Cependant tels furent l'art & la fermeté de Staremberg, qu'il repouſſa encore une fois les Ennemis, & les força de s'éloigner d'une portée de fuſil, quoiqu'il eût perdu beaucoup de monde. Le Duc de Vendôme n'eſpérant pas que ceux qui avoient pris la fuite retournaſſent au combat, crut que la bataille étoit perduë, ou que du moins la victoire ſeroit indéciſe ; & comme la nuit approchoit, il preſſa le Roi de ſe retirer à Torrija ; ce que Philippe ne voulut jamais faire, ſur tout voyant que le Comte d'Aguilar venoit de rallier ſes troupes, & qu'il attaquoit de nouveau avec ſa Cavalerie la droite des Ennemis, que le Comte de la Atalaya s'efforçoit de maintenir. Cette attaque déconcerta les meſures du Comte de Staremberg, parce qu'elle l'obligea de changer de diſpoſition & de faire front aux Eſpagnols, qui honteux du déſordre où ils avoient été mis, chargeoient avec la plus grande valeur la Cavalerie Allemande & une partie de la Portugaiſe, qui ſe défendoient avec courage malgré la longueur & la variété de l'action.

An. 1710.

An. 1710. Toute l'attention du Comte de Staremberg alloit à protéger ſon centre avec ſa Cavalerie, qui malgré tous les aſſauts des Eſpagnols n'avoit encore pû être vaincue ; mais la fortune du Comte d'Aguilar l'emportant déja à la gauche, il défit la premiere & la ſeconde ligne de la droite des Ennemis. Staremberg ne ſauva de cette déroute que mille chevaux, dont il couvrit ſon centre qui étoit encore en bon ordre, juſqu'à ce qu'il fut attaqué par le Marquis de Valdecagnas, qui avoit défait toute la gauche des Ennemis, & par Bracamonte, qui ayant été averti de l'action par les coups de canon qu'il entendit, accourut à bride abbatue, & le chargea d'un autre côté, ſuivi de douze cens chevaux avec leſquels il étoit détaché. Joſeph d'Amezaga & le Comte Mahoni ſe joignirent à eux ; & ils aſſaillirent le centre ennemi de trois côtés. Staremberg ſacrifia d'abord les mille chevaux qui le couvroient ; enſuite il forma un gros bataillon quarré, qui fit trois décharges ſur la Cavalerie Eſpagnole, laquelle acharnée à vain-

cre le centre, & à forcer Staremberg d'abandonner le champ de bataille, ſe jettoit avec fureur ſur les bayonnetes ennemies. Amezaga fut bleſſé au viſage en cette occaſion. Le Marquis de Valdecagnas & Bracamonte avoient formé de courtes lignes de ſix & de neuf hommes chacune répétées ſur chaque face du bataillon quarré, qui ne combattoit que contre de la Cavalerie : car l'Infanterie Eſpagnole s'étoit éloignée de la bataille, où il ne reſtoit que le Comte de San-Eſtevan de Gormas, le Marquis de Moya, les chefs & les Officiers de l'armée avec treize ſoldats ; & quoique les Régimens des Gardes ne fuſſent pas trop éloignés, l'obſcurité de la nuit les empêchoit de ſe rendre au combat, qui étoit tellement embrouillé, que la valeur & l'expérience du Comte de Staremberg pouvoient ſeules conſerver l'ordre, & ménager ſa retraite, qu'il fit toujours en combattant, ſecondé du Comte de la Atalaya, & ſurtout de Villaroël. Bracamonte fut le premier qui eut l'honneur d'attaquer le centre avec ſa Cavalerie, & ne laiſſa

An. 1710.

An. 1710. pas d'être le dernier à pourſuivre l'Ennemi : il eſt vrai que le Marquis de Valdecagnas le mit en déſordre, parce qu'il chargea avec un plus grand nombre d'Officiers & de ſoldats. Enfin il y avoit déja plus d'une demi-heure qu'il étoit nuit, que la bataille duroit encore. Staremberg la fit ceſſer par ſa retraite, qu'il exécuta en bon ordre avec ſix mille Fantaſſins qui lui reſtoient; & il ſe mit à couvert d'un bois, où la Cavalerie Eſpagnole à laquelle on fut entierement redevable de la victoire, ne pouvoit pas l'inquiéter. Valdecagnas demeura maître du champ de bataille, de l'Artillerie & des bagages.

Le Roi étoit toujours dans le même poſte, attendant l'évenement qu'il ignoroit encore, juſqu'à ce qu'on vint lui apprendre qu'il avoit remporté la victoire. Auſſi-tôt il ſe tranſporta ſur le champ de bataille, où il paſſa la nuit au milieu des morts & des bleſſés, ayant fait reſter l'armée ſous les armes ſans lui permettre le pillage. Staremberg en fit de même. Il aſſembla un Conſeil de guerre ; & quoique tous

tous les Officiers à l'exception de Villaroël fuſſent d'avis de battre la chamade & de capituler, il n'y voulut jamais conſentir, „ & dit qu'il ne „ ſe déterminoit jamais pendant l'obſ„ curité, & que le jour lui appren„ droit ce qu'il avoit à faire ; qu'il „ avoit ſurement battu l'Infanterie „ Eſpagnole, & qu'elle ne pourroit „ être raſſemblée d'aſſez bonne heu„ re, pour l'empêcher de continuer „ ſa marche & d'entrer en Arragon, „ où il ſeroit en ſureté. " Le Roi aſſembla auſſi un Conſeil de Guerre, où le Comte d'Aguilar propoſa de détacher ſur le champ la Cavalerie, pour aller ſe ſaiſir des paſſages qui menoient en Arragon, & voir ſi l'on ne pourroit pas bloquer l'armée ennemie, qui alors ſe rendroit infailliblement, parce qu'il ne devoit pas lui reſter beaucoup de monde. La plûpart des Eſpagnols étoient de cet avis ; mais le Duc de Vendôme repréſenta, „ qu'il ne reſtoit au Roi d'au„ tres troupes que ſa Cavalerie ; „ qu'on ignoroit à quelle diſtance „ étoient les Ennemis, & en quel „ nombre ils étoient ; que s'ils An. 1710.

An. 1710. „ voyoient le lendemain matin le „ Roi ſans une armée nombreuſe, „ cela ſuffiroit pour les porter à en- „ gager une ſeconde action, & qu'en „ ce cas on ſeroit obligé de reculer, ce „ qui ne ſeroit pas avoir gagné une „ bataille; que pour le moment la „ victoire étoit aſſurée, & qu'au jour „ on ſeroit plus en état de prendre „ une réſolution, en voyant quel „ étoit le nombre des Ennemis, & „ quel poſte ils occupoient ". Le Roi ſuivit ce conſeil; & l'on détacha Bracamonte avec deux mille chevaux, pour s'approcher autant qu'il ſeroit poſſible du Comte de Staremberg, & couvrir les dehors du camp Eſpagnol, où le Roi demeura, n'ayant pour tente que ſon caroſſe.

Telle eſt la célébre bataille de Villavicioſa, dont le ſuccès étoit d'autant moins attendu, que l'armée du Roi étoit inférieure d'un tiers à celle de l'Archiduc. Ce fut cette journée qui flêtrit les lauriers dont ſe paroient ces troupes victorieuſes, qui quatre mois auparavant croyoient avoir conquis l'Eſpagne. Les Nations alliées dont cette armée étoit

compoſée, laiſſerent dans la Caſtille même les dépouilles quelles avoient enlevées aux peuples déſolés & aux Egliſes prophanées : car D. Joſeph Vallejo qui s'étoit avancé aux croiſiéres des chemins avec un corps de Cavalerie, s'empara de tous les équipages des Ennemis. Le Duc de Vendôme renvoya celui du Comte de Staremberg. Vallejo fit auſſi trois mille priſonniers. L'Archiduc perdit à cette action quatre mille hommes tués ſur le champ de bataille, ſix mille priſonniers, vingt piéces de canon, deux mortiers, ſix timbales & cinquante-ſept drapeaux: enfin de cette armée qui montoit à plus de trente mille hommes, il n'en reſta que ſix mille. An. 1710.

Le onze au matin le Comte de Staremberg voyant qu'on n'avoit avancé ſur lui que les 2000 chevaux commandés par Bracamonte, leſquels ne pouvoient incommoder ſon Infanterie, qui étoit à couvert du bois, prit la route de l'Arragon, & ſe rendit à grandes journées à Sarragoſſe. De-là ſans s'arrêter il paſſa à Barcelone, où il publia qu'il avoit gagné la ba-

An. 1710.

taille (22) ; il l'écrivit auſſi à l'Empereur, ajoutant cependant qu'il avoit perdu tant de monde, qu'il n'avoit pas pû tenir la Campagne. Mais les Alliés connurent le contraire par le fait même ; & quoique pour en impoſer aux peuples, ils célébraſſent la victoire, ils en reçurent plus de confuſion que d'applaudiſſemens. Ces triſtes nouvelles apportées coup ſur coup confirmerent les Anglois dans la réſolution qu'ils avoient priſe, de ne plus envoyer de troupes en Eſpagne. La France au contraire en reſſentit une joie particuliere, & les Eſpagnols y furent d'autant plus ſenſibles, que ſeuls, & ſans aucun ſe-

(22) Le Comte de Staremberg montra dans cette journée toute l'étendue de ſon courage & de ſon expérience ; mais il ternit la gloire qu'il s'étoit acquiſe à Villaviciosa par la charlatannerie, ſi l'on peut employer ce terme, dont il uſa, en voulant perſuader qu'il avoit gagné la bataille. Il écrivit à l'Empereur qu'il s'étoit retiré du champ de bataille avec toutes les marques d'une victoire complette, à la réſerve de l'artillerie des Ennemis & de la ſienne propre, qu'il n'avoit pas pû amener faute de chevaux de trait.

cours de troupes auxiliaires, ils ré- An. 1710.
tablirent le Roi ſur le Trône. Le Duc de Vendôme acquit par cette victoire la gloire d'être appellé le Reſtaurateur du Royaume. En effet l'ordre de bataille & les marches étoient de lui, & exécutées avec courage & intelligence par les Officiers Eſpagnols. Si l'Infanterie ne contribua pas au gain de la bataille, c'eſt que les vieux Régimens ne purent en venir aux mains, étant abandonnés par les nouveaux. Le Roi dit qu'il étoit redevable de la victoire au Marquis de Valdecagnas, parce que ce fut ce Capitaine Général qui chargea le premier avec ſon aîle droite, & qui fit abandonner le champ de bataille aux Ennemis. Le Comte d'Aguilar, le Comte de San-Eſtevan de Gormas, & le Marquis de Moya ſon frere, ne ſe comporterent pas avec moins de valeur en cette occaſion, ainſi que D. Joſeph d'Amezaga, Bracamonte, Mahoni, & tous les Officiers de l'armée, qui laiſſant fuir leurs Régimens & leurs Compagnies, ſervirent eux-mêmes de ſoldats, & formerent la derniere ligne contre le centre. La

An. 1710.

vigilance & l'application infatigable de Vallejo ne brillerent pas moins. Les Eſpagnols eurent trois mille morts, & plus de mille bleſſés, que le Roi ordonna de traiter avec le plus grand ſoin. Delà il conduiſit ſon armée par des marches régulieres à Sarragoſſe, & parut en vainqueur aux portes de cette même Ville, dans les plaines de laquelle il avoit été vaincu.

Quelques-uns penſerent qu'on n'avoit profité que foiblement de la victoire, & que ſi l'on avoit ſuivi l'avis du Comte d'Aguilar, de faire marcher toute la Cavalerie en avant, pour fermer les paſſages au Comte de Staremberg, il ne ſeroit pas arrivé un ſeul homme de cette armée à Barcelone. Le Duc de Vendôme s'en juſtifia modeſtement par une lettre qu'il écrivit à Louis XIV. alléguant pour raiſon, qu'il ne lui ſeroit plus demeuré d'armée à laquelle il pût confier la perſonne du Roi, s'il eût détaché la Cavalerie & les Grenadiers; & que la Cavalerie ſeule ne ſuffiſoit pas pour forcer Staremberg qu'un bois protégeoit, & dont la marche étoit

couverte par les montagnes, par où il ſortoit en un jour des frontieres de Caſtille pour entrer dans un pays ami, circonſtances qui ajoutent un nouvel éclat à la gloire de la retraite du Comte. Jamais Général d'armée n'eut plus de préſence d'eſprit dans une occaſion auſſi ſanglante & auſſi variée; ſes ennemis mêmes avouoient, que lui ſeul avoit pû retirer du combat ſes ſoldats vaincus ſans ſe rompre. Si ſa Cavalerie eût été auſſi bonne que ſon Infanterie, il auroit remporté la victoire. Il en vit deux fois l'ombre; trois fois il repouſſa l'Infanterie Eſpagnole: enfin abandonné de ſes deux aîles, & chargé par huit mille Cavaliers réſolus de vaincre ou de mourir, il céda à la fortune du Roi Catholique, & à la valeur de ſes troupes. An. 1710.

Fin du Tome ſecond.

TABLE
ALPHABETIQUE

Des Matiéres contenues dans ce Volume.

A

AGUILAR. (le Comte d') Commande les troupes Eſpagnoles, 254. Diviſion entre lui & le Maréchal de Beſons, *ibid & ſuiv.* Joint ce Général, 256. Suites de ſa déſunion avec lui, 271. & *ſuiv.* Les François ne ſervent pas avec plaiſir ſous ſes ordres, 279. Son éloge, 300. & 391. Commande la gauche à la bataille de Villaviciosa, 421. & *ſuiv.* Défait la premiére & la ſeconde ligne de la gauche de Impériaux, 430.

Aire. Priſe de cette Place par les Alliés, 318.

Alagon, (Don Pedre d') Archevêque de Mayorque. Son éloge, 86.

Albe. (le Duc d') Eſt nommé par le Roi d'Eſpagne ſon Plénipotentiaire pour la paix, 267.

Albergoti. (le Marquis) Défend Douai contre les Alliés, 317. & *ſuiv.* Eloge que fait Louis XIV. de ſa valeur & de ſa prudence, 318. N. (18).

Alcantara. Le Maréchal de Berwick met cinq mille hommes dans cette place, 36. Les Portugais s'en rendent maîtres, 37.

Elle eſt repriſe par les Eſpagnols, 79.
Alicante. Tentative inutile que les Anglois font ſur cette ville, 6. & *ſuiv.* Siége & priſe de cette place par le Chevalier d'Asfeld, 228. & *ſuiv.* Il fait le ſiége du Château, 248. & *ſuiv.* Il capitule, 251.
Almanza. Victoire que le Maréchal de Berwick y remporte ſur les Alliés, 110. & *ſuiv.* Comment le ſouvenir en eſt éterniſé par le Roi d'Eſpagne, 117. Noms de ceux qui s'y diſtinguerent, *ibid.* & *ſuiv.* Suites de cette victoire, 118. & *ſuiv.*
Almenara. Action d'Almenara entre les Eſpagnols & l'armée de l'Archiduc, 336. & *ſuiv.* Quel en fut le ſuccès, *ibid.* & 341. Elle eſt fort avantageuſe à l'Archiduc, 341.
Amayuelas. (le Comte de las) Le Marquis das Minas le laiſſe pour commander dans Madrid, 57. Se rend à diſcrétion aux troupes du Roi, & eſt envoyé priſonnier en France, 61. Son éloge, *ibid.* Ce qui l'avoit engagé dans le parti Autrichien, *ibid.* & *ſuiv.*
Amelot, M.) Ambaſſadeur de France en Eſpagne. S'y empare du Gouvernement, 3. Donne de la jalouſie à la Princeſſe des Urſins, *ibid.* Travaille à faire repaſſer le Roi Philippe en France, 40. & 53. Fait peu de cas de la perte du Royaume de Naples, 163. Mépriſe la conſervation de la Sardaigne, 183. Se ligue avec la Princeſſe des Urſins contre le Duc d'Orléans, 207. Cherche à le perdre, 219. Ordres qu'il reçoit de la Cour de France, 242. Faux zéle qu'il affecte, 243. Changemens qu'il fait dans le Conſeil du Cabinet, 244. Il s'enfuit de Madrid pour repaſſer en France, 280. Comment il s'enrichit en Eſpagne, *ibid.*

Ameʒaga. (D. Antoine d') Secourt Arens attaqué par les troupes de l'Archiduc, 332. Autres exploits de cet Officier, 333.

Anglois. (les) Sont repouſſés devant Alicante, 6. & *ſuiv.* Se preſentent devant Mayorque, 83. Demeurent maîtres de Port-Mahon, 203. & *ſuiv.* Tentent inutilement de ſecourir le Château d'Alicante, 248. & *ſuiv.* Cherchent à tromper le Duc d'Orléans, 299. Se confirment dans la réſolution de ne plus envoyer de troupes en Eſpagne, 436.

Anne. (la Reine) Eſt intéreſſée à préſenter à ſes Sujets des objets d'utilité, 204. Raiſons qui la porterent à laiſſer mener une vie obſcure au Prince de Dannemarck ſon époux, 236. & *ſuiv.* & *ibid.* N. (21.) Eſt moins Souveraine, qu'Eſclave des volontés de Marleboroug, *ibid.* Penche pour la guerre, 308.

Archiduc, (l') *Voyez* Charles.

Arcos. (le Duc d') Eſt fait Viceroi du Royaume de Valence, 4.

Armendariz. (D. Joſeph d') Reprend Alcantara par eſcalade, 78. & *ſuiv.* Arrête un convoi des Ennemis, 170. Prend Barbacena, 235. Eſt bleſſé à la bataille de Villaviciosa, 427.

Arragon. (le Royaume d') Se ſoumet à l'Archiduc, 34. & *ſuiv.* Abolition de tous ſes *Fueros* & de ſes priviléges, 171. & *ſuiv.* On déſarme ſes habitans, *ibid.*

Arragonois. (les) Déſolent la Navarre, 106. Sont battus & mis en fuite, 107. & *ſuiv.*

Asfeld. (le Chevalier d') Attaque les Catalans rébelles & les diſſipe, 14. Son habileté & ſa valeur à la bataille d'Almanza, 114. & *ſuiv.* Y fait lui ſeul plus que tous

les autres, 118. Marche contre Xativa, 121. Prend cette place d'assaut, 123. & *suiv.* Ses rigueurs, 125. & 171. & *suiv.* Forme le siége de Denia, & est obligé de le lever, 173. Est rappellé de Valence à l'armée de Catalogne, 210. Assiége Denia pour la seconde fois, 227. & *suiv.* Se rend maître de cette place, 228. Assiége Alicante, & se rend maître de la ville, *ibid.* & *suiv.* Fait miner le château, 230. & *suiv.* & 248. & *suiv.* S'empare de la place, 251. Est rappellé de Valence, 256.

Atri, (le Duc d') Vicaire général de l'Abrusse, se met à la tête des troupes à l'approche des Impériaux, 130. Est chargé de veiller sur les frontieres, 131. Est joint par le Prince de Castillon, 142. Se retire à Pescaire, 153. Y est assiégé par les Impériaux, & capitule, 154. & *suiv.* Passe à Rome, & y meurt fidele au Roi d'Espagne, 156.

Avellino. (le Prince d') Offre ses services à l'Archiduc, 139. Est un des Chefs de la révolte du Royaume de Naples, 140. Trait de perfidie de sa part, 151. Va à Rome en qualité d'Ambassadeur de l'Empereur, 295.

Aversa. Cette ville prête serment de fidélité à l'Archiduc, 141.

Avila. (Don Diegue d') Commande à Port-Mahon pour le Roi d'Espagne, 202. Rend cette place aux Anglois 203. Est arrêté à ce sujet, & se précipite, *ibid.*

Ayala. (Don Joseph d') Commande dans Ténériffe pour le Roi d'Espagne, 92. Oblige les Anglois à se retirer de devant cette Isle, *ibid.*

Aytone. (le Marquis d') Commande la tranchée au siége de Barcelone, 15. & *suiv.* Se rend maître du Mont-joui, 17. & *suiv.* Commande la droite à la bataille de la Gudina, 258. Met en fuite la Cavalerie Portugaise, 259.

B

Bacallar, (Don Manuel) fils du Marquis de S. Philippe, est prisonnier à Barcelone, 321. On le nomme Colonel d'un Régiment, *ibid.*

Bacallar. (Don Vincent) *Voyez* Saint. Philippe.

Bai. (le Marquis de) Ne peut empêcher les Ennemis d'entrer en Castille, 37. Appuye les courses que les Castillans font sur les Portugais, 39. Assiége Ciudad-Rodrigo, & s'en rend maître, 169. & *suiv.* Ses exploits en Estramadure, 234 & *suiv.* Petit nombre de troupes qui lui reste, 256. Gagne la bataille de la Gudina contre les Portugais, 257. & *suiv.* Ne peut former le siége d'Olivenza, 306. Arrive à l'armée de Catalogne, 342. Singularité de sa conduite, 346. & *suiv.* Est battu par Staremberg proche de Sarragosse, 348. & *suiv.* Rassemble les débris de l'armée, 363.

Balbazès, (le Marquis de los) Viceroi de Sicile. Conjuration qu'il découvre dans cette Isle, 100. & 181. Transfere sa résidence à Messine, à quelle occasion, 182.

Barcelone. Triste état de cette ville sous le Gouvernement de l'Archiduc, 7. & *suiv.* Préparatifs de la France & de l'Espagne pour l'attaquer, 11. & *suiv.* Siége de cette place, 15. & *suiv.* Résolution des ha-

bitans, 16. & *suiv.* Extrémités auxquelles sont réduits, 23. Levée du ils siége, 25. & *suiv.* Butin que les Rebelles font dans le camp du Roi, 26. Espéce de soulévement qui s'y fait après la bataille d'Almanza, 120. Tristesse qu'y cause le retour de l'Archiduc, 401.

Baviere. (l'Electeur de) Tente le siége de Bruxelles, 225.

Belluga. (Don Louis de) Secourt la ville de Murcie dont il étoit Evêque, attaquée par les Ennemis, 76. & *suiv.* Reprend Orihuela, & aide à recouvrer Carthagene, 79.

Benavides, Patriarche des Indes. Il est arrêté & conduit en France, à quelle occasion, 56.

Bergueich. [le Comte de] Négocie au nom du Roi d'Espagne avec les Hollandois pour la paix, 263. 265. Est nommé Plénipotentiaire à ce sujet, 267.

Bervvick. [le Maréchal de] Commande dans l'Estramadure, 36. Se retire aux environs de Madrid, 37. Suit les Portugais dans leur marche, 39. Quitte la vielle Castille, & fait sortir le Roi de Madrid, *ibid.* Son camp à Sopetran, 40. Est joint par quinze-cens François, 53. Coupe aux Ennemis le retour à Madrid, 57. Sa conduite critiquée, 83. & *suiv.* Il se justifie, 84. & *suiv.* A quoi l'on attribue son rappel d'Espagne, 93. & *suiv.* Pénetre dans le Royaume de Valence, 103. Son armée se fortifie, 108. Bruits qui coururent alors dans Madrid à son sujet, 109. N. (14.) Bat les Ennemis à Almanza, 110. & *suiv.* Gloire que cette victoire lui acquit, 117. Se rend maître de Requena, 121. Réduit Alcira & Alcoi, 123. & *suiv.* Revient de France pour seconder le Duc d'Orléans au siége de Lérida,

173. & *ſuiv.* Eſt fait Duc de Liria, & Grand d'Eſpagne, 174. Commande dans le Dauphiné, 208.

Beſons. (le Maréchal de) Commande les troupes Françoiſes en Eſpagne, 234. Diviſion entre lui & les Eſpagnols, *ibid.* & *ſuiv.* Eſt joint par le Comte d'Aguilar, 236. Suites de leur déſunion, 271. & *ſuiv.* Eſt rappellé en France, 276. Le Roi d'Eſpagne lui offre le collier de la Toiſon d'Or, qu'il refuſe, *ibid.* & *ſuiv.* & N [11.]

Béthune. Priſe de cette place par les Alliés, 318.

Bettancourt, (D. Adrien de) Gouverneur de Tortoſe, eſt tué en défendant cette place contre Staremberg, 232. & *ſuiv.*

Billet, (Don Eſtevan) Gouverneur de Peſcaire. Son éloge, 153. Défend cette place contre les Impériaux, 155. & *ſuiv.* En ſort avec tous les honneurs de la guerre, 156.

Biſaccia. (le Duc de) A le commandement des armes au Royaume de Naples à l'approche des Impériaux, 131. Part pour aller fortifier Gaëte, *ibid.* Son retour à Naples, 132. Ordre qu'il remet aux Commandans des Châteaux de cette ville, 139. Suit le Viceroi à Gaëte, 144. Y eſt fait priſonnier, 161. Eſt conduit à Naples, 162.

Borda. (Don Manuel de) On lui donne à Naples le commandement du Château-neuf à l'approche des Impériaux, 138. Se laiſſe gagner par eux, & capitule, 150. Se déclare pour le parti Autrichien, *ibid.*

Boufflers. (le Maréchal de) Gloire qu'il acquiert au ſiége de Lille, 223. Fait ſa re-

traite en bon ordre après la bataille de Malplaquet, 269.
Bourg. (le Comte du) Bat les Allemans en Alsace, 306.
Bourgogne. (le Duc de) A ses partisans au sujet de la guerre d'Espagne, 4. Veut la paix à quelque prix que ce soit, 29. Commande aux Pays-bas, 224. & *suiv.* & *ibid.* NN. (19) & (20.) Fomente en France les plaintes des peuples, 239. Est le plus ardent promoteur de la paix, 241. Ses sentimens à ce sujet, 242. & 310. Soupçonné de favorifer les desseins prétendus du Duc d'Orléans sur l'Espagne, 304. & *ibid.* N. (16). Erreur de son système, 310.
Bracamonte. (Don Félicien de) Ferme tous les passages tandis que l'Archiduc est à Madrid, 379. Empêche les vivres d'y entrer, 384. Son désintéressement rare dans un Guerrier, 389. Harcelle les Ennemis dans leur retraite, 409. Honneur qu'il a à la bataille de Villaviciosa, 431.
Brihuega. Description de cette place, 409. Stanhop s'y renferme avec les troupes Angloises, *ibid.* Y est fait prisonnier de guerre avec elles, 413. & *suiv.*
Brunswich. (La Princesse Isabelle de) L'Empereur l'épouse au nom de l'Archiduc, 205. & *suiv.* Son arrivée à Barcelone, 206. Lettre qu'elle écrit au Prince son époux, 380.

C.

Canaries. (les) Fidélité & attachement de ces Isles pour le Roi Philippe, 91. & *suiv.*

Capoue. Tentative des Allemans sur cette ville, 135. & *suiv.* Elle se soumet à l'Empereur, 137.
Capucins. (les) Leur bravoure au siége de Barcelone par le Maréchal de Tessé, 16. Signalent ridiculement leur zéle pour l'Archiduc à son arrivée à Valence, 74. Sont infectés de l'esprit de sédition à Mayorque, 87.
Carignena, (Don Bernard) Archevêque de Cagliari. Son indifférence pour le Roi Philippe ou pour l'Archiduc, 196.
Caro, (Don Joseph) Gouverneur de Gaëte assiégée par les Impériaux, 160. Y est fait prisonnier, 161.
Carreras. (Don Antoine) Est confirmé à Naples dans le commandement du château de l'Oeuf à l'approche des Impériaux, 139. Livre la place & demeure prisonnier sur sa parole, 150.
Carthagene. Comment cette ville tombe au pouvoir de l'Archiduc, 30. & *suiv.* Elle est reprise par les Espagnols, 79.
Castelar. (le Marquis de) Son habileté dans les affaires & dans les détails militaires, 391.
Castillans. (les) Détestent les Portugais, 37 & 94. Leur fidélité affermit le Roi Philippe sur le trône, 76. A quoi elle est due, 94. Peu de crédit que ceux du parti de l'Archiduc ont à sa Cour, 96. Fidélité des Castillans redoutable aux Alliés, 241. Leur amour, leur constance & leur fidélité pour leur Prince, 364. Etendue de la haine qu'ils portent à l'Archiduc, 372.
Castille. (la) Ses Deputés prennent le pas dans les *Cortez* sur ceux de l'Arragon,

251. & *ſuiv.*

Caſtillo. (le Comte del) S'offre à repouſſer l'Ennemi à l'attaque de la Sardaigne, 194. Eſt fait Gentil-homme de la Chambre à Madrid, 201. Projet qu'il préſente pour recouvrer la Sardaigne, 294. Paſſe en Corſe à ce ſujet, *ibid.* Va à Gênes pour favoriſer une entrepriſe ſur cette Iſle, 318. Eſt nommé Général de la Cavalerie du pays, 324. Débarque à Terranova, 326. Y eſt fait priſonnier de guerre par les Anglois, *ibid.*

Caſtillon, [le Prince de] Général de la Cavalerie au Royaume de Naples, ſe rend à Sora, 131. Se retire à l'approche des Impériaux, 133. Prend le chemin de Capoue, 134. Y arrive avec des troupes, 136. Va joindre le Duc d'Atri, 142. Eſt enveloppé par les Rebelles, & ſe rend priſonnier de guerre, 152. Eſt conduit à Naples, 162.

Catalans. (les) Leur aveuglement à ſoutenir le parti Autrichien, 9. Troupes qu'ils levent à leurs dépens, 11. Leur haine contre le Roi Philippe & les Caſtillans, 13. & *ſuiv.* Bloquent le camp de ce Prince devant Barcelone, 20. Sont fort maltraités par le Prince de Lichtenſtein, 93. & *ſuiv.* Veulent inutilement s'oppoſer au ſiége de Tortoſe, 212. & *ſuiv.*

Cellamare. (le Prince de) Suit le Viceroi de Naples à Gaëte, 144. Y eſt arrêté, & conduit priſonnier à Naples, 162.

Cerbellon, (le Comte de) Viceroi de Mayorque. Soins inutiles qu'il ſe donne pour conſerver cette Iſle, 87. & *ſuiv.* Demande à capituler, 89. & *ſuiv.* Sort de l'Iſle, 90.

Cerbera. Amour & fidélité de cette Ville pour Philippe V. 10.

Cereceda. (D. Jean de) Sa valeur & ſon audace, 108. Attaque & défait les troupes envoyées au ſecours de Lérida, 178. & *ſuiv.*
Chamillart. (M. de) Eſt dans les ſentimens du Duc de Bourgogne, 239. & *ſuiv.* & 242. Prévarique dans ſon Miniſtere, 270. N. (10) Eſt exilé de la Cour, & privé de ſes Charges, *ibid.*
Charles. (l'Atchiduc) Dangers qu'il court pendant le ſiége de Barcelone par le Maréchal de Teſſé, 16. 19. 22. 23. & 30. Tout l'Arragon ſe ſoumet à lui, 34. & *ſuiv* Ce qu'il poſſédoit alors en Eſpagne, 35. Ne ſçait aucunes nouvelles de ce qui ſe paſſe à Madrid, 47. Faux bruits répandus à ſon ſujet, 48. & 55. Part pour ſe rendre à Madrid, 56. Attend inutilement que le Duc de l'Infantade vienne lui prêter ſerment de fidélité, 58. Se tient ſur les frontieres de Caſtille, 71. Se retire à Valence, 73. Sa réception en cette Ville, *ibid.* & *ſuiv.* Retourne à Barcelone 77. Troubles dont ſa Cour eſt agitée, 95. & *ſuiv.* Epouſe la Princeſſe de Brunſwich, 203. & *ſuiv.* Avantage qu'il avoit ſur le Roi Philippe, 251. Eſt reconnu Roi d'Eſpagne par le Pape, 288. Se met à la tête de ſon armée, 331. Victoire qu'il remporte à Almenara ſur les Eſpagnols, 336. & *ſuiv.* Gagne la bataille de Sarragoſſe, 348. & *ſuiv.* Lettre qu'il écrit à la Princeſſe ſon épouſe, 362. Prend la route de Madrid, 371. & *ſuiv.* Excès que commettent ſes troupes, 373. & *ſuiv.* Son arrivée, & ſon entrée dans la Capitale, 377. & *ſuiv.* & 385. Grands qui lui prêtent obéiſſance, 378. Déſeſpere d'être Roi de Caſtille ſi l'on n'y employe la violence,

ibid. Lettre qu'il écrit dans ces circonſtances à la Princeſſe ſon épouſe, 380. Petit nombre de ceux qui ſe déclarent en ſa faveur, 381. Noms injurieux qu'on leur donne, *ibid.* Nomme des Miniſtres, 383. & 386. & *ſuiv.* Variété d'avis dans ſon Conſeil, 397. Lettre qu'il reçoit de la Princeſſe ſon épouſe, *ibid.* & *ſuiv.* Réſolution qu'il prend, 398. Délibére s'il n'abandonnera pas Madrid au pillage, 399. & *ſuiv.* Se rend à Barcelone, 400. Perte qu'il fait à la bataille de Villaviciosa, 435.

Charles-Quint. (l'Empereur) Fours de cuivre qui lui avoient appartenu, par qui perdus, 75. Comment recouvrés, *ibid.*

Chavarria, (D. Sanche de) Gouverneur de Peniſcola, défend cette Place avec une valeur opiniâtre, 35.

Cifuentes, (le Comte de) Les Catalans rébelles ſe raſſemblent ſous ſa conduite, 14. Entreprend de jetter du ſecours dans Barcelone, 18. Bloque le camp du Roi, 20. Projet qu'il dreſſe pour la conquête de la Sardaigne, 185. Eſt chargé par l'Archiduc de cultiver les intelligences qu'il a dans cette Iſle, *ibid.* Ordres donnés à ſon égard, 191. En prête le ſerment de Viceroi, 200. Noms de ceux qu'il exila, 322.

Ciudad-Rodrigo. Les Eſpagnols reprennent cette place, 169. & *ſuiv.*

Clement XI. (le Pape) Eſt conſterné de l'entrepriſe des Allemans ſur le Royaume de Naples, 128. Maltraité par les Impériaux, 220. & *ſuiv.* Penſe à ſe mettre en défenſe, 221. Son embarras, *ibid.* & *ſuiv.* Propoſitions qui lui ſont faites de la part de l'Empereur, 283. Ce qui l'embarraſſe le

plus, *ibid.* & *ſuiv.* Comment il accepte les propoſitions de la Cour de Vienne, 288. Lettres que le Maréchal de Teſſé lui écrit à ce ſujet, 289.

Colmenero. Commande dans Alexandrie pour le Roi d'Eſpagne, 33. Livre la Place aux Impériaux, *ibid.* Eſt fait Gouverneur du Château de Milan, *ibid.*

Copula, (D. Horace) Général de l'Artillerie au Royaume de Naples, ſuit le Viceroi à Gaëte, 144.

Cordeliers. (les) Cérémonie ridicule avec laquelle ils reçoivent le Comte de Peterborough à Valence, 74.

Correa. (D. Rodrigue) On lui confie à Naples la garde du Château S. Elme à l'approche des Impériaux, 138. Remplit ſon devoir, 149. & 151. Se rend priſonnier de guerre, 152. Meurt au ſervice du Roi d'Eſpagne, *ibid.*

Corzana. (le Comte de la) Le Marquis das Minas a ordre de le conſulter ſur toutes les opérations de guerre, 43. Bon mot de ce Seigneur au ſujet du Duc de Médina-Celi, 46. Fait vainement eſpérer à l'Archiduc que le Duc de l'Infantade lui prêtera ſerment de fidélité, 58.

Cotoner. (D. Marc-Antoine) Son éloge 87. Seconde le Comte de Cerbellon dans la défenſe de Mayorque, *ibid.* Attaque ſans ſuccès les ſéditieux, 88. & *ſuiv.* Sort de l'Iſle, 90.

D.

D'*Annemarck*, (le Prince George de) époux de la Reine Anne. Sa mort, 236.

Darmſtad. (le Prince de) Suit l'armée du Roi Philippe à la tête de la garniſon de Lérida, 14. S'avance juſqu'à la grande garde des Eſpagnols, 20. Se prépare à ſoutenir le ſiége de ſa place, 174. Se défend bravement, 177. & *ſuiv.* Eſt obligé de capituler, 180.

Dauphin. (M. le) Perſiſte dans ſes engagemens en faveur de Philippe V. 4. Eſt d'avis qu'on rappelle la Princeſſe des Urſins en France, 207. Lettre qu'il écrit au Roi ſon fils pour le raſſurer, 247. Se réſerve le commandement de l'armée de Flandres, à quel ſujet, 268. N. (8) Le cede au Maréchal de Villars, *ibid.*

Denia. Siége & priſe de cette Ville par le Chevalier d'Asfeld, 227. & *ſuiv.*

Douai. Siége & priſe de cette Place par les Alliés, 317. & *ſuiv.*

Dunnegal. (le Général) Défend Mont-joui contre les Eſpagnols, 18. Eſt tué d'un coup de mouſquet, *ibid.*

E.

Egea. Priſe de cette Ville par les troupes du Roi Catholique, 106. Rigueur avec laquelle elle eſt traitée, *ibid.* & *ſuiv.*

Eſcallar. (le Comte d') Reprend Minorque ſur les Eſpagnols, 99. & *ſuiv.*

Eſcalone. (le Duc d') *Voyez* Villena.

Eſpagne. (l') Inquiétude que lui cauſe la révolte de la Catalogne, & du Royaume de Valence, 2. & *ſuiv.* Guerre qu'elle avoit à ſoutenir, 3.

Eſpagne. (la Reine d') Se rend à Burgos lorſque Philippe V. ſort de Madrid, 40.

Grands & Seigneurs dont elle eſt ſuivie, 42. Son retour à Madrid, 77. Accouche d'un Prince, 165. Met au monde un ſecond Infant, 262. Soupçons conçus contre elle à l'occaſion de la perte de la bataille de Sarragoſſe, 353. & *ſuiv.* Penſe à aller prendre des eaux en France, 402. Ce qui empêche ce voyage, *ibid.*

Eſpagne. (la Reine douairiere d') Paroît embraſſer le parti de l'Archiduc, 67. Marques éclatantes qu'elle en donne, 68. A ordre de ſe retirer à Bayonne, *ibid.* Eſt peu ſatisfaite de la façon dont on l'y conduit, 69.

Eſpagnols. (les) Embarras dans lequel ils ſe trouvent, lorſque le Roi quitte Madrid à l'approche des Portugais, 63. Leur haine contre les François ſe renouvelle, à quel ſujet, 244. & *ſuiv.* Diviſion qui régne entre les troupes des deux Nations, 254. & *ſuiv.* Sont battus à Almenara, 336. & *ſuiv.* Perdent la bataille de Sarragoſſe, 348. & *ſuiv.*

Eſtain. (le Comte d') Surprend la ville de Venaſque, 233. Aſſiége le Château, & eſt obligé de ſe retirer, *ibid.* & *ſuiv.*

Eugene. (le Prince) Bat les François devant Turin, & leur fait lever le ſiége de cette Ville, 32. Echoue à celui de Toulon, 168. S'empare de Suze, *ibid.* & *ſuiv.* Prend Lille, 224. & *ſuiv.* Penche pour la continuation de la guerre, 308.

F.

Feria, (le Marquis de) Gouverneur de Capoue, défend cette Place contre les Impé-

riaux, 135. & *suiv.* Est obligé de capituler, 137.

Fiennes. (le Comte de) Commande la gauche des Espagnols à la bataille de la Gudina, 258. Met en fuite la droite des Portuguais, 260.

Fimarcon. [le Marquis de] Commande la tranchée au siége de Barcelone par le Maréchal de Tessé, 13. & *suiv.*

France. [la] Guerre que Philippe V. avoit à soutenir à cette Cour, 3. & *suiv.* Flotte qu'elle équipe inutilement, 205. Le Gouvernement y perd son crédit, 240.

François. [les] Font paroître beaucoup de valeur au siége de Barcelone par le Machal de Tessé, 29. Sont battus devant Turin par le Prince Eugene, 32. Abandonnent l'Italie, 33. Envoient un renfort de troupes en Espagne, 93. Regardent leur Monarchie comme étant à deux doigts de sa ruine, 239. Maîtrisent le Roi Philippe, 243. Division qui régne entr'eux & les Espagnols, 254. & *suiv.* Presque tous repassent d'Espagne en France, 280.

Fresno. [le Marquis del] Demeure à Madrid du consentement du Roi lorsque ce Prince en sort, 367. Refuse constamment de reconnoître l'Archiduc, 388.

Frigiliana. (le Comte de) Est choisi par les Grands d'Espagne pour dresser la lettre qu'ils écrivent à Louis XIV. pour lui demander du secours après la bataille de Saragosse, 368. & *suiv.*

Frontera. (le Marquis de la) Commande l'armée Portugaise à la bataille de la Gudina, 257. & *suiv.* Empêche les Espagnols de former le siége d'Olivenza, 396.

Fuente-Hermoſa. (le Marquis de) Eſt arrêté au ſujet du Duc d'Orléans, 302. On le met auſſi-tôt en liberté, *ibid.*

Funte-Pelayo. (le Marquis de) Eloge de la conduite qu'il tint lorſque les Portugais entrerent dans Madrid, 44.

Fuentes. (le Comte de) Succéde au Comte de Cifuentes dans la Viceroyauté de Sardaigne, 321. Son caractere, *ibid.*

Fueros. (les) *Voyez* Arragon.

M.

Gaëtano. (D. François) Bat les Allemans en Catalogne, & s'empare de Falſet, 211.

Gaëte. Siége de cette Ville par les Impériaux, 157. *& ſuiv.* Ils l'emportent d'aſſaut, 160. *& ſuiv.*

Gallovvai. (le Comte de) Commande les Anglois & les Hollandois dans l'armée Portugaiſe, 36. Entre dans Madrid avec le Marquis das Minas, 43. S'oppoſe au ſentiment de ce Général ſur le deſſein de rentrer en Caſtille, 72. Rejette ſur lui le mauvais ſuccès de la Campagne, 81. *& ſuiv.* Eſt ſon ennemi déclaré, 93. Commande l'aîle gauche à la bataille d'Almanza, 111. *& ſuiv.* Se ſauve bleſſé, 115. Jette les débris de l'armée dans Tortoſe, 120. Tente inutilement le ſecours de Lérida, 178. *& ſuiv.* Accuſation dont on le charge à Londres, 204. *& ſuiv.* On le rappelle; 205. Eſt obligé de prendre la fuite à la bataille de la Gudina, 260. Eſt déteſté des Portugais, & peu agréable en Angleterre, 311.

Gallura. (la) Les premieres étincelles de la révolte

révolte de Sardaigne éclatent dans cette Province, 183. & *suiv.* Son importance, 186. Auteurs principaux de son soulevement, 191.
Galvez. (le Comte de) Embrasse le parti Autrichien, à quel sujet, 58. & *suiv.*
Gertruidemberg. Inutilité des Conférences qui s'y tiennent pour la Paix, 307. & *suiv.* Plénipotentiaires qui y sont nommés, *ibid.*
Girone. Cette Place est investie par le Duc de Noailles, 393.
Giudice. (le Cardinal del) Il sort de Rome & se rend à Gênes, à quel sujet, 292.
Glimes. (le Comte de) Action où il se distingue, 211.
Grands d'Espagne. (les) Leur conduite & leurs sentimens lorsque Philippe fut obligé de quitter Madrid à l'approche des Portugais, 40. & *suiv.* Les mécontens d'entr'eux invitent le Marquis das Minas à se rendre dans cette Capitale, 42. & *suiv.* Demandent qu'on éloigne les François du Gouvernement, 247. Leur autorité est beaucoup affoiblie, 317. Lettre qu'ils écrivent à Louis XIV. après la bataille de Sarragosse pour lui demander du secours, 367. & *suiv.*
Grillo. (D. Charles) Suit constamment le parti du Roi Catholique, 139. Obtient le Commandement des Galeres de Sicile, *ibid.* Est chargé d'escorter les troupes destinées à l'expédition de Sardaigne, 323.
Grimaldo. (le Marquis de) Affection particuliere que le Roi d'Espagne a pour ce Ministre, 281.
Grimani. (le Cardinal) Fomente la révolte dans le Royaume de Naples, 105. & 130. Manifeste qu'il y fait répandre, 139. Ren-

fort qu'il envoie à l'armée Impériale, 159. Eſt nommé Viceroi de Naples, 221. Son caractere, *ibid.*

Guardie. (le Marquis de la) Obtient le Gouvernement de Cagliari & de la Gallura en Sardaigne, 290.

Gudina. (la) Bataille de la Gudina entre les Eſpagnols & les Portugais, 257. & *ſuiv.* Quel en eſt le ſuccès, 259. & *ſuiv.* Pourquoi la victoire en fut infructueuſe, 261.

H.

Haro. (le Comte de) fils du Connétable de Caſtille. L'Archiduc le fait enlever, 64. Ce qui le détermine à ſuivre le parti de ce Prince, 65.

Havré. (le Duc d') Eſt tué d'un boulet de canon à la bataille de Sarragoſſe, 349.

Heinſius, Grand Penſionnaire de Hollande. Quel étoit le but de ſa politique, 241.

Hijar. (le Duc d') Demeure à Madrid lorſque le Roi Philippe en ſort à l'approche de l'Archiduc, 367. Rend hommage à ce Prince, 378.

Hollandois. (les) Ce que leur coûte le ſiége de Lille, 226. Prennent poſſeſſion de cette Ville, *ibid.* Font propoſer quelques projets de Paix à Louis XIV. 240. & *ſuiv.* Leur orgueilleuſe fierté les rend odieux à toute l'Europe, 263. Offres qu'ils font pour le Roi d'Eſpagne, *ibid.* Ils ſouhaitent la Paix, 303. & 307. Conviennent de traiter ſeuls avec la France, 312. Pourquoi ils n'oſent le faire, 315.

J.

Jamaïque, (le Marquis de la) Viceroi de Sardaigne. Son caractere, 182. Demande inutilement des troupes en France & en Eſpagne, *ibid.* & *ſuiv.* Eſſaie de gagner le Comte de Monte-Santo, 183. & 186. & *ſuiv.* Réſolution qu'il prend, 190. Traîtres dont il eſt environné, 194. & *ſuiv.* Prend des meſures pour capituler, 195. & *ſuiv.* Eſt obligé de ſe rendre, 199. & *ſuiv.*

Jean, (Don) Prince du Breſil, ſuccéde à D. Pedre ſon pere Roi de Portugal, 80. Mauvaiſes nouvelles qu'il reçoit, *ibid.* On lui offre en mariage l'Archiducheſſe Marie-Anne, 98. Ne veut pas riſquer ſes troupes une ſeconde fois, 393. & *ſuiv.*

Jenning. (l'Amiral) Tentative qu'il fait ſur les Canaries, 91. & *ſuiv.*

Jéſuites. (les) Raiſon pour laquelle ils ne ſont pas agréables à la Cour de l'Archiduc à Barcelone, 8. & *ſuiv.*

Impériaux. (les) Commencent à faire ſentir la peſanteur de leur joug aux Italiens, 92. & *ſuiv.* Attaquent le Royaume de Naples, 127. & *ſuiv.* Marchent vers Naples, 140. Gagnent la bataille de Sarragoſſe contre les Eſpagnols, 348. & *ſuiv.* Leur idée à ce ſujet, 352. & *ſuiv.*

Infantade. (le Duc de l') Ne penſe point à ſe ſoumettre à l'Archiduc, 58. Déſapprouve la réſolution du Comte de Galvez ſon frere, 59. Eſt enfermé dans le château de Ségovie, 60. Son plus grand crime, *ibid.* Eſt mis en liberté, & exilé de la Cour, 167. & *ſuiv.* Obtient la permiſſion de ſe rendre au-

près du Roi à Valladolid, 367.
Joseph. (l'Empereur) Fait revivre les anciens droits de l'Empire sur l'Italie, 34. Ecrit à l'Archiduc de ne point se fier aux Castillans rébelles, 96. Fait attaquer le Royaume de Naples, 127. & *suiv.* Fait sentir à la Cour de Rome l'augmentation de sa puissance en Italie, 220. & *suiv.* Excès que commettent les Hérétiques qui servent dans ses troupes, 223. & *suiv.* Ce qu'il exige du Pape, 283. S'oppose à la Paix, 303. & 308.
Isabelle. (la Reine) *Voyez* Brunswich.
Italie. (l') Les choses y changent absolument de face, 92. & *suiv.* On y voit les Impériaux avec plus de crainte que de plaisir, 128. On n'y est nullement content de leur domination, 293.

L.

Laconi. (le Marquis de) Est désigné Viceroi de Sardaigne, 320. & *suiv.* Se rend à Gênes à ce sujet, *ibid.* A les Patentes de Général des Galeres de Sicile, 325.
Laguna. (le Marquis de la) Demeure à Madrid lorsque le Roi en sort à l'approche de l'Archiduc, 367. Se soumet à ce Prince, 378.
Lake. (l'Amiral) Arrive avec la flotte Angloise au secours de Barcelone, 24. & *suiv.* Se montre à la vûe de la Sardaigne, 191. & *suiv.* Bombarde Cagliari, 198. Se rend maître de l'Isle, 199. & *suiv.* Prend la route de Sicile, où il échoue, 202. Se rend à Port-Mahon, *ibid.* Il s'en rend maître, 203.
Lambert. (le Marquis de) Action où il se distingue, 211.

Lapara, (M. de) Ingénieur, repris par Philippe V. pour avoir mal posté une batterie, 17. Se fait tuer d'un boulet de canon, *ibid.*

Légal. (le Marquis de) joint l'armée du Roi Philippe devant Barcelone, 14. Reprend Alcala, 64. Signale son activité pendant toute la campagne, 74.

Lémos. (le Comte de) Est arrêté, & envoyé prisonnier à la citadelle de Pampelune, à quelle occasion, 56. Obtient sa liberté, 167.

Lérida. Siége de cette place par les François & les Espagnols, 175. & *suiv.* La ville est abandonnée par les habitans & pillée, 176. & *suiv.* Réduction du Château, 180.

Lichtenstein. (le Prince de) Conduit la maison de l'Archiduc, 7. Conseille à ce Prince de sortir de Barcelone assiégée par le Maréchal de Tessé, 19. Laisse peu de considération & de crédit aux Catalans, 95. N'oublie rien pour les mettre mal dans l'esprit de l'Archiduc, 96. Ce qu'il disoit d'eux, 97.

Lille. Prise de cette ville par le Prince Eugene, 224. & *suiv.* Combien ce siége fut coûteux aux Alliés, 225. & *suiv.*

Louis XIV. (le Roi) Persiste dans ses engagemens en faveur de Philippe V. 4. Ne peut se résoudre à rappeller d'Espagne la Princesse des Ursins, 207. Différentes compagnies qu'il établit pour tirer des bleds du Levant, 239. Edit par lequel il ordonne à tous ses Sujets de porter leur vaisselle d'argent à la Monnoie, 240. Prête l'oreille à quelques projets de paix, *ibid.* & *suiv.* Rassure le Roi Philippe par

ſes lettres, 248. Feint de ſouhaiter la paix, à quel deſſein, 263. Permet à ſes Miniſtres de ſigner des préliminaires, *ibid.* Orgueil des prétentions des Alliés à ſon égard, 264. Rejette les offres faites par les Hollandois, 265. Découvre la mauvaiſe manœuvre de Chamillart, 270. N. (10). Eſt indigné de la haine injuſte des Eſpagnols contre les François, 277. Sujet de mécontentement qu'il croit avoir du Duc d'Orléans, 302. & *ſuiv.* Par qui il eſt appaiſé, *ibid.* Ses ſentimens au ſujet de la paix, 309. & *ſuiv.* Nouvelles propoſitons qu'il fait faire aux Hollandois, 311. & *ſuiv.* Lettre que lui écrivent les Grands d'Eſpagne après la bataille de Sarragoſſe pour lui demander du ſecours, 367. & *ſuiv.* Troupes qu'il leur envoie, 370.

Louis (l'Infant Don) Sa naiſſance, 165. & *ſuiv.* On lui donne le titre de Prince des Aſturies, *ibid.* Affermit le ſceptre dans les mains de Philippe, 166. Eſt reconnu légitime héritier de la Monarchie d'Eſpagne, 251. & *ſuiv.* Propoſition faite à ſon ſujet, & rejettée, 252. & *ſuiv.*

Louvignies, (le Comte de) Gouverneur de Lérida. Découverte qu'il fait, 297.

Luc, (le Comte du) Ambaſſadeur de France en Suiſſe, évente un projet des Impériaux ſur l'Alſace, 306.

M.

Madame, mere du Duc d'Orléans, travaille à faire rappeller la Princeſſe des Uns en France, 207.

Madrid. Le Roi Philippe ſort de cette ville à

l'approche des Portugais, 40. & *ſuiv.* Se ſoumet malgré elle à l'Archiduc, 44. Témoignages que ſes habitans donnent de leur attachement pour le Roi, 45. 48. & *ſuiv.* & 61. Il en ſort une ſeconde fois après la bataille de Sarragoſſe, 364. & *ſuiv.* Comment l'Archiduc y eſt reçu, 377. & *ſuiv.* & 385. Sa joie au départ de ce Prince, 400. Allégreſſe qu'elle témoigne au retour du Roi, 408.

Mahoni. (le Comte) Aide à reprendre Carthagene, 79. Se ſaiſit de Cerbera, 334. Vivres qu'il enleve aux Ennemis, 335.

Maintenon. (Madame de) Eſt d'avis qu'on rappelle la Princeſſe des Urſins en France, 207. Eſt dans les ſentimens du Duc de Bourgogne pour la paix, 242.

Malplaquet. Les François y ſont battus par les Alliés, 269.

Mancera. (le Marquis de) Philippe quittant Madrid lui envoie ordre d'y demeurer, 367. Belle réponſe de ce Seigneur aux ſollicitations de l'Archiduc, 387. & *ſuiv.*

Marimon. (Don Felix) Se diſtingue à la priſe d'Egea, 106. Secourt Verdum, & bat les Arragonois, 107.

Marleboroug. [le Duc de] Jouit ſeul de la faveur de la Reine Anne, 98. & 237. N [21] Traverſe l'Eſcaut à la vûe de l'armée Françoiſe, 225. N. (20).

Marſigli. (le Comte de) Eſt nommé Général des troupes du Pape, 221. Eſt obligé de ſe replier ſur Peſaro, 224.

Martiniz. (le Comte de) Eſt reconnu Vice-roi de Naples pour l'Empereur, 134. Se rend à Capoue, 137. Se met en marche pour ſe rendre à Naples, 145. & *ſuiv.* Son entrée

dans cette Capitale, 146. & *suiv.*
Mayorque. Prise de cette Isle par les Anglois, 85. & *suiv.*
Médina-Celi. (le Duc de) Conduite qu'il tint lorsque le Roi Philippe sortit de Madrid à l'approche des Portugais, 46. Propose à ce Prince de tourner ses armes contre la France, 247. Refuse d'assister au Conseil du Cabinet tant qu'Amelot demeurera en Espagne, 266. La Princesse des Ursins lui fait donner la direction des affaires étrangéres, 280. & *suiv.* N'est nullement attaché au Roi, 281. Ses liaisons avec le Marquis Ranucini, 313. Secret qu'il découvre aux Anglois par son moyen, 314. Vûes qu'il put avoir en cela, *ibid.* Est arrêté & conduit au château de Ségovie, 315. & *suiv.* On lui fait son procès, 316. Bruit que fait sa détention, *ibid.* Est de concert avec le Duc d'Uzeda au sujet de l'entreprise sur la Sardaigne, 319. On le transfére au château de Bourdeaux, 366.
Médina-Sidonia. (le Duc de) Propose aux Grands d'Espagne après la bataille de Sarragosse d'écrire à Louis XIV. pour lui demander du secours, 367. & *suiv.*
Merci. (le Comte de) Est battu en Alsace par le Comte du Bourg, 306.
Minas. (le Marquis das) Commande les Portugais dans l'Estramadure, 36. Ses progrès, 37. & *suiv.* S'empare d'Espinar, 39. Faute considérable qu'il fait, 44. Son entrée & son séjour à Madrid, 45. & *suiv.* Y est retenu par les plaisirs, 49. Quitte cette ville, 57. Sa marche, *ibid* & *suiv.* Lettre qu'il reçoit de l'Archiduc, 58. Tente inutilement de pénétrer dans la Castille,

70. Suite de ſa marche, *ibid. & ſuiv.* Réſolution qu'il prend, 71. Joint l'armée de l'Archiduc, 72. Son ſentiment ſur ce qu'il y avoit à faire alors, *ibid.* Eſt ennemi déclaré du Comte de Gallowai, 95. Attaque le Maréchal de Berwick à Almanza, 110. *& ſuiv.* Apparence qu'il a de la victoire, 114. Se ſauve bleſſé, 116.

Mondéjar. (le Marquis de) Les Impériaux enlevent ſes deux fils, 59. Eloge de ce Seigneur, *ibid.* Sa mort, *ibid.*

Molès. (le Duc de) Eſt chargé des affaires politiques à la Cour de l'Archiduc, 7. *Voyez* Pareti.

Molinez. (Don Joſeph) Proteſte à Rome au nom du Roi d'Eſpagne de toutes les réſolutions que l'on y prendra, 287. Son éloge, 295. Soutient les intérêts de l'Eſpagne contre les Impériaux, *ibid.*

Montalto. (le Duc de) Blame hautement la conduite d'Amelot & de la Princeſſe des Urſins, 245. *& ſuiv.* Hardieſſe avec laquelle il parle au Roi à ce ſujet, 246.

Montchamp, François, Major général de l'armée d'Eſpagne devant Tortoſe, eſt tué au ſiége de cette place, 214.

Monteléon. (le Duc de) Offre ſes ſervices à l'Archiduc, 139. Eſt un des chefs de la révolte du Royaume de Naples, 140. Eſt nommé Syndic de la ville de Naples, *ibid.* On le preſſe de ſe charger de la Vicairie, 142.

Monteléon. (le Marquis de) Paſſe à Rome ſans caractére, 222. Reçoit ordre d'en ſortir, 292. Entretient des correſpondances dans le Milanois, 294.

Montellano. (le Duc de) Pourquoi exclus du

Conſeil du Cabinet, 244. Gêne Amelot dans ſes projets, *ibid.* Aſſemblées qui ſe tiennent chez lui, 245. Hardieſſe avec laquelle il parle au Roi, 246. La Princeſſe des Urſins cherche à le perdre, *ibid. & ſuivant.*

Montemar. (le Comte de) Occupe les paſſages de Tora, 334. Convois qu'il enleve aux Impériaux, 335. *& ſuiv.*

Montenegre. (le Comte de) Avantages qu'il remporte ſur les Portugais, 164 *& ſuiv.*

Monterei. (le Comte de) Eſt rappellé de ſon exil, 167. De quoi on l'accuſoit, *ibid.*

Monte-Santo. (le Comte de) Le Viceroi de Sardaigne eſſaye de le gagner, 183. Habileté avec laquelle il ſe maintient dans les deux partis, *ibid. & ſuiv.* Eſt envoyé à la Gallura en qualité de Lieutenant du Viceroi, 187. Conduite qu'il y tient, *ibid.* Ses intrigues pour livrer Cagliari aux Anglois, 196. *& ſuiv.* Veut paroître fidéle juſqu'à la derniére extrémité, 198.

Monte-Sarcho. (le Prince de) Offre ſes ſervices à l'Archiduc, 139. Eſt un des Chefs de la conjuration du Royaume de Naples, 140. Eſt chargé de contenir la populace, 141.

Mont-joui. (le) Attaque de ce fort par les Eſpagnols, 15. Sa priſe, 17. *& ſuiv.* Conſternation qu'elle répand dans Barcelone, 18.

Murcie. Tentative inutile des Ennemis ſur cette ville, 76.

N.

Naples. (le Royaume de) Eſt prêt à ſe ſoulever, 150. *& ſuiv.* Eſt attaqué par les

Impériaux, 127. & *suiv.* Est presque tout séduit, 130. Sa réduction au pouvoir de l'Empereur, 162.

Naples. (la ville de) Soupire après la domination Autrichienne, 137. La populace y devient insolente, 141. La ville se soumet aux Impériaux, 142. *& suiv.* Prodige qui y arrive, 153. *& suiv.*

Navarrois. (les) Se distinguent par leur fidélité envers le Roi Philippe, 362. *& suiv.*

Niela. (Don Pedre) Seconde Correa son beau-pere dans la défense du Fort S. Elme à Naples, 151. Est fait prisonnier de guerre, 152.

Noailles. (le Duc de) Va au secours de Roses, 10. Ses exploits en Catalogne, *ibid. & suiv.* Joint l'armée du Roi Philippe devant Barcelone, 14. Projette d'aller camper à Urgel, 209. S'avance jusqu'au Ter, 210. Désole l'Ampurias, 278. Attaque les Allemans, & les défait, *ibid.* Se rend auprès du Roi à Valladolid, 370. Ordres dont il est chargé, *ibid. & suiv.* Investit Gironne, 393.

Nonciature. (le tribunal de la) Supprimé en Espagne, 291.

Normandie. (le Régiment de) Occasion où il se distingue au siége de Tortose, 217.

Norris. (l'Amiral) Aborde en Sardaigne, & en chasse les Espagnols, 326. *& suiv.* Fait sans succès une descente en Languedoc, 328. *& suiv.*

Noyelles. (le Comte de) On le croit empoisonné, 209. Est soupçonné par l'Archiduc d'avoir été gagné par les François, *ibid.*

O

Oran. Cette place eſt réduite à la derniére extrémité par les Maures, 50. Elle ſe rend, 52. & 206. Importance de cette perte, *ibid.*

Orléans. (le Duc d') Va commander en Italie, 31. Bruits répandus à ce ſujet, *ibid.* & *ſuiv.* Eſt choiſi pour aller commander l'armée en Eſpagne, 93. Son arrivée à Madrid, 108. Se rend à l'armée, 121. Réduit la ville de Valence à l'obéiſſance du Roi, 122. Soumet Sarragoſſe, 126. Entreprend le ſiége de Lérida, 173. & *ſuiv.* Se ſaiſit de la ville, 176. & *ſuiv.* Soumet le Château, 180. Veut faire chaſſer la Princeſſe des Urſins du Palais, 206. & *ſuiv.* Obſtacles qu'il y trouve, *ibid.* Veut fare la guerre à ſa maniére, 207. Eſt traverſé par Amelot & par la Princeſſe, *ibid.* Grands qu'il met dans ſes intérêts, 208. Soupçonné d'avoir des vûes particuliéres, *ibid.* Reſte ſeul arbitre de la guerre en Eſpagne, *ibid.* Entreprend le ſiége de Tortoſe, 212. & *ſuiv.* Se rend maître de la place, 218. & *ſuiv.* La Princeſſe des Urſins & Amelot cherchent à le perdre, 219. Eſt rappellé en France, 254. Ses intrigues pour retourner en Eſpagne, 295. & *ſuiv.* Ses menées inquiétent également les deux Cours, 296. Projets de ce Prince qu'on croit avoir découverts, 298. & *ſuiv.* Comment il ſe juſtifie, 303. & *ſuiv.*

Oropeſa. (le Comte d') L'Archiduc le fait enlever, 64. A peine à ſe réſoudre à embraſſer le parti de ce Prince, *ibid.* Ce qui l'y détermine, *ibid.* & *ſuiv.* Ce qui le perdit,

95. Eſt le ſeul des Caſtillans rébelles qui ſoit admis au Conſeil du Cabinet, 96. Ce qui lui procure quelque crédit, *ibid.* Raiſons ſur leſquelles il s'excuſe d'aſſiſter à pluſieurs Conſeils, *ibid*

Oropeſa. (la Comteſſe d') Fomente une révolte dans le royaume de Valence, 373.

Oſſone. (le Duc d') Eſt chargé de conduire la Reine Douairiere d'Eſpagne à Bayonne, 68. & *ſuiv.* Ses exploits en Portugal, 169. Raiſons pour leſquelles il déſapprouve la lettre écrite par les Grands d'Eſpagne à Louis XIV. pour lui demander du ſecours, 368. Délicateſſe dont il eſt blâmé, 390.

P

Palma. [le Comte de] Eſt rappellé de ſon exil, 167. De quoi on l'accuſoit, *ibid.* Reſte à Madrid au départ du Roi, à quelle intention, 367. Reconnoît l'Archiduc, 378.

Pareti. [le Duc de] Laiſſe peu de crédit & de conſidération aux Catalans auprès de l'Archiduc, 95. *Voyez* Molès.

Peniſcola. Cette ville eſt la ſeule qui reſte au Roi Philippe dans le Royaume d'Arragon, 35. Eſt défendue par ſon Gouverneur avec une valeur opiniâtre, *ibid.*

Péterborough. (le Comte de) Conſeille à l'Archiduc de ſortir de Barcelone aſſiégée par le Maréchal de Teſſé, 19. Eſt d'avis que ce Prince ſe retire à Valence, 72. & *ſuiv.* Bon mot de ce Général à ſon entrée en cette ville, 74. Ecrit en Angleterre que l'Archiduc ne regnera jamais en Caſtille, 75. Fait retirer les troupes à Valence, à quel ſujet, 82. & *ſuiv.* Déſeſpere de pouvoir ſe ſoutenir en Caſtille, 83. Soupçons que ſa

conduite fait naître, *ibid.* Repréſente à Londres la conquête de l'Eſpagne comme très-difficile, 97.

Philippe V. Roi d'Eſpagne. Peu d'union & de tranquillité qui regne dans ſa Cour, 2. *& ſuiv.* Se jette entre les bras de la France, 3. Guerre qu'il a à ſoutenir à cette Cour, *ibid. & ſuiv.* Paſſe au camp du Maréchal de Teſſé, 12. *& ſuiv.* Se rend devant Barcelone, 15. *& ſuiv.* Ordonne tous les préparatifs pour un aſſaut général, 23. *& ſuiv.* Sa retraite, 25. *& ſuiv.* Sa fermeté en cette occaſion, *ibid.* Repaſſe en Eſpagne, 27. Refuſe de ſe rendre en France, 28. *& ſuiv.* Eſt obligé de ſortir de Madrid, 39. *& ſuiv.* Se rend au camp du Maréchal de Berwick, 40. Grands & Seigneurs qui le ſuivent, 41. *& ſuiv.* Faux bruits répandus à ſon ſujet, 53. Harangue ſes troupes, & leur promet de ne point ſortir d'Eſpagne, 54. Son retour à Madrid, 75. Troubles dont ſa Cour eſt agitée, 93. *& ſuiv.* Sa ſtatue traitée indignement à Naples, 147. *& ſuiv.* Eſt maîtriſé par les François, 243. Refuſe de prendre les armes contre la France, 247. Lettres qui le raſſurent, *ibid. & ſuiv.* Se détache de la France, 266. Prend la réſolution de faire ſortir tous les François de ſes Etats, *ibid.* Eſt obligé de ſe rendre à la tête de ſon armée, 276. Triſte ſituation de ce Prince, 277. Entreprend de couper les vivres aux Ennemis, 279. Nouveaux dégoûts que la fortune lui ſuſcite, 283. *& ſuiv.* Comment il témoigne ſon indignation contre la Cour de Rome, 290. *& ſuiv.* Ce qu'il poſſédoit alors en Italie, 293. Ce qu'il croit avoir découvert des deſſeins du Duc d'Orléans, 298. *& ſuiv.*

Secret qu'il confie au Duc de Médina-Céli, 312. Il le fait arrêter, & lui fait faire ſon procès, 315 & *ſuiv.* Se rend à la tête de ſon armée, 320 & *ſuiv.* Eſt battu à Almenara par l'Archiduc, 336. & *ſuiv.* Conſternation de ſon armée, 343. & 345. & *ſuiv.* Perd la bataille de Sarragoſſe, 348. & *ſuiv.* Ce qui l'y détermina, 353. Quitte Madrid une ſeconde fois, & ſe rend à Valladolid, 364. & *ſuiv.* Grands & Seigneurs qui l'y ſuivent, 366. & *ſuiv.* Son armée s'augmente, 391. Il ſe met à ſa tête, 392. Joie & vivacité de ſes troupes, 407. Avantage qu'il remporte ſur les Anglois à Brihuega, 413. & *ſuiv.* Gagne la bataille de Villavicioſa, 423. & *ſuiv.* Se rend aux portes de Sarragoſſe, 438.

Polaſtron. [M. de) Eſt tué à la bataille d'Almanza, 117.

Popoli. (le Duc de) Commande les Gardes du Corps à la bataille d'Almanza, 111. & *ſuiv.*

Porthmore. (Milord) Paſſe à Liſbone en qualité d'Ambaſſadeur d'Angleterre, 311.

Port-Mahon. Eloge de ce Port, 202. Eſt attaqué par les Anglois, *ibid.* & *ſuiv.* Il eſt rendu, 203. Il leur demeure, *ibid.* & *ſuiv.*

Porto-Carrero. (le Cardinal) Comment il perdit le Comte d'Oropeſa, 65. Mauvais diſcours qu'il tint du Roi & des François après qu'on l'eut éloigné du Miniſtere, *ibid.* Embraſſe le parti de l'Archiduc, *ibid.* Témoignages éclatans qu'il en donne, *ibid.* & *ſuiv.* Le Roi lui pardonne, 69. Dernier ſervice que la crainte le porte à rendre à l'Eſpagne, *ibid.* & *ſuiv.* Sa mort, 306.

Portugais. (les) Entrent en Eſtramadure, 36.

Prennent Alcantara, 37. Entrent dans la Caſtille, *ibid.* Sont déteſtés des Caſtillans, *ibid.* & 94. Leurs progrès, 38. *& ſuiv.* Leur inaction après la ſortie du Roi Phippe de Madrid, 46. *& ſuiv.* Leur armée ſe détruit aux environs de cette capitale, 47. *& ſuiv.* Leur départ de cette ville, 57. *& ſuiv.* Réduiſent en cendres la ville de Xadraque, 58. Tentative inutile qu'ils font ſur Salamanque, 77. Ne font la guerre que malgré eux, 80. Ont perdu le goût qu'ils avoient pour la guerre, 81. Ils en ſont las, 98. Sont battus par les Eſpagnols, 164. *& ſuiv. &* 257. *& ſuiv.* Leurs vains efforts pour ſe joindre aux Allemans, 392. *& ſuiv.*

Portugal. (le Roi de) Ne reçoit point de nouvelles de ſon armée, 79. Sa mort, & ſon éloge, *ibid. & ſuiv.*

Prétendant. (le) Tentative inutile que la France fait en ſa faveur, 205. Se diſtingue à la bataille de Malplaquet & dans la retraite, 269. N. (9).

Prié, (le Marquis de) Ambaſſadeur de l'Empereur à Rome. Négociation dont il eſt chargé à cette Cour, 283. Menace des armes Impériales, 285. Tempérament qu'il refuſe, 286.

Princes. (les) Paroiſſent plus grands à proportion de l'élévation de ceux qui les ſervent, 78. Le déſordre de leur cabinet influe ſur les opérations militaires, 271. Ce qui leur eſt le plus déſagréable, 296.

Providence. (la) N'eſt pas aſſujettie aux événemens, 419.

Puerto (le Vicomte del) Se diſtingue à la priſe d'Egea, 106. Sa valeur & ſa hardieſſe, 107. *& ſuiv.*

Fugnon-Roſtro. [le Comte de] Eſt rappellé de ſon exil, 167. De quoi on l'accuſoit, *ibid.*

Q

Quarto. Opiniâtreté des habitans de ce hameau dans la révolte, & effet de leur déſeſpoir, 6.

Quintana, [Don Gonzale] Capitaine des Gardes, eſt tué à l'attaque de Brihuega, 417.

R

Ramillies. Suites de la perte de la bataille de Ramillies par les François, 34.

Ranucini, [le Marquis] Miniſtre du Grand-Duc en Hollande. Ses liaiſons avec le Duc de Médina-Celi, 313. Penche pour la Maiſon d'Autriche, *ibid.* Ménage la Cour de Vienne, pourquoi, *ibid.*

Rios. [D. Joſeph de los] Diſſipe un convoi qu'on veut introduire dans Barcelone, 18.

Riſbourg. [le Marquis de] Commande dans Badajoz, 39. Favoriſe les courſes que les Caſtillans font ſur les Portugais, *ibid.* Va commander en Eſtramadure, 342. Veille ſur la frontiére de Galice, 393.

Roca. [le Marquis de la] Eſt envoyé dans la Pouille par le Viceroi de Naples, 131. Part pour aller fortifier Gaëte, *ibid.* Eſt chargé de la défenſe de la frontiére, 132. Se retire dans l'intérieur de la Province, 133. Eſt chargé de défendre Capoue, 134.

Ronquillo. [Don François] Informations rigoureuſes qu'il fait à Madrid contre les partiſans de l'Archiduc, 62. & *ſuiv.* Eſt ſévére envers les perſonnes ſuſpectes, & fa-

vorable aux bons ſujets, 94. N'eſt pas ami du Nonce Zondadari, 292. Porte ſon pouvoir au-delà des bornes de ſa Charge, 330. Promet au Roi ce qu'il ne peut tenir, *ibid.*

Roquelaure. (le Duc de) Attaque les Anglois en Languedoc & les oblige de ſe rembarquer, 339.

Roſes. Danger que court cette ville de la part des Rébelles, 10. Eſt la ſeule place qui reſte au Roi Philippe en Catalogne, 35.

Rouillé. (le Préſident) Se rend à la Haye pour conférer de la paix, 263. Refuſe de traiter, & ſe retire, *ibid.* Son retour à Verſailles, 267.

Ruppelmonde. (le Comte de) Eſt tué à l'attaque de Brihuega, 416.

S

Saint Jean (le Comte de) Eſt battu par les Eſpagnols, 164. Ils le forcent de lever le ſiége d'Alcagnizas, 165. Commande la Cavalerie Portugaiſe à la bataille de la Gudina, 257. Y eſt fait priſonnier, 259.

S. Jean. (le Duc de) Pourquoi exclus du Conſeil du Cabinet, 244. Eſt Viceroi de Navarre, 363. Demande des ſecours en France, *ibid.*

S. Philippe. (Don Vincent Bacallar Marquis de) Réfléxion qui prouve que s'il étoit bon Hiſtorien, il n'étoit pas moins honnête homme, 43. Eſt envoyé à la Gallura en qualité de Lieutenant Général du Viceroi de Sardaigne, 188. Lettre qu'il écrit au Viceroi ſur les moyens de pacifier cette Iſle, 189. *& ſuiv.* Aſſure la Gallura, 192. Se retire en Eſpagne, & y eſt décoré du ti-

tre de Marquis de S. Philippe, 201. Projet qu'il préſente pour recouvrer la Sardaigne, 294. Eſt envoyé en France à ce ſujet, *ibid.* Paſſe à Gênes dans le même deſſein, 318. Pénétre les vûes du Duc d'Uzeda, & endonne avis, 320.

Salamanque. Eloge de cette ville, 38. Se ſoumet aux Portugais, *ibid.* Comment elle ſignale ſon attachement pour le Roi Philippe, *ibid.* Repouſſe les Portugais avec perte, 77. & 164.

Salvador Lochi (Don) Eſt arrêté & conduit priſonnier en France, 101. Fondement de ſa détention, *ibid. & ſuiv.*

Salutzo. (le Marquis de) Aſſiége & prend Egea, 106. Rigueur avec laquelle il traite cette ville, *ibid. & ſuiv.* Secourt Xaca, 107. *& ſuiv.*

Sandricourt. (le Marquis de) Action où il ſe diſtingue, 211.

San-Eſtevan de Gormas. (le Comte de) Part pour aller fortifier Gaëte, 131. Se diſtingue à l'attaque de Brihuega, 415. *& ſuiv.* Sa valeur à la bataille de Villaviciosa, 428.

Sanguineto. (D. François) Fait à Madrid les fonctions de Corrégidor à l'arrivée de l'Archiduc, 377. Eſt privé de cette charge par ce Prince, 383. Elle lui eſt rendue, 400.

Santa-Clara (Le Marquis de) Se diſtingue à la priſe d'Egea, 106. Attaque les Rébelbelles, & les met en fuite, 108.

Santa-Crux. (le Comte de) A quelle occaſion il embraſſe le parti de l'Archiduc, 50. *& ſuiv.* Eſt commandé pour conduire du ſecours à Oran avec deux galéres, *ibid.* Les livre aux Anglois, 51. Peu de compte que les Ennemis font de lui après ſa tra-

hiſon, *ibid.* & *ſuiv.* Action d'indignation d'un de ſes freres à ce ſujet, 52. Perſuade aux Anglois d'aller à Carthagene, *ibid.* & *ſuiv.*

Sardaigne. (la) Semences de révolte dans cette Iſle, 100. & *ſuiv.* Les mécontens ſongent à y prendre des meſures pour leur ſureté, 104. Où éclatent les premieres étincelles de la révolte, 185. & *ſuiv.* Les Anglois paroiſſent devant cette Iſle, 192. & *ſuiv.* Partiſans qu'ils y trouvent, 193. Elle ſe ſoumet à eux, 199. & *ſuiv.* Entrepriſe des Eſpagnols ſur ce royaume, 318. & *ſuiv.* Comment elle échoue, 319. & *ſuiv.* Noms de ceux qui y étoient fidéles au Roi Catholique, 322. & *ſuiv.*

Sarno. [le Duc de] Ordre qu'il exécute mal, 336. & *ſuiv.* Eſt tué à l'action d'Almenara, 339.

Sarragoſſe. Cette ville ſe ſoumet à l'Archiduc, 35. Bataille de Sarragoſſe entre les Impériaux & les Eſpagnols, 348. & *ſuiv.* Quelles en furent les ſuites, 352. & *ſuiv.*

Savoie. [le Duc de] Touché au moment de ſa ruine, 32. Etats qui lui ſont cédés par l'Empereur après la levée du ſiége de Turin, 33. Se plaint des lenteurs de la Cour de Vienne, à quel ſujet, 93. Fait le ſiége de Toulon qu'il eſt obligé de lever, 168. S'empare de Suze, *ibid.* & *ſuiv.* Echoue en Dauphiné, 306. Ses ſentimens au ſujet de la paix, 308. & *ſuiv.*

Sicile. (la) Eſpéce de conjuration tramée dans cette Iſle, 100. & 181. Elle eſt découverte & étouffée, *ibid.*

Siller. (M. de) Eſt tué à la bataille d'Almanza, 217.

Skanon. (le Général) Va commander les troupes Angloiſes en Portugal, 311.

Stanhop. (le Comte de) Eſt nommé pour commander les troupes Angloiſes en Eſpagne, 205. N'eſt regardé que comme Chef des troupes de Catalogne, 209. Va au ſecours du château d'Alicante, 250. Capitule pour ſa reddition, 251. Commande la droite des Impériaux à la bataille de Sarragoſſe, 348. Rompt la gauche des Eſpagnols, 350. Son avis après cette victoire, 355. *& ſuiv.* & 362. S'arrête à Brihuega, 409. S'y fortifie, 411. Y eſt fait priſonnier de guerre avec toutes ſes troupes 413. *& ſuiv.* Faute qu'il fit en cette occaſion, 419.

Staremberg, (le Comte de) Va commander l'armée de l'Archiduc en Catalogne, 209. Son arrivée à Barcelone, 210. Entrepriſe qu'il fait ſur Tortoſe, 231. *& ſuiv.* Quel en eſt le ſuccès, 234. Se met en Campagne, 256. Profite de la diviſion qui regne entre les François & les Eſpagnols, 271. *& ſuiv.* Paſſe le Segre, & ſe ſaiſit de Balaguer, 274. *& ſuiv.* A plus de bonheur que de hardieſſe, 275. Eſt comme bloqué par l'armée du Roi Catholique, 334. L'attaque & la bat à Almenara, 336. *& ſuiv.* Ce qu'on lui reproche à ce ſujet, 340. Ne cherche point à donner bataille, 343. *& ſuiv.* Défait les Eſpagnols à Sarragoſſe, 348. *& ſuiv.* Son avis après cette victoire, 358. *& ſuiv.* En perd tout le fruit à Madrid, 392. Son embarras, 395. *& ſuiv.* Cherche inutilement à tromper le Duc de Vendôme, 403. Quitte Tolede, 404. *& ſuiv.* Ordre & déſordre de ſon armée, 406.

& ſuiv. Ne peut ſecourir Stanhop dans Brihuega, 411. *& ſuiv.* Eſt battu à Villaviciosa par le Duc de Vendôme, 421. *& ſuiv.* Fait ſa retraite en bon ordre, 432. Se rend à Sarragoſſe, & de là à Barcelone 435. Charlatannerie qui ternit ſa gloire, 436. N. (22). Son éloge, 439.

Stella. (le Comte) Eſt fort avant dans les bonnes graces de l'Archiduc, 95. Bruits qui courent à ce ſujet, *ibid.*

Sterclaës. (Le Prince de) Commande dans la Navarre en qualité de Viceroi, 106. Prend le commandement de l'armée de Catalogne, 279. Sert ſous le Roi en qualité de Capitaine général, 330. Eſt mal obéi, 337.

Sujets. (les) Leur amour & leur obéiſſance ſont le ſeul appui du trône, 3.

Sylva. (Don Antoine de) Déchire impitoyablement Amelot & la Princeſſe des Urſins, 245. Eſt chaſſé de la Cour pour ce ſujet, *ibid.*

T.

Teleſia. (le Duc de) Souleve le Royaume de Naples en faveur des Autrichiens, 141. Anime le peuple de Naples contre une ſtatue du Roi Philippe, 147.

Tempi, Capitale de la Gallura. Les Rebelles de Sardaigne y jettent les premiéres ſemences de la révolte, 186.

Teſſé. (le Maréchal de) Philippe V, lui donne le commandement de ſes troupes, 4. Joint ce Prince à Caſpé, 12. Forme le ſiége de Barcelone, 15. Son avis dans le conſeil de guerre tenu avant d'ordonner

l'assaut, 21. & *suiv.* Leve le siége 25. & *suiv.* Tâche d'attirer le Roi Philippe en France, à quel dessein, 28. Bruits répandus contre lui à ce sujet, 29. Fait lever le siége de Toulon, 168. Ce que ses ennemis publioient à cette occasion, *ibid.* N. (15). Va à Rome en qualité d'Ambassadeur extraordinaire, 222. Peu de succès de sa négociation, 285. Lettres qu'il écrit au Pape, 289.

Thaun. (le Comte de) Entre avec les troupes Impériales dans le Ferrarois, 127. Passe dans le royaume de Naples, 132. & *suiv.* Se rend maître de Capoue & de Caserte, 137. Origine de sa haine contre le Comte de Martinitz, 146. Bloque les Châteaux de Naples, 148. S'empare du fort de Bayes, 151. Forme le siége de Gaëte, 157. & *suiv.* Va lui-même reconnoître la breche, 159. Emporte la place d'assaut, 160. & *suiv.* Sa conduite peu honnête envers le Viceroi & quelques autres prisonniers, 162. Est fait Viceroi de Naples, 220. Traite mal la Cour de Rome, *ibid.* & *suiv.*

Torci. (le Marquis de) Se rend à la Haye pour traiter de la paix, 263. son retour à Versailles, 267.

Torrès. (le Comte de las) Commande dans le royaume de Valence, 4. Rigueurs qu'il y exerce, *ibid.* Prend d'emblée Villa-Réal, *ibid.* & *suiv.* Tente inutilement de s'emparer de Valence, 6. Commande le centre de l'armée d'Espagne à la bataille de Villaviciosa, 422. & 427.

Tortose. Difficultés que présente le siége de cette place, 211. & *suiv.* Est entrepris par le Duc d'Orléans, 212. & *suiv.* Elle capitule, 218. & *suiv.* Entreprise du Comte de Sta-

remberg ſur cette ville, 231. *& ſuiv.*
Toulouſe. (le Comte de) Flotte qu'il commande au ſiége de Barcelone, 11. Se rend devant cette ville, 14. Il en commence le bombardement, 15. Se retire à l'arrivée de la flotte Angloiſe, 24.
Tournai. Priſe de cette place par les Alliés, 268. Ce qui en cauſa la perte, *ibid.* N. (8).
Trémouille, (le Cardinal de la) chargé des affaires de France à Rome, a peu de crédit à cette Cour, 128.
Turin. Levée du ſiége de cette place par les François, 32.
Turſis. (le Duc de) Abandonne Gaëte avec ſes galéres, 158. Eſt chargé du commandement de celles de Naples, *ibid.* Il en obtient le Généralat, 159. Suit conſtamment le parti du Roi Catholique, *ibid.* Eſt chargé d'eſcorter les troupes deſtinées à l'expedition de Sardaigne, 324. Se retire à Gênes avec ſes galéres, 328.

V.

Valdecagnas. (le Marquis de) Commande l'aîle droite de l'armée d'Eſpagne à la bataille de Villavicioſa, 421. Charge la gauche des Ennemis, & la met en déroute, 423. *& ſuiv.* Demeure maître du champ de bataille, 432.
Valence. Réduction de cette ville à l'obéiſſance du Roi Catholique, 122. Elle eſt déſarmée, ainſi que tout le Royaume de ce nom, 125. & 171. Rigueurs & extorſions qui s'y commettent, *ibid. & ſuiv.* On y publie la pragmatique de Caſtille, 172. Tentative inutile des Catalans ſur ce royaume, 372. *& ſuiv.*

Valle. (D. Antoine del) Eſt Gouverneur des armes dans le royaume de Valence, 373. Y ſignale ſa fidélité envers le Roi Catholique, *ibid. & ſuiv.*

Vallejo. (Don Joſeph) Va reconnoître Tortoſe, 211. Ferme tous les paſſages tandis que l'Archiduc eſt à Madrid, 379. Empêche les vivres d'entrer dans cette ville, 384. Sa hardieſſe & ſon audace, 389. Harcelle les Ennemis dans leur retraite, 409. S'empare de tous les équipages des Ennemis après la bataille de Villaviciosa, 435.

Vaubonne. (le Colonel) Couvre la marche des troupes Impériales vers Naples, 134. Se préſente devant Capoue, & eſt obligé de ſe retirer, 135. Revient dans cette ville, qui ſe ſoumet, 137.

Vendôme. (le Duc de) Quitte le commandement de l'armée d'Italie, 31. Eſt ſur la défenſive dans les Pays-Bas, 180. Ses conſeils y ſont peu écoutés & peu ſuivis, 224. *& ſuiv. & ibid.* NN. [19]. & (20). Eſt nommé pour aller commander en Eſpagne, 370. Ordres dont il eſt chargé pour cette Cour, *ibid. & ſuiv.* Eſt nommé Généraliſſime des troupes d'Eſpagne, 390. N'eſt pas dupe de Staremberg, 403. *& ſuiv.* Fait priſonniers Stanhop & les Anglois dans Brihuega, 413. *& ſuiv.* Défait les Impériaux à Villaviciosa, 421. *& ſuiv.* Gloire qu'il acquit à cette journée, 437.

Verga. (D. Gabriel de) Attaque les Séditieux à la priſe de Mayorque, 89. Il eſt tué, *ibid.*

Viciſſitudes de la fortune. (les) Sont autant de leçons de la Providence, 2. Ce qu'elles nous apprennent, *ibid.*

Vilana-Perlas. (D. Raimond) Soutient les Catalans à la Cour de l'Archiduc, 96. A toute la confiance du Prince, 379.
Villa-Clara. (le Marquis de) Eſt arrêté & conduit priſonnier en France, 101. Fondement de ſa détention, *ibid.* & *ſuiv.* Suites qu'elle eut, 103.
Villadarias. (le Marquis de) Sert ſous Philippe V. en qualité de Capitaine général, 330. Eſt mal obéi, 337.
Villaroël. (Don Antoine de) Se diſtingue au ſiége de Tortoſe, 218. Eſt arrêté, à quel ſujet, 302. On le met auſſitôt en liberté, *ibid.* Se déclare pour l'Archiduc, 381. Beau mouvement qu'il fait à la bataille de Villavicioſa, 426. Se diſtingue à cette action, 428.
Villars. (le Comte de) Chaſſe les Anglois de Minorque, 99.
Villars. [le Maréchal de] Fait lever le ſiége du Fort-Louis, 34. Force les lignes de Stoloffen, 181. M. le Dauphin lui céde le commandement de l'armée de Flandres, 268. N. (8). Ses maximes oppoſées à celles du Duc de Bourgogne, *ibid.* Eſt bleſſé à Malplaquet, 269.
Villavicioſa. Victoire que le Duc de Vendôme y remporte ſur les Impériaux, 421. & *ſuiv.* Officiers qui s'y diſtinguerent, 437.
Villazor. (le Marquis de) Eſt fait Grand d'Eſpagne, 190. N'en eſt pas moins fauteur du parti Autrichien, *ibid.* & 200.
Villena, (le Marquis de) Duc d'Eſcalone & Viceroi de Naples, mépriſé par les factieux de ce Royaume, 105. Compte plus qu'il ne doit ſur les Napolitains, 129. Réſolutions précipitées qu'il prend à l'ap-

proche des Impériaux, 130. & *ſuiv.* Songe à ſe réfugier à Gaëte, 132. Guerre qu'il a à ſoutenir contre les Napolitains, 137. & *ſuiv.* Ordres qu'il donne pour la ſureté de la ville, 138. Se diſpoſe à ſe réfugier à Gaëte, 141. Lettre qu'il fait remettre au Magiſtrat de Naples, 143. & *ſuiv.* Se retire à Gaëte, 144. Noms de ceux qui l'y ſuivent, *ibid.* & *ſuiv.* Y eſt aſſiégé par les Impériaux, 157. & *ſuiv.* Eſt fait priſonnier, 161. & *ſuiv.* Eſt conduit à Naples & inſulté par la populace, 162. Fautes dont on l'accuſe, 163. & *ſuiv.*

Urſins. (la Princeſſe des) Eſt jalouſe du crédit de M. Amelot, 3. Raiſon pour laquelle elle n'étoit pas favorable aux Dames du Palais de la Reine, 78. Sa ſévérité envers les Eſpagnols blâmée par le Maréchal de Berwick, 93. & *ſuiv.* Sur quoi elle étoit fondée, 94. Intrigues pour la rappeller en France, 206. & *ſuiv.* Se ligue avec Amelot contre le Duc d'Orléans, 207. Elle cherche à le perdre, 219. Ordres qu'elle reçoit de la Cour de France, 242. Cherche inutilement à perdre le Duc de Montellano, 246. & *ſuiv.* Commence à ſe réconcilier avec les Eſpagnols, 266. & 280. Epie les démarches du Duc d'Orléans, 296. & *ſuiv.* Ce qu'elle prétend avoir découvert de ſes deſſeins, 298. & *ſuiv.* Si elle eut part à la diſgrace du Duc de Médina-Celi, 317. Domine ſeule au Palais, 329. Perſonne n'oſe lui réſiſter, 331. Soupçons qu'on a contre elle à l'occaſion de la bataille de Saragoſſe, 353. & *ſuiv.*

nipotentiaire de l'Archiduc, 88. En prend poſſeſſion au nom de ce Prince, 90. Se rend maître de Minorque, d'Ivique & de Formentera, 91. Eſt nommé Viceroi de Valence, 372. Expédition qu'il entreprend contre ce royaume, *ibid. & ſuiv.* Quel en eſt le ſuccès, 374. *& ſuiv.*

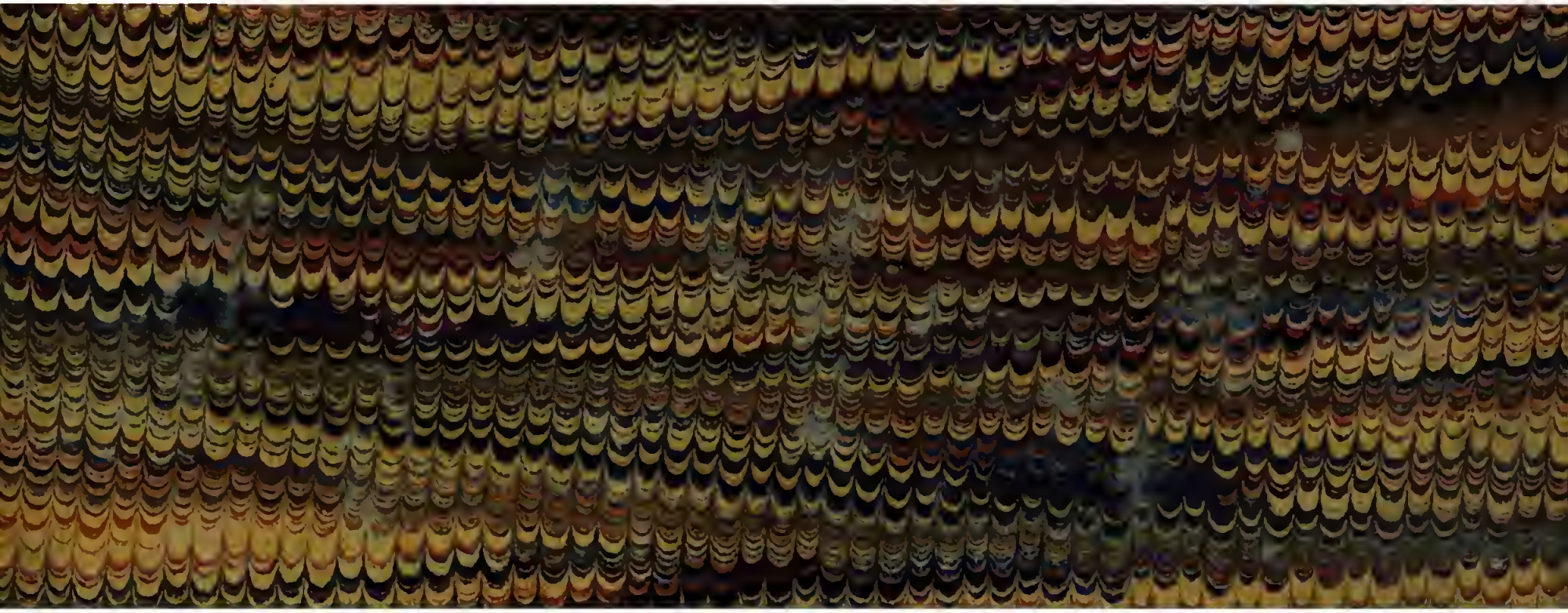
Zondadari, Nonce en Eſpagne. Le Roi Catholique lui donne ordre de ſortir de ſes Etats, 291. Tranſporte ſon tribunal à Avignon, 292.

Fin de la Table des Matieres.

Fautes à corriger.

Page 36. lignes 8. & 9. & ailleurs, du Marquis de las-Minas, *liſez partout* le Marquis das Minas.

Page 161. ligne 22. Don Joſeph Cara, *liſez* Don Joſeph Caro.

Page 211. lignes 1. & 6. Caëtano, *liſez* Gaëtano.

SB 7158